



DADALTON
CIÓN GENERAL DE

7

la Médecine

assurent d'av

publié les titres d

lunes, ainsi qu

ent, d'après ce

On verra sur le

es par les s

isculation, cont

, électrolyse, en

ique, Age, an

il, arthrite, ble

, corps étrangers

ies des), emphy

, fungus.

e, acupuncture,

at, athérome, b

omie, castration

is fibreux, fiss

m, faim.

ésie, anasarca

érite, ascite, in

ésie, chorée, co

teur (in) lésion

scence, habileté

inentérite, élex

èvres.

cephalocystes,

tomie pathologi

ulations (maladie

toaires, estomac

olitique. an. av

G161

E98

V.11

C.1

1798. 110

ulus (in gladi

otre nature, 3

ex les encephale



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN
DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

G. F. G. G.

6-1 6-20

A. Zeno Germain

J. Salberly

A. Zeno Germain

A. Zeno Germain

UANE

®



ABRÉGÉ

DES

VOYAGES MODERNES,

DEPUIS 1780 JUSQU'À NOS JOURS.

XI.

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

~~~~~  
IMPRIMERIE DE MARCHAND DU BREUIL,  
rue de la Harpe, n°. 80.



*Handwritten text in cursive script, oriented vertically on the right page. The text is difficult to decipher but appears to be a signature or a note.*



6165  
E98  
U. 11

medicinas

P. 507.

*Donna-espérance  
Abrige au Abri de la*



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



*Le Cap de Bonne-Espérance.*

# ABRÉGÉ DES VOYAGES MODERNES.

## LIVRE IV. VOYAGES EN AMÉRIQUE.

### VOYAGES DE MUNGO PARK DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.



Capilla Alfonso X  
Universidad de Leon

LORSQUE la société africaine, après avoir long-temps attendu des nouvelles de Houghton, fut obligée de renoncer à l'espérance de le revoir, elle s'occupa de chercher quelqu'un qui eût le courage de marcher sur ses traces, Mungo Park se présenta. Il avait servi comme chirurgien sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, il était âgé de vingt-quatre ans; indépendamment de ses connaissances dans son art, il était instruit en

54626

15277



6165  
E98  
U. 11

medm. 13

P. 507.

*Donna-espérance  
Abrige de Mungo Park*



FONDO BIBLIOTECA PUBLICA  
DEL ESTADO DE NUEVO LEON



*Le Cap de Bonne-Espérance.*

# ABRÉGÉ DES VOYAGES MODERNES.

## LIVRE IV. VOYAGES EN AMÉRIQUE.

### VOYAGES DE MUNGO PARK DANS L'INTÉRIEUR DE L'AFRIQUE.



Capilla Alfonsina  
Universidad de Leon

LORSQUE la société africaine, après avoir long-temps attendu des nouvelles de Houghton, fut obligée de renoncer à l'espérance de le revoir, elle s'occupa de chercher quelqu'un qui eût le courage de marcher sur ses traces, Mungo Park se présenta. Il avait servi comme chirurgien sur les vaisseaux de la compagnie des Indes, il était âgé de vingt-quatre ans; indépendamment de ses connaissances dans son art, il était instruit en

54626

15277



histoire naturelle, en astronomie et en géographie. Ses offres de service furent acceptées. Le 22 mai 1795 il partit de Portsmouth; il arriva le 21 juin à l'embouchure de la Gambie.

Ayant remonté le fleuve jusqu'à Pisania, dernier comptoir anglais, il s'occupa d'apprendre la langue mandingue qui est généralement en usage dans une partie de l'Afrique occidentale. Il recueillait aussi des notions sur les pays qu'il avait l'intention de parcourir. On lui disait de s'adresser pour cet objet, aux sletis ou marchands nègres qui viennent de l'intérieur et qui font principalement le commerce des esclaves. Mais il s'aperçut bientôt qu'il n'y avait pas grand fond à faire sur les renseignemens qu'ils donnaient. Ils se contredisaient les uns les autres sur les points les plus importants, et la plupart paraissaient très-opposés à ce qu'il continuât son voyage. Ces circonstances augmentaient son envie de s'assurer de la vérité par ses propres observations.

Le désir d'observer une éclipse de lune, fit négliger à Park les précautions auxquelles le climat de ces contrées ardentes oblige les Européens. S'étant exposé au serein le 31 juillet, il fut le lendemain attaqué d'une fièvre qui l'empêcha de sortir pendant la plus grande partie du mois d'août. Sa convalescence fut lente; il profita de tous les intervalles qu'elle lui offrit pour faire des prome-

nades et connaître les productions naturelles du pays. Un jour que le temps était très-chaud, il alla trop loin, et revint avec la fièvre; le 10 septembre il fut de nouveau obligé de garder le lit. Au bout de trois semaines il fut en état de profiter des beaux jours pour renouveler ses excursions. Les soins et les attentions du docteur Laidley contribuèrent beaucoup à sa guérison. « Sa société et son intéressante conversation, ajoute Park, firent rapidement passer les heures de cette triste saison où la pluie tombe en torrens, où le jour on est accablé d'une chaleur suffocante, et la nuit épouvanté par le bruit d'innombrables crapauds, les cris aigus des chakals et les hurlemens sourds des hyènes, concert horrible qui n'est interrompu que par des coups de tonnerre dont on ne peut se former une idée que quand on les a entendus.

« Le pays autour de Pisania n'est qu'une plaine immense presque entièrement couverte de bois; il offre une ennuyeuse uniformité. Toutefois la nature en lui refusant les beautés pittoresques d'un paysage varié, l'a favorisé d'avantages plus importants, la fertilité et l'abondance. La moindre culture procure une quantité de grains suffisante, le bétail y trouve de gras pâturages; les rivières sont remplies de poissons excellens.

« Parmi les animaux sauvages, on remarque





l'éléphant. Lorsque je racontais aux nègres quel parti les habitans des Indes tirent de sa force et de son adresse, les nègres souriaient de mépris en s'écriant : « mensonges d'un blanc. »

« Le 6 octobre les eaux de la Gambie s'élevèrent à leur plus grande hauteur; elles dépassèrent de quinze pieds le point des plus hautes marées. Ensuite elles diminuèrent, d'abord avec lenteur, puis très-rapidement. Quelquefois elles baissaient de plus d'un pied en vingt-quatre heures. Au commencement de novembre elles furent à leur hauteur ordinaire; la marée montait et descendait comme de coutume. Lorsque les pluies eurent cessé, je recouvrai la santé. Le temps étant le plus favorable pour les voyages, je songeai à mon départ. Les récoltes étaient achevées, et partout les provisions étaient abondantes et à bon marché.

« Trouvant que la plupart des sletis montraient de l'éloignement pour mon projet et de la répugnance à prendre un engagement positif à mon égard, voyant aussi que l'époque du départ de la caravane qu'ils devaient former était très-incertaine, je résolus de profiter de la belle saison et de partir sans eux. »

Le docteur Laidley aida Park dans ses préparatifs, lui donna deux domestiques nègres, Johnson et Demba; le premier parlait l'anglais et le mandingue, le second cette dernière langue et le

serracolet. Park avait deux ânes et un cheval, son bagage était modeste pour ne pas exciter la cupidité des nègres; il emportait de plus un peu de linge pour son usage, un parasol, un sextant de poche, une boussole, un thermomètre, deux fusils, deux paires de pistolets et quelques petits objets. Quatre nègres libres qui retournaient dans leur pays se joignirent à lui; ils allaient à pied, et poussaient leurs ânes devant eux.

On partit le 2 décembre, on fit route à l'est; le docteur Laidley et deux autres Anglais avaient accompagné Park pendant la première journée: « Lorsque j'eus pris congé d'eux, dit-il, je m'avancai lentement dans les bois. J'avais devant moi une forêt immense habitée par des peuples incivilisés, et dont la plupart ne trouvait dans un homme blanc qu'un objet de curiosité ou bon à piller. Je pensai que je venais de me séparer des derniers Européens que je verrais dans ces contrées, et que peut-être en m'éloignant d'eux je quittais pour toujours les agrémens de la société des chrétiens. »

Park ne put traverser le royaume de Voulli sans payer aux officiers du monarque un droit de péage. Ce pays est montueux et boisé; les villes situées dans des vallées sont entourées de champs cultivés; les principales productions végétales sont le tabac, le coton, les grains et des



fruits. Park fut présenté au roi. C'était le même qui avait accueilli si humainement Houghton ; il était assis sur une natte devant sa porte. Des hommes et des femmes rangés de chaque côté, chantaient en battant la mesure avec leurs mains.

« Après l'avoir salué respectueusement, dit le voyageur, je l'informai du sujet de ma visite ; il me répondit très-obligeamment que non-seulement il me permettait de passer dans ses états, mais qu'il prierait Dieu de me protéger. Alors un des nègres de ma suite, pour témoigner sa reconnaissance à ce prince, se mit à chanter, ou plutôt à mugir un cantique arabe. A la fin de chaque verset le roi et tous les siens se frappaient le front avec la main, et criaient d'un ton dévot et solennel : amen, amen.

« Le lendemain matin je retournai auprès du roi pour savoir si le guide était prêt ; le monarque était assis sur une peau de bœuf, et se chauffait à un grand feu ; les Africains sont sensibles aux moindres variations de température, et souvent ils se plaignent du froid, quand un Européen trouve qu'il fait trop chaud. Le roi me parla du ton le plus affectueux, en m'exhortant à renoncer au projet de voyager dans l'intérieur de l'Afrique ; il me dit que Houghton avait été assassiné dans sa route, et que si je suivais ses pas, je subirais probablement le même sort. Il ajouta que je ne de-

vais pas juger d'après les habitans de Voulli de ceux des pays plus à l'est : les premiers, dit-il, connaissent les hommes blancs, et les respectent ; les autres qui n'en ont jamais vu, chercheront certainement à te tuer. Je remerciai le roi de sa bienveillante sollicitude, mais je lui représentai que j'avais bien réfléchi à mon projet, et que j'étais déterminé, malgré tous les dangers, à poursuivre mon voyage. Alors le roi secoua la tête, il changea de discours et me promit que le guide serait prêt dans l'après-midi. »

Le 3 Park aperçut près de Kolor, ville considérable, un mannequin en écorce, suspendu aux branches d'un arbre. C'était le mombo-djombo, sorte d'épouvantail qui se voit dans tous les lieux habités par les nègres payens ; il sert à retenir les femmes dans le devoir. Lorsqu'un mari ne peut parvenir à rétablir la paix parmi ses femmes, il a recours au mombo-djombo. « Il se déguise, dit Park, avec l'habit étrange dont je viens de parler, ou bien un de ses amis s'en revêt. Armé d'une baguette, signe de son autorité, il annonce son arrivée en poussant des hurlemens épouvantables dans les bois voisins de la ville ; il choisit ordinairement le soir pour faire entendre ses cris, et dès qu'il est nuit, il entre dans la ville et se rend à la place publique, où tout le monde se rassemble. On peut croire sans



peine que cette apparition ne plaît pas beaucoup aux femmes, parce que ne sachant pas précisément quel est l'homme qui joue le rôle du mombo-djombo, chacune peut craindre que sa visite ne la concerne. La cérémonie commence par des chansons et des danses; elles durent jusqu'à minuit. Alors le mombo désigne la femme coupable; elle est saisie à l'instant, mise toute nue, et le mombo la frappe rudement de sa baguette, au milieu des cris et de la risée des spectateurs. Ce sont toujours les femmes qui crient le plus fort contre la malheureuse que l'on châtie. Le point du jour met un terme à cette farce indécente et barbare.

Le 11 Park était à Koudjar, ville frontière du royaume de Vouilly. Il y loua trois chasseurs d'éléphants pour lui servir de guide à travers le désert qui sépare ce pays de celui de Bondou; le trajet eut lieu sans accident, mais les nègres paraissaient craindre sans cesse d'être attaqués par des brigands. Le 15 Park, arrivé depuis deux jours dans le Bondou qui lui avait offert des campagnes fertiles, traversa le Nériko, grande rivière qui se jette dans la Gambie. Kourkarany, où il entra le soir, est une ville mahométane. Un Marabout lui montra plusieurs manuscrits arabes, entre autres l'ouvrage intitulé Al-Schara, et lui en expliqua en arabe plusieurs passages. Park en revanche lui fit voir la gram-

maire arabe de Richardson qui causa une grande admiration au prêtre musulman.

La troupe des compagnons de Park changeait fréquemment; elle croissait ou diminuait suivant qu'il lui faisait faire plus ou moins de bonne chère. C'est pourquoi il ne négligeait pas de s'approvisionner quand il en trouvait l'occasion. Le pays qu'il parcourait était ouvert et cultivé. Le 20 il atteignit, à Soubrodouka, les rives du Falémé, qui en cet endroit est rapide et rempli de rochers. Les habitans profitent de ces cataractes pour y placer de grands paniers fort longs dans lesquels ils prennent de gros poissons, ils se servent d'une sorte de filet ressemblant à l'épervier pour les petits poissons.

Park rencontra dans le village un vieux schérif maure qui lui donna sa bénédiction et lui demanda un peu de papier pour écrire des saphirs. Cet homme avait vu Houghton dans le royaume de Kaarta, et raconta que cet infortuné voyageur était mort dans le pays des Maures. Park lui donna quelques feuilles de papier; le forgeron nègre, son compagnon de voyage, en fit autant, car il est d'usage que les jeunes musulmans fassent des présens aux vieux, afin d'obtenir leur bénédiction qui est prononcée en arabe, et reçue avec beaucoup d'humilité.

A peine Park était arrivé à Fatteconda, capitale



du Bondou, que le roi lui envoya une invitation de venir le trouver s'il n'était pas trop fatigué. Le monarque africain, assis sous un arbre au milieu des champs, dit à Park de se placer à côté de lui sur sa natte. Instruit de l'objet du voyage de Park, il ne fit pas la moindre observation, et lui demanda s'il voulait acheter des esclaves ou de l'or. La réponse négative du voyageur le surprit beaucoup; il lui dit de venir le voir dans la soirée, parce qu'il voulait lui faire présent de provisions.

Malgré ces politesses, Park n'était pas sans inquiétude sur les intentions du roi de Bondou, car on lui avait raconté qu'il s'était mal conduit envers Houghton, et avait même fait piller son bagage. Afin de le disposer favorablement, Park prit une poire à poudre, du tabac, un peu d'ambre jaune, et son parasol, et alla au palais où le roi, auquel il répéta ce qu'il lui avait dit dans la matinée, lui répliqua qu'il ne pouvait croire qu'un homme de bon sens pût entreprendre un voyage aussi périlleux, dans le seul dessein de voir le pays et ses habitans. Cependant il resta convaincu lorsque Park lui eut offert de lui montrer son porte-manteau et tout ce qui lui appartenait. Les présens opérèrent un bon effet, le parasol surtout enchantait le monarque noir qui l'ouvrit et le ferma plusieurs fois; deux de ses

courtisans, placés près de lui, partagèrent naturellement son admiration.

« Lorsque je voulus prendre congé du roi, continue Park, il me pria de rester encore un moment, puis il entama un long discours à la louange des blancs; il vanta leurs richesses immenses et leur générosité; ensuite il vint à l'éloge de mon habit bleu, dont les boutons jaunes lui plaisaient singulièrement; il finit par me prier de le lui donner, m'assurant, pour me dédommager de ce sacrifice, qu'il le porterait dans toutes les grandes occasions, et qu'il instruirait tous ceux qui le lui verraient de mon extrême libéralité envers lui.

« La demande d'un prince africain, dans ses états, ne diffère guère d'un commandement, surtout lorsqu'il l'adresse à un étranger. Ce n'est qu'une manière d'obtenir par douceur ce qu'il peut prendre par force. Or, comme il n'était pas de mon intérêt d'offenser par un refus le roi de Bondou, j'ôtai tranquillement mon habit, le seul que j'eusse alors qui valût quelque chose, et je le mis tranquillement aux pieds du prince. Flatté de ma complaisance, il me donna une bonne provision de vivres.

A sa prière je retournai au palais le lendemain matin; je le trouvai sur son lit, il me dit qu'il était malade, et m'engagea à le saigner. Dès que j'eus lié son bras et ouvert ma lancette, le cou-



rage lui manqua. L'opération fut remise à l'après-midi, parcequ'il se trouvait mieux. M'ayant remercié de ma promptitude à l'obliger, il ajouta que ses femmes désiraient beaucoup de me voir, et donna ordre à un de ses officiers de me conduire dans leur appartement. A peine je fus entré dans la cour, que tout le sérail m'environna. Les unes me demandaient des médicamens, d'autres des présens; toutes voulaient être saignées. Ces femmes, au nombre d'une douzaine, étaient la plupart jeunes et jolies; elles portaient sur la tête des ornemens d'or et des grains d'ambre jaune.

« Elles me plaisantèrent beaucoup sur la blancheur de ma peau et la longueur de mon nez, disant fort gaiement que tout cela était artificiel; que l'on avait blanchi ma peau en me plongeant dans du lait lorsque j'étais encore enfant; et qu'on avait allongé mon nez en le pinçant tous les jours, jusqu'à ce qu'il eût acquis cette conformation désagréable et contre nature. De mon côté, sans disconvenir de ma difformité, je fis un grand éloge de leur beauté; je vantai la brillante noirceur de leur teint, et l'agréable aplatissement de leur nez. Elles me répondirent que dans le Bondon, on faisait peu de cas de la flatterie. Cependant pour me témoigner leur reconnaissance de ma visite ou de mes louanges, auxquelles je crois qu'elles n'étaient pas aussi insensibles qu'elles

affectaient de le paraître, elles me firent présent d'un grand pot de miel et de quelques poissons qu'elles envoyèrent chez moi. On me pria en même temps de retourner chez le roi avant le coucher du soleil.

« Comme il est d'usage de faire un petit présent à quelqu'un dont on prend congé, je portai au roi quelques grains de verroterie et du papier à lettre. Il me donna cinq drachmes d'or, en observant que ce n'était qu'une bagatelle offerte par pure amitié; que cependant elle me serait utile pour acheter des vivres. A cette marque de bienveillance, il en ajouta une plus grande, en me disant que, quoique ce fût l'usage de visiter le bagage de tous les voyageurs qui passaient dans ses états, on s'en abstenait avec moi, et que je partirais quand bon me semblerait. »

En conséquence Park se remit en route le 23 au matin. Bientôt il atteignit les frontières du royaume de Kadjaga; et comme on lui dit que ce pays était dangereux pour les étrangers, il résolut de marcher la nuit jusqu'à ce qu'il fût dans un autre où il courrait moins de risques. Conduite par deux guides, la petite troupe traversa des forêts. Le clair de lune, le calme de l'air, la vaste solitude, le hurlement des bêtes féroces rendaient la scène très-imposante. On ne disait mot, ou si l'on parlait, c'était à voix basse. Les compagnons



de Park cherchaient à lui donner des preuves de leur perspicacité en lui montrant des loups et des hyènes qui se glissaient comme des ombres d'un buisson à l'autre.

Le Kadjaga est nommé Galam par les Français. Les Seravoullis ou Serracolets ses habitans, sont d'un noir de jais, comme les Yolofo. Djog fut la première ville que vit Park; il logea chez le magistrat principal ou Douty: c'était un homme très-hospitalier. Djog peut contenir 2.000 habitans; elle est entourée de hautes murailles percées d'un grand nombre de meurtrières pour la mousqueterie; chaque maison est ceinte d'un mur; ce qui forme autant de forts particuliers; et chez un peuple qui ne connaît pas l'usage de l'artillerie, ces murs équivalent à des fortifications plus considérables. Sur les bords d'une petite rivière à l'ouest de la ville, on cultive beaucoup de tabac et d'ognons.

Bien accueillis et invités le soir à assister à la danse qui avait lieu pour célébrer leur bienvenue, les voyageurs se félicitaient de cette réception, lorsqu'une troupe de cavaliers, envoyée par le roi de Kadjaga, arriva dans la nuit et fut jointe le matin par une autre. Ces hommes, le fusil à la main, entourèrent Park et lui déclarèrent qu'étant entré dans le royaume sans payer de droits, ses gens et son bagage étaient confisqués,

et qu'il allait être conduit à Maana, demeure du roi. Toute résistance étant impossible et imprudente, Park eut l'air de se soumettre à cet ordre péremptoire; mais ayant consulté son hôte qui lui peignit dans des termes très-forts la cupidité du roi de Kadjaga, il réussit à gagner ses envoyés en sacrifiant l'or que lui avait donné le roi de Bondou, et la moitié de ses marchandises. Cette aventure découragea les compagnons de Park; ils firent maigre chère ce jour-là, et jeûnèrent le lendemain, craignant avec raison d'exciter l'avarice du roi, s'il montrait le reste de ses effets. Dans cette triste situation, Park était assis tristement sur la place publique, lorsque le soir il fut accosté par une vieille esclave portant un panier sur sa tête. Elle lui demanda s'il avait dîné; croyant qu'elle se moquait de lui, il ne répondait rien; alors son domestique assis à côté de lui, dit que les gens du roi leur avaient enlevé tout leur argent. Aussitôt cette bonne femme mit à terre son panier qui contenait des pistaches de terre, lui en donna quelques poignées et partit avant qu'il eût pu la remercier.

Bientôt Park reçut la visite de Demba Sego, neveu de Demba Sego Djalla, roi de Casson, qui revenait de la capitale du Kadjaga, où il avait essayé inutilement d'arranger des différens survenus entre les deux états. La curiosité de voir un



homme blanc l'amenait. Instruit de la position de Park, il lui offrit de le conduire dans le Casson. Park ravi de cette proposition partit avec lui le 27. La troupe était composée de trente cavaliers; il y avait de plus, six ânes chargés. Après quelques heures de marche, on rencontra un arbre dont l'interprète de Park s'était fréquemment informé; à sa demande on s'arrêta; il suspendit à une branche un poulet blanc qu'il avait acheté exprès à Djog, et dit que le succès du voyage était assuré par cette offrande faite aux génies des bois.

Après avoir traversé les villes de Gongadi et de Sami, on arriva au village de Kussi, où l'on passa le Sénégal, et l'on entra dans le royaume Casson. Demba Segó demanda la récompense de ses services; Park comprit par là que sa situation n'était pas améliorée; cependant, comme les plaintes eussent été superflues, il feignit d'accorder avec plaisir ce qu'il ne pouvait refuser. On continua la marche, et le 29 au soir on entra dans Tisi, grande ville non murée; elle est défendue par une espèce de citadelle.

Park fut présenté par Demba Segó à Tigghiti Segó, son père, frère du roi. Ce chef dit à Park qu'il n'avait vu avant lui qu'un seul blanc; d'après la description qu'il en fit, Park reconnut que c'était Houghton. Quand Park lui eut expliqué les motifs de son voyage, il n'eut pas l'air d'y ajouter

foi. Il finit par lui dire qu'il devait aller trouver le roi à Kouniakary, et le pria de revenir le voir avant de quitter Tisi. Park y fut retenu plus longtemps qu'il n'aurait voulu, parce que Demba Segó lui avait emprunté son cheval, pour faire partie d'un détachement qui allait négocier avec les Maures à Ghedomah au sujet de chevaux volés à Tisi.

Durant ce séjour forcé, Park vit arriver à Tisi le 5 janvier 1796, un ambassadeur d'Almami Abdoul Kader, roi du Fouta-Torro, pays à l'ouest du Bondou. Cet envoyé ayant invité Tigghiti à convoquer une assemblée du peuple, annonça publiquement que si les habitans du Casson n'embrassaient pas la religion musulmane, et ne prouvaient pas leur conversion en récitant onze prières tout haut, Almami joindrait ses armes à celles du roi de Kadjaga, dans la guerre qui allait éclater. Cette déclaration de la part d'un prince si puissant, produisit naturellement de vives alarmes chez les habitans de Tisi, et après de longues délibérations, ils se soumirent à la condition imposée, bien qu'elle fût humiliante.

Demba Segó ne fut de retour que le 8 janvier, Park ne put obtenir la permission de partir le surlendemain qu'après avoir encore sacrifié la moitié de ses marchandises. Le 11 il traversa le Krieko, affluent du Sénégal, puis Medina, grande



ville, et l'après-midi aperçut Djombo, patrie du forgeron, son compagnon de voyage. Le frère de ce nègre, instruit de son arrivée, vint au-devant de lui avec un chanteur ou guiriôt; il lui amenait un cheval, afin qu'il fit son entrée dans sa ville natale d'une manière marquante. Le guiriôt ouvrait la marche, les deux frères le suivaient. Bientôt on fut joint par une troupe de gens de la ville, qui témoignèrent par leurs chants et leurs cabrioles la joie que leur causait le retour de leur compatriote absent depuis quatre ans. En entrant dans la ville le guiriôt improvisa une chanson à la louange du forgeron, en célébrant son courage qui lui avait fait surmonter tant de difficultés, et finit par recommander à ses amis de lui servir une grande abondance de mets.

Les parens du forgeron firent éclater leur tendresse avec transport en le revoyant. Sa vieille mère aveugle s'appuyant sur un bâton, lui tendit la main; lui tâta la tête, les bras et les mains, et parut charmée de ce que sur ses vieux jours, ses oreilles étaient encore frappées du son de la voix d'un fils chéri.

Pendant cette scène touchante qui prouvait bien que si les nègres diffèrent de nous par la couleur de la peau et les traits du visage, ils nous ressemblent par les sentimens naturels d'affection et d'attachement, Park était assis près d'une ca-

bane, et l'on ne faisait nulle attention à lui; mais lorsque le forgeron, à la demande de son père, eut raconté ses aventures depuis qu'il avait quitté le Casson, il parla plusieurs fois de la bonté du voyageur blanc pour lui, et le montrant du doigt, il s'écria: le voilà. Aussitôt tous les yeux se fixèrent sur Park; il semblait qu'il venait de tomber des nues; chacun eut l'air surpris de ne l'avoir pas encore remarqué. Des femmes et des enfans montrèrent de l'inquiétude de se trouver si près d'un homme d'un aspect si étrange. Toutefois leurs frayeurs diminuèrent graduellement; et le forgeron ayant assuré que le blanc n'était pas méchant et ne ferait de mal à personne, quelques femmes se hasardèrent à examiner ses vêtemens; la plupart conservèrent de la défiance, et quand par hasard Park remuait ou regardait les petits enfans, leurs mères se hâtaient de les emporter. Cependant en quelques heures tout le monde fut accoutumé à sa figure.

Le forgeron ayant déclaré qu'il ne se séparerait point de Park tant qu'il resterait à Kouniakari, celui-ci partit le 14 pour cette capitale, et fit un détour pour aller à Soulo, petit village où demeurait Salim Dokari, sleti sur lequel le docteur Laidley lui avait donné un mandat pour la valeur de cinq esclaves. Cet homme accueillit fort bien le voyageur blanc. Quelques heures après Sambo



Sego, second fils du roi, vint de la part de son père, avec un détachement de cavaliers, demander à Park pourquoi il n'était pas allé directement à Kouniakari, puisque le roi brûlait d'impatience de le voir. Le sleti s'empressa d'excuser Park, et le soir même se mit en route avec lui pour la capitale où ils entrèrent une heure après.

Le lendemain Park eut son audience du roi qui l'accueillit très-gracieusement, il lui promit de l'aider de tout son pouvoir, et lui raconta qu'il avait vu Houghton et lui avait donné un cheval. Quoique très-satisfait de la réception que le roi lui avait faite, et sûr de sa protection, Park s'aperçut bientôt que de grands obstacles s'opposaient à ses projets. La guerre était sur le point d'éclater entre le Casson et le Kadjaga, et de plus le Kaarta qu'il devait traverser ensuite, allait se trouver enveloppé dans la querelle; il était même déjà menacé de l'attaque du roi de Bambara. Le roi avait instruit Park de ces circonstances, en lui conseillant de rester dans les environs de Kouniakary jusqu'à ce qu'il eût des renseignemens certains au sujet du Bambara, ce qui ne pouvait tarder plus de cinq jours.

Conformément à cet avis, Park reprit le chemin de Soulo; Dokari lui paya presque toute la valeur de trois esclaves en poudre d'or. Bientôt l'on sut que les hostilités étaient déjà commen-

cées entre le Bambara et le Kaarta. Impatient de poursuivre son voyage, Park pria Dokari d'interposer ses bons offices auprès du roi, pour en obtenir un guide qui le conduisit par le Fouladou. Ce prince lui fit répondre que depuis plusieurs années il avait conclu avec le roi de Kaarta un accord d'après lequel il devait faire passer tous les marchands et les voyageurs par ses états, et que par conséquent il ne pouvait fournir un guide à Park dans le cas où il prendrait la route du Fouladou.

Convaincu par l'expérience du danger de voyager sans la protection du roi du pays, Park ne voulut pas encourir de nouveau le risque, et attendit le retour des messagers envoyés dans le Kaarta. Sur ces entrefaites le bruit se répandit que Dokari lui avait donné beaucoup d'or. Dambo Sego vint lui en extorquer une partie, et sans l'entremise de Dokari, il ne lui aurait laissé que peu de choses. Enfin le 1<sup>er</sup> février l'on reçut la nouvelle que la guerre n'avait pas encore éclaté entre le Bambara et le Kaarta. Park quitta Soulo le 3, accompagné de deux guides. Il voyagea le long des rives du Kieko; le pays est bien cultivé et très-peuplé; la guerre y avait amené beaucoup d'habitans du Kaarta. En entrant dans ce dernier royaume il le trouva désert. Le 12, s'étant un peu écarté de sa suite, il rencontra deux ca-



valiers nègres armés de fusils; il s'arrêta, ils en firent autant tous trois, paraissant également ébahis. Park s'étant un peu avancé, l'un d'eux, après lui avoir jeté un regard d'horreur, s'enfuit au grand galop, l'autre, saisi de terreur, mit sa main sur ses yeux en marmottant des prières, et son cheval l'entraîna lentement après son compagnon. Ayant rencontré un mille plus loin les compagnons de Park, ils leur racontèrent qu'ils venaient de voir un esprit redoutable vêtu d'une robe flottante, et l'un d'eux assura que le souffle glacé du monstre était tombé sur lui comme une pluie froide.

A Kemmou, capitale du Kaarta, l'empressement de la multitude pour voir Park fut extrême, la cabane où il logeait ne désemplissait pas de curieux. Le soir il alla chez le roi, et fut étonné du grand nombre de personnes qui l'entouraient, ainsi que de l'ordre qui régnait. « Le roi parut très-satisfait de tout ce que je lui dis, ajoute le voyageur, il me répondit que dans les conjonctures actuelles il ne pourrait pas m'être d'un grand secours, toute communication entre le Kaarta et le Bambara ayant été interrompue. « Mansong, roi de Bambara, continua-t-il, est entré dans le Fouladou avec son armée pour venir dans le Kaarta; il n'est donc guère possible que tu ailles dans le Bambara par la route ordinaire, parce

que, sortant d'un pays ennemi, tu seras certainement pillé ou pris pour un espion. Si mon pays avait été en paix, tu aurais pu rester auprès de moi jusqu'à ce qu'il se fût présenté une circonstance favorable de poursuivre ton voyage; dans l'état actuel des choses, je ne souhaite pas que tu t'y arrêtes, de peur qu'il ne t'arrive quelque accident, parce qu'alors tes compatriotes diraient que j'ai tué un homme blanc. Je te conseille donc de retourner dans le Casson, et d'y demeurer jusqu'à la fin de la guerre, ce qui aura lieu probablement dans trois ou quatre mois. Si alors je suis encore en vie, je serai content de te voir; si je suis mort, mes enfans prendront soin de toi. »

« Ce sage conseil était certainement dicté par la bienveillance; peut-être eus-je tort de ne pas le suivre. Mais je réfléchis que la saison des grandes chaleurs approchait, et je redoutais de passer la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique. Ces considérations et l'espèce d'indignation que j'éprouvais à la seule idée de n'être pas plus avancé dans la carrière des découvertes, me déterminèrent à aller plus loin.

« Comme le roi ne pouvait me donner un guide, je le priai de me faire accompagner par quelqu'un jusqu'aux limites de ses états, autant que la sûreté de cet homme ne serait pas compromise. Ce



prince voyant que j'étais si décidé, me dit qu'il restait une route qui à la vérité n'était pas exempte de danger; c'était d'aller dans le Loudamar et ensuite, de ce royaume maure, par un détour, dans le Bambara, et il m'offrit de me donner un guide jusqu'à Djarra, ville frontière.

Le roi demanda ensuite à Park ce qui lui était arrivé depuis qu'il avait quitté les bords de la Gambie, il fut interrompu par l'arrivée d'un cavalier, et mit aussitôt ses pantoufles; ce qui est pour chacun le signal de se retirer. Une heure après on apprit que ce cavalier était venu annoncer que l'armée du Bambara, ayant traversé le Fouladou, marchait sur le Kaarta.

Le lendemain Park envoya au roi un présent dont ce prince fut très-content; puis il se mit en route avec trois fils du roi et une escorte de deux cents cavaliers qui l'accompagnèrent à une certaine distance. Le 14 il rencontra deux nègres qui étaient venus là pour cueillir des tomberongs ou fruits du *rhamnus lotus*, arbrisseau très-commun depuis les rives de la Gambie jusqu'aux confins du désert. On le trouve aussi près de Tunis. Il paraît évident que ce fruit est celui dont les lotophages de la Libye se nourrissaient, suivant le témoignage d'Homère et de Pline. Les nègres l'aiment beaucoup; après qu'ils l'ont fait sécher au soleil pendant quelques jours, ils le pilent légèrement dans

un mortier de bois jusqu'à ce que la partie pulpeuse soit séparée du noyau; ils la délayent avec un peu d'eau, en font des gâteaux, et les exposent au soleil. Ces gâteaux ressemblent pour la couleur et le goût, au meilleur pain d'épice. Les noyaux séparés de la pulpe sont mis dans un grand vase plein d'eau; on les agite pour en retirer le peu de pulpe qui les couvre encore, et qui communique à l'eau un goût très-agréable; en y ajoutant un peu de millet pilé, on en fait du fondi, sorte de gruau très-bon qui, pendant les mois de février et de mars, sert ordinairement de déjeuner dans une grande partie du Loudamar. On recueille le fruit en étendant une toile sur la terre, et en battant les branches de l'arbuste avec une baguette.

En passant à Founingkedi, Park eut occasion d'admirer l'audace des Maures. Cinq de ces bandits, armés de fusils, poussèrent vers la ville un grand troupeau de bœufs, choisirent les seize plus beaux et s'enfuirent au galop en passant à portée de pistolet devant cinq cents nègres réunis près des portes. Un des gardiens du troupeau ayant essayé de résister aux Maures, avait été blessé d'un coup de fusil à la jambe; Park proposa de la lui couper, comme le seul moyen de le sauver; les nègres qui n'avaient jamais entendu parler d'une telle manière de guérir, regardèrent



Park comme un cannibale. Le pauvre jeune homme mourut dans la soirée.

Pour éviter les Maures, Park et ses compagnons voyagèrent la nuit. Ils furent suivis par une trentaine d'habitans de Founingkedi qui s'enfuyaient avec leurs effets dans le Loudamar, par crainte de la guerre. Le 18 dans la matinée on traversa Simbing, petite ville frontière du Loudamar, c'était de là que Houghton avait écrit sa dernière lettre. A midi l'on atteignit Djarra, grande ville située au pied de montagnes rocailleuses.

La guerre qui menaçait de désoler ces contrées, avait une cause bien légère. Des Maures ayant enlevé des bœufs qui appartenaient à un village des frontières du Bambara, les vendirent au douty d'une ville du Kaarta. Les villageois volés ayant réclamé inutilement leur bétail, demandèrent satisfaction à Mansong, leur souverain. Celui-ci, jaloux sans doute de la prospérité croissante du Kaarta, profita de la circonstance pour déclarer la guerre à ce royaume.

En conséquence il envoya un messenger avec un détachement d'hommes armés à Daisy, roi de Kaarta, pour lui annoncer que le roi de Bambara, à la tête de neuf mille hommes, irait à Kemmou dans la saison de la sécheresse; il l'invitait en même temps à ordonner à ses esclaves de balayer les maisons et de préparer tout ce qu'il fallait pour

recevoir cette visite. Le porteur de ce message insultant présenta ensuite à Daisy une paire de sandales de fer, en lui disant qu'il ne serait à l'abri des flèches du Bambara que lorsqu'il aurait usé ces sandales dans sa fuite.

Daisy ayant tenu conseil avec les principaux personnages de l'état, sur les moyens de repousser un ennemi si formidable, répondit à Mansong par un défi, et publia une proclamation par laquelle il invitait tous ses amis à se joindre à lui, permettant à ceux qui manquaient d'armes, ou qui craindraient de combattre, de se réfugier dans les pays voisins, et leur promettant d'être bien accueillis lorsqu'ils reviendraient, pourvu qu'ils gardassent une stricte neutralité. Cette proclamation fut généralement approuvée, cependant plusieurs Kaartans, profitant de la permission de ne pas prendre part à la guerre, se retirèrent dans le Loudamar et le Casson, ce qui réduisit l'armée de Daisy à quatre mille hommes effectifs; à la vérité tous braves et déterminés.

Le 22 février Mansong s'approcha de Kemmou avec son armée; Daisy ne voulant pas hasarder une bataille, se retira d'abord à Djoko, ville plus au nord-ouest, et trois jours après à Ghédin-gouma, ville forte entourée d'une muraille en pierre et bâtie dans un pays montueux. Ses fils n'avaient pas voulu quitter Djoko, pour que leurs



guiriots ne pussent pas dire à leur honte, que Daisy et sa famille avaient abandonné Djoko sans tirer un coup de fusil. Ils tentèrent donc de la défendre avec un corps de cavalerie; vaincus dans plusieurs rencontres, l'un d'eux tomba au pouvoir des ennemis, l'autre avec ce qu'il lui restait de monde gagna Ghédingouma.

Mansong voyant que Daisy était décidé à éviter une bataille rangée, plaça un corps considérable de troupes à Djoko pour observer les mouvemens de son ennemi, puis dispersa le reste dans le pays, où tout fut bientôt à feu et à sang. Deux mois après, voyant l'inutilité de ses efforts pour s'emparer de Ghédingouma, il marcha contre le roi de Loudamar qui avait manqué à sa promesse de lui fournir des troupes auxiliaires. Les Maures avertis de son approche, se retirèrent plus au nord, et Mansong ne pouvant effectuer ses projets de vengeance, rentra dans son royaume.

Djarra est une grande ville située dans le Loudamar. La plupart de ses habitans sont des nègres venant de pays plus au sud. Ils préfèrent d'acheter par un tribut la protection incertaine des Maures, plutôt que de rester exposés dans leur pays aux incursions de ces voisins dangereux.

Park séjourna quinze jours à Djarra, chez Daman Djoumma, sleti qui faisait le commerce avec la Gambie, et qui était débiteur du docteur

Laidley. Ce nègre montra beaucoup d'empressement à obliger Park. « Les difficultés que j'avais déjà éprouvées, dit ce voyageur, l'état critique du pays, et surtout la conduite grossière et tyrannique des Maures, avaient tellement effrayé mes domestiques, qu'ils aimèrent mieux renoncer à tout espoir de récompense plutôt que de faire un pas de plus vers l'est. A la vérité le danger d'être pris par les Maures et vendus comme esclaves, devenait chaque jour plus imminent pour eux; je ne pouvais blâmer leurs craintes. Me voyant donc sur le point d'être abandonné par mes gens, et réfléchissant que la guerre du Kaarta m'empêchait de retourner sur mes pas, et que pour aller plus loin, il me fallait traverser pendant dix jours le pays des Maures, je m'adressai à Daman pour obtenir d'Ali, souverain du Loudamar, la permission de passer dans ses états, sans être inquiété pour parvenir dans le Bambara, je louai un esclave d'Ali pour m'accompagner jusque-là.

« Comme un présent était nécessaire pour assurer le succès de la négociation, j'échangeai avec Daman un de mes fusils de chasse pour cinq habillemens en toile de coton, et je les envoyai à Ali. Il s'écoula quinze jours avant que l'affaire fût conclue; cependant le 26 février, un des esclaves d'Ali vint m'annoncer de la part de son maître qu'il était chargé de me conduire à Gounba, et



demanda un vêtement de toile de coton pour sa peine. Demba, mon fidèle domestique, me voyant prêt à partir sans lui, me dit qu'il m'accompagnerait, ajoutant que bien qu'il eût désiré me voir rebrousser chemin, il n'avait jamais eu l'intention de m'abandonner, mais que Johnson le lui avait conseillé pour m'engager à retourner au plutôt sur les bords de la Gambie. »

Le 27. Park remit la plus grande partie de ses papiers à Johnson, en lui recommandant de les porter le plutôt possible au docteur Laidley, il en garda un duplicata en cas d'accident; il laissa chez Daman un paquet de hardes, et toutes les choses qui ne lui étaient pas nécessaires, parce qu'il voulait que son bagage ne fût pas assez gros pour tenter la cupidité des Maures. Avant son départ, on lui vola son sextant, ce qui le mit dans l'impossibilité de continuer ses observations pour déterminer la position des lieux.

Il se mit en route le même jour; le 1<sup>er</sup> mars, il entra dans Dina, grande ville bâtie comme Djarra de pierres et d'argile. Les Maures, bien plus nombreux que les nègres, insultèrent Park de la manière la plus grossière. Irrités de ce que son imperturbable sang-froid ne leur fournissait aucun prétexte pour l'attaquer, ils le pillèrent, parce qu'il était chrétien. Il atteignit ensuite Sampaka, grande ville qui avait jadis appartenu au Bambara, et que

Mansong, après la dernière guerre, avait été obligé de céder avec tout le territoire jusqu'à Goumba.

Park ayant continué sa route jusqu'au village de Sémi, où il arriva le 6 mars, n'était plus qu'à deux jours de marche de Goumba. Bien accueilli par le nègre chez lequel il logeait et qui devait l'accompagner, il se berçait de l'espoir d'être échappé à tout danger de la part des Maures, et se transportait en imagination sur les bords du Niger, lorsqu'il fut brusquement arraché à ce rêve brillant par une troupe de Maures qui entrèrent dans la chaumière, et lui dirent qu'ils étaient chargés de le conduire au camp d'Ali, parce que Fatime, épouse de ce souverain, ayant souvent entendu parler des chrétiens, désirait beaucoup d'en voir un.

La résistance et les représentations étaient inutiles. Park suivit les Maures, avec son fidèle Demba; le domestique de Daman s'était prudemment esquivé. On fit revenir Park par le même chemin jusqu'à Dina. Il y trouva un des fils d'Ali qui, lui présentant un fusil à deux coups, lui dit d'en teindre la culasse en bleu, et de raccommoder une des batteries. Park eut beaucoup de peine à lui faire entendre qu'un blanc pouvait bien ne rien entendre à ces choses-là.

Le lendemain on fit partir Park pour Benoun où était le camp d'Ali. Le soir il y arriva, et y



resta jusqu'au 30 avril, constamment traité d'une manière indigne. Lorsqu'on le conduisit devant Ali, ce vieillard qui avait l'air sombre et refrigné, le regarda très-attentivement, puis demanda aux Maures qui étaient venus avec Park, si celui-ci parlait arabe; leur réponse négative le surprit beaucoup, il garda le silence. Les personnes qui étaient autour de lui, surtout les femmes, ne firent pas comme lui; elles accablèrent Park de questions, examinèrent chaque partie de ses vêtemens, fouillèrent dans ses poches, et l'obligèrent à déboutonner son gilet pour mieux voir la blancheur de sa peau; elles comptèrent même les doigts de ses pieds et de ses mains, comme si elles eussent douté qu'il appartint à l'espèce humaine.

Bientôt le prêtre annonça la prière du soir; le Maure qui remplissait les fonctions d'interprète dit à Park, qu'Ali allait lui faire donner quelque chose à manger, et presque aussitôt deux jeunes gens arrivèrent avec un marcassin qu'ils attachèrent à un des piquets de la tente; Ali fit signe à Park de tuer l'animal, et de le faire cuire pour son souper; quoiqu'il eût grand faim, il se garda bien de manger de cette bête que les Maures ont en horreur. « Alors le marcassin fut détaché, parce qu'on supposait qu'il courrait sur moi, dit Park, car le peuple s'imagine qu'il existe une antipathie extrême entre les cochons et les chrétiens: leur at-

tente fut déçue; l'animal se jeta indistinctement sur tous ceux qui se trouvèrent sur son passage, et finit par se réfugier sous le lit du roi.

Ali fit donner plus tard une cabane fraîche et commode à Park, mais on avait attaché le cochon à un des pieux; ce voisinage était fort désagréable, une troupe d'enfans s'amusant à le battre et à l'agacer, ils l'irritèrent tellement qu'il rompit sa corde, s'enfuit et mordit plusieurs personnes.

Park fut de nouveau exposé à l'impertinente curiosité des Maures. Il n'en fut délivré qu'à la nuit, alors des sentinelles le surveillèrent. Le lendemain ses tourmens recommencèrent, hommes et femmes le harcelaient, on le forçait à se déshabiller et à se r'habiller continuellement; l'invention des boutons les ravissait en admiration. De leur côté les enfans agaçaient le cochon que l'on avait ramené. « Il m'est impossible, s'écrie Park, de décrire la conduite d'un peuple qui se fait une étude de la méchanceté comme d'une science, et qui se réjouit des souffrances et des infortunes des autres hommes. Je me bornerai à dire que mon séjour parmi les Maures leur fournit l'occasion d'exercer à leur gré l'humeur farouche, la férocité et le fanatisme qui les distinguent du reste du genre humain. J'étais étranger, sans protection, et chrétien. Chacun de ces titres est suffisant pour écarter du cœur



« d'un Maure tout sentiment d'humanité : on  
 « conçoit donc que , les réunissant tous les trois ,  
 « et de plus étant soupçonné d'être venu dans le  
 « pays comme espion , j'avais tout à redouter. »

« Cependant , comme je voulais ne donner aux  
 « Maures aucun prétexte de me maltraiter , et  
 « que je désirais au contraire me concilier leur  
 « bienveillance , je fis tout ce qu'ils me comman-  
 « dèrent et supportai patiemment leurs outrages.  
 « Mais jamais le temps ne m'a paru aussi long.  
 « Depuis l'aurore jusqu'au coucher du soleil , j'é-  
 « tais obligé de souffrir d'un air tranquille les  
 « insultes des sauvages les plus brutaux de la  
 « terre. »

Les Maures occupèrent Demba en l'envoyant dans les broussailles ramasser de l'herbe fanée pour les chevaux d'Ali. Ils voulurent faire de Park un barbier ; son coup d'essai qui eut lieu en présence du chef , le fit juger indigne de remplir cet emploi ; ce qui fut heureux pour lui , car il lui importait de se faire regarder comme un être absolument inutile.

Le 18 mars quatre Maures amenèrent au camp Johnson qui avait été arrêté à Djarra avant de savoir que Park était prisonnier. Les Maures apportèrent aussi le paquet de hardes laissé chez Daman. Le paquet ouvert , fut examiné , heureusement Johnson avait déposé les papiers dans les

mais d'une des femmes de Daman. La curiosité d'Ali satisfaite , le paquet fut refermé et mis dans un grand sac de cuir. Le même soir Park , sur l'invitation d'Ali , qui lui fit dire que les environs étant infestés de voleurs , son paquet devait pour plus de sûreté être transporté dans sa tente , le lui envoya.

Ali très-surpris de ne pas trouver dans le paquet autant d'or et d'ambre qu'il s'y attendait , dépêcha le lendemain à Park trois émissaires qui , avec leur brutalité ordinaire , visitèrent ses vêtements pièce à pièce , lui ôtèrent son or , son ambre , sa montre et une de ses boussoles de poche. Par bonheur , il avait , dans la nuit , enterré l'autre dans le sable ; ce qui , avec les habits qu'il portait , était tout ce que la barbarie d'Ali lui laissait.

La boussole devint bientôt pour ce Maure l'objet d'une curiosité superstitieuse. Il voulait savoir pour-quoi ce petit morceau de fer se tournait toujours du côté du grand désert. Park , sentant le danger de répondre qu'il n'en savait rien , parce qu'on aurait supposé qu'il cachait la vérité , lui dit : « Ma mère  
 « demeure bien loin au-delà des sables du Sahara ;  
 « tant qu'elle sera en vie , le morceau de fer se  
 « dirigera toujours de ce côté-là , et me servira  
 « de guide pour aller la trouver ; si elle meurt , le  
 « petit morceau de fer se tournera vers sa tombe. »  
 A ces mots , l'étonnement d'Ali redoubla , il exa-



mina la boussole avec plus d'attention, la tourna et la retourna dans tous les sens, et la voyant toujours dirigée du même côté, il la prit avec précaution, la rendit à Park, en lui disant que c'était un instrument magique trop dangereux pour qu'il osât le garder.

Les principaux Maures s'étant assemblés deux jours après dans la tente d'Ali, on délibéra sur ce que l'on ferait de Park; les uns furent d'avis de l'égorger, d'autres de lui couper la main droite, enfin le frère du roi proposa de lui crever les yeux, parce qu'ils ressemblaient à ceux d'un chat. Cette idée fut applaudie, mais Ali voulut en différer l'exécution jusqu'à ce que Fatime, sa femme, qui voyageait plus au nord, eût vu l'homme blanc.

Park instruit de ces particularités par le fils du roi, alla le lendemain dans la tente de ce prince où il y avait déjà plusieurs chefs, et lui demanda la permission de retourner à Djarra; elle lui fut refusée sous prétexte que la reine n'était pas de retour; on lui promit qu'alors il l'obtiendrait, et qu'on lui rendrait son cheval.

Park n'ayant aucune espérance de pouvoir s'échapper dans cette saison à cause de l'excès de la chaleur et du manque d'eau dans les bois, prit son parti d'attendre patiemment le commencement de la saison des pluies, ou quelque cir-

constance heureuse. Un jour, ennuyé de l'obsession des nègres, il était allé se coucher à l'ombre de quelques arbres à une petite distance du camp; aussitôt le fils d'Ali, à la tête d'une troupe de cavaliers, accourut pour l'arracher de là; l'un d'eux l'ajusta même avec son pistolet qui par deux fois ne partit pas. Amené à la tente d'Ali, Park voulut savoir en quoi il avait offensé le roi; il apprit qu'on lui avait supposé le dessein de s'évader, et qu'en conséquence, quiconque le rencontrerait hors du camp était autorisé à lui brûler la cervelle.

L'importunité des femmes maures le tracassait beaucoup. Le 25 mars, il en vint une troupe dans sa tente pour vérifier si la circoncision était en usage chez les chrétiens. Park se tira d'embarras en homme d'esprit, il dit à ces femmes que dans son pays ce n'était pas l'usage, dans ces sortes d'affaires, de donner devant tant de jolies femmes les preuves exigées; mais que si elles voulaient se retirer à l'exception d'une seule qu'il indiqua, et qui était la plus jeune et la plus belle, il satisferait sa curiosité. Elles prirent fort gaîment la plaisanterie, et s'en allèrent toutes en riant aux éclats. Celle pour laquelle il avait montré sa préférence, ne fut pas choquée de l'hommage qu'il lui avait rendu, car bientôt après elle lui envoya une jatte de lait et de farine.

Quelques jours après Park monta à cheval avec



Ali, qui le conduisit dans quatre des tentes de ses femmes ; dans chacune on le régala d'une jatte de lait et d'eau. Toutes ces femmes étaient extrêmement grasses ; elles adressèrent à Park des questions sans nombre, examinèrent sa peau et ses cheveux avec une extrême attention, mais en affectant de le regarder comme un être d'une espèce inférieure à la leur ; elles fronçaient le sourcil et levaient les épaules quand elles regardaient la blancheur de sa peau.

Le 10 avril le son du tabala ou grand tambour, annonça la célébration d'un mariage dans la tente voisine de celle de Park. La curiosité l'y attira, l'assemblée était nombreuse ; la gaité n'y régnait pas : on ne chantait ni ne dansait. Une femme battait le tambour, toutes les autres poussaient à la fois et à intervalles égaux un cri glapissant ; en même temps elles remuaient la langue d'un coin de la bouche à l'autre, avec une grande célérité. Ennuyé de ce spectacle, il s'était retiré dans sa tente où il commençait à s'endormir, lorsqu'une vieille femme entra, lui apportant disoit-elle, un présent de la mariée, et en même temps lui versa sur la tête le contenu d'une grande gamelle qu'elle tenait à la main. Park y reconnaissant l'espèce d'eau lustrale dont les prêtres hotentots arrosent les nouveaux mariés, crut que la vieille lui jouait un tour ; mais la vieille lui

assura très-sérieusement, qu'en cas pareil, les jeunes Maures recevaient toujours avec reconnaissance une faveur aussi distinguée.

Un mois entier s'était écoulé depuis que Park languissait dans le camp des Maures ; la nuit seule apportait du soulagement à ses maux, parce qu'alors on le laissait tranquille. Pour alléger son ennui, il essaya d'apprendre à écrire l'arabe. Il s'aperçut qu'en fixant ainsi l'attention des Maures, ils devenaient moins importuns. Dès qu'il lisait dans les yeux de quelqu'un d'entre eux une intention malicieuse, il le pria aussitôt d'écrire quelque chose sur le sable, ou de déchiffrer ce que lui-même y écrivait, et par fierté le Maure accédait volontiers à cette demande.

Ali voyant que Fatime ne venait point, partit le 16 avril à minuit de son camp de Benoun avec un petit nombre d'hommes ; Park ne le suivit pas. Mais le 30, sur un avis que le roi de Bambara s'avancait avec une armée pour se venger du refus d'Ali, de lui envoyer des troupes auxiliaires, les Maures levèrent le camp et marchèrent au nord. Le 3 mai l'on arriva au camp d'Ali, placé au milieu d'une grande forêt près de Boubeker, ville nègre.

Park fut présenté à Fatime qui d'abord parut choquée de voir un chrétien si près d'elle, mais



quand il eut, par le moyen d'un jeune nègre qui savait l'arabe et le mandingue, répondu à plusieurs de ses questions, elle eut l'air plus à son aise et lui présenta une jatte de lait, ce qui lui sembla d'un favorable augure.

La chaleur était excessive; l'on se trouvait dans le désert, l'eau était plus rare qu'à Benoun: Park en souffrait plus que tout autre, quoique Fatime lui donnât de l'eau deux à trois fois par jour, et qu'Ali lui eût permis d'avoir une outre à lui. « Mais toutes les fois, dit-il, que mon nègre Demba s'approchait du puits pour la remplir, les cruels Maures le repoussaient à coups de bâton; ils s'étonnaient que l'esclave d'un chrétien osât tirer de l'eau des puits creusés par les musulmans. Leur brutalité finit par effrayer tellement Demba, qu'il aurait, je crois, préféré de mourir de soif, plutôt que d'aller essayer de remplir son outre. Il se contentait de demander de l'eau aux nègres esclaves; je suivais son exemple: cela ne me profitait pas beaucoup. Une nuit que j'avais en vain mendié de l'eau dans le camp, je me décidai à tâcher de m'en procurer à des puits éloignés d'un demi-mille; je partis à minuit, et guidé par le mugissement du bétail, j'y arrivai bientôt. Des Maures y puisaient de l'eau; je les priai de me laisser boire, ils me repoussèrent en m'accablant d'injures. Il n'y avait près d'un autre

puits qu'un vieillard et deux enfans; j'adresse ma demande au vieillard; aussitôt il me présente un seau qu'il vient de remplir, mais, comme j'en approche, il se rappelle que je suis chrétien, et craignant que le seau ne soit souillé par le contact de mes lèvres, il verse l'eau dans une auge et me dit d'y boire. L'auge était très-petite, et déjà trois vaches y buvaient; cependant je me décidai à prendre ma part de l'eau; je me mis à genoux, je passai ma tête entre celles de deux vaches, et je bus avec grand plaisir.

Tout annonçait l'approche de la saison des pluies, époque à laquelle les Maures s'éloignent du pays des nègres pour s'enfoncer dans le Sahara. Park espérait qu'alors son sort se déciderait, il attendait ce moment avec impatience; un événement inattendu le hâta. Des fugitifs du Kaarta ayant imploré le secours d'Ali contre Daisy, leur roi légitime, ce prince prit le parti d'aller à Djarra pour traiter avec eux. Park obtint, par l'entremise de Fatime, la permission de l'accompagner, et le 26 mai partit à cheval, suivi de ses deux domestiques. A midi l'on fit halte. Ali et cinquante cavaliers maures occupèrent les tentes de quelques pasteurs qui étaient voisins des puits; comme tout le monde ne put y trouver place, une troupe nombreuse coucha au grand air.

« Pendant la nuit, dit Park, le ciel fut sillonné



par des éclairs du côté du nord-est; vers le point du jour il s'éleva un vent violent qui continua sans interruption jusqu'à quatre heures après midi, emportant une prodigieuse quantité de sable dans l'ouest. Dans certains momens, il était impossible de tenir les yeux ouverts. Le bétail et les chevaux étaient si tourmentés par les particules de sable qui leur entraient dans les yeux et dans les oreilles, qu'ils couraient de tous côtés comme des furieux; j'étais sans cesse exposé au risque d'être écrasé sous leurs pieds.

Le 28 les Maures ayant sellé leurs chevaux, l'un d'eux prit Demba par le bras, en disant qu'à l'avenir Ali serait son maître, et que ce nègre, ainsi que tout ce qui appartenait à Park, excepté son cheval, appartenait au roi; quant à Johnson, on le laissa. Park courut à la tente d'Ali, et se plaignit avec beaucoup de chaleur de ce qu'on privait de sa liberté un nègre qui n'était pas esclave. Ali ne répondit à ce discours que par un coup-d'œil dédaigneux et un sourire méchant, et en criant à son interprète que si Park ne montait pas tout de suite à cheval, il allait le renvoyer à Boubeker avec son nègre. Park, ayant serré la main de cet infortuné et mêlé ses larmes avec les siennes, lui dit adieu, en lui promettant de faire tous ses efforts pour le racheter.

Arrivé à Djarra, Park alla loger chez Daman

Djemma qu'il chargea de négocier auprès d'Ali le rachat de Demba. Ali avait de la répugnance à le céder, de crainte qu'il ne passât de nouveau au service de Park et ne l'aidât à pénétrer dans le Bambara. Il différa donc de rendre une réponse positive, cependant il dit à Daman que s'il voulait acheter Demba pour le garder chez lui, il le lui vendrait au prix ordinaire. Daman accepta le marché.

Cependant les fugitifs du Kaarta ayant offert de prendre à leur solde deux cents cavaliers d'Ali, leur proposition fut acceptée; il leur fit de grandes protestations d'amitié, et leur demanda d'avance deux cents têtes de bétail, deux cents vêtemens de toile de coton bleue, une quantité considérable de verroterie et d'autres objets de luxe. Cette première condition fut remplie le 2 juin; le même jour Ali, partit pour Boubeker et fit dire à Park que, devant bientôt revenir à Djarra, il lui permettait de rester chez Daman jusqu'à son retour.

Huit jours après, des fuyards du Casson racontèrent que leur pays avait été saccagé par Daisy, roi de Kaarta. Des fugitifs de ce dernier royaume ne tardèrent pas à ajouter que Daisy, instruit du projet de plusieurs de ses sujets qui, retirés chez les Maures, voulaient l'attaquer, marchait en personne sur Djarra. Les rebelles firent aussitôt demander les deux cents hommes qu'Ali leur avait promis;



il leur répondit que ses cavaliers étaient employés ailleurs. Abandonnés par les Maures, et sachant bien que Daisy ne leur ferait pas de quartier, les fugitifs du Kaarta se réunirent au nombre de huit cents hommes; ils entrèrent le 18 juin dans cette contrée.

« Tous les efforts tentés jusque là pour racheter Demba, avaient été inutiles, dit Park, il paraissait probable que ceux que l'on ferait n'auraient pas plus de succès tant que je resterais dans le pays; je pensai donc qu'il était nécessaire de songer à me mettre en sûreté avant la saison des pluies. Daman, mon hôte, qui commençait à craindre de n'être pas payé de tout ce qu'il avait fait pour moi, désirait beaucoup de me voir loin de chez lui. D'un autre côté Johnson, mon interprète, refusait de m'accompagner plus loin; ma situation devenait très-embarrassante. En restant où j'étais, je m'exposais à devenir victime de la barbarie des Maures, et en me mettant seul en route, je devais, suivant toute apparence, éprouver d'extrêmes difficultés, soit parce que je n'aurais pas de quoi acheter des provisions, soit parce que je ne pourrais pas me faire entendre. Mais retourner en Angleterre sans avoir rempli l'objet de mon voyage, était à mes yeux un bien plus grand malheur. Je résolus donc de profiter de la première occasion de m'échapper, et d'aller directement dans le Bambara, dès qu'il aurait tombé assez de

pluie pour que je fusse certain de trouver de l'eau dans les bois.

« Tels étaient mes projets, lorsque dans la soirée du 24 juin, j'entendis le bruit de quelques fusils tout près de la ville. J'appris que les fugitifs du Kaarta se réjouissaient du succès de leur expédition, pendant laquelle ils avaient pillé deux petites villes. Cependant les principaux habitans de Djarra n'étaient pas exempts de crainte, relativement à Daisy. Le 26 un espion vint annoncer que ce prince s'était emparé de Simbing, et que le lendemain il serait à Djarra. A cette nouvelle chacun fit ses préparatifs pour quitter la ville; les femmes passèrent la nuit à battre du grain et à emballer leur bagage; le lendemain à la pointe du jour, la moitié des habitans prit la route de Dina, pour gagner ensuite le Bambara. C'était un spectacle déchirant. A dix heures du matin, les vedettes donnèrent avis que l'armée des confédérés avait lâché pied sans tirer un coup de fusil, et que Daisy approchait. Il est impossible de peindre la terreur que cette nouvelle répandit dans la ville. Les cris des femmes et des enfans, la confusion générale, l'empressement que l'on mettait à se sauver, me firent croire que l'ennemi était déjà aux portes de Djarra. Quoiqu'à mon passage à Kemmou, Daisy m'eût montré beaucoup de bienveillance, je ne me souciais pas de



me mettre à la merci de ses soldats qui, dans le désordre du premier moment, pourraient me prendre pour un Maure. Je montai donc à cheval, et mettant devant moi un grand sac de maïs, je suivis lentement les fuyards.

« Quand nous fûmes arrivés au pied d'une colline rocailleuse, je mis pied à terre et je fis marcher mon cheval devant moi. Parvenu au sommet, je m'assis. Je voyais la ville et ses environs, et je ne pouvais m'empêcher de déplorer le sort de ses habitans qui s'enfuyaient, emmenant leurs vaches, leurs brebis et leurs chèvres, et n'emportant que quelques hardes et une petite quantité de provisions. »

Le soir, Park trouva Daman et Johnson à Kadjida; il alla le lendemain avec eux à Queira. Il y attendait tranquillement l'arrivée de quelques Mandingues qui devaient partir pour le Bambara, lorsque le 1<sup>er</sup> juillet, il vit arriver le premier esclave d'Ali et quatre Maures qui venaient le réclamer pour le reconduire à Boubeker. Deux des Maures commencèrent par examiner son cheval; l'un voulait le mener chez le douty, l'autre répondit que la précaution était inutile, parce qu'il ne serait pas possible à Park de s'enfuir sur une bête si exténuée. Ensuite ils s'informèrent de l'endroit où il couchait, et allèrent rejoindre leurs camarades.

Park, informé de ces détails, ne balança pas à prendre un parti extrême, car il était évident que s'il avait le malheur de retomber au pouvoir des Maures, il devait renoncer à la vie. Ayant résolu de se mettre à l'instant en route pour le Bambara, il fit part de ce projet à Johnson qui l'approuva, mais en même temps lui déclara positivement qu'il n'irait pas avec lui. Alors Park prépara son bagage qui consistait en deux chemises, deux pantalons, deux mouchoirs, une veste, un gilet, un chapeau et un manteau. C'était toute sa garde-robe, il ne lui restait pas un seul grain de verroterie, ni aucune marchandise pour acheter des vivres pour lui ou du grain pour son cheval.

A la pointe du jour, les Maures étant encore endormis, Park prit son paquet, passa légèrement par-dessus les nègres qui dormaient devant sa porte, monta à cheval, et dit adieu à Johnson, en lui recommandant d'instruire ses amis de la Gambie de son départ pour le Bambara.

A un mille de la ville, il se trouva près de puits appartenant aux Maures. Les pâtres le poursuivirent plus d'un mille de chemin en le huant et lui jetant des pierres. Quand il fut hors de leur portée, il se croyait à l'abri de tout danger; tout-à-coup il entend de nouveau crier derrière lui; il se retourne et voit trois Maures qui le poursuivent au grand galop, en brandissant leurs fusils à deux



coups. Il était inutile de songer à leur échapper, il retourne sur ses pas et marche à leur rencontre. Deux saisissent de chaque côté la bride de son cheval, le troisième lui présente le bout de son fusil, en lui disant qu'il fallait les suivre chez Ali.

Devenu indifférent à tout par l'excès de son malheur, Park se laissait tranquillement mener par les Maures; soudain sa position changea. En traversant des broussailles épaisses, un des Maures lui commande d'ouvrir son paquet; Park obéit. Ses conducteurs examinent le bagage, n'y voyant rien qui mérite la peine d'être volé, à l'exception du manteau, ils l'emportent. Park, auquel ce vêtement était extrêmement nécessaire, prie le Maure qui l'avait pris de le lui rendre; il le suit même à quelques pas en le lui demandant; peine inutile, le voleur décampe au galop avec un de ses compagnons. Le troisième voyant que Park s'apprêtait à courir après eux, donne un coup sur la tête de son cheval, le couche en joue, et lui défend d'avancer. Park s'aperçut alors que ce n'étaient que des brigands, et non des gens envoyés pour le prendre; il tourna donc la bride de son cheval vers l'est, et s'enfonça dans les bois, afin de n'être pas poursuivi; après avoir fait quelques détours, il trouva heureusement un chemin frayé.

Dès que le premier mouvement de joie de se voir délivré des Maures, fut passé, il reconnut

que sa position était encore déplorable, car il n'avait ni les moyens de se procurer sa subsistance ni la certitude de rencontrer de l'eau. Ayant aperçu un troupeau de chèvres paissant tout près du chemin, il s'enfonça dans le désert en marchant à l'est-sud-est, afin d'arriver plutôt dans le Bambara. Un peu après midi, la chaleur du soleil étant devenue plus ardente par la réverbération du sable échauffé, il se sentit affaibli par la soif. Il monta sur un arbre dans l'espoir de découvrir de la fumée ou quelque indice d'habitation humaine; il ne vit que des halliers épais et des collines de sable blanc.

A quatre heures, il se trouva tout-à-coup près d'un grand troupeau de chèvres; alors il fit entrer son cheval dans les broussailles afin d'examiner à son aise si les pasteurs étaient Maures ou Nègres. Bientôt parurent deux jeunes Maures qui, malgré ses invitations, ne s'approchèrent de lui qu'avec quelque défiance; ils lui apprirent que les chèvres appartenaient au roi Ali, qu'ils allaient à Dina où l'eau était moins rare, et qu'ils y resteraient jusqu'aux pluies; ils lui montrèrent en même temps leurs outres vides, en ajoutant qu'ils n'avaient point aperçu d'eau dans les bois.

Park se remit en route; sa soif était devenue insupportable. Son cheval était rendu de fatigue; il essaya de mâcher des feuilles d'arbustes; elles



étaient toutes amères, il n'en fut nullement soulagé. Un peu avant le coucher du soleil, il grimpa sur une colline, monta sur un arbre, et ne vit, comme auparavant, que des dunes de sable blanc entremêlées de halliers. Son cheval, que ne rebutait pas l'amertume des feuilles, les broutait; pour le laisser manger plus à son aise, Park allait le débrider, lorsque, saisi d'un étourdissement causé par la faiblesse, il tomba évanoui sur le sable.

En reprenant connaissance, il tenait encore dans la main la bride de son cheval; le soleil se couchait; la soirée était un peu fraîche; Park rappela tout son courage et résolut de continuer sa route à pied, aussi long-temps qu'il le pourrait.

Bientôt des éclairs dans le nord-est annoncèrent la pluie; le vent agita les buissons. Park ouvrait la bouche pour recevoir les gouttes d'eau, il n'avalait que du sable poussé par le vent, avec tant de force, qu'il fut obligé de monter à cheval et de se mettre à l'abri sous les arbres, afin de n'en être pas suffoqué. Le tourbillon cessa, la pluie lui succéda, et Park, descendu de cheval, étendit à terre tout son linge blanc pour recueillir la pluie; elle fut abondante pendant une heure; il tordit son linge et se désaltéra en le suçant.

La nuit était très-obscur; les éclairs seuls lui permettaient d'observer sa boussole pour guider

sa marche; vers deux heures il aperçut une lumière; en avançant il en découvrit d'autres, et entendit les mugissemens des bœufs et les voix des pâtres. Ayant reconnu des Maures campés auprès de plusieurs puits; il rentra dans les bois. Un peu plus loin, entendant le croassement des grenouilles, il se dirigea de leur côté et arriva près de mares bourbeuses.

Le lendemain il vit des colonnes de fumée à près de quatorze milles dans l'est-sud-est, il alla de ce côté, et avant onze heures, rencontra des champs auxquels des nègres travaillaient. Ils lui dirent que le village voisin était Schrilla, habité par des Foulahs et dépendant d'Ali. A ce nom, Park hésita, mais il avait faim, son cheval était rendu de fatigue, il risqua l'aventure et entra dans Schrilla. Démarche inutile, le douty ne voulut pas le recevoir, et lui refusa même une poignée de maïs. Park s'éloigna lentement de cette maison inhospitalière et arriva près de quelques huttes éparses hors du village. Une vieille femme d'un air respectable, assise à la porte d'une de ces chétives demeures, filait du coton. Park lui fit signe qu'il avait faim; à l'instant elle posa sa quenouille, et dit à Park en arabe d'entrer; elle lui servit un bon plat de kouskous, et donna du grain à son cheval. Park, par reconnaissance, lui fit présent d'un de ses mouchoirs de poche. Cependant les



villageois se rassemblèrent et parlèrent à la vieille femme; quoique Park ne comprit pas bien la langue des Foulahs, il se douta qu'il était question de l'arrêter et de le conduire au camp d'Ali. Aussitôt il se remit en route, et de crainte qu'on ne le soupçonnât de s'être enfui de chez les Maures, il marcha au nord suivi par tous les enfans du village. A une certaine distance, délivré de leur importunité, il entra dans les bois, se mit à l'abri sous un grand arbre et s'endormit. Réveillé par des Foulahs qui le prirent pour un Maure, il partit, alla au sud-est, traversa un pays uni et fertile, reçut l'hospitalité chez des bergers nègres, et continua sa route dans les bois où il entendait fréquemment les hurlemens des bêtes féroces. Le 5 juillet il entra dans Ouavra, ville qui appartenait au roi de Bambara.

Park se trouvait enfin hors des atteintes d'Ali; fort bien reçu par le douty, il dormait tranquillement sur une peau de bœuf; la curiosité des nègres ne le laissa pas reposer long-temps; ils s'étaient rassemblés en grand nombre pour savoir qui il était et d'où il venait; les uns le prenaient pour un Arabe, d'autre pour un sultan maure. Le douty qui avait fait le voyage de la Gambie, leur dit qu'il était un blanc, et observa que d'après son apparence il devait être fort pauvre.

Le lendemain Park atteignit Dindjai. Un vieux

Foulah qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda à son départ une boucle de ses cheveux pour en faire un saphi ou grigri, dans la persuasion qu'il lui procurerait toutes les connaissances des blancs. Park alla ensuite à Ouassibou et resta quatre jours dans cette petite ville, attendant un guide pour aller plus loin; il partit le 12 avec quatre Kaartans fugitifs, qui ne pouvant vivre sous la tyrannie des Maures, venaient habiter le Bambara. Quand ils arrivèrent près de Satilé, la vue de tant de cavaliers réunis, causa un effroi passager aux villageois; le 13 Park entra dans Gallon, grande ville située dans une vallée fertile, et le 14 dans Mourdia, ville considérable, fameuse pour son commerce de sel que les Maures viennent y échanger contre du millet et de la toile de coton. Les habitans sont mahométans et très-hospitaliers pour les étrangers.

Après avoir passé entre des collines rocailleuses où les Maures se cachent quelquefois pour piller les nègres, on gagna le plat pays; on traversa les villages de Datlibou, Fanimbou, Ghiotorrou et Doulinkibou. On rencontra beaucoup de voyageurs et une caravane d'esclaves nègres conduits par des Maures qui allaient à Maroc par le grand désert. Park trouva les douty moins hospitaliers. A un repas où il fut invité chez un particulier, les femmes étaient admises dans la société, ce



villageois se rassemblèrent et parlèrent à la vieille femme; quoique Park ne comprit pas bien la langue des Foulahs, il se douta qu'il était question de l'arrêter et de le conduire au camp d'Ali. Aussitôt il se remit en route, et de crainte qu'on ne le soupçonnât de s'être enfui de chez les Maures, il marcha au nord suivi par tous les enfans du village. A une certaine distance, délivré de leur importunité, il entra dans les bois, se mit à l'abri sous un grand arbre et s'endormit. Réveillé par des Foulahs qui le prirent pour un Maure, il partit, alla au sud-est, traversa un pays uni et fertile, reçut l'hospitalité chez des bergers nègres, et continua sa route dans les bois où il entendait fréquemment les hurlemens des bêtes féroces. Le 5 juillet il entra dans Ouavra, ville qui appartenait au roi de Bambara.

Park se trouvait enfin hors des atteintes d'Ali; fort bien reçu par le douty, il dormait tranquillement sur une peau de bœuf; la curiosité des nègres ne le laissa pas reposer long-temps; ils s'étaient assemblés en grand nombre pour savoir qui il était et d'où il venait; les uns le prenaient pour un Arabe, d'autre pour un sultan maure. Le douty qui avait fait le voyage de la Gambie, leur dit qu'il était un blanc, et observa que d'après son apparence il devait être fort pauvre.

Le lendemain Park atteignit Dindjai. Un vieux

Foulah qui lui avait donné l'hospitalité, lui demanda à son départ une boucle de ses cheveux pour en faire un saphi ou grigri, dans la persuasion qu'il lui procurerait toutes les connaissances des blancs. Park alla ensuite à Ouassibou et resta quatre jours dans cette petite ville, attendant un guide pour aller plus loin; il partit le 12 avec quatre Kaartans fugitifs, qui ne pouvant vivre sous la tyrannie des Maures, venaient habiter le Bambara. Quand ils arrivèrent près de Satilé, la vue de tant de cavaliers réunis, causa un effroi passager aux villageois; le 13 Park entra dans Gallon, grande ville située dans une vallée fertile, et le 14 dans Mourdia, ville considérable, fameuse pour son commerce de sel que les Maures viennent y échanger contre du millet et de la toile de coton. Les habitans sont mahométans et très-hospitaliers pour les étrangers.

Après avoir passé entre des collines rocailleuses où les Maures se cachent quelquefois pour piller les nègres, on gagna le plat pays; on traversa les villages de Datlibou, Fanimbou, Ghiotorrou et Doulinkibou. On rencontra beaucoup de voyageurs et une caravane d'esclaves nègres conduits par des Maures qui allaient à Maroc par le grand désert. Park trouva les douty moins hospitaliers. A un repas où il fut invité chez un particulier, les femmes étaient admises dans la société, ce



qu'il n'avait pas encore observé en Afrique.

Les habitans de plusieurs villages qu'il vit plus loin le prirent pour un Maure; l'air misérable du cavalier et de sa monture fournirent ample matière aux plaisanteries des Bambaras. Il revient de la Mecque, disait l'un, on le voit bien à ses habits; un autre lui demandait si son cheval était malade; un troisième feignait de vouloir acheter la pauvre bête. « Je crois, ajoute Park, que les esclaves mêmes avaient honte de paraître en ma compagnie. »

Un peu avant la fin du jour, on lui dit que le lendemain de bonne heure, il verrait le Niger que les nègres appellent le Dialiba (grande eau). Le lendemain 20 était jour de marché à Sego, capitale du Bambara; des gens portant des denrées à cette ville, couvraient les chemins. On traversa quatre villages, à huit heures on vit la fumée qui s'élevait au-dessus de Sego. Tandis que l'on marchait dans un terrain marécageux, un des Kaartans, compagnons de Park, lui crie : voilà l'eau.

« Je regarde devant moi, dit le voyageur, et à ma satisfaction extrême, je vois l'objet qui m'avait fait venir de si loin; le majestueux Niger que je cherchais depuis si long-temps, large comme la Tamise à Londres, étincelait des feux du soleil et coulait lentement vers l'est. Je courus sur ses bords, et après avoir bu de ses eaux,

« j'élevai mes mains au Ciel, en remerciant Dieu avec ferveur de ce qu'il avait couronné mes efforts d'un succès si complet. »

Sego, capitale du Bambara, est composé de quatre villes distinctes; deux à droite et deux à gauche du fleuve; le tout est environné de hautes murailles en terre. Les maisons bâties de même et terminées par des terrasses, sont de forme carrée, plusieurs sont peintes en blanc. Les rues étroites sont assez larges dans un pays où l'on ne connaît pas les voitures à roue; il y a dans chaque quartier des mosquées. Park évalue la population de Sego à 30,000 âmes, on passe la rivière dans des pirogues conduites par des esclaves pour le compte du roi.

L'apparition de Park sur le bord de la rivière, causa une surprise générale; dans la foule qui le regardait se trouvaient plusieurs Maures, ce qui lui inspira des inquiétudes. L'affluence de ceux qui voulaient passer étaient si grande, qu'il s'assit sur la grève pour attendre son tour. « L'aspect de cette grande ville, dit-il, ces nombreuses pirogues qui couvraient la rivière, cette population en mouvement, les terrains cultivés des environs, tout me présentait un tableau de civilisation et d'opulence que je ne m'étais pas attendu à rencontrer dans le centre de l'Afrique.

« J'attendis plus de deux heures l'occasion de



traverser la rivière; dans l'intervalle, on avait annoncé au roi qu'un blanc qui n'avait pas encore pu passer, était venu pour le voir. Il m'envoya aussitôt un de ses officiers me notifier que je ne pourrais être admis devant lui avant qu'il sût le motif de mon arrivée dans le pays; l'émissaire ajouta que je ne devais point passer la rivière sans la permission du roi, et me conseilla d'aller chercher un gîte dans un village à quelque distance qu'il me montra. J'obéis, à mon grand chagrin, personne dans le village ne voulut me recevoir, chacun me regardait d'un air craintif et étonné, je restai toute la journée sans manger, assis sous un arbre. La nuit menaçait d'être encore plus fâcheuse, car le vent s'était élevé, tout faisait pressentir la pluie. D'ailleurs les bêtes féroces sont si nombreuses dans ce canton, que j'aurais été obligé de grimper sur l'arbre et de me nicher sur les branches. Vers le coucher du soleil, une femme qui revenait de travailler aux champs, s'arrêta pour me regarder. Me voyant l'air fatigué et abattu, elle me questionna; je lui exposai ma position. Emue de pitié, elle prit ma selle et ma bride, et me dit de la suivre. Arrivée dans sa cabane, elle alluma une lampe et étendit une natte à terre en me disant que je pouvais y rester pendant la nuit. S'apercevant ensuite que j'avais faim, elle me dit qu'elle allait me chercher quelque chose à

manger. Elle sortit donc et revint un moment après avec un gros poisson, elle le fit griller et me le donna. Après mon souper, je m'étendis sur la natte; elle dit aux femmes de sa maison, qui pendant tout ce temps n'avaient cessé de me regarder d'un air ébahi, qu'elles pouvaient reprendre leur ouvrage. Elles se mirent donc à filer du coton, et continuèrent ce travail pendant une grande partie de la nuit. Elles s'amusaient à chanter; une de leurs chansons fut improvisée sur-le-champ, car j'en étais le sujet; une seule femme chantait, les autres se joignaient à elle par intervalles comme pour former le chœur. L'air en était doux et plaintif; voici les paroles traduites littéralement : « Les vents rugissaient et la pluie tombait, le pauvre homme blanc, fatigué et affaibli, vint et s'assit sous notre arbre. — Il n'a point de mère pour lui apporter du lait, point de femme pour moudre son grain. — *Chœur.* — Ayons pitié de l'homme blanc; il n'a point de mère, etc. » Emu jusqu'aux larmes d'une bienveillance si généreuse, je ne pus goûter le sommeil. Le lendemain matin j'éprouvai une peine véritable de ne pouvoir offrir à cette femme bienfaisante, que deux des quatre boutons de cuivre qui restaient à mon habit. »

Ce ne fut que le lendemain 22 juillet, qu'un messager du roi arriva et commença par deman-



der à Park s'il apportait un présent pour son maître. Il parut très-déconcerté en apprenant que les Maures l'avaient dépouillé de tout, et se retira. Le 23, un autre messenger vint signifier à Park l'ordre de s'éloigner de Ségo, et en même temps lui remit cinq mille cauris que le roi lui envoyait pour lui procurer les moyens d'acheter des vivres. Ce messenger était chargé de lui servir de guide jusqu'à Sansanding, si son intention était d'aller à Djinni. Park apprit ensuite de lui que le roi n'avait refusé de l'admettre en sa présence, que dans la crainte de ne pouvoir le protéger contre les violences et la méchanceté des Maures. Sa conduite fut donc en même temps prudente et généreuse. Les circonstances qui accompagnèrent mon arrivée à Ségo, observe Park, étaient sans doute de nature à faire soupçonner au roi que je désirais de cacher le véritable objet de mon voyage.

Il raisonnait probablement comme mon guide qui, lorsque je lui dis que j'étais venu de bien loin à travers mille dangers pour voir le Dialiba, demanda s'il n'y avait point de rivières dans mon pays, et si une rivière ne ressemblait pas à une autre.

Ainsi forcé de quitter Ségo, Park chemina le même soir jusqu'à un village, à sept milles dans l'est, où son guide connaissait quelques habitans qui le reçurent bien. Ce guide était un brave homme qui parlait volontiers. Il dit à Park que le projet d'aller

à Djinni, était plus dangereux qu'il ne le croyait. Quoique cette ville fit partie des états du roi de Bambara, les Maures formaient la plus grande partie de sa population. Triste perspective pour Park, car il apprit de plus que les villes situées à l'est de Djinni étaient encore plus soumises à l'influence des Maures, et Timbouctou même, but de ses recherches, était en quelque sorte en possession de ces barbares; mais il était trop avancé pour reculer, il résolut de poursuivre sa route.

Le 24 il passa par Kabba, grande ville située sur le Dialiba, au milieu d'un canton très-bien cultivé. Partout les nègres recueillaient les fruits du chi avec lequel ils font le beurre végétal. Le chi est un arbre très-commun dans le Bambara; il a le port du chêne. Le fruit a une écorce mince qui enveloppe une pulpe mince recouvrant un noyau: on fait sécher au soleil le noyau que l'on met ensuite bouillir dans l'eau, et l'on obtient une substance grasse qui peut se garder pendant un an, qui est blanche et ferme, et que Park trouva plus agréable au goût que le meilleur beurre fait avec du lait de vache. La préparation de cette denrée lui parut être un des principaux objets de l'économie rurale des Africains, dans cette partie du continent, et donne lieu à un grand commerce dans l'intérieur.

On traversa plusieurs grands villages habités principalement par des pêcheurs; le soir on en-



tra dans Sansanding , grande ville qui contient près de 10,000 habitans. Les Maures y apportent beaucoup de sel du désert , ainsi que du corail et de la verroterie des côtes de la Méditerranée , ils échangent ces marchandises contre de la poudre d'or et de la toile de coton.

Les nègres de Sansanding prirent Park pour un Maure , ce qui l'aurait préservé de tout désagrément , si un homme de cette nation , assis sur le bord de la rivière, n'eût découvert la méprise, et par ses cris n'eût rassemblé un grand nombre de ses compatriotes. En arrivant à la demeure du douty , il se vit entouré d'une centaine de gens parlant différens langages, tous également intelligibles pour lui. Enfin , par le secours de son interprète , il comprit que les uns prétendaient l'avoir vu dans un lieu et d'autres dans un autre. Les Maures étant survenus , mirent arrogamment les nègres à l'écart , et questionnèrent Park sur la religion. Trouvant qu'il ne parlait pas bien l'arabe, ils envoyèrent chercher deux juifs, dans l'espoir qu'ils pourraient causer avec lui. Ces hébreux ressemblent beaucoup aux Maures, et récitent même publiquement les prières musulmanes ; toutefois les nègres leur témoignent peu d'égards. Les Maures convinrent que , tout chrétien qu'il était, il valait mieux qu'un juif ; cependant ils insistèrent pour qu'à l'exemple des juifs , il récitât

les prières de l'islamisme. Il eut beau s'en défendre sur son ignorance de l'arabe , on le menaça de l'entraîner de force à la mosquée. Heureusement le douty intervint en sa faveur , il déclara que Park était l'étranger du roi , et qu'il ne le laisserait pas maltraiter. Ils devinrent moins bruyans ; mais ils le forcèrent à monter sur un siège élevé près de la porte de la mosquée , afin que tout le monde pût le voir ; la foule s'était accrue à un tel point qu'il n'y avait plus moyen de la contenir, des gens montaient sur les toits et se serraient les uns les autres comme les spectateurs d'une exécution. Park resta là jusqu'au coucher du soleil. Alors on le conduisit dans une cabane assez propre ; elle était au fond d'une petite cour dont le douty ferma la porte pour écarter les importuns ; précaution inutile. Les Maures escadèrent le mur et arrivèrent en foule dans la cour pour voir , disaient-ils , le blanc faire ses dévotions du soir et manger des œufs. Il ne jugea pas à propos de les satisfaire sur le premier point ; mais sur le second, il leur dit que s'ils lui donnaient des œufs, il les mangerait sans répugnance. Le douty lui en apporta sept , et fut fort étonné de voir qu'il ne pouvait pas les manger crus ; car les habitans de l'intérieur de l'Afrique s'imaginent que c'est l'unique nourriture des Européens. Désabusé sur ce point , le Douty fit tuer un mouton , et or-



donna d'en préparer la moitié pour Park. « Vers minuit, dit le voyageur, quand les Maures se furent retirés, ce vieillard hospitalier me fit une visite et me pria avec instance de lui écrire un saphir; si celui d'un Maure est bon, observait-il, celui d'un blanc doit être nécessairement meilleur. Je lui en donnai un pourvu de toutes les vertus qu'il pouvait désirer; c'était l'oraison dominicale. Je me servis d'un roseau en guise de plume; un peu de charbon pilé, délayé dans de l'eau gommée, me fit une encre passable, une planche mince me servit de papier.

Le 25 Park quitta Sansanding avant que les Maures fussent assemblés, et passant par Sibili, Niara et Niami, il alla coucher le 29 à Modibou, village délicieusement situé sur les bords du Dialiba. Entre ces deux derniers endroits le guide s'arrêtait souvent, et regardait tous les halliers d'un air craintif. Park apprit que les lions très-communs dans ce pays, attaquaient souvent les voyageurs passant dans les bois. Tandis que le Maure parlait, le cheval de Park tressaillit, et celui-ci aperçut à peu de distance une giraffe qui s'éloignait en trottant pesamment. Un peu plus loin, dans une grande plaine coupée de buissons épars, le guide dit à Park: « Voilà un très-grand lion. » Le cheval de Park était trop fatigué pour qu'il pût s'enfuir; ils continuèrent donc à che-

miner assez lentement, et Park ne découvrant rien, croyait que le guide s'était trompé, lorsqu'à quelques pas du buisson il vit un gros lion couché la tête entre les pattes. « Je m'attendais, dit-il, qu'il allait s'élancer sur moi et j'ôtai machinalement mes pieds des étriers, afin qu'en cas d'attaque mon cheval y fût exposé plutôt que moi. Probablement le lion n'était pas très-affamé, car il ne bougea pas, quoique nous fussions bien à sa portée. Mes yeux étaient tellement fixés sur ce roi des animaux, qu'il ne me fut possible de les en retirer que lorsque nous fûmes à une grande distance. »

De petites îles verdoyantes sont éparses dans le Dialiba devant Modibou, et servent de retraite aux bestiaux que l'on y tient à l'abri des bêtes féroces. Les Foulahs prennent beaucoup de poissons avec des filets de coton qu'ils font eux-mêmes. Park vit sur une maison une tête de crocodile qui avait été tué par des bergers dans un marais voisin du village. Ces reptiles communs dans le Dialiba, n'y sont pas très-dangereux. D'ailleurs le voyageur en est bien moins incommodé que des maringouins dont les essaims nombreux désolent les nègres les plus flegmatiques. Les habits de Park tombant en lambeaux, le préservaient mal des attaques de ces insectes. Il passait ordinairement les nuits sans fermer l'œil, uniquement occupé à



s'éventer avec son chapeau ; ses bras, ses jambes étaient couverts d'ampoules ; la douleur et le défaut de sommeil lui donnèrent la fièvre.

A sept milles de Modibou, Park fut obligé d'abandonner son cheval qui s'abattit ; il le quitta en pensant que lui-même succomberait ainsi à la faim et à la fatigue. A Kih, petit village habité par des pêcheurs, le douty ne voulut pas le laisser entrer dans sa maison. Heureusement un pêcheur de Silla qui descendait la rivière, le prit dans son bateau jusqu'à Mourzan. Là, traversant le Dialiba, on le conduisit à Silla, grande ville située à la rive droite. Il y resta, jusqu'à l'entrée de la nuit, sous un arbre entouré d'une foule nombreuse. Le langage différait beaucoup de celui des autres parties du Bambara. Park apprit que plus il irait vers l'est, moins il trouverait le bambaran en usage.

Park abattu par la maladie, épuisé de faim et de fatigue, à moitié nu et ne possédant rien qui pût lui procurer des vivres, des vêtemens ou un logement, fut convaincu qu'il lui serait impossible d'avancer plus loin. Les obstacles allaient devenir insurmontable ; les pluies avaient déjà commencé, les terrains bas étaient inondés ; quelques jours plus tard, on ne pourrait plus voyager que par eau. Ce qui lui restait des cauris du roi de Bambara, ne suffisait pas pour louer un bateau qui le

menât bien loin, et il avait peu d'espoir de subsister de la charité d'autrui dans un pays où les Maures avaient une grande influence ; plus il avancerait, plus il les trouverait puissans. D'un côté, une mort certaine l'attendait, et ses découvertes périssaient avec lui, de l'autre, c'est-à-dire s'il retournait vers la Gambie, une route de plusieurs centaines de milles à pied, à travers des pays entièrement inconnus, lui présageait mille dangers. Dans cette cruelle perplexité, il choisit le dernier parti, comme le seul qui pût lui faire espérer de sauver ses découvertes de l'oubli.

Ayant tiré des marchands maures et nègres divers renseignemens sur les pays à l'est de Silla, il apprit qu'à deux journées le Dialiba forme un lac considérable, et qu'il passe à une journée de marche au sud de Timbouctou qui est éloigné de deux cents milles de Silla ; ces gens ne savaient rien sur son cours ultérieur.

Les pluies avaient rendu impraticable le chemin sur la rive droite du Dialiba. Le 30 Park partit de Silla dans un canot, et alla jusqu'à Kit, où il reprit la route de terre avec le frère du douty. Le lendemain il retrouva son cheval à Modibou ; il continua son voyage en faisant marcher l'animal devant lui. Les pluies le retenaient souvent plusieurs jours dans le même lieu ; il ne pouvait pas toujours se procurer des guides, le pays était



si inondé, qu'il courut fréquemment le risque de s'égarer. Il traversait des marais submergés, ayant de l'eau jusqu'au genou; son cheval s'enfonçait dans la boue, il ne pouvait l'en retirer qu'avec des peines infinies. Partout on le recevait plus mal que lorsqu'il était allé de Segó à Silla. On lui dit à Sansanding que les soupçons sur l'objet de son voyage avaient acquis une nouvelle force, et qu'on le regardait comme un espion; le roi avait même dépêché un canot à Djinny pour le ramener à Segó. Plus loin on lui conseilla de s'éloigner au plus vite, en lui montrant l'occident, ce qui lui fit supposer que des émissaires envoyés par le roi le cherchaient.

Le 15 août, dans un petit village à un demi-mille de Segó, il lui fut impossible de se procurer quelque chose à manger. Le fils du douty lui dit qu'il n'avait pas un moment à perdre s'il voulait sortir sain et sauf du Bambara. Park connut alors tout le danger de sa position, et s'écarta de Segó. Voyageant le plus vite qu'il put, il fit un détour, puis marcha droit à l'ouest à travers des marécages. Vers midi il s'arrêta sous un arbre pour examiner ce qu'il ferait. Il était indubitable que le roi de Bambara, prévenu par les faux rapports des Maures, cherchait à s'emparer de sa personne. « Tantôt, dit-il, j'étais tenté de traverser la rivière à la nage avec mon cheval, et d'aller au

sud gagner le cap Corse sur la côte de Guinée; mais en réfléchissant qu'il fallait d'abord voyager pendant dix jours pour arriver au pays de Kong, et ensuite traverser une immense contrée dont j'ignorais la langue et les mœurs, je renonçai à ce plan. Je pensai que je remplirais mieux l'objet de ma mission en allant à l'ouest le long du Niger, dont je pourrais ainsi reconnaître le cours navigable de ce côté. »

Le 15 août il passa par Saï, grande ville, entourée de deux fossés très-profonds, éloignés de six cents pieds des murailles, et défendus par plusieurs tours carrées; ce qui offrait l'aspect d'une fortification régulière. Plus loin, au village de Kaïmon, le grain était très-rare, Park ne put en acheter même une petite quantité dont il offrait cinquante cauris. Cependant, à l'instant où il partait, un nègre qui probablement le prenait pour un schérif maure, lui donna un peu de grain en lui demandant sa bénédiction; Park la prononça en anglais. Le soir les habitans du village de Song refusèrent de l'y laisser entrer. Park ramassa de l'herbe pour son cheval et se coucha sous un arbre près de la porte du village. Bientôt il fut réveillé par les rugissemens d'un lion qui vint si près qu'il l'entendit marcher dans l'herbe; alors il grimpa sur l'arbre. Vers minuit le douty lui ouvrit la porte du village, en lui disant: « Entre, nous voyons bien



que tu n'es pas un Maure, car jamais il n'aurait attendu ainsi sans nous maudire. »

Après bien des fatigues, Park, arrivé sur les bords du Frina, rivière qui tombe dans le Dialiba, se disposait à la passer à la nage et plongeait déjà dans l'eau en tirant son cheval par la bride, lorsqu'un nègre accourant, lui cria de se retirer promptement s'il ne voulait pas être dévoré par les crocodiles. Park étant sorti de l'eau, le nègre qui n'avait jamais vu d'Européen, resta saisi de surprise, il mit deux fois sa main sur sa bouche en marmottant d'une voix basse : « Dieu me soit en aide ! qu'est-ce que je vois ? » Dès qu'il eut entendu Park parler le bambaran, il lui fournit les moyens de traverser la rivière, et le soir Park entra dans Taffara, ville murée où l'on parle le mandingue pur.

Park ne fut pas accueilli d'une manière hospitalière à Taffara, dont les habitans étaient occupés à élire un successeur au douty décédé peu de jours auparavant. Ayant ensuite traversé plusieurs villes et divers villages, il arriva le 25 août à Bammakou, ville où le Dialiba devient navigable. Park y vit des Maures qui furent plus polis envers lui que leurs compatriotes ne l'avaient été jusqu'alors ; l'un deux qui était allé à Rio-Grande, parlait avec éloge des chrétiens. Il avertit Park des difficultés extrêmes qu'il aurait à surmonter

pour avancer vers l'ouest, surtout pour traverser le Dialiba. Une route praticable passait par les montagnes, mais il était nécessaire d'avoir un bon guide pour la suivre. Le douty auquel Park s'adressa, lui dit qu'un djilli-ki ou chanteur qui devait aller de ce côté, le conduirait. Voilà donc Park en route sous la conduite du musicien, qui au bout de deux milles, s'aperçut qu'il s'était trompé de chemin. « Il l'avoua, dit Park, puis jetant son tambour sur son dos, il gravit sur des rochers où il était impossible à un cheval de le suivre, me laissant admirer son agilité et chercher mon chemin comme je pourrais. »

Park revint sur ses pas, fit un long détour, trouva le bon chemin, et traversa de hautes montagnes où le sol peu profond couvrait des rochers ferrugineux. Il découvrit au sud-est des montagnes très-éloignées qu'il avait déjà vues ; on lui avait dit que c'étaient celles du pays de Kong, royaume bien plus puissant que le Bambara. Kouma où Park fut obligeamment accueilli le soir, est un petit village situé dans un canton pittoresque, et appartenant tout entier à un marchand mandingue qui s'y était retiré avec sa famille ; il y vivait tranquille à l'abri des fureurs de la guerre.

Il est rare que l'on jouisse du bonheur sans mélange ; le lendemain 25 Park fut pillé par des



maraudeurs du Fouladou qui lui enlevèrent son cheval et presque tous ses vêtemens. Dépouillé de tout, abandonné presque nu au milieu d'un désert, dans la saison des pluies, à plus de cinq cents milles de tout établissement européen, Park ne voyant aucun moyen de salut, se sentit découragé; il était prêt à succomber au désespoir, à s'étendre à terre pour attendre la mort. Dans cette situation affreuse, la religion vint à son secours. « Je réfléchis, dit-il, qu'aucune prudence, aucune prévoyance humaine n'aurait pu prévenir le malheur que je venais d'éprouver. Etranger dans un pays lointain, j'étais cependant sous l'œil vigilant de l'Être puissant qui a bien voulu se dire l'ami de l'étranger. Dans ce moment, quelque tristes que fussent mes idées, la beauté singulière d'une petite mousse, attira, comme malgré moi, mes regards. Comment, me dis-je à moi-même, ce dieu qui dans un coin écarté, a planté, arrosé et fait fructifier une chose qui paraît si peu d'importance, pourrait-il voir sans intérêt la situation et les souffrances d'un être qu'il a formé à son image?.. Certainement non. — Ces pensées éloignèrent de moi le désespoir; je me levai, et bravant la fatigue et la faim, je marchai en avant, persuadé qu'un secours quelconque n'était pas éloigné; je ne me trompais pas, j'arrivai bientôt à un petit village où je rejoignis

deux bergers qui étaient partis avec moi de Kouma et que la vue des brigands avait dispersés.

Au coucher du soleil, ils arrivèrent à Sibidou-lou, ville frontière du royaume de Mandingue. Elle est dans une vallée fertile, entourée de montagnes rocailleuses et presque inaccessible aux chevaux, elle avait été préservée du pillage pendant les guerres fréquentes entre les Bambarans, les Foulahs et les Mandingues. Park fit connaître sa situation au mansa ou douty qui en parut vivement touché, et promit d'employer tous ses soins à lui faire rendre son cheval. Park resta là deux jours, traité avec beaucoup d'humanité. N'entendant plus parler de son cheval, et ne voulant pas abuser de la bienveillance du mansa, parce que le pays éprouvait une grande disette; il lui demanda la permission de partir. Le mansa lui dit d'aller jusqu'à Ouonda, ville où il pourrait s'arrêter quelques jours jusqu'à ce qu'il eût des nouvelles de son cheval.

Le 30 Park atteignit Ouonda, où le mansa lui assigna son logement dans un hangar ouvert où se tenait l'école. Depuis le commencement des pluies, la santé de Park avait toujours décliné. Des accès de fièvre, d'abord légers, avaient augmenté depuis qu'il était parti de Bammakou. Le mal le reprit avec plus de force à Ouonda, ce qui l'inquiéta d'autant plus qu'il manquait de



médicamens pour en arrêter les progrès , et qu'il ne pouvait espérer d'obtenir les soins et les secours que sa position exigeait. Il demeura neuf jours à Ouonda , éprouvant chaque jour un fort accès de fièvre. Il ne put cacher sa maladie au mansa , car un jour qu'il faisait semblant de dormir , il entendit ce nègre dire à sa femme que le blanc allait devenir pour eux un hôte bien incommode , puisqu'ils seraient obligés , pour leur réputation , de le garder et de le soigner jusqu'à ce qu'il guérit ou mourût. Effectivement la disette tourmentait cruellement ces pauvres gens. Les mères vendaient un de leurs enfans pour du grain.

Le 6 septembre deux hommes de Sibidoulou , ramenèrent à Park son cheval et ses effets. Sa boussole de poche était cassée ; perte qu'il ne pouvait réparer. Le pauvre animal était devenu un vrai squelette : cette circonstance , jointe au mauvais état des chemins , décida Park à faire présent de l'animal au mansa de Ouonda qu'il pria en même temps d'envoyer la selle et la bride en don de sa part au mansa de Sibidoulou , comme un témoignage de sa reconnaissance.

Au moment où Park allait partir le 8 , le mansa le pria d'accepter sa lance comme marque de souvenir , et un sac de cuir pour renfermer son bagage. Le 9 Park atteignit Nemaou où l'on

mourait de faim ; le mansa ne lui donna rien à manger. La pluie força Park d'y séjourner ; le 10 heureusement Modi Lemina Taoura , gros marchand nègre , s'étant douté de sa triste position , lui apporta des vivres et le conduisit le lendemain chez lui à Kenyeto. Il lui donna l'hospitalité pendant quelques jours , parce que Park , s'étant blessé à la cheville , en marchant , ne pouvait pas même poser le pied à terre.

Quand il put marcher à l'aide d'un bâton , il alla par Dasita à Mansia , grande ville où l'on ramasse de l'or. Le 16 il entra dans Kamalia , petite ville située au pied de rochers , renfermant des mines d'or très-productives. On le conduisit chez Karfa Taoura , mahométan , frère du nègre qui avait exercé l'hospitalité envers lui à Kenyeto. Park le trouva qui faisait la lecture dans un livre arabe à plusieurs sletis réunis chez lui. Il demanda en souriant à Park s'il le comprenait. Sur la réponse négative de celui-ci , il pria un des sletis d'aller chercher le petit livre curieux qui avait été apporté du pays de l'occident. En ouvrant ce petit volume , Park reconnut , avec non moins de plaisir que de surprise , que c'était le livre d'office de l'église anglicane. « Karfa témoigna beaucoup de joie en apprenant qu'il pouvait le lire , car quelques-uns des sletis qui avaient vu des Européens sur la côte , prenaient Park pour un



maure , à cause de la couleur de sa peau que la maladie avait jaunie , de sa longue barbe , et des haillons qui le couvraient. Karfa n'hésita plus à le reconnaître pour un blanc , dès qu'il eut vu qu'il lisait le livre , et lui promit son assistance en tout ce qui dépendrait de lui. Il lui dit qu'il comptait partir pour la Gambie , dès que la saison ne s'y opposerait pas , et que les rivières seraient gueables , et lui conseilla d'attendre jusqu'à cette époque , parce qu'il était impossible à un blanc seul de traverser le Diallonkadou dans un temps où les nègres eux-mêmes n'osaient pas voyager dans ce pays. Park convint de la vérité de ce discours , et ajouta que , n'ayant pas d'alternative , puisqu'il ne lui restait rien pour acheter des vivres , il fallait ou qu'il mendiât pour vivre , en allant d'un lieu à un autre , ou qu'il mourût de faim. Alors Karfa le regardant d'un air grave , lui dit que s'il pouvait se contenter de la nourriture du pays , il fournirait à tous ses besoins jusqu'au départ de la caravane pour la Gambie , et que lorsqu'il y serait arrivé , il le récompenserait comme il jugerait à propos. Park accepta la proposition avec reconnaissance , et promit à Karfa de lui payer la valeur d'un esclave de première qualité. Le nègre parut très-satisfait , et fit disposer une cabane pour son hôte. « Ce fut ainsi , s'écrie Park , que grâce à l'humanité et à la bienfaisance d'un

nègre , je fus tiré d'une position vraiment déplorable. Le malheur et la famine me poursuivaient ; j'avais à traverser les tristes solitudes du Diallonkadou , dans lesquelles le voyageur marche quelquefois pendant cinq jours de suite sans voir une habitation. J'avais considéré de loin le cours rapide du Kokoro , j'avais presque marqué la place où j'étais probablement destiné à périr , si ce nègre bienveillant ne m'avait pas tendu sa main hospitalière. »

Karfa , malgré les insinuations malignes des autres sletis , continua de traiter Park avec les plus grands égards ; mais tous ses soins ne purent arrêter les progrès de la fièvre qui dévorait lentement son hôte. Elle devint à la fin si violente , que Park fut obligé de rester cinq semaines dans sa cabane ; il était si faible , qu'il pouvait à peine se tenir sur ses jambes.

Au commencement de décembre , un sleti ser-racolet arriva de Segou avec cinq esclaves. Quelques jours après Park , étant à causer avec ces nègres , un d'eux lui demanda quelque chose à manger ; Park lui répondit qu'étant étranger , il n'avait rien à donner. « Je t'ai donné à manger , répliqua le nègre , quand tu avais faim. As-tu oublié l'homme qui t'apporta du lait à Karrankalla. Hélas , ajouta-t-il , je n'avais pas alors les fers aux pieds. Park le reconnut , et alla demander pour lui des pistaches



de terre à Karfa. Ce malheureux, natif du Kaarta, avait été pris par les Bambarans et conduit à Segou.

Karfa, avant de partir pour Kancabo, grande ville sur le Dialiba, où il allait acheter des esclaves, confia Park aux soins du maître d'école de Kamalia, musulman d'un caractère doux et de principes tolérans, quoique très-attaché à sa religion. Il avait plusieurs livres et des manuscrits, il donnait beaucoup de temps à la lecture; et s'occupait de l'enseignement de la jeunesse comme d'une distraction. Ses élèves, au nombre de dix-sept, étaient la plupart des enfans de païens. On profitait de leur désir de s'instruire pour leur inculquer les principes de l'islamisme. C'est ainsi qu'il se propage. Park croit qu'une exposition de la foi chrétienne, rédigée avec concision et clarté, imprimée en beaux caractères arabes, et distribuée parmi les nègres qui sont en état de les lire, servirait merveilleusement à répandre en Afrique la morale évangélique, parce que ces livres ayant une supériorité évidente sur les manuscrits, tant pour l'élégance des caractères que pour la modicité du prix, seraient recherchés avec empressement.

Tous les sletis se trouvant réunis à Kamalia, ou dans les villages des environs, il fut convenu de se mettre en route après le jeûne du ramadan. Quoique les nègres n'eussent point astreint Park

à l'observance de cette pratique de leur religion, il se soumit volontairement à un jeûne de trois jours, qui fut jugé suffisant pour l'exempter du reproche d'impiété, et lui concilia l'estime de tous les habitans.

Pendant son séjour dans le royaume de Mandingue, il observa les mœurs et les coutumes du peuple, la nature et les productions du sol; cependant, pour ne pas exciter des soupçons, il ne se livra pas à des recherches détaillées. La propriété de la terre semble appartenir aux mansas ou principaux chefs, comme conservateurs des intérêts publics; ce sont eux qui assignent à chacun la portion de terrain qu'il peut cultiver sans empiéter sur les droits d'autrui. Comme le sol est très-fertile, les Mandingues et autres peuples nègres brûlent tous les ans les grandes herbes fanées; on en fait du foin dans le Loudamar. Cet incendie offre un spectacle terrible dans l'obscurité des nuits; les flammes sillonnent de toutes parts les plaines et les montagnes, et colorent la voûte des cieux qui paraît embrasée: pendant le jour d'énormes colonnes de fumée s'élèvent en tournoyant, tandis que les oiseaux de proie planent autour du foyer pour dévorer les reptiles qui tâchent d'échapper au feu.

L'or dans le pays mandingue ne se trouve qu'en petits grains, presque purs, dispersés dans des



couches de gravier ou d'argile. Vers le commencement de décembre le mansa indique le jour où doit commencer le travail ; ce sont principalement les femmes qui s'occupent de cette exploitation. Quelqu'un peut, pendant la durée du travail, recueillir une quantité d'or égale à la valeur de deux esclaves. L'or sert au commerce et à la parure des femmes. Une portion équivalente à 12 francs forme un minkalli qui est la monnaie de compte.

Les nègres ont de la peine à se persuader que les blancs viennent de leur pays en Afrique pour se procurer de l'ivoire. Quoiqu'on leur montre des manches de couteau, des peignes et divers objets faits avec cette matière, ils pensent que les Européens l'emploient à des usages bien plus importants qu'on leur cache, de peur qu'ils n'augmentent le prix des dents d'éléphant.

La population n'est pas très-considérable dans les pays que Park a vus, proportionnellement à l'étendue, et à la fertilité du sol, et à la facilité de se procurer des vivres. Les frontières des différens états sont presque désertes. Les bords marécageux des rivières près de la côte sont insalubres ; c'est pour cette raison que les pays de l'intérieur sont en général plus peuplés que les bords de la mer. Tous les nègres que Park a observés ont en général le même caractère et les

mêmes mœurs. Les Mandingues en particulier sont très-doux, gais, curieux, crédules, et aiment la flatterie. Ils sont bons : « Je ne puis, s'écrie Park, oublier la tendre sollicitude et la charité désintéressée avec laquelle, depuis le roi de Segou, jusqu'à de pauvres femmes, me reçurent mourant de besoin dans leurs chaumières, compatirent à mes malheurs, et contribuèrent à me sauver la vie. Les hommes m'ont quelquefois bien accueilli, d'autres fois très-mal. Chez quelques-uns l'endurcissement produit par l'avarice, chez d'autres l'aveuglement du fanatisme, avaient fermé tout accès à la pitié. Les femmes au contraire se sont constamment montrées bonnes et obligeantes. »

La tendresse des mères pour les enfans est extrême ; elles en sont payées par la plus vive affection. « Frappez-moi, disait le domestique de Park, mais ne maudissez pas ma mère. » Le plus grand affront que l'on puisse faire à un nègre est de parler avec mépris de celle qui l'a mis au monde.

La polygamie affaiblit l'amour paternel en le partageant entre les enfans de différentes femmes ; et par une suite naturelle, l'affection filiale chez les nègres est moins vive pour leur père que pour leur mère. Celle-ci joint aux soins qu'elle donne à son fils, des leçons de morale. Une des premières choses que les femmes mandingues



enseignent à leurs enfans est le respect pour la vérité. Lorsque les filles commencent à grandir on leur apprend à filer du coton, à battre du millet, à s'acquitter des autres travaux domestiques : les garçons travaillent aux champs.

La nourriture des nègres varie peu. En général les gens de condition libre déjeûnent à la pointe du jour avec de la bouillie de farine et d'eau, à laquelle on mêle un peu de tamarin pour en relever le goût. Vers deux heures de l'après-midi, on mange le plus ordinairement une pâte faite avec un peu de beurre de chi. Le souper est le principal repas ; on ne le commence guère avant minuit ; il consiste principalement en couscous mêlé d'un peu de viande ou de beurre de chi. On ne se sert en mangeant que de la main droite.

La boisson des paysans est de la bière et de l'hydromel ; ils en font souvent excès ; les nègres mahométans ne boivent que de l'eau. Dans les pays de l'intérieur, la friandise la plus recherchée est le sel. Un Européen serait fort surpris de voir un enfant sucer un morceau de sel gommé, comme un morceau de sucre d'orge. Les pauvres ont si rarement l'occasion de s'en régaler, que dire qu'un homme sale ses alimens, est exprimer qu'il est riche.

Les nègres ne sont pas aussi paresseux qu'on l'imagine. La nature du climat est sans doute peu

favorable à un grand développement d'activité. Cependant, lorsqu'il le faut, les Mandingues sont très-laborieux ; comme ils ne peuvent pas tirer facilement parti de l'excédent des produits de leur sol, ils n'en cultivent qu'autant qu'il en faut pour fournir à leur subsistance. Les travaux des champs les occupent pendant la saison des pluies ; dans la saison sèche, ceux qui vivent près des rivières font la pêche. Pour conserver le poisson, ils le font d'abord sécher au soleil ; puis ils le frottent avec du beurre de chi, pour l'empêcher de se moisir. Quelques nègres vont à la chasse ; leurs armes sont l'arc et les flèches dont ils se servent avec une adresse étonnante ; jamais ils ne tuent le gibier au vol ou à la course.

Les femmes préparent pour la fabrication de la toile de coton, le fil qui n'est pas fin, mais il est bien tordu et fait une toile solide. Les hommes tissent ; le métier, construit d'après le même système que ceux d'Europe, est si étroit, que la toile a rarement plus de quatre pouces de large. Les femmes teignent cette toile en beau bleu de couleur durable avec l'indigo. On coud les bandes de toile les unes aux autres avec des aiguilles fabriquées dans le pays.

Savoir tisser, teindre et coudre, est général parmi les nègres ; on n'est pas regardé comme artisan pour exercer ces arts ; les seuls ouvriers considérés



comme tels sont ceux qui font le cuir et façonnent le fer. Les premiers sont nommés karranki, ou, comme on prononce quelquefois, gângay; il y en a dans presque toutes les villes, et beaucoup d'ambulans dans les campagnes. Ils tannent et préparent le cuir très-proprement. Les peaux de bœuf servent principalement à faire des sandales; les peaux de chèvre et de mouton à couvrir les carquois et les saphirs, et à faire des gaines de couteau, des fourreaux d'épée, des baudriers, des poches et plusieurs ornemens.

Les ouvriers en fer, moins nombreux que les karrankis, paraissent avoir étudié leur art avec le même soin. Le minerai de fer que Park vit employer à un fourneau peu éloigné de sa cabane, était pesant, d'un rouge obscur avec des taches grisâtres, on le broyait en morceaux gros à peu près comme un œuf de poule. On mettait d'abord dans le fourneau du bois sec qu'on recouvrait de charbon, apporté des forêts, tout préparé; on étendait là-dessus une couche de minerai, puis une autre de charbon et ainsi de suite, jusqu'à ce que le fourneau fût plein. Le feu se mettait par des tuyaux qui pénétraient dans l'intérieur, on le soufflait pendant quelques momens avec des soufflets de peau de chèvre, et on l'entretenait pendant trois jours; quand il était éteint, on laissait le four se refroidir, on en abattait une partie, et le

fer se montrait comme une grosse masse irrégulière; on s'en sert pour fabriquer les différens ustensiles. La plupart des forgerons africains connaissent aussi l'art de fondre l'or et d'en faire des bijoux.

L'esclavage a diverses causes. Un homme perd sa liberté parce qu'il est fait prisonnier de guerre, parce qu'il la vend par besoin, ou s'engage pour dettes. L'esclavage est aussi le châtiment du meurtre, de l'adultère et de la sorcellerie. « La nature et l'étendue de l'esclavage en Afrique, dit Park, prouvent qu'il y est très-ancien. Jusqu'à quel point est-il maintenu et encouragé par le commerce d'esclaves que les peuples européens font depuis le seizième siècle avec les habitans de la côte? c'est ce qu'il ne m'appartient pas d'examiner. Si l'on me demande ce que je pense de l'influence qu'une discontinuation de ce commerce produirait sur les mœurs des Africains, je n'hésiterai pas à dire que dans l'état d'ignorance où ils vivent, l'effet de cette mesure ne serait, selon moi, ni si avantageux, ni aussi important, que plusieurs gens de bien aiment à se le persuader.

Le 19 avril, jour fixé pour le départ, la caravane se mit en route; elle se composait de trente-huit personnes libres et trente-cinq esclaves. Ayant traversé Bala, Marabou et Ouoroumbang, dernier village mandingue, elle franchit le Kokoro, un des



affluens du Sénégal, et arriva peu de temps après à Kenytakouro, ville considérable du Dialloukadou. Comme c'était la première ville hors du pays des Mandingues où l'on passait, on se forma en cortège pour y entrer; il était précédé des chanteurs qui s'évertuaient de leur mieux à célébrer l'hospitalité des habitans, et notamment leur amitié pour les Mandingues. Le peuple se réunit autour de ceux-ci pour écouter leur histoire; elle fut racontée tout haut par deux chanteurs qui rapportèrent les circonstances les plus minutieuses du voyage, en commençant par les plus récentes et remontant ainsi jusqu'au départ de Kamalia.

On partit le 22 et l'on entra le 25 dans le désert de Diallonka; il est couvert de forêts antiques et très-touffues, et agréablement diversifié de collines et de vallons pittoresques. Pendant cinq jours on avança à marches forcées sans apercevoir aucune habitation humaine. On souffrit beaucoup de la fatigue; pendant la nuit, on était souvent réveillé par le rugissement des bêtes féroces et par les morsures des fourmis; un jour on fut attaqué par un essaim d'abeilles dont quelques nègres avaient essayé de prendre le miel dans le creux d'un arbre. Une des femmes esclaves, accablée par la fatigue, fut d'abord placée sur un âne, ensuite portée sur une espèce de brancard. Son état de faiblesse augmentant, elle fut laissée sur le

chemin; les nègres avaient voulu lui couper la gorge pour s'en débarrasser plus vite; Karfa et le maître d'école s'opposèrent à cette atrocité.

Le triste sort de cette infortunée produisit une impression profonde sur les nègres, malgré le cri sanguinaire qu'ils avaient fait entendre; et le maître d'école jeûna en conséquence le jour suivant. Le 25 on vit une grande troupe d'éléphans qui laissèrent passer les voyageurs sans les inquiéter. On ne cessait de hâter le pas; on était aiguillonné par la crainte de périr par la faim ou sous la dent des bêtes féroces. Quand les esclaves ralentissaient le pas ou se plaignaient de leurs fatigues, les sletis leur donnaient de la force et du courage en leur appliquant de grands coups de fouets.

Le 27 au soir on atteignit Sousita, petit village Diallonkan, situé dans le territoire de Kouollo. Les habitans ne purent donner des vivres à la caravane, parce qu'ils souffraient de la disette. D'ailleurs ils se montrèrent peu hospitaliers, et agirent même en brigands, quoique les sletis les eussent régales de couscous. Le 28 on était à Manna, ville murée. Les habitans étaient alors occupés à recueillir les fruits du Nitta, arbre commun dans ce canton. Ses gousses longues et étroites contiennent des graines noires enveloppées d'une poudre fine et farineuse, d'un jaune



brillant comme de la fleur de soufre; elle a une saveur douce et mucilagineuse; mangée seule, elle est visqueuse; mêlée avec du lait ou de l'eau, elle donne un aliment agréable et nourrissant. Les habitans du Kouollo n'avaient vécu, pendant la disette, que de cette farine et de graines de bambou; bien pilées et préparées, elles ressemblent au riz.

Les Diallonkans, comme les Mandingues, sont gouvernés par plusieurs petits chefs, en partie indépendans les uns des autres, et rarement unis entre eux. Leur langage diffère du mandingue.

La caravane traversa le Bafing ou bras principal du Sénégal, sur un pont de bambous posés transversalement sur de grands arbres dont les racines posent sur les bords, et dont les cimes, attachées bout à bout, flottent sur l'eau. Les grandes eaux emportent tous les ans ce singulier pont qui est aussitôt remplacé par un autre.

Des avis parvenus à la caravane, lui faisant craindre une attaque de la part des Diallonkans, elle fit un détour, traversa des montagnes, les franchit rapidement et arriva le 4 mai au soir à Malacotta, patrie du maître d'école qui, par reconnaissance pour Karfa, le régala pendant trois jours. Malacotta est une grande ville non murée; les maisons sont construites en bambous entrelassés et enduits de terre. Les habitans, actifs et

laborieux, fabriquent du fer excellent et font du savon avec des pistaches de terre qu'ils mettent bouillir dans une lessive de cendres.

On partit le 7, on traversa le Konkadou (pays de montagnes), qui est riche en or, et le Satadou, presque dépeuplé par les incursions des Foulahs du Fouta-Diallon. Le 12 on passa la Falemé; le lendemain on fit halte à Beniserile, capitale du Dentilia. On chemina ensuite pendant deux jours dans le désert de Tenda, contrée âpre, inégale et couverte de bois; et l'on entra le 25 dans Tambaconda, ville murée; c'est le point le plus occidental où croisse le chi ou arbre à beurre. Le pays devient plus peuplé; les villages étaient très-rapprochés; enfin le 1<sup>er</sup> juin, Park, à son contentement inexprimable, se vit sur les bords de la Gambie, et le 5 à Djindey, où dix-huit mois auparavant il s'était séparé du docteur Laidley; Karfa laissa ses esclaves dans ce village. « Quoique j'eusse l'espoir de me trouver bientôt avec mes compatriotes, dit Park, je ne pus, sans émotion, me séparer de mes malheureux compagnons de voyage, qu'attendaient, dans une terre étrangère, la misère et la captivité. Pendant une pénible marche de plus de 500 milles, exposés à l'action dévorante des rayons du soleil, ces pauvres esclaves, accablés de maux plus grands que les miens, avaient eu pitié de mon sort; souvent ils



venaient d'eux-mêmes m'apporter de l'eau pour étancher ma soif ; le soir ils rassemblaient des feuilles et des branches pour me faire un lit lorsque nous couchions en plein air. Nous nous quitâmes avec des témoignages réciproques de regrets et de bienveillance ; des vœux et des prières étaient tout ce que je pouvais leur offrir. Ce fut pour moi une consolation d'apprendre qu'ils savaient que je n'avais rien de plus à leur donner. »

Arrivé à Pisania le 10, Park fut reçu par ses compatriotes comme un homme échappé du tombeau. Plusieurs fois le bruit de sa mort avait couru parmi eux, et ils y avaient ajouté d'autant plus de foi, que ni Johnson ni Demba n'étaient revenus.

Le docteur Laidley s'empressa d'acquiescer tous les engagements de Park, et promit en outre à Karfa de l'aider à vendre avantageusement ses esclaves. Karfa fut agréablement surpris d'apprendre qu'il recevrait le double de la somme stipulée avec Park ; celui-ci envoya aussi un beau présent au maître d'école à Malacotta.

Karfa ne se lassait pas d'admirer tout ce qu'il voyait dans les maisons des Européens. Après avoir considéré attentivement leur ameublement, ainsi que la construction et l'équipement d'une goëlette mouillée dans la Gambie, il parut rêveur, et s'écria avec un soupir involontaire :

« Les hommes noirs ne sont rien. Lorsque Park eut repris l'habit européen, Karfa le contempla d'un air satisfait, cependant il eut l'air fâché de ne plus lui voir sa barbe... D'homme, il est devenu enfant, disait-il naïvement.

Le 17 juin, Park partit sur un navire négrier destiné pour l'Amérique : quelques nègres embarqués sur un bâtiment avaient vu Park en Afrique ; d'autres avaient entendu parler de lui : le chirurgien était mort, Park le remplaça. Après une longue traversée, il atterrit à Antigoa, un paquebot le ramena en Angleterre où il arriva le 22 septembre.

Ainsi se termina ce voyage en Nigritie, le plus important qu'aucun Européen eût jamais fait dans cette contrée. La société d'Afrique et le public reçurent Park avec les marques du plus vif intérêt ; il s'accrut encore lorsque ses découvertes furent connues ; son nom fut proclamé avec celui des voyageurs les plus illustres.

Peu de temps après son retour, Park alla en Écosse voir sa famille, et refusa une mission que le gouvernement voulait lui confier pour explorer la Nouvelle-Hollande. Il publia la relation de son voyage, jouit pleinement du succès qu'elle obtint, et se maria dans sa patrie où il exerçait sa



profession de chirurgien. Ses pensées étaient toujours tournées vers l'Afrique ; il rêvait sans cesse aux découvertes qu'il se voyait destiné à y faire : l'objet de son ambition vint enfin se présenter à lui.

Ses premières découvertes, malgré leur importance, avaient plutôt excité que satisfait la curiosité. Un Européen avait vu le Niger et constaté la direction de son cours ; mais ce cours de l'ouest à l'est, et s'enfonçant dans les profondeurs inconnues de l'intérieur de l'Afrique, enveloppait de ténèbres plus épaisses la marche ultérieure de ce fleuve célèbre. D'un autre côté, tout ce que Park avait observé ou recueilli sur les peuples vivant le long de ses rives, devait nécessairement accroître l'intérêt qu'on avait toujours mis à les connaître. Ces deux sentimens, généralement répandus dans la nation, se communiquèrent au gouvernement, plus en état que toute autre association de particuliers, de fournir les moyens nécessaires pour assurer le succès d'une expédition.

Après la signature des préliminaires de paix avec la France, au mois d'octobre 1801, Park reçut de sir Joseph Baks une lettre qui l'informait qu'en conséquence de la pacification générale, l'association africaine reprendrait certainement ses projets d'envoyer quelqu'un pour pénétrer jusqu'au Niger, et il ajoutait : Dans le cas

où le gouvernement accueillerait ces plans, vous serez recommandé comme l'homme le plus capable de les mettre à exécution. Cependant l'affaire en resta là. Ce ne fut que dans l'automne de 1803 que Park reçut l'invitation de venir à Londres. On l'entretint d'une expédition en Afrique à laquelle il devait prendre la principale part. Il demanda du temps pour réfléchir et consulter sa famille, et retourna en Écosse. Mais la chose était déjà décidée dans son esprit ; il écrivit au secrétaire d'état qu'il acceptait la proposition, arrangea ses affaires, et dit adieu à sa famille au mois de décembre 1803.

Il croyait que son départ allait avoir lieu tout de suite ; par malheur il fut retardé jusqu'au mois de janvier 1805. Park employa ce temps chez lui en Écosse, à se perfectionner dans la pratique des observations astronomiques, et à prendre des leçons d'arabe d'un Marocain qui se trouvait en Angleterre. Enfin tout fut prêt. Cette fois Park ne voyageait pas seul ; il emmenait avec lui deux de ses compatriotes, Anderson, son beau-frère, chirurgien, Scott, dessinateur, et quatre charpentiers.

Le 30 janvier 1805, Park fit voile de Portsmouth avec ses compagnons ; on relâcha aux îles du cap Vert où l'on acheta des ânes et des vivres, et le 28 mai on atterrit à Gorée. Park prit



dans cette île un détachement de trente-cinq soldats d'artillerie, commandés par le lieutenant Martyn; toute la garnison voulait l'accompagner. En lisant les lettres qu'il écrivait en Angleterre, on est frappé de la satisfaction qu'il manifeste, et de sa confiance dans l'heureux succès de son voyage. Cependant il le commençait à une époque bien défavorable. Tout son monde fut embarqué le 6 avril; il entra bientôt dans la Gambie, et remonta le fleuve jusqu'à Keyi, où il termina ses préparatifs.

A Keyi, Park prit à son service Isaac, prêtre mandingue, qui était en même temps marchand; accoutumé aux longues courses dans l'intérieur du pays, Isaac devait servir de guide à la caravane. Le 27 avril Park partit de Keyi; en deux jours il arriva à Pisania, lieu d'où il s'était mis en route pour l'intérieur de l'Afrique près de dix ans auparavant. Plusieurs des difficultés de la marche se firent sentir durant ce court voyage; Park jugea donc nécessaire de s'arrêter à Pisania pendant six jours, pour acheter des bêtes de somme et faire d'autres préparatifs. Ce retard fut très-préjudiciable par ses résultats.

Park quitta Pisania le 4 mai. La caravane avait quarante ânes pour porter le bagage; ces animaux et les ballots furent marqués et numérotés en rouge, afin de les reconnaître et d'empêcher qu'ils

ne fussent volés par les nègres. Le détachement de soldats fut partagé en plusieurs escouades; chacune était chargée du soin d'un certain nombre d'animaux; ensuite on répartit les ânes entre les hommes de l'escouade, de sorte que chacun pût désigner, à la première vue, l'âne et le ballot qui lui appartenait. Scott et un des domestiques d'Isaac marchaient ordinairement en tête, Martyn au centre, Anderson et Park à l'arrière-garde. La troupe avait plusieurs chevaux.

Le 11 mai l'on atteignit Medina; le roi de Vouilly ne fut pas content du présent que Park lui offrit, il fallut satisfaire le prince en lui donnant davantage. Sans avoir des querelles sérieuses avec les nègres, il s'élevait quelquefois des altercations pour divers sujets; heureusement elles ne tardaient pas à s'apaiser. Ce qui était bien plus fâcheux, les effets du climat se faisaient déjà sentir. Deux soldats furent atteints de dyssenterie. Le 15 on arriva sur les bords de la Gambie, où un soldat mourut d'épilepsie.

Comme le bruit s'était répandu parmi les nègres qu'une caravane de blancs allait dans l'intérieur de leur pays, ils en avaient conclu qu'elle transportait des marchandises très-riches pour acheter des esclaves. Cette idée pouvait tenter leur cupidité. C'est pourquoi, comme l'on était dans le Bondou, déchiré alors par la guerre que



se faisaient les deux fils du roi défunt, et parcouru par des partis qui auraient pu attaquer la caravane, on faisait bonne garde toutes les nuits.

Le 26 la caravane éprouva un accident fâcheux par l'attaque soudaine d'un gros essaim d'abeilles; beaucoup d'hommes furent très-grièvement piqués, et sept bêtes de somme moururent ou s'égarèrent. De plus, le feu qui prit aux tentes dans la confusion générale, manqua d'incendier tout le bagage. Il sembla, pendant près d'une demi-heure, que les abeilles eussent mis fin à l'expédition.

Arrivé à Badou le 28 mai, Park y rencontra un sleti qui allait partir pour la Gambie; il profita de l'occasion pour écrire en Angleterre. Ses lettres annonçaient qu'il avait bon espoir dans le succès de son voyage. Toutefois, on voit aussi que sa situation était très-critique. Les ouragans commençaient à devenir fréquens; ils pronostiquaient l'approche des pluies. Bientôt elles tombèrent, et cependant l'on n'avait pas encore parcouru la moitié de la distance entre la côte et le Dialiba.

Le 8 juin on fit halte sur les bords de la Falemé. Un des charpentiers mourut dans un village voisin; plusieurs soldats étaient malades. Le 10 éclata un ouragan violent qui assaillit les voyageurs avant que les tentes fussent dressées, et les mouilla tous complètement. Cet orage produisit

soudainement l'effet le plus funeste sur la santé des soldats. Il y en eut douze qui furent à la fois dangereusement malades.

A Schrondo, dans le royaume de Dentilia où la caravane arriva le 11, il y a des mines d'or considérables. Le 12 à Dindikou un ouragan subit força les voyageurs à transporter leurs effets dans les cabanes des naturels; c'était la première fois que la caravane, depuis le départ de la Gambie, entra dans une ville. Ordinairement on s'arrêtait sous un arbre voisin des lieux habités, et l'on y dressait les tentes. Cette circonstance suffit pour donner une idée des souffrances que les Européens endurèrent pendant ce voyage.

Dès que la pluie eut cessé, Park, accompagné d'Anderson, alla visiter les puits creusés à peu de distance de la ville, pour extraire l'or des mines; ils ont généralement dix à douze pieds de profondeur; entre les ouvertures de ces puits, il y en a d'autres bien moins profonds garnis d'argile et pleins d'eau de pluie. Ils servent au lavage du minerai; entre ces deux sortes de puits, on voyait des tas de gravier sablonneux, surmontés chacun d'une pierre, tantôt rouge, tantôt blanche, tantôt noire; elles servent à distinguer ce qui appartient à différentes personnes. Ce gravier contenait des cailloux siliceux gros comme des œufs de pigeons, des morceaux de quartz blanc et rougeâtre, des



pierres ferrugineuses et d'autres jaunes et friables qui s'écrasaient sous les doigts.

Des entailles creusées sur le côté du puits, servent d'échelle pour y descendre. Il y a tout auprès un ruisseau dont les bords ont été taillés pour y trouver de l'or; Park observa par ce moyen qu'une couche de terre et de gros cailloux épaisse de dix pieds, couvrait un lit composé de cailloux ferrugineux de la grosseur d'un œuf de pigeon, d'un sable et d'une terre jaune et de couleur de rouille. Le sable de couleur de rouille est celui où l'on trouve l'or.

Park et Scott gravirent ensuite sur une montagne contiguë à la ville, et très-escarpée. De même que toutes les montagnes du Konkadou, elle est de granit rougeâtre. Cette roche diffèrait de toutes celles de la même sorte que Park avait observées, par un mélange de cailloux roulés dont plusieurs étaient aussi gros qu'un boulet de canon; il en brisa quelques-uns, c'était du granit d'une couleur plus pâle, et d'une texture plus serrée que l'autre.

La journée était fraîche: cependant, après s'être bien fatigués et s'être reposés six fois, les voyageurs reconnurent qu'ils n'étaient qu'à mi-chemin de la cime. La montagne était cultivée jusque sur ses sommets. Dans la plaine on préparait la terre; sur ces hauteurs le millet avait déjà six

pouces de longueur. Les villages de ces montagnes sont extrêmement pittoresques par leur position dans les vallées les plus délicieuses; dans toutes saisons, ils ont de l'eau et de l'herbe en abondance, et par conséquent du bétail suffisamment pour leur usage; avec l'excédent de leur grain, ils achètent leurs objets de luxe qui ne sont pas nombreux. Quand le tonnerre fait entendre ses roulemens majestueux au-dessus de leurs têtes, ils peuvent, du haut de leurs précipices effrayans, contempler la plaine agreste et boisée qui s'étend de la Falemé au Bafing ou Sénégal, sur une longueur de quarante milles du nord au sud. La chaîne des montagnes au sud semble courir dans la même direction que celles du Konkadou, c'est-à-dire de l'est à l'ouest. Il n'y a point de lions dans les montagnes, ils sont très-nombreux dans la plaine.

Le 15, lendemain, en partant de Foukia, Park, qui jusqu'alors avait tenu la même route qu'il avait suivie dans son premier voyage en allant vers la Gambie, s'en écarta pour se diriger plus au nord, ensuite il marcha vers l'est. Il voulait éviter le désert de Diallouka; les difficultés ne furent pas moins grandes que celles qu'il avait redoutées, tant le pays était inégal et raboteux; d'ailleurs le nombre des malades augmentait à raison de la continuation des pluies.



Au milieu de ces tribulations, Park éprouva une vive satisfaction en revoyant le vieux maître d'école nègre qu'il avait connu dans sa première expédition. Cet homme ayant appris que Park était revenu en Afrique, marcha toute la nuit pour venir à sa rencontre. Park lui fit présent de beaucoup d'objets qui le comblèrent de joie, et lui donna aussi un nouveau Testament arabe, que le vieillard promit de lire avec attention.

La route était extrêmement pénible dans un pays peu habité; souvent on traversait des bois où il n'y avait pas de sentier frayé. Le passage des rivières était dangereux, un soldat s'y noya. Le 4 juillet on était à Fonilla, petit village sur les bords de la Ouonda, nommée dans ce lieu Ba-Voulima (rivière rouge), et à sa source, Ba-Qui (rivière blanche); en ce moment elle était extrêmement gonflée.

Tandis qu'on était occupé à la traverser, Isaac, voulant faire passer les ânes dans un endroit où l'eau était plus basse, fut attaqué par un crocodile qui le saisit par la cuisse et l'entraîna sous l'eau. Le nègre, avec une présence d'esprit admirable, chercha la tête du crocodile et lui enfonça son doigt dans l'œil. Alors le reptile le lâcha; et Isaac essaya de gagner la rive opposée, en criant qu'on lui donnât un couteau. Le crocodile revint à la charge, le saisit par l'autre cuisse et l'entraîna

de nouveau sous l'eau. Isaac eut recours à son premier expédient, et cette fois enfonça ses doigts avec tant de force dans les yeux du monstre, qu'il le força de nouveau à l'abandonner. Le crocodile reparut à la surface de l'eau comme privé de connaissance, puis plongea dans le milieu de la rivière. Isaac parvint sur le rivage, répandant beaucoup de sang. Sa blessure à la cuisse gauche avait quatre pouces de long; celle de la droite n'était pas aussi grande, en revanche elle était plus profonde; il avait reçu aussi dans le dos plusieurs coups de dents. Il ne tarda pas à guérir, après cinq jours de repos.

Plusieurs soldats étaient déjà morts; le 6 juillet tous ceux qui faisaient partie de la caravane étaient, à l'exception d'un seul, ou malades, ou dans un grand état de faiblesse. Park éprouva ensuite des difficultés de tout genre dans le pays où il passa; il était obligé de se tenir constamment en garde contre les déprédations des habitans, et parfois contre les attaques des bêtes féroces. Dans une telle situation, il n'est pas étonnant que le petit nombre de soldats dont la maladie n'avait pas abattu entièrement les forces, songeassent à rebrousser chemin. Ce fut avec des peines infinies que Park parvint à leur persuader de persévérer. Après une continuité de souffrances et de dangers, tels que peu de voyageurs en ont éprouvés, il



arriva le 19 août sur les bords du Dialiba à Bam-bakou, lieu où ce fleuve commence à être navigable.

Quatre jours auparavant, Park, en entrant à Doumbila, eut le plaisir de rencontrer Karfa-Taoura, un des nègres qui lui avaient rendu des services dans son précédent voyage. Il reconnut Park au premier coup-d'œil, et celui-ci éprouva un plaisir infini en revoyant son ancien bienfaiteur.

« Après le voyage pénible que nous venions de faire, dit Park, la vue du Dialiba fut sans doute bien agréable pour moi, puisqu'elle nous promettait la fin ou du moins l'adoucissement de nos peines. Mais combien mes réflexions furent douloureuses ! Les trois quarts des soldats étaient morts ; nous étions tous d'une faiblesse extrême ; nous n'avions pas de charpentiers pour construire les bateaux dans lesquels nous nous propositions de poursuivre nos découvertes. Cependant j'éprouvais un sentiment de satisfaction réelle, lorsque je pensais qu'en conduisant un détachement d'Européens avec un bagage immense dans une étendue de plus de 500 milles, j'avais toujours conservé la paix avec les habitans du pays. Ce voyage prouve donc bien positivement, d'abord, qu'avec de la prudence on peut transporter de la Gambie au Dialiba telle quantité de marchan-

dises que ce soit, sans courir le danger d'être volé par les nègres ; ensuite, que si l'on effectue ce voyage dans la saison sèche, on peut calculer qu'on ne perdra pas plus de trois à quatre hommes sur cinquante. »

Les événemens désastreux qui affligeaient Park étaient effectivement causés par la saison pluvieuse ; souvent il avait été obligé de s'arrêter. Il se trouvait sur les rives du Dialiba, sept semaines au-delà de l'époque qu'il avait calculée, lorsqu'il quitta la Gambie ; les effets de cette marche prolongée dans un temps défavorable n'étaient que trop visibles. D'environ quarante Européens qui composaient la caravane quand elle partit de Pisania, il n'en restait plus que onze vivans. Anderson et Scott étaient sérieusement malades, Martyn n'était que souffrant. Scott n'arriva pas jusqu'au Dialiba, on le laissa souffrant dans un village peu éloigné, où il mourut.

Il était heureux, dans de si tristes conjonctures, que la santé de Park n'eût été que légèrement altérée, car tout le poids de l'expédition pesait évidemment sur lui. Non seulement il dirigeait tous les mouvemens de la caravane ; mais il surveillait les moindres détails, et se mettait toujours en avant dans toutes les occasions qui exigeaient la force physique et de grands efforts. Dans ces pénibles travaux de corps et d'esprit, Anderson et



ses autres compagnons se trouvaient hors d'état de lui être du moindre secours. Leur maladie augmentait les inquiétudes et les embarras de Park.

Le 22 on embarqua le bagage dans des pirogues à Bossradou, village situé à un mille et demi à l'est de Bambakou; Park se mit dans une pirogue avec Anderson. Le reste de la troupe, sous la conduite de Martyn, voyageait par terre. Tout le monde arriva heureusement le 23 à Marrabou; l'on s'y établit dans une maison destinée aux voyageurs, pour laquelle on paya un loyer. Le douty était tellement superstitieux, que pendant tout le séjour des Européens dans son village, il se tint renfermé dans sa cabane, persuadé que s'il voyait un blanc, rien ne lui réussirait à l'avenir.

Park chargea Isaac d'aller à Segou pour négocier avec Mansong, roi de Bambara, la permission de traverser son pays, et obtenir de lui les autres facilités qui le mettraient en état de continuer son voyage. Isaac partit le 28 avec les présens destinés au monarque et à ses ministres. Park, resté à Marrabou, fut attaqué de la dyssenterie. S'apercevant que ses forces déclinaient rapidement, il eut recours à un remède un peu violent qui le tira d'affaire.

Pendant l'absence d'Isaac, les nègres qui venaient de Segou, répandaient toutes sortes de bruits bien propres à causer des inquiétudes à Park. Elles

furent dissipées le 8 septembre par l'arrivée de Boukari, chanteur du roi. Il amenait huit pirogues; le roi lui avait donné ordre de transporter les Européens et leur bagage à Segou. On s'embarqua le 12; le 16 les pirogues s'arrêtèrent à Semi, et Boukari s'achemina seul vers Segou, en disant qu'il allait annoncer à Mansong la prochaine arrivée de Park et de ses compagnons.

Le 19 Isaac revint de la capitale, dans une pirogue, avec tous les objets destinés au roi; ce monarque n'en avait pas vu un seul. Lorsqu'il apprit que Park était arrivé à Sémi, il dit à Modibinné, son premier ministre, d'engager Isaac à remporter les présens dans ce village, où il enverrait quelqu'un pour les recevoir de la main de Park. Le roi, dans toutes ses entrevues avec Isaac, lui avait assuré qu'il accorderait aux blancs la permission de passer; mais quand Isaac parlait d'eux spécialement, ou racontait quelque événement de la route, le roi se mettait à tracer des carrés et des triangles sur le sable, et ne cessait que lorsque Isaac changeait de conversation. Isaac ajouta que sans doute Mansong avait peur de Park et de ses compatriotes; car il n'avait jamais exprimé le désir de les voir, et même manifesté plutôt une envie contraire.

Modibinné et quatre autres confidens du roi arrivèrent le 24 dans une pirogue. « M'ayant en-



voyé chercher, dit Park, Modibinné me dit qu'ils venaient par ordre de Mansong, pour entendre de ma propre bouche quel motif m'avait amené dans le Bambara. Il ajouta que je pouvais y réfléchir pendant la nuit, et qu'ils viendraient me voir le lendemain matin. Il m'annonça que le roi m'avait envoyé un jeune bœuf qu'il me montra; il était très-gras et blanc de lait.

« Le 25, aussitôt que nous eûmes déjeuné, Modibinné et les quatre autres grands personnages me rendirent visite. S'étant assis, Modibinné, après les compliments d'usage, me pria de l'instruire des motifs qui m'avaient déterminé à venir dans leur pays. Voici la réponse que je fis en bambaran. »

« Je suis l'homme blanc qui vint, il y a neuf ans, dans le Bambara. J'allai à Segou, et je demandai à Mansong la permission de passer dans les pays à l'est. Non-seulement il me permit de traverser son royaume, mais il me donna 5,000 cauris pour acheter des provisions en route; car vous savez tous que les Maures m'avaient volé tout ce que j'avais. Cette généreuse conduite de Mansong envers moi a rendu son nom respectable dans le pays des blancs. Le roi de cette contrée m'a envoyé de nouveau dans le Bambara; et si Mansong est disposé à me protéger, si vous, qui êtes assis ici, vous voulez avoir de l'amitié

pour moi, je vous apprendrai le véritable motif de ma venue dans votre pays.

« Continue, me dit Modibinné; nous sommes tous tes amis. » — Je repris ainsi :

« Vous savez tous que le peuple blanc est un peuple commerçant, et que toutes les marchandises de prix que les Maures et les habitans de Djinnny apportent à Segou, sont faites par nous. Si vous parlez d'un bon fusil, qui l'a fait? les blancs. Si vous parlez d'un bon pistolet, d'une pièce de calicot ou d'écarlate, ou de grains de verroterie, ou de poudre à canon, qui les a faits? les blancs. Nous les vendons aux Maures, les Maures les apportent à Timbouctou, et les y vendent plus cher. Les Timbouctains les vendent aux habitans de Djinni encore plus cher, et les gens de Djinnny vous les revendent. Maintenant le roi du peuple blanc désire trouver un chemin par lequel nous puissions vous apporter nos marchandises, et vous vendre chaque objet à bien meilleur marché que vous ne les obtenez aujourd'hui. A cet effet, si Mansong me permet de passer, je me propose de descendre en bateau le Dialiba jusqu'au lieu où il se mêle avec l'eau salée, et si je ne rencontre ni rocher ni péril dans la route, les petits navires des blancs viendront commercer à Segou, si Mansong le désire. J'espère et je me persuade que vous ne parlerez à personne, ex-



cepté à Mansong et à son fils, de ce que je viens de vous dire; car si les Maures en entendent parler, je serai certainement assassiné avant d'arriver à l'eau salée. »

« Nous avons entendu ce que tu viens de dire, répondit Modibinné. Ton voyage est bon, puisse Dieu le faire prospérer, Mansong te protégera. Cet après-midi nous transmettrons ta réponse à Mansong, demain nous t'apporterons la sienne. »

« Je leur fis voir les divers objets que je destinai à Mansong et à son fils, ils furent charmés du coutelas, du fusil à deux coups. En effet, chaque chose était supérieure à celles de la même sorte qu'ils avaient vues auparavant.

Park fit des présents à Modibinné et à ses collègues. Modibinné déclara que le présent qui devait être offert au roi et à son fils, était digne d'eux; puis il ajouta que ce prince avait tant entendu parler du bagage des blancs, qu'il désirait qu'il fût examiné par ses délégués; que, quant aux ballots couverts en peau, ils ne seraient pas ouverts; que l'on dirait ce qu'ils contenaient, et que cela suffirait: Park répondit qu'il n'avait que ce qui était nécessaire pour acheter des provisions, et qu'ils lui feraient beaucoup de plaisir, s'ils pouvaient se dispenser d'ouvrir les ballots; ils insistèrent, on les apporta, mais on eut soin de cacher l'ambre et le corail de première qualité.

Quand Modibinné eut tout examiné, il convint que les marchandises qu'il venait de voir ne convenaient que pour acheter des provisions. Ensuite il partit pour Segou, sans emporter le présent destiné à Mansong, parce qu'il ne connaissait pas encore les intentions de Mansong.

Modibinné et ses collègues revinrent le 25, apportant la réponse de Mansong, dont voici la traduction littérale: « Mansong dit qu'il te protégera, que le chemin t'est ouvert partout, aussi loin que sa main (puissance) s'étend. Si tu veux aller à l'est, aucun homme ne te fera du mal, de Segou à Timbouctou. Si tu veux aller à l'ouest, tu peux voyager dans le Fouladou et le Mandingue, dans le Casson et le Bondou; le nom d'étranger de Mansong sera pour toi une protection suffisante. Si tu désires construire tes bateaux à Semi ou à Segou, à Sansanding ou à Djinny, nomme le lieu, et Mansong t'y fera conduire. »

Mansong n'ayant témoigné aucun désir de voir Park, le voyageur fit choix de Sansanding pour construire son bateau, d'ailleurs il espérait y être plus tranquille qu'à Segou, et plus à l'abri de demandes importunes. Il partit de Semi le 26 septembre. Les pirogues n'étaient pas couvertes de nattes, le temps était calme, la chaleur du soleil devint insupportable. Park fut pris d'un violent mal de tête qui augmenta au point de lui causer



presque un accès de délire. Jamais Park n'avait trouvé la chaleur si forte. Heureusement Isaac étant revenu de Segou où il était allé avertir Mansong du passage des pirogues, fit un abri au-dessus des pirogues avec quatre bâtons et deux manteaux ; le soir Park se trouva soulagé. Le 27 à dix heures du matin il atteignit Sansanding. Les habitans accoururent en si grand nombre sur le rivage pour le voir, qu'il ne put débarquer son bagage que lorsque l'hôte des Anglais eut chassé les curieux à coups de bâton.

Trois soldats étaient morts depuis que l'on était parvenu sur les bords du Dialiba : deux autres finirent leurs jours à Sansanding. Anderson expira le 28 octobre. Sa perte fut très-sensible à Park. Je fus aussi douloureusement affecté, s'écrie-t-il, que si j'avais été abandonné une seconde fois, tout seul, au milieu des déserts de l'Afrique.

Mansong différant à envoyer les pirogues qu'il avait promises, Park avait ouvert boutique dès le commencement d'octobre, afin de se procurer la quantité de cauris nécessaire pour acheter deux embarcations. La rivière diminuait déjà, par conséquent sous peu de jours elle devait baisser davantage. Park eut un grand débit de ce qu'il vendait ; il supposa que les marchands de Djinnny, les Maures et ceux de Sansanding en étaient jaloux ; car ils se réunirent avec ceux de Segou pour

offrir au roi une quantité de marchandises d'une valeur plus considérable que tous les présens qu'il avait reçus de Park, s'il voulait s'emparer du bagage de celui-ci, et le tuer, ainsi que ses compagnons, ou les chasser du Bambara. Ils prétendaient que le projet de Park était de tuer Mansong et ses fils par le moyen de sortilèges, afin que les blancs pussent arriver et s'emparer du pays. Park fut instruit de ces particularités par Modibinné. Mansong, on doit le dire à son honneur, rejeta cette proposition, quoiqu'elle fût appuyée par les deux tiers des habitans de Segou, et par presque tous ceux de Sansanding. La boutique de Park ne désemplissait pas ; quelquefois il était obligé d'employer trois nègres pour compter ce qu'il recevait. Un jour de marché la recette fut de 25,756 cauris. La valeur de 250 cauris équivaut à peu près à 1 franc 50 centimes.

Sansanding contient onze mille habitans. Il n'y a d'autres édifices publics que les mosquées, dont deux, quoique construites seulement en terre, ne sont pas dépourvues d'élégance. La place du marché est oblongue ; les marchandises sont exposées en vente sur des étaux couverts de nattes pour les garantir du soleil. Le marché est rempli de monde du matin jusqu'au soir. Dans chaque boutique on vend un objet particulier, par exemple, de la verroterie, de l'indigo en balles,



de la cendre de bois en balles, des toiles de Haoussa et de Djinny, de l'antimoine en petits morceaux, du soufre, des anneaux et des brasselets de cuivre et d'argent. Dans les maisons en face du marché, l'on trouve du drap écarlate, de l'ambre, de la soie de Maroc, du tabac qui ressemble au tabac du Levant, et arrive par Timbouctou. A côté est le marché au sel dont une partie occupe un coin de la place. Une masse de sel coûte ordinairement 8,000 cauris. Au milieu du marché est un grand étai de boucher, où l'on voit de la viande aussi bonne et aussi grasse qu'en Angleterre. Le marché à la bière est un peu plus loin. Sous deux grands arbres, quatre vingts à cent calebasses de bière y sont souvent exposées en vente à la fois; chaque calebasse contient à peu près quatre litres. Près du marché à la bière est le lieu où se vend le cuir jaune et rouge. Indépendamment de ces marchés, il y a un vaste emplacement destiné au grand marché qui se tient tous les mardis. Ce jour-là une quantité prodigieuse de gens viennent de la campagne pour acheter en gros des marchandises qu'ils vont revendre en détail dans les villages. Le matin du jour de marché on tue ordinairement seize à vingt gros bœufs bien gras.

Cette existence de marchés réguliers, cette distinction des marchandises exposées en vente

leur grande variété, l'affluence du peuple au marché, l'étendue et la nature des affaires, tous ces faits annoncent que l'industrie est protégée et la propriété respectée jusqu'à un certain point. Ces détails confirment pleinement les premières assertions de Park sur la civilisation comparative et les progrès de l'industrie dans l'intérieur de l'Afrique.

Un des principaux objets dont Park s'était occupé à Sansanding, avait été de se procurer un bâtiment propre à continuer son voyage par eau sur le Niger; ce ne fut qu'avec les plus grandes difficultés qu'il devint possesseur de deux méchantes pirogues à moitié pourries, et dont une avait déjà été radoubée. Par un travail assidu, dans lequel il fut aidé par un soldat, il enleva le mauvais bois, boucha les trous, mit le tout en bon état, et joignit ensemble les deux moitiés, transforma les pirogues en une goëlette à fond plat; elle avait quarante pieds de long et, chargée, ne tirait que deux pieds d'eau. Il l'appela le *Dialiba*.

Le 14 novembre, la goëlette fut prête à partir. Le lendemain Isaac, qui était allé à Ségo, en revint, et dit à Park que Mansong désirait vivement qu'il pût continuer son voyage vers l'est, avant que les Maures eussent connaissance de son arrivée dans le Bambara.



Tout étant prêt, Park remit son journal et ses dépêches pour l'Angleterre à Isaac. Dans quelle position pénible il était en ce moment : de tous les Européens qui s'étaient joints à lui, il ne restait plus que le lieutenant Martyn et trois soldats, et l'un de ceux-ci était devenu fou. Cependant l'enthousiasme de Park n'avait pas diminué. « Je vais, mandait-il le 16 décembre à lord Cambden, secrétaire d'état, faire voile à l'est avec la ferme résolution de découvrir l'embouchure du Niger ou de périr dans cette entreprise. » La lettre qu'il écrivait à sa femme annonçait la plus grande confiance; il en usait ainsi probablement pour apaiser les inquiétudes qu'elle pouvait concevoir.

Ses dépêches, datées du 16 novembre 1805, arrivèrent à leur destination; elles donnèrent les dernières nouvelles authentiques que l'on ait reçues de Park : Isaac lui avait dit adieu ce jour-là, et s'était aussitôt mis en route pour revenir sur les bords de la Gambie, où il remit au gouverneur anglais les paquets que Park lui avait confiés.

Pendant quelque temps on n'entendit plus parler de Park, et l'on n'en était pas surpris. Dans le cours de l'année 1806, les marchands nègres qui arrivèrent de l'intérieur de l'Afrique sur la côte occidentale de ce continent, où les Anglais ont des établissemens, répandirent des

nouvelles fâcheuses : le bruit courut que Park et ses compagnons avaient été tués. Maxwel, gouverneur du Sénégal, dont les Anglais étaient maîtres alors, ayant retrouvé Isaac, l'expédia, en janvier 1810, pour l'intérieur de l'Afrique. Isaac, à son retour, le 7 septembre 1811, confirma les rumeurs sinistres. Il avait rencontré, près de Sansanding, Amady-Fatouma, nègre que lui-même avait, dans le temps, recommandé à Park comme pilote, pour descendre le Dialiba jusqu'au royaume de Haoussa. Ce nègre, qui avait tenu un journal, raconta les faits suivans :

Le 19 novembre 1805, Park était parti de Sansanding avec Martyn, trois soldats, trois nègres esclaves et le pilote; après quelques aventures et des combats soutenus contre les indigènes, et dans lesquels ceux-ci avaient perdu beaucoup de monde, Amadi, dont l'engagement était expiré, se fit débarquer à Yaour, dans le royaume de Haoussa. Le lendemain, au moment où il allait rendre ses devoirs au roi du pays, des cavaliers entrèrent chez ce prince pour lui apprendre que les blancs avaient passé sans donner aucun présent pour lui ni pour le chef d'Yaour. Aussitôt le roi fit mettre Amadi aux fers, et envoya un détachement de soldats pour occuper sur les bords du fleuve le haut d'un rocher au-dessous duquel les bateaux sont obligés de passer.



Cette troupe y arriva avant Park : il voulut forcer le passage ; on lui lança des flèches et des pierres. Il se défendit long-temps ; deux de ses esclaves furent tués : alors il fit jeter dans le fleuve toutes ses marchandises , et s'y précipita ; ses compagnons imitèrent son exemple : tous furent noyés. Cet événement eut lieu à peu près quatre mois après le départ de Park de Sansanding. Ainsi périt cet intrépide voyageur , qui était alors dans sa trente-quatrième année. Il était né à Fowlshields , près de Selkirk en Ecosse.

La catastrophe qui termina les jours de Park a depuis été racontée de plusieurs manières qui diffèrent du récit d'Amadi , mais seulement par les circonstances ; de sorte qu'il ne reste aucun doute sur la fin tragique de Park , qui a grossi la liste , déjà si nombreuse , des martyrs de la science.

En 1816 , le gouvernement anglais essaya une nouvelle expédition pour le Dialiba. Le major Peddie , qui en fut chargé , remonta le Rio-Numez qui se jette dans l'Océan à la côte occidentale de l'Afrique , par 10° de latitude nord. Il espérait parvenir ainsi à la partie navigable du Dialiba , par une route plus courte que celle que Mungo Park avait suivie. Cette nouvelle tentative fut aussi malheureuse que l'autre : Peddie mourut à Kakandé , à peu de distance de la côte. Le lieu-

tenant Mackay éprouva le même sort , après avoir remonté le fleuve. Le lieutenant Stockoe , qui se trouvait dans les parages voisins , ayant appris ces fâcheux événemens , conçut le désir de participer à cette entreprise hasardeuse , et partit pour rejoindre ses compatriotes parvenus dans l'intérieur. Il revint à Sierra-Leone avec la nouvelle de la mort de Campbell , qui avait succédé à Peddie. Il paraît que Stockoe fut arrêté à Panghettô , sur la route de Labey et de Timbou , à 150 milles au-delà de Kakandé , et qu'il y fut retenu deux mois , parce que le chef des Foulahs refusa de le laisser aller plus loin , sous prétexte de la guerre qui existait alors entre lui et un chef voisin. Stockoe perdit dans cet endroit tous ses chevaux et une grande partie de ses ânes. Ne voyant aucune espérance de pouvoir pénétrer plus avant , il revint sur ses pas ; et , après bien des peines et des privations , il atteignit Kakandé , n'ayant perdu qu'un seul homme. Cette expédition avait coûté au gouvernement une somme considérable.



## VOYAGE DE MOLLIEU

AUX SOURCES DU SÉNÉGAL ET DE LA GAMBIE,  
EN 1818.

EMBARQUÉ sur la *Méduse* lorsqu'elle fit naufrage, en 1816, près du cap Blanc, M. Mollieu fut du nombre de ceux qui, s'étant sauvés dans un canot, gagnèrent sans accident la côte du Sahara, et ensuite, après avoir éprouvé de grandes fatigues, arrivèrent heureusement sur les bords du Sénégal. Ce terrible événement ne put affaiblir chez lui le vif désir qui, depuis son enfance, l'excitait à parcourir l'intérieur de l'Afrique. En 1817, pour s'essayer en quelque sorte, il remonta le Sénégal jusqu'aux esclaves où l'on fait la traite de la gomme; et, la même année, revint en France pour solliciter du gouvernement au service duquel il était attaché, la permission d'exécuter son projet. N'ayant pas reçu de réponse positive, il retourna au Sénégal. M. Fleuriat, nouveau gouverneur de cet établissement, approuva le plan que M. Mollieu lui présenta au mois de janvier 1818, lui donna l'autorisation nécessaire pour faire ses

préparatifs et prendre dans les magasins de l'état les objets dont il avait besoin, et lui remit des instructions pleines de sagesse.

Le 28 janvier, M. Mollieu se mit en route : son bagage était peu considérable, afin de ne pas exciter la cupidité des nègres. On savait au Sénégal que les mauvais succès des dernières tentatives des Anglais avaient été causés en partie par l'idée exagérée que les nègres s'étaient faite des grandes richesses que ces voyageurs transportaient avec eux. M. Mollieu prit pour guide et pour interprète Diai-Boukari, marabout nègre qui parlait l'arabe, le foulah et l'yoloff. M. Mollieu avait endossé le vêtement maure qui le couvrait mal ; il fut bientôt assailli d'une nuée de moustiques qui ne lui laissèrent pas un instant de repos ; ce vêtement n'empêchait pas que, tout le long du chemin, on ne le reconnût pour un Européen : il n'avait donc rien gagné à se travestir ; d'ailleurs les nègres le regardaient d'un mauvais œil, parce que la haine qu'ils portent aux Maures leur inspirait de l'horreur pour un homme qui avait adopté leur habit. M. Mollieu se hâta donc de s'en débarrasser ; il envoya au Sénégal un domestique nègre qui l'accompagnait, et celui-ci le rejoignit, le 4 février, à Niakra, village du royaume de Cayor.

Ce pays était alors désolé par la tyrannie du



damel, son souverain. Ses soldats pillaient les villages, enlevaient les femmes, les enfans et les hommes pour les vendre : les malheureux nègres ne savaient où se réfugier.

Partout M. Mollien avait soin de mesurer la profondeur des puits, pour connaître les mouvemens du terrain; à Teïba, il observa pour la première fois une particularité qui le surprit beaucoup : dans tout l'espace compris entre le Sénégal et le Fouta-Toro, ce qui fait une distance de cinquante lieues, on ne rencontre aucune pierre à la surface du sol, et cependant il y en avait près des puits de Teïba, dont la profondeur est de soixante pieds : c'étaient des cailloux ferrugineux qu'on avait retirés de la terre en les creusant. L'eau de ces puits avait un goût ferrugineux qui la rendait désagréable à boire.

A Coqué, M. Mollien vit pour la première fois le baoba, le plus gros des arbres; il en mesura un dont le tronc avait quarante pieds de circonférence; dépouillé en ce moment de son feuillage, il ressemblait à une immense tour en bois. Le village de Coqué, placé sur la frontière des lolofs, est le passage continuel des Maures qui vont chercher de la gomme dans le pays de ces nègres; un grand nombre d'hommes de cette nation demeurent à Coqué; les rues sont encombrées par leurs chevaux et leurs bœufs.

Avant de partir de Coqué, M. Mollien alla remercier le chef de ce village du bon accueil qu'il avait reçu. Il était de bonne heure, tout le monde reposait encore, c'est pourquoi il ne fut pas inquiet par la foule dans les rues; mais, en approchant de la maison du chef, il ne remarqua pas sans effroi à peu près douze cents personnes rassemblées pour le saluer. Dès qu'on eut aperçu M. Mollien, on s'écria de toutes parts : « Voilà un blanc ! » C'était la première fois que ces nègres en voyaient un. Tout le monde se pressa autour du jeune voyageur; on criait : « Vive le blanc ! » Mais à ces clameurs flatteuses s'en joignaient d'alarmantes : « A bas le Nazaréen, s'écriaient les Maures. » La figure, les vêtemens, les souliers de M. Mollien étaient l'objet des observations malignes ou plaisantes de cette foule; elle augmentait tellement qu'elle lui causa des inquiétudes; il résolut donc de se retirer, à tout hasard, de sa position hasardeuse. Pressant son cheval, il se fraya un chemin au milieu de la multitude effrayée. Il arriva chez le chef; la foule, contenue un instant, vint l'y assaillir; le chef se retira dans une autre case; M. Mollien s'empressa de regagner à cheval son logis, où le chef lui envoya pour son dîner du couscous arrosé de beurre et assaisonné de tamarin.

Vers le milieu de la nuit les rugissemens de



deux lions répandirent l'effroi dans Coqué. De tous côtés on fermait les cases, les mères faisaient rentrer leurs enfans; la terreur était générale: cependant quelques hommes s'armèrent. Quand les lions se furent retirés, ce fut à qui se vanterait de ses prouesses contre ces animaux. M. Mollien avoue que leur cri fait éprouver un certain effroi.

Il fut donc singulièrement contrarié lorsque Boukari lui dit qu'il convenait de choisir la nuit pour voyager dans les forêts qui séparent le royaume de Cayor du pays du Bourb-Iolofs. Ce qu'il avait prévu arriva, ce fut avec une peine infinie que l'on retrouva la trace du chemin. Après avoir traversé les bois, et ensuite des plaines nues, on atteignit le village de Bahéna, situé dans le pays du Bourb-Iolofs.

La Cayor, que l'on avait quittée, s'étend le long de la côte, depuis Saint-Louis jusqu'à Rufisque, vis-à-vis Gorée. C'est un des plus riches pays compris entre le Sénégal et la Gambie. Le sol y est fertile en mil, coton et indigo; le bétail y abonde. Les Foulahs qui habitent cette contrée s'occupent beaucoup d'élever des bœufs et des moutons. Les Iolofs forment la plus grande partie de la population. C'est une belle race de nègres; ils sont tous d'une taille élevée; leurs formes et leurs traits ont beaucoup de régularité et de no-

blesse. Jadis le Cayor faisait partie de l'empire du Bourb-Iolofs; le gouverneur se révolta, prit le titre de damel et se rendit indépendant.

Le chef de Bahéna, selon la coutume invariable du pays, ne manqua pas de demander à M. Mollien le sujet de son voyage; celui-ci répondit qu'il allait chercher de l'or dans le Voulli. A Tiankra, les nègres qui n'avaient jamais vu de blanc examinèrent avec la plus grande attention chaque partie de ses vêtemens; ses fusils à deux coups excitèrent surtout leur admiration: « Nous ne sommes que des bêtes, s'écrièrent-ils dans leur enthousiasme. » La plupart des femmes ne le regardaient qu'avec une sorte d'horreur: la couleur de son visage leur causait le même effroi; cependant M. Mollien remarque que, parmi les Foulahs, il a rencontré souvent des hommes presque aussi blancs que lui.

Il avait évité de passer par Pampi, où résidait un des fils du Bourb-Iolofs; mais il n'avait pas fait cent pas, qu'une troupe d'hommes accourut pour lui annoncer que le prince voulait le voir; il fut impossible d'échapper à cet honneur. M. Mollien fut comblé de marques d'amitié par le prince, qui eut même recours aux instances pour le retenir près de lui pendant quelques jours, et qui poussa les égards jusqu'à lui tenir l'étrier pendant qu'il montait à cheval, puis le reconduisit



jusqu'à l'endroit où il avait laissé son bagage. Quatre grains de corail et quatre feuilles de tabac composèrent le présent offert par M. Mollien à ce prince qui, pendant tout le temps qu'ils restèrent ensemble, ne cessa de vanter sa libéralité.

M. Mollien observe que, le 12 février, le temps, très-froid depuis plusieurs jours, lui fit éprouver qu'en Afrique cet état de la température est plus à craindre que la chaleur. Une transpiration arrêtée lui causa une fièvre violente qui l'obligea de séjourner à Tioën. Sans médecins, sans médicaments, il remit à la Providence le soin de le sauver. Quelques bouteilles d'infusion de tamarin apaisèrent les accès de la maladie. Ses hôtes prirent bien soin de lui. Le lendemain il put continuer sa route, et voulut marcher droit à l'est. Alors Boukari et son hôte le conjurèrent ne pas prendre une route où sa vie courrait trop de dangers. Touché de l'intérêt que ces braves gens lui témoignaient, il marcha au nord-est pour aller demander une escorte au Bourb-Iolofs. Il évita d'entrer dans plusieurs petits villages où il n'y avait pas de marabouts; en général, il n'entraît guère que dans les lieux où il y avait des nègres mahométans, parce que ceux-ci sont moins adonnés que les païens au pillage et à l'ivrognerie.

Pacour, où M. Mollien coucha le soir, est un des plus beaux villages qu'il ait rencontrés. En-

touré de haies vives élaguées avec soin, ombragé par un petit bois de mimosa disposés à peu près en quinconce, il ressemble à un joli parc de plaisance renfermant des chaumières.

En sortant des forêts, on aperçut Ouakrore, résidence du Bourb-Iolofs. Ce prince, prévenu de l'arrivée de M. Mollien, le reçut assez bien, le questionna sur le motif de son voyage, et quand il apprit qu'il allait dans le Voulli: « Ton pays est donc dépourvu d'or, s'écria-t-il? Tu veux un guide, tu l'auras demain. » Les visites qu'un voyageur européen rend à un potentat africain, sont d'autant plus ennuyeuses, qu'il existe chez eux un cérémonial auquel il faut se soumettre, et dont plus d'une fois l'amour-propre se trouve blessé.

Dans la dernière audience que M. Mollien obtint du monarque noir, il l'appela mon père, celui-ci en fut si flatté, qu'il chargea un de ses esclaves d'accompagner les voyageurs jusqu'à Medina, et de dire au chef de ce village de leur fournir un guide jusque dans le pays du Fouta-Toro. Durant son séjour à Medina, M. Mollien mena lui-même son cheval et son âne aux puits qui sont à une certaine distance du village. Sa présence inattendue dispersa les troupeaux et les bergers occupés à les abreuver. Son hôte qui l'avait accompagné, rappela les fuyards. « Aussitôt, dit le voya-



geur, je me vis entouré d'une foule de Foulahs pasteurs. Ces peuples nomades, habitués à errer dans les bois, paraissaient stupéfaits de me voir; chaque mouvement que je faisais faire à mon cheval les mettait en fuite. »

Les puits étaient au milieu d'un bocage ombragés par des tamariniers, des baobas et d'autres arbres dont le feuillage touffu interceptait les rayons du soleil. On place, avec raison, les puits assez loin des villages, car s'ils en étaient proches, les habitans détruiraient les arbres qui sont une des causes de l'abondance des eaux, par l'humidité qu'ils entretiennent dans le terrain. C'est peut-être pour avoir coupé anciennement ces arbres précieux, qu'on a été obligé d'éloigner les puits des habitations.

L'étonnement des Foulahs de Medina fut extrême à la vue de M. Mollien. Répandus dans la plupart des états nègres, ils s'occupent uniquement du soin des troupeaux; ils habitent ordinairement les forêts où ils se retirent dans des huttes qu'ils se construisent avec des branches d'arbres sur lesquelles ils jettent de la paille. Ceux du pays du Bourb-Iolofs ont de longs cheveux un peu laineux; leurs traits ressemblent aux nôtres, surtout parmi ceux qui sont d'une couleur cuivrée; leurs lèvres sont un peu plus épaisses. Les femmes, jolies dans leur jeunesse, deviennent horribles et

dégoûtantes lorsqu'elles ont eu des enfans. Les jeunes garçons sont en général d'une jolie figure. Les hommes portent une culotte qui va jusqu'aux genoux, une pagne sur les épaules, des boucles d'oreilles et des colliers de verroterie. Tous sont païens et haïssent cordialement les musulmans.

M. Mollien quitta Medina le 19 février, et fit route avec une caravane; on entra le lendemain dans la Mandingue ou forêt qui sépare le pays du Bourb-Iolofs du Fouta-Toro. La caravane était composée de soixante personnes, parmi lesquelles se trouvaient des femmes et des enfans. M. Mollien était à l'arrière-garde. Le 22, après une marche pénible, forcée et périlleuse, on atteignit Bala, premier village du Fouta-Toro. Le pays, à mesure que l'on avançait, était fertile et bien cultivé, on y voyait peu de bois. Au-delà de Galoé il change. De vastes plaines sablonneuses et incultes se prolongent jusqu'à Diaba, village éloigné d'un quart de lieue au sud de la Saldé, rivière qui va se jeter dans le Sénégal. Le chef de Diaba invita les compagnons de voyages de M. Mollien à partager son dîner; il essaya de s'excuser de ne pas appeler le blanc à sa table, en disant que les mets apprêtés pour le goût des nègres ne lui conviendraient pas; le véritable motif était que, zélé musulman, il eût cru se souiller en mangeant avec un chrétien.

Mamadou, almamy ou chef du Fouta-Toro,



qui était à Sedo, où M. Mollien arriva le 25, l'accueillit avec bienveillance, et lui promit de faire punir des coquins qui s'étaient servis du nom de l'autorité pour le vexer un instant sur la route, en le forçant de retourner à Diaba. Grâce à sa fermeté et à l'intervention d'un de ses compagnons de voyage, M. Mollien avait déjoué le complot de ces brigands.

Au village d'Ogo, M. Mollien fut très-surpris d'entendre le chef du village lui dire en français : Bonjour, monsieur; puis il ajouta en iolof, voici votre maison; on aura soin de vous, et vous ne manquerez de rien. M. Mollien fut enchanté des manières affables de ce nègre qui poussa ses attentions jusqu'à le conduire à un quart de lieue au-delà de son village.

Depuis Sedo, M. Mollien avait cheminé au sud-est; depuis Seliabambi, où il était le 6 mars, il fit route au sud. Les plaines des environs sont infestées d'hyènes. Du reste ces plaines sont couvertes de villages rapprochés les uns des autres. Le lendemain il se dirigeait vers Banaï, lorsque le chef de ce village le fit arrêter, en prétendant que ce blanc et ses compagnons déguisaient le but de leur voyage... J'ai vu Almamy, répliqua M. Mollien : il m'a permis de traverser ses états. Pourquoi ne t'a-t-il pas donné une lettre? reprit le nègre. Il fut décidé, après un long pourparler,

que Boucari monterait à cheval, et se rendrait près d'Almamy. Celui-ci fit dire au blanc de venir en personne : M. Mollien obéit, retourna sur ses pas, et trouva Almamy dans le village de Dandialy. Son entrevue avec ce chef ne fut pas si affectueuse que la première. Cependant il finit par obtenir un passeport en forme, et continua tranquillement sa route.

M. Mollien profita de son séjour à Canel, bourg voisin de Dandialy, et situé dans un paysage charmant, pour aller voir une mine de fer éloignée seulement d'une lieue dans des montagnes à l'ouest. Ayant pris pour guide un marabout du lieu, il traversa d'abord un terrain assez bien cultivé, puis arriva dans un endroit entièrement inculte, et couvert de pierres ferrugineuses. De chaque côté les champs avaient été inondés par les torrens descendus des montagnes; ils annonçaient une grande fertilité, des gommiers épars s'étendaient jusqu'au pied des hauteurs.

La montagne la plus élevée était très-rapide; ses flancs n'offraient qu'une masse de pierres ferrugineuses et non adhérentes les unes aux autres; par conséquent elles glissaient facilement. Des rochers de couleur blanche et à sommets arrondis sortaient à diverses distances du milieu de ces pierres. M. Mollien escalada la montagne : parvenu au sommet, il découvrit une immense



étendue de pays. De la base partait une chaîne qui allait au sud-est. Un seul baobab croissait au milieu de la plaine. Le marabout voyant M. Mollien regarder avec beaucoup d'attention les pierres dont le sol était couvert, fit avec son poignard un trou dans une terre grisâtre, qui, posée sous la première couche des pierres, semble mêlée de cendres. Il en tira des cailloux jaunâtres, en disant qu'en les faisant fondre dans le fourneau, elles donnaient un fer excellent.

Lorsque M. Mollien se fut mis en règle envers l'autorité africaine, il continua sa route au sud. Après avoir traversé un pays brûlant, qui cependant paraissait fertile, il vit les usines où l'on affinait le fer. Ce métal est si malléable qu'au lieu de fondre leurs chaudières, les nègres les battent sur l'enclume; il est en même temps si abondant, que dans les pays de l'intérieur, ils n'en emploient pas d'autre.

Pressé d'arriver aux frontières du Fouta-Toro, M. Mollien pressait la marche de la caravane, et malgré la chaleur, il cheminait pendant le jour. Il se préservait de l'ardeur du soleil en s'enveloppant d'une grosse couverture de laine : ce moyen lui avait été indiqué par un nègre, et il s'en trouvait fort bien. Il arriva le 14 mars à Dendoudé-Tiali, dernier village du Fouta-Toro, du côté du Bondou. Il est ainsi appelé, parce que dans son

voisinage se trouve un étang (*tiali* en foulah). Lorsque les pluies le grossissent, ses eaux débordent d'un côté dans la Gambie, de l'autre dans le Sénégal; alors les pirogues de la Gambie le remontent jusqu'à Dendoulé; c'est le point le plus haut où elles puissent aller. Cette communication du Sénégal et de la Gambie est nommée *Nerico* sur les cartes.

Dès que M. Mollien eut mis le pied sur le territoire du Bondou à Bokékillé, il rendit grâce à Dieu d'avoir échappé aux dangers qui le menaçaient sans cesse dans le Fouta-Toro. La chaleur qu'il éprouva dans ce village était excessive. « On serait tenté de croire dans ces contrées brûlantes, observe-t-il, que l'on a constamment la fièvre. Il m'était impossible vers trois heures après-midi d'empoigner le canon de mon fusil. »

Le Fouta-Toro est un des plus grands états de l'Afrique occidentale. La fécondité de son sol procure à ses habitans des richesses considérables. Les terres situées le long des nombreuses rivières qui l'arrosent, sont d'une fertilité extrême : on les cultive avec beaucoup de soin; en revanche on néglige les plantations d'arbres. La température est brûlante; à midi, le thermomètre à l'ombre monte souvent à 32 degrés.

La population est considérable et composée principalement de Foulahs. Leur gouvernement



est une espèce d'oligarchie théocratique. Quand les chefs sont mécontents de l'Almamy, ils le forcent à se démettre, et lui donnent un successeur.

Il existe dans le Fouta-Toro une espèce de franc-maçonnerie dont le but n'a jamais été dévoilé; on ne parvient à y être admis qu'après avoir subi des épreuves. Les initiés remplissent dans les villages les fonctions de devins.

Les habits de M. Mollien étaient tombés en lambeaux; Boukari lui façonna un vêtement complet à la manière des nègres: cet habillement ample, en préservant mieux le voyageur de la chaleur du jour, le mettait moins en butte à la risée des nègres.

L'on s'était arrêté dans une prairie délicieuse où des arbres touffus entretenaient une fraîcheur constante; M. Mollien regrettait que la nature n'eût pas multiplié davantage ces grands végétaux en Afrique; cependant les habitans de Bokékillé lui dirent que ce lieu, qui lui paraissait si agréable, était très-dangereux, à cause du grand nombre de serpens que l'humidité y attirait. Ces reptiles sont d'une force et d'une grosseur prodigieuse, puisqu'ils dévorent les hommes et les bœufs: ils doivent être du genre du boa. M. Mollien vit plusieurs fusils couverts de leurs peaux.

Le Bondou souffrait de la disette; cependant

les Iolofs, habitans de ce pays, accueillirent amicalement M. Mollien; ils n'étaient pas importants comme les Foulahs: moins civilisés que ceux-ci, ils semblent moins corrompus et plus humains. Le 19 mars on traversa un pays montagneux où l'on marcha long-temps sans voir d'habitations. On chemina ensuite dans des bois; puis l'on entra dans le Fouta-Diallon, après avoir quitté Maramasitta.

Les voyageurs marchaient avec une caravane de cinquante marchands foulahs, habitans du Fouta-Diallon, qui portaient sur leur tête, dans des paniers oblongs, du coton et des pagnes: ils avaient acheté ces choses dans le Bondou, en échange de poudre d'or, d'ânes, de bœufs et de chèvres.

A peine on était dans les bois situés sur les confins du Bondou et du Fouta-Toro, on entendit dans les herbes, sous les arbres, à deux cents pas de distance, le bruit d'une troupe d'éléphans. On ne se souciait pas de se rencontrer avec ces créatures colossales, et l'on hâta le pas. Dans plusieurs endroits les chemins étaient impraticables, à cause des larges trous que l'empreinte du pied de ces animaux y avait laissés.

Le 26 à midi, on avait à droite la route du Tenda, et à gauche celle du Dentilia. Des torrens nombreux interrompaient fréquemment la



marche de la caravane; leurs rives, composées de roches ferrugineuses, étaient si escarpées qu'elles formaient de véritables précipices où l'on avait une peine infinie à faire descendre les ânes. Plus loin on entra dans un bois de bambous, dont la hauteur surpassait celle des plus grands arbres: c'était les premiers que l'on voyait.

On aperçut, à une grande distance dans le sud-est, les montagnes de Badou qui élevaient leurs sommets jusque dans les nues. Les fatigues de la caravane étaient incroyables, à cause de l'escarpement et de l'âpreté des rochers que l'on gravissait: l'on n'avancait qu'avec beaucoup de difficulté; mais combien M. Mollien fut dédommagé de ses peines, lorsqu'il aperçut devant lui la Gambie. Les nègres lui donnent en cet endroit le nom de *Ba-Diman*; sa largeur égalait celle de la Seine à Paris au pont des Arts; ses bords, peu élevés, étaient roides; une verdure charmante, sous ce climat brûlant, tapissait les plaines que ce fleuve traversait; ses eaux limpides produisaient en roulant sur les rochers un bruit semblable à celui de la mer qui se brise sur ses rivages. Les voyageurs n'avaient de l'eau que jusqu'aux genoux, mais le lit du fleuve était rempli de cailloux aigus, de sorte que M. Mollien fut obligé d'y marcher avec ses souliers pour n'avoir pas ses pieds en sang.

Arrivés sur le territoire du Fouta-Diallon, les voyageurs gravirent sur de hautes montagnes. « Quelles tristes réflexions vinrent affliger mon esprit, s'écrie M. Mollien, lorsque du sommet de ces hauteurs je découvris une étendue considérable de pays entièrement hérissée de montagnes rocailleuses dont la crête se perdait dans les nuages, et que séparaient des précipices affreux; partout l'image de la désolation; quelques prairies, situées au pied de ces monts escarpés, rompaient çà et là cette triste uniformité. Le pays plat, où nous descendîmes ensuite, presque toujours inondé par les torrens qui descendent des montagnes, paraît fertile, car il est couvert d'une belle verdure: elle repose agréablement les yeux fatigués de la vue des montagnes arides. Le premier lieu habité par des humains qui s'offrit à nous fut Cacagné. Le chef de ce village nous reçut chez lui, et cette première marque d'hospitalité fut d'un heureux augure. »

La chaleur est étouffante dans cet endroit, parce que les montagnes qui l'entourent de tous côtés mettent obstacle à la libre circulation de l'air. M. Mollien passa la journée à composer des grisgris que les habitans venaient lui demander pour avoir des richesses aussi considérables que celles des blancs. Les uns le payaient avec du lait, les autres avec du miel. Il fut aussi consulté



pour savoir à quelle partie du corps il était le plus avantageux de les attacher. Boukari, de son côté, était très-occupé à la même besogne.

On voyagea ensuite dans un pays très-inégal. A Nibel, Ali, iman, ou chef du village, déclara que M. Mollien n'en partirait que lorsqu'on saurait positivement si le roi voulait le voir ou le renvoyer. Ce magistrat se laissa fléchir par un présent. Boubou, marchand d'esclaves, qui avait voyagé avec M. Mollien depuis Maramasitta, prit son parti en cette occasion, et ensuite lui promit de l'accompagner. Ali remit à M. Mollien une lettre de recommandation adressée aux anciens de Timbou, ville capitale du pays.

La route continuait à passer dans un pays très-inégal. Le 2 avril on vint coucher à Kanta, village situé au pied de la cime des monts Tangué ou Badou. Elle est si haute que, vue d'en bas, les arbres qui la couvraient ressemblaient à de grandes herbes. Leur sommet est surmonté d'un pic souvent enveloppé de nuages. Cette chaîne forme une barrière naturelle qui met le Fouta-Diallon à l'abri de ses ennemis du côté du nord. L'air était si froid sur le sommet du Tangué, que M. Mollien cherchait avec empressement un endroit exposé aux rayons du soleil pour s'y asseoir. Dans la saison des pluies, des nuées se rassemblent autour de ces cimes; le tonnerre ne cesse

de s'y faire entendre, et des déluges de pluies inondent les pays qui sont situés au-dessous.

Dans un vallon couvert d'arbres où l'on descendit ensuite, se trouve la source de la Coumba, qui jaillit du milieu de rochers de granit; après avoir serpenté au milieu des montagnes, cette rivière coule à l'ouest pour se joindre au Rio-Grande.

Depuis un certain temps, M. Mollien sentait sa santé s'affaiblir; les marches continuelles et pénibles qu'il était obligé de faire à pied, le changement de température et de nourriture, la privation absolue d'alimens auxquels l'estomac d'un Européen est accoutumé, avaient altéré ses forces; il s'en apercevait avec chagrin, cependant il ne perdait pas courage.

On arriva le 7 avril à Bandeïa, où demeurait Boubou; M. Mollien laissa chez ce nègre son cheval, qui était si exténué de fatigue qu'il n'avait plus la force de manger. Abdoul, chef du village, témoigna un vif intérêt à M. Mollien, et lui promit un guide. Des femmes qui arrivaient de tous les villages voisins, vinrent lui rendre visite. Avant d'entrer dans sa case, elles s'agenouillaient à sa porte, saluant les personnes qui se trouvaient dans l'intérieur; elles restaient là jusqu'à ce qu'il leur permit d'entrer: d'ailleurs elles ne voulaient s'asseoir que sur le sable. L'une d'elles lui donna



en paiement d'un grisgris une douzaine d'oranges.

Ali, le guide que M. Mollien avait pris à Bandedia, lui promit de le mener aux sources de la Gambie et du Rio-Grande. Le voyageur hâta sa marche le plus qu'il pouvait, car une immense colonne de sable, dont le sommet touchait aux nues, avait parcouru l'horizon dans la journée : c'était un indice infallible de l'arrivée prochaine des pluies, qui dans ces contrées intérieures durent six mois.

Le 12 avril, Ali, prenant un chemin détourné dans les monts Badet qui sont très-hauts, conduisit M. Mollien à un de leurs sommets ; il était entièrement découvert, de sorte que l'on apercevait distinctement en bas deux bouquets d'arbres ; l'un cachait les sources de la Gambie (*diman*), l'autre celles du Rio-Grande (*comba*). Il fallut prendre des précautions pour descendre jusque là, parce que si les habitans des villages voisins, se fussent doutés de l'intention du voyageur blanc de visiter ces sources, ils se fussent peut-être défaits de lui pour l'en empêcher, supposant qu'un pareil dessein ne pouvait être inspiré que par le désir de s'emparer du pays. L'inquiétude d'Ali, en marchant vers le bas de la montagne, était extrême. Enfin l'on arriva dans un beau vallon ; à droite et à gauche la vue se portait sur de petits villages, bâtis sur le pen-

chant des côteaux. Le sol était couvert d'herbes hautes et touffues, mais desséchées ; on n'y apercevait pas un seul caillou. M. Mollien entra d'abord dans le bouquet d'arbres antiques, qui couvre la source du Rio-Grande : il jaillit en bouillonnant du sein de la terre, et coule au nord-nord-est en coulant sur des rochers. Ali lui dit que dans la saison des pluies, deux ravines alors à sec creusées dans le côteau voisin, et dont l'extrémité aboutit à la source, y conduisaient deux torrens qui la grossissaient. A quelques lieues du point où il sort de terre, le Rio-Grande, changeant la direction de son cours, coule à l'ouest, mais il est déjà hors du vallon.

Marchant ensuite au sud-sud-ouest, dans la même prairie, Ali frappa tout à coup du pied, et le terrain retentit d'une manière effrayante. Ladessous, dit-il au voyageur, sont les réservoirs des deux rivières ; le bruit que tu entends vient de ce qu'ils sont vides. Après avoir parcouru treize-cents pas, M. Mollien pénétra dans le bois qui cachait la source de la Gambie, elle était alors comme l'autre peu abondante, elle coule de dessous une espèce de voûte et forme deux branches, dont l'une ne va qu'à peu de distance, l'autre se dirige au sud-sud-est. En sortant du bois, et même à six cents pas plus loin, elle n'a que trois pieds de largeur. Ces sources sont situées : savoir, celles



de la Gambie à  $10^{\circ} 36'$  de latitude nord et  $13^{\circ} 38'$  de longitude ouest, et celles du Rio-Grande à  $10^{\circ} 37'$  nord et  $13^{\circ} 38'$  ouest.

M. Mollien se hâta de rejoindre Boukari, qui l'attendait avec une impatience mêlée d'inquiétude; le vallon où sont les sources forme une espèce d'entonnoir, n'ayant d'autre issue que les gorges par lesquelles les rivières sortent. Les bois qui les couvrent sont respectés, parce que les nègres croient qu'ils sont habités par des esprits. Leur respect pour ces lieux va si loin, qu'ils se gardent bien d'y porter leurs pas.

De crainte d'éveiller les soupçons des habitans du voisinage, les voyageurs se hâtèrent de quitter le village où ils avaient fait halte, et marchant au sud, arrivèrent bientôt sur les bords de la Gambie. Ils traversèrent ensuite un pays bien cultivé, et le 14, arrivèrent à Lefoura, grand village. De là jusqu'à Timbo, la campagne est couverte d'orangers, de papaiers, et de bananiers.

Le 17, M. Mollien partit de Courbari avec l'intrépide Ali, pour les sources de la Falemé; elle est, comme celles de la Gambie et du Rio-Grande, dans un vallon en entonnoir, entre des montagnes qui renferment des mines de fer. La Falemé va au nord dans le Dentilia, sa source est à  $10^{\circ} 14'$  nord et  $15^{\circ} 20'$  ouest.

Ce fut le 20, que M. Mollien, après avoir passé

la Sama, qui se jette dans le Sénégal, aperçut Timbou, situé au pied d'une haute montagne. Il traversa une plaine immense, et entra dans cette ville par une allée de bananiers. Abdoulaï, simple marabout, qui gouvernait la capitale pendant l'absence du roi, donna ordre à un tisserand, esclave de ce prince, de loger les voyageurs. Ce vieillard refusa d'abord de les recevoir, à cause de la grande disette qui régna à Timbou; ensuite il consentit à leur donner asile, fort heureusement pour eux, car il plut à torrens. C'était le prélude de la saison des pluies.

Le lendemain, on vint annoncer aux voyageurs qu'ils ne pourraient partir de Timbou, qu'après le retour du roi, qui ne devait avoir lieu que dans vingt-cinq jours. C'était un ordre de rester six mois dans cette capitale, car durant la saison des pluies il est presque impossible de voyager dans un pays où les ruisseaux deviennent de larges rivières. M. Mollien, pour sortir d'embarras, alla chez Abdoulaï, qui lui demanda le sujet de son voyage. « Je suis venu pour saluer ton puissant roi, répondit M. Mollien, et lui offrir mon fusil en présent. » Il ajouta que le gouverneur de Saint-Louis, désirant que les sujets de ce monarque pussent donner plus d'activité à leurs liaisons avec l'établissement français, lui avait donné ordre de venir à Timbou; il finit par offrir deux mains de



papier au marabout. Celui-ci donna des éloges au but du voyage ; et vanta la magnificence du présent destiné au roi.

M. Mollien avait manifesté le désir de partir promptement , Abdoulaï lui fit don , au nom de ses concitoyens , de deux sacs de riz , et lui remit une lettre pour le gouverneur du Sénégal.

M. Mollien partit le 22.

Timbou peut contenir 9,000 âmes. On y voit une grande mosquée et trois forts , dans l'un desquels se trouve le palais du roi. Ce sont cinq grandes cases régulièrement bâties ; les fortifications sont en terre et tombent en ruines ; en plusieurs endroits on y a percé des meurtrières. Une partie de la population était absente avec le roi. Les habitans sont riches. Les femmes ont des manilles en argent , de larges boucles d'oreille en or , et sont vêtues en pagnes de Guinée , ce qui est l'indice d'un grand luxe chez les Africains. Timbou est une ville de guerre , et par conséquent peu commerçante. Les cases sont bâties avec goût ; les cours sont plantées de bananiers et de papayers. Les femmes , comme toutes celles des villes , sont très-hardies ; sans cesse elles importunent les étrangers de leurs demandes , ou bien les tourmentent par leurs plaisanteries.

On a conservé à Timbou le souvenir du voyage de Watt et Winterbottom ; on dit à M. Mollien

que ces deux Anglais étaient arrivés déguisés en scherifs.

Après son départ de Timbou , M. Mollien s'occupa de réaliser son projet de visiter la source du Sénégal. Il fit route à l'ouest. Le 26 avril , ayant traversé une plaine fertile arrosée par ce fleuve , il le passa , ensuite il gravit sur une montagne très-escarpée. Arrivé avec ses compagnons à une certaine hauteur , Ali montra sur la gauche un bouquet d'arbres touffus. M. Mollien y parvint en se laissant glisser avec Boukari le long de la montagne ; étant entré dans le bois , il traversa le Sénégal , dont la largeur pouvait être de quatre pieds ; il le remonta , et aperçut l'un au-dessus de l'autre , deux bassins d'où l'eau sortait en bouillonnant , et plus haut un troisième qui n'était qu'humide , de même que la rigole qui aboutissait au bassin placé immédiatement au-dessous. Ces trois sources sont situées vers le milieu du flanc de la montagne , à 10° 6' nord , et 15° 59' ouest. Pendant la saison des pluies , deux grandes mares qui se trouvent à égale distance au-dessus de la source supérieure , lui apportent le tribut de leurs eaux par deux canaux profonds. Le Sénégal , appelé Ba-Léo (fleuve noir) en foulah , Bafing qui a la même signification en mandingue , Foura , (le fleuve) , coule d'abord du nord au sud , passe



à peu de distance au sud de Timbou , et se dirige ensuite à l'ouest.

Les lieux que les voyageurs avaient parcourus en allant à Timbou , avaient bien changé d'aspect depuis la chute des pluies. Tout le pays plat était inondé ; ils n'avançaient qu'à pas lents , étant obligés de porter leurs provisions sur leurs épaules.

Le 30 avril Ali quitta M. Mollien , que cette séparation chagrina beaucoup , car ni lui ni Boukari ne connaissaient les chemins. M. Mollien eut beaucoup de peine à trouver de nouveaux guides. Enfin le 2 mai il atteignit Bandeïa. Deux jours après , un coup de tonnerre annonça l'arrivée des grandes pluies ; on apercevait dans l'est comme un brouillard épais qui dérobait la vue des plus hautes montagnes. « L'orage s'approchait , dit le voyageur , la masse d'eau qui s'avancait , poussée par le courant d'air , était prodigieuse ; mais sa marche était lente. J'eus l'effrayant spectacle d'un déluge , des torrens de pluie tombaient de toutes parts. La grêle vint augmenter l'horreur de cette scène ; elle faisait pousser par sa chute des gémissemens aux bestiaux qui ne savaient où se réfugier ; en un instant la terre fut couverte d'eau. L'humidité causée par ces nappes d'eau qui se succèdent , presque sans interruption pendant six mois , est le plus grand obstacle qui s'oppose aux

progrès des Européens en Afrique , par les maladies qu'elle développe chez eux. »

Le désir de vendre son cheval et la nécessité de se procurer un guide , obligeaient M. Mollien de séjourner à Bandeïa. L'ennui que produisit chez lui ce séjour forcé , joint à l'humidité excessive de sa case , lui donna un violent accès de fièvre , qui en peu de jours , fut suivi d'une dyssenterie. Jamais il ne s'était trouvé si mal ; il écrivit ses dernières volontés. Boukari fondant en larmes , lui prodiguait les soins les plus affectueux et l'exhortait à prendre courage. Les nègres lui apportaient des médicamens à leur manière , plus remarquables par leur bizarrerie que par leur efficacité. Au moment où il se croyait près d'échapper à ses maux , Boubou , le nègre chez lequel il logeait , essaya de l'empoisonner , et poussa la scélératesse jusqu'à défendre de lui rien donner à manger ; l'avidité le poussait à commettre ce crime ; il voulait s'approprier le bagage de son hôte.

Une négresse bienfaisante méprisa les menaces de Boubou , et chaque jour partagea son modeste repas avec les deux voyageurs. Boubou tenta même d'assassiner M. Mollien qui n'eut plus d'autre moyen de sauver sa vie , que d'abandonner un lieu si funeste. Il partit donc de Bandeïa , le 6 juin , sous la conduite d'Ali qu'il avait de nouveau engagé par la promesse d'une forte récompense ; sa



faiblesse extrême l'obligea de voyager sur son âne; Boukari le soutenait; son cheval blessé les suivait.

Il s'était mis en route avant le lever du soleil. Arrivés sur les bords de la rivière de Bandaïa, les deux voyageurs cherchaient un gué, lorsqu'ils virent arriver Boubou et Abdoul qui se faisait fausement passer pour le chef du village. Pour ne pas perdre en vains débats un temps précieux, M. Mollien fit présent à ce dernier de son cheval, et revint au village attendre une occasion plus favorable pour s'échapper. Ali, dévoré par un noir chagrin que causait la perfidie de sa maîtresse, n'était plus en état de servir de guide. Saadou lui succéda. Le 11 juin, aidé de Boukari, il parvint à placer M. Mollien sur son âne, et la petite troupe marcha jusqu'à un hameau dans lequel Saadou avait des propriétés. A peine M. Mollien était assis dans la case, qu'il aperçut Boubou qui revenait de Labè. Bientôt Abdoul parut aussi. Après une explication très-vive de la part de M. Mollien, ces deux nègres s'en allèrent. Saadou découvrit alors au voyageur qu'Abdoul son frère, n'était chef de Bandaïa que provisoirement; Boubou était un scélérat qui avait capté sa confiance; l'autorité appartenait à Mamadou, un autre de ses frères, absent pour le moment. Le lendemain Boubou revint avec Abdoul. Les réclamations

que le premier élevait contre M. Mollien, furent remises à la décision de Mousa, frère du chef de Labè qui se trouvait dans le hameau. Mousa, auquel M. Mollien fit un beau présent, prononça une décision en sa faveur. Boubou et Abdoul s'en allèrent tout honteux, M. Mollien en fut débarrassé.

Echappé aux pièges qu'on lui avait tendus, M. Mollien partit le 14 juin; ce ne fut pas sans peine que les voyageurs franchirent les montagnes qui entourent Bourré; leur sommet était caché dans les nuages, on avait de la peine à y respirer. Les pluies n'étaient pas encore tombées dans la plaine de Pallalé que l'on traversa ensuite; dans cette partie du Fouta-Diallon, les nègres placent leurs habitations sur l'extrémité des monts les plus hauts et les plus escarpés. C'est avec surprise que l'on aperçoit des troupeaux et des maisons sur la pointe des rochers où les oiseaux seuls semblent pouvoir se fixer. On entendait le cri des grands singes dans les forêts de ces montagnes, ils y sont très-communs et très-farouchés.

Bientôt les orages commencèrent dans cette partie du pays. Le 19 on traversa le Bentala qui se jette dans le Rio-Grande, et les voyageurs avaient de l'eau jusqu'au menton; il fallait soutenir M. Mollien. Le village de Bentala est ha-



bité par des Serracolets. Leur conduite envers M. Mollien justifia la réputation d'hospitalité dont ils jouissent. Il s'arrêta deux jours chez eux pour rétablir un peu ses forces que ruinaient de plus en plus l'humidité de l'atmosphère et la maladie.

Le 21 M. Mollien arriva au pied d'une chaîne de montagnes qui court du sud au nord, et qui sépare le Fouta-Diallon du Tenda, pays qui est sous sa dépendance. Les montagnes qui couvrent dans toute son étendue le premier de ces pays, forment le second plateau en allant des bords de la mer à l'est, sont riches en fer, et renferment les sources de plusieurs rivières. On peut les considérer comme les anneaux d'une chaîne beaucoup plus haute qui est située au sud-est, et dont les cimes, suivant le rapport des nègres, sont constamment couvertes d'un chapeau blanc, ce qui probablement ne peut s'entendre que de la neige.

Dans ce pays l'air est froid depuis le lever du soleil jusqu'à sept heures du matin; le vent d'est embrase l'atmosphère à midi; le vent d'ouest vient le rafraîchir à deux heures. Il y a des lions, des panthères et des hyènes; ces animaux féroces y sont peu nombreux, M. Mollien n'en vit aucun. Les éléphants y sont rares, les cerfs et les gazelles s'y montrent plus fréquemment. Les singes sont couverts d'une crinière épaisse, et hideux; quel-

ques-uns ont le dos roux et le ventre blanc. Les bœufs, quoique communs, ne peuvent être d'une grande utilité dans une contrée où les herbes sont desséchées la moitié de l'année, et en général peu substantielles; aussi les vaches y donnent peu de lait. L'âne est un objet de curiosité, ce serait cependant la bête de somme qui conviendrait le mieux. On y voit beaucoup de chèvres, il y a peu de moutons et de chevaux. Il est difficile d'estimer la population de ce pays, parce qu'elle vit dispersée dans les bois; tout fait supposer qu'elle est assez considérable. On ne peut voyager qu'à pied, et en se munissant d'un guide sûr. On est souvent exposé à souffrir de la faim; du reste, on ne manque jamais d'eau, et l'on voyage à l'ombre.

Les habitans aborigènes du Fouta-Diallon sont les Djallonkès, peuple d'une couleur un peu rougeâtre, qui vit de préférence dans les montagnes. Il a les traits du visage grossiers; les femmes, presque toutes laides, aiment beaucoup les ornemens. Le langage des Djallonkès est très-dur et difficile à prononcer.

Les Foulahs s'étant emparés du pays, s'unirent par des mariages avec les Djallonkès; leurs enfans l'occupent actuellement. Il en est résulté une race généralement laide. L'homme du Fouta-Diallon a le regard féroce comme celui du tigre,



le nez épaté, les dents gâtées, la taille courte. Ses vêtemens qui tombent en lambeaux, et l'arrangement de ses cheveux, naturellement assez longs, qu'il divise en petites tresses, lui donnent un air farouche, capable d'effrayer le voyageur. Il n'est cependant pas cruel, mais extrêmement susceptible : la moindre chose le choque et l'irrite, il laisse rarement une injustice impunie; aussi les révolutions sont-elles fréquentes à Timbou; souvent elles entraînent la mort du souverain.

Le fanatisme va chez ces Foulahs jusqu'à la fureur : à chaque instant ils tirent leur poignard, et le regardant avec colère : « Je t'enfoncerai dans le cœur d'un païen, s'écrient-ils. » D'ailleurs ils sont laborieux, sobres et très-polis, sérieux quelquefois jusqu'à la mélancolie. Ils sont très-adroits, très-industrieux et très-propres. Ils ont du goût pour les expéditions lointaines.

Les femmes n'ont pas de jolis traits; il y en a peu bien faites; l'effronterie défigure celles qui sont belles.

Une chose remarquable dans ce pays sont les rumbdés : chaque village, ou plusieurs habitans d'un village, rassemblent leurs esclaves, en leur enjoignant de se bâtir des cases voisines les unes des autres; leur réunion s'appelle *rumbdé*. Ces esclaves ont un chef choisi parmi eux; les enfans, s'ils en sont dignes, lui succèdent. Ces esclaves,

qui ne le sont réellement que de nom, labourent les champs de leurs maîtres, et, lorsqu'ils voyagent, les suivent pour porter leurs fardeaux. Jamais on ne les vend quand ils sont parvenus à un âge un peu avancé ou qu'ils sont nés dans le pays; agir différemment, ce serait causer la désertion de tout le rumbdé; l'esclave qui se conduit mal est livré au maître par ses camarades, pour être vendu.

Le 22 juin, les voyageurs franchirent les montagnes du Tenda : c'est un petit pays assez haut; il forme la première terrasse par laquelle on descend du Fouta-Diallon vers les plaines arrosées par le Rio-Grande. Le lendemain Saadou fit ses adieux à M. Mollien, qui bientôt traversa le Rio-Grande. Les voyageurs eurent beaucoup de peine à se procurer des provisions, parce que les nègres faisaient alors leurs semailles, auxquelles ils employaient tout le grain qui leur restait, se contentant de quelques racines pour leur nourriture. Le corail et l'ambre n'ayant presque aucune valeur chez ces peuples, il fallut, pour acheter des subsistances, vendre le chapeau et la tunique de Boukari.

Les voyageurs se dirigeaient au nord-ouest, en avançant dans les plaines immenses du Tenda-Maié, pays peu connu, qui est renfermé dans un coude que forme le Rio-Grande, et très-fertile.



Malheureusement les bras y manquent; cependant les habitans, quoique peu nombreux, sont assez laborieux; ils sont d'ailleurs doux, insoucians et peu hospitaliers, à cause de leur pauvreté. Ils ont généralement de l'attachement et même de la considération pour les blancs, par suite de leurs rapports avec les établissemens portugais de cette partie de l'Afrique. Les pluies n'y durent que cinq mois. Les bois renferment de beaux arbres, notamment le benten, espèce de fromager, avec le tronc duquel on construit ces pirogues immenses de la Gambie, qui portent jusqu'à trente personnes. Le palmier-tir (*cocos butyracæa*) y est très-commun; les nègres en tirent une huile dont ils font leur savon.

Arrivé à Pidsory, sur la rive droite du Rio-Grande, qu'il avait traversé plusieurs fois, M. Mollien fut obligé de rester quatre jours dans ce village, à cause de la difficulté de se procurer un nouveau guide; le sien, qui était Foulah d'origine, n'osait plus le suivre dans les pays qu'il allait parcourir, de peur d'être assassiné par les Mandingues, auxquels le roi de Timbou avait fait une guerre cruelle. Enfin, épuisé par les accès de la fièvre, et tourmenté par la dysenterie, M. Mollien atteignit avec beaucoup de peine le village de Kansoraly. Dès qu'il eut pris quelque repos, il remit à Boukari une lettre par laquelle

il pria le commandant du poste portugais, à Géba, de vouloir bien lui faire passer du sucre, du thé et du tabac, dont il avait le plus grand besoin. Boukari revint dès le lendemain avec les provisions dont les généreux Portugais l'avaient chargé: c'étaient du vin de Porto, trois pains frais, du sucre et du tabac en poudre. M. Dioqui, le commandant portugais, ayant manifesté à Boukari le désir de voir M. Mollien, celui-ci se mit en route le 19 juillet; il fut accueilli par M. Dioqui, dont les soins contribuèrent à le rappeler à la vie.

Géba n'est qu'un village composé de maisons en terre; il n'y a point de fort: borné au sud par des rivières marécageuses, à l'est par des montagnes, c'est peut-être un des lieux les plus malsains du globe. Il n'y avait que trois Européens, dont le teint décomposé annonçait la mauvaise santé.

Le 2 août M. Mollien s'embarqua sur la rivière de Géba, et le 6 débarqua au fort de Bissao. Le désordre qui régnait dans ses vêtemens, presque tous en lambeaux, attira autour de lui une grande foule de nègres qui l'insultèrent. M. Matto, gouverneur de la place, le reçut avec une bonté touchante, lui donna des habillemens neufs; et, pendant son séjour, le traita constamment avec la générosité la plus louable.



M. Mollien put se mettre en route le 1<sup>er</sup> novembre, et remonta le Rio-Grande jusqu'à Géba, où M. Dioqui l'accueillit avec la même bienveillance que la première fois. L'intention du voyageur était de gagner par terre les rives de la Gambie. N'ayant pu trouver à acheter ni un cheval, ni un âne, ni un bœuf pour le transporter jusque là, il allait partir à pied sous la conduite d'un guide, lorsque le commandant le fit prévenir de l'arrivée d'une goëlette française à Bissao. Boukari lui conseilla de profiter de cette occasion. En conséquence M. Mollien se rembarqua pour Bissao, où il arriva le 25 novembre. Deux goëlettes françaises étaient mouillées dans la rade; par malheur aucune des deux n'allait à Saint-Louis. Ce contre-temps soudain causa un nouvel accès de fièvre au voyageur. L'apparition d'une autre goëlette appartenant à un particulier de Gorée, contribua au rétablissement de sa santé. Le 3 janvier 1819 il fut en état de s'embarquer.

Le comptoir de Bissao, situé par 11° 48' nord, est à l'extrémité d'une grande île que forme la rivière de Géba; le terrain sur lequel on l'a bâti, quoique bas et couvert de mares, est pierreux; des sources fournissent une eau dont le goût marécageux annonce la qualité malsaine. Le climat est brûlant et humide; les chaleurs, pendant

la saison pluvieuse, sont étouffantes et insupportables. Aussitôt que la saison de la sécheresse est venue, le vent d'est rend l'air vif et piquant le matin. Malgré l'extérieur souffrant des habitans, la mortalité n'est pas extraordinaire parmi eux. Les maisons placées sur le bord de la mer sont construites en pierres; celles de l'intérieur de la ville ne sont qu'en terre et couvertes en paille; dans la saison sèche on les fait découvrir pour éviter les incendies.

Les habitans de l'archipel des Bisagos viennent vendre à Bissao du riz et des esclaves. Les Papels, dont les terres s'étendent jusqu'aux portes du fort, approvisionnent le marché. Tout le commerce se fait par échange; il est exclusivement entre les mains du gouverneur qui, par ce moyen, acquiert des richesses considérables. Les habitans n'ayant aucun moyen de soutenir la concurrence, sont dépourvus de toute industrie et généralement pauvres.

Les Bisagos occupent l'archipel de ce nom, à l'embouchure du Rio-Grande, et la partie du continent qui l'avosine. Ce sont les nègres les plus braves et les plus puissans de toute cette partie de l'Afrique; ils ont presque tous des fusils ou des lances dont ils se servent avec beaucoup d'adresse. Obéissant à un grand nombre de petits despotes, tous plus cruels les uns que les autres,



au lieu d'un tyran, ils en ont cent. Ces peuples se contentent, pour toute nourriture, de quelques bananes et de noyaux de palmier quand ils naviguent. Ils s'adonnent beaucoup à la pêche, et font un grand commerce d'écaille de tortue.

Le territoire des Papels s'étend de la rivière de Géba à celle de Cachéo. Ce peuple est brave comme les Bisagos. Des troupeaux de bœufs forment sa richesse; on les engraisse avec la paille du riz, très-commun dans le pays. Les Papels sont tous payens. En face de Bissao se trouve une petite île, désignée sur les cartes sous le nom d'*île Sorcière*, où ils vont immoler des bœufs à leurs dieux. A la mort de leurs parens, les femmes couvrent leur tête, qui est presque toujours rasée, de terre détrempée dans l'eau.

La goëlette que montait M. Mollien arriva le 8 janvier à Gorée. Dès le lendemain il gagna le continent; le 15 il atteignit les rives du Sénégal, et le soir il eut le plaisir inexprimable d'embrasser ses amis. La plupart le croyaient mort. M. Fleuriau, après avoir témoigné à M. Mollien la joie qu'il avait de le revoir, fit présent de diverses marchandises à Boukari, et lui accorda la concession d'un terrain pour y bâtir une maison.

Les soins que les amis de M. Mollien lui prodiguèrent ne purent lui rendre la santé, pendant un mois de séjour à Saint-Louis. Craignant de

succomber à la maladie dont les accès avaient redoublé, il prit son passage sur un navire marchand, et débarqua au Havre le 25 mars, après une courte traversée.

Le voyage de M. Mollien a augmenté nos connaissances sur l'Afrique, en nous instruisant de la position des sources de plusieurs rivières remarquables qui arrosent la Sénégambie; on doit aussi à ce voyageur beaucoup d'observations curieuses sur les nègres: elles s'accordent avec celles que Park a faites sur la civilisation de ces peuples. « Tous les chefs de village que j'ai vus, dit-il, ont une figure plus distinguée que celles des autres nègres; leurs manières ne manquent pas de dignité; leur éducation est plus soignée que celle de la classe inférieure. Leur supériorité en tout est réelle; ils savent l'adoucir par une grande affabilité. Quant à l'hospitalité qu'ils exercent envers les étrangers, elle est sans bornes.

« Dans les divers pays dont se compose l'intérieur de l'Afrique, il n'existe pas de police organisée: chaque particulier l'exerce; partout on demande au voyageur son nom, celui de sa famille et celui de sa naissance; n'y point répondre serait s'exposer à des soupçons qui compromettraient la liberté.

« On trouve répandus parmi les nations des Iolofs, un peuple dont les mœurs ressemblent à



celles des Bohémiens, et qui est connu sous le nom de *Laubés*; sans habitation, et toujours nus, leur unique industrie est de fabriquer des vases, des mortiers et des lits en bois; ils portent leurs talens et leurs bras partout où ils croient trouver les moyens de gagner leur vie. Ils choisissent un lieu bien boisé, abattent beaucoup d'arbres, se forment des abris avec leurs branches, et façonnent le bois. Pour avoir ce droit, ils paient une sorte de redevance aux souverains dans les états desquels ils s'établissent. Leurs richesses sont, dit-on assez considérables; mais leurs habillemens n'annoncent que la misère. Ils sont en général laids et malpropres. Les femmes, malgré leur figure hideuse, sont couvertes de grains d'ambre et de corail, présens dont les comblent les Iolofs, qui sont persuadés qu'en obtenant les faveurs d'une de ces femmes, la fortune leur prodiguera les siennes. C'est pourquoi, laides ou jolies, toutes les filles des *Laubés* sont recherchées par les nègres. Ces *Laubés* se mêlent aussi de dire la bonne aventure.

---

 DESCRIPTION

DE LA CÔTE-D'OR

PAR HENRI MEREDITH.

AYANT résidé quatorze ans à la Côte-d'Or comme agent de la compagnie d'Afrique, Meredith envoya le recueil de ses observations à Londres en 1811. Il était alors membre du conseil et gouverneur du fort d'Ouinebah.

La partie de la côte de Guinée, connue sous le nom de Côte-d'Or, commence à peu près à vingt lieues à l'ouest d'Apollonia, et se termine à Accra. Elle est située entre 4° 40' et 5° 40' de latitude nord. Son étendue de l'ouest à l'est est à peu près de 260 milles.

D'après la proximité de l'équateur, on pourrait supposer que le climat de cette contrée est plus chaud que celui des parties de l'Afrique situées plus près des tropiques; il n'en est pas ainsi. C'est sous l'équateur, et à cinq ou six degrés en-deçà et au-delà que se trouvent les pays les plus tempérés de l'Afrique équinoxiale. Le soleil y est moins ardent que dans ceux qui sont plus au nord



celles des Bohémiens, et qui est connu sous le nom de *Laubés*; sans habitation, et toujours nus, leur unique industrie est de fabriquer des vases, des mortiers et des lits en bois; ils portent leurs talens et leurs bras partout où ils croient trouver les moyens de gagner leur vie. Ils choisissent un lieu bien boisé, abattent beaucoup d'arbres, se forment des abris avec leurs branches, et façonnent le bois. Pour avoir ce droit, ils paient une sorte de redevance aux souverains dans les états desquels ils s'établissent. Leurs richesses sont, dit-on assez considérables; mais leurs habillemens n'annoncent que la misère. Ils sont en général laids et malpropres. Les femmes, malgré leur figure hideuse, sont couvertes de grains d'ambre et de corail, présens dont les comblent les Iolofs, qui sont persuadés qu'en obtenant les faveurs d'une de ces femmes, la fortune leur prodiguera les siennes. C'est pourquoi, laides ou jolies, toutes les filles des *Laubés* sont recherchées par les nègres. Ces *Laubés* se mêlent aussi de dire la bonne aventure.

---

 DESCRIPTION

DE LA CÔTE-D'OR

PAR HENRI MEREDITH.

AYANT résidé quatorze ans à la Côte-d'Or comme agent de la compagnie d'Afrique, Meredith envoya le recueil de ses observations à Londres en 1811. Il était alors membre du conseil et gouverneur du fort d'Ouinebah.

La partie de la côte de Guinée, connue sous le nom de Côte-d'Or, commence à peu près à vingt lieues à l'ouest d'Apollonia, et se termine à Accra. Elle est située entre 4° 40' et 5° 40' de latitude nord. Son étendue de l'ouest à l'est est à peu près de 260 milles.

D'après la proximité de l'équateur, on pourrait supposer que le climat de cette contrée est plus chaud que celui des parties de l'Afrique situées plus près des tropiques; il n'en est pas ainsi. C'est sous l'équateur, et à cinq ou six degrés en-deçà et au-delà que se trouvent les pays les plus tempérés de l'Afrique équinoxiale. Le soleil y est moins ardent que dans ceux qui sont plus au nord



ou plus au sud, parce qu'il est plus voilé dans le courant de l'année. En décembre, époque où il est le plus éloigné du tropique du Cancer, on a trouvé au Sénégal, par  $16^{\circ}$  de latitude nord, la chaleur de  $27^{\circ} 8$  R., à Sierra-Leone par  $8^{\circ}$  elle est de  $29^{\circ} 32$ ; au cap Corse à  $5^{\circ}$ , le thermomètre s'est élevé une fois à  $27^{\circ} 8$ , mais la chaleur ordinaire dans les mois où elle est la plus forte, est de  $25^{\circ} 53$  à  $25^{\circ} 75$ , et ce lieu passe pour le plus chaud de la Côte-d'Or. A Tantomkouri, à Ouinebah et à Accra, qui sont à l'est du cap Corse, la chaleur a rarement excédé  $24^{\circ} 42$ , et quelquefois est descendue à  $18^{\circ} 65$  à Ouinebah, en juin, juillet, août et la plus grande partie de septembre; et il n'a pas été au-delà de  $20^{\circ} 42$ .

Le long de la côte le sol est tantôt léger, sablonneux et graveleux, tantôt gras, noir et limoneux. En s'enfonçant un peu dans l'intérieur, il devient plus uniforme et meilleur en avançant davantage; il est extrêmement fertile, et généralement propre à toutes les cultures. A six ou huit milles de la côte, il est excellent, et si varié, qu'on peut en tirer tel parti que l'on désire.

Comme dans toutes les régions équinoxiales, on ne connaît à la Côte-d'Or que deux saisons, la sèche et l'humide; cependant ce pays est favorisé de deux saisons humides; l'une commence à la fin de mai ou au commencement de juin, l'autre à

la fin d'octobre ou au commencement de novembre; il est vrai que, comparée à la première, la seconde en mérite à peine le nom; les premières pluies tombent avec une violence inconnue dans les pays tempérés, et continuent sans interruption pendant deux jours ou plus. En 1801, elles durèrent huit jours à peu près avec la même abondance. La quantité d'eau qui tombe dans cette période, est inconcevable. Les terres basses sont inondées, des torrens rapides se forment avec une vitesse étonnante. Après ce déluge, l'atmosphère s'éclaircit, les vents soufflent avec force, et l'on ne craint plus les grandes pluies; il tombe aux changemens de lune, des averses qui produisent autant d'eau qu'un jour entier de pluie en Angleterre; vers la fin de juillet on regarde les pluies comme passées; bientôt après commence la saison des brouillards, qui est très-insalubre, et la seule que l'on puisse qualifier ainsi dans ce pays. Toutefois il est bon de noter que pendant les pluies, la situation influe beaucoup sur la nature de l'air, car dans les lieux bas, marécageux et boisés, les exhalaisons qui s'élèvent de la terre, lorsque le soleil paraît dans toute sa force, ne se dissipent pas promptement, et l'air se corrompt. Les vents forts qui soufflent ordinairement durant les pluies, et le ciel nuageux qui intercepte les rayons du soleil, permettent



aux habitans de cette contrée de respirer un air assez pur dans les endroits élevés et ouverts, et les préparent à résister à la saison qui doit suivre et qui est extrêmement pernicieuse aux fonctions animales. Quand le temps de ces vapeurs brumeuses commence, on est sûr que les pluies sont passées; il dure quinze jours à trois semaines; alors l'atmosphère est épaisse et lourde, ou peut-être, pour parler plus exactement, l'air est léger à un tel point, que les nuages descendent très-bas; les brises de mer n'ont pas leur violence ordinaire, et les vents de terre ne sont presque pas sensibles. Les asthmatiques et ceux dont les poudrons sont affectés, éprouvent à un haut degré les effets de cette saison; elle finit vers le 10 août. Vers octobre les pluies recommencent, elles sont bien loin d'égaliser les premières; elles ne sont pas si continues ni suivies de brouillards. La saison sèche, qui commence en novembre, dure le reste de l'année.

Les vents sont réguliers et peu violens. Les vents de terre qui soufflent du nord et du nord-nord-ouest, et la brise de mer qui souffle du sud-ouest et de l'ouest-sud-ouest, règnent, sauf quelques interruptions, pendant toute l'année. La brise de mer commence vers neuf ou dix heures du matin, diminue à six heures du soir, et cesse vers huit ou dix heures. Le vent de terre lui succède, et

dure jusqu'à six ou huit heures du matin. La brise de mer est plus forte que le vent de terre, et aux pleines ainsi qu'aux nouvelles lunes, souffle avec une certaine violence; elle augmente également à mesure que le soleil monte sur l'horizon, et diminue graduellement lorsqu'il s'abaisse; elle rafraîchit beaucoup, et on la regarde comme salubre. La qualité du vent de terre, dépend beaucoup de la nature du pays sur lequel il passe; il est évident que s'il a balayé des terrains bas et incultes et des marécages, il apporte un mauvais air, et que le contraire arrive quand il a rencontré un pays passablement ouvert et cultivé. Dans la saison sèche on éprouve deux vents remarquables, les tornados et le harmattan.

Ce dernier se fait sentir depuis le cap Vert par 15° nord jusqu'au cap Lopez par 10° sud. Sur la Côte-d'Or il souffle du nord-est. Les Français et les Portugais le désignent simplement par le nom de la partie de l'horizon d'où il vient. Le nom d'harmattan lui a été donné par les Anglais qui l'ont emprunté des Fantins. Il souffle dans les mois de décembre, de janvier et de février, sans avoir d'heure, ni d'époque fixe de la marée ou de la lune; quelquefois il ne dure qu'un ou deux jours, d'autres fois cinq ou six, et même quinze ou seize. Chaque saison il revient trois à quatre fois, il est moins fort que la brise de mer.



et plus que le vent de terre ; il est toujours accompagné de brume ou de brouillard ; il trouble tellement l'atmosphère, qu'il rend obscurs même les objets peu éloignés. Souvent les habitans des forts entre lesquels il n'y a qu'un intervalle d'un quart de mille, ne s'aperçoivent pas les uns les autres. Le soleil, caché pendant la plus grande partie de la journée, ne paraît que pendant quelques heures vers midi ; il est alors d'un rouge pâle, et ne blesse pas les yeux. Le harmattan est d'ailleurs extrêmement sec. Il ne tombe pas de rosée tant qu'il dure ; pas la moindre apparence d'humidité dans l'air ; tous les végétaux souffrent beaucoup ; toutes les plantes délicates, et la plupart des herbes potagères sont détruites ; l'herbe se fane et devient sèche comme du foin ; les branches des orangers et des citronniers sont flasques et se flétrissent ; elles se dessèchent tellement si le harmattan continue dix à douze jours, qu'on peut les réduire en poussière en les pressant entre les doigts. Les nègres profitent de cette époque pour mettre le feu à l'herbe et aux broussailles, notamment dans les chemins, non-seulement afin de les débarrasser et les rendre plus commodes pour les voyageurs, mais aussi afin de détruire les abris que ces fourrées pourraient fournir aux partis ennemis cherchant des lieux convenables à une embuscade. Le feu ainsi allumé

se propage avec une telle rapidité, qu'il fait courir des dangers aux personnes qui sont en route ; la manière ordinaire d'y échapper est quand on découvre un incendie du côté du vent, de mettre le feu à l'herbe du côté opposé, et de marcher dans sa direction.

Les effets du harmattan sont de même sensibles sur le corps humain : les yeux, les narines, les lèvres et le palais sont desséchés ; on y ressent des picotemens ; on boit souvent, autant pour apaiser sa soif que pour chasser une aridité pénible dans le gosier ; on a mal aux lèvres et au nez : ces parties se gercent ; quoique l'air soit frais, on éprouve un sentiment pénible de chaleur et de démangeaison à la peau. Si le harmattan dure quatre à cinq jours, l'épiderme tombe, d'abord du visage et des mains, ensuite des autres parties du corps, s'il continue un jour ou deux de plus.

Quoique le harmattan soit si préjudiciable aux végétaux, et si désagréable pour l'homme, il est extrêmement sain ; les personnes qui souffrent de fièvres et d'autres maladies, guérissent généralement pendant le harmattan ; celles qui sont affaiblies, recouvrent leurs forces, il arrête les progrès des épidémies.

Les tornados commencent ordinairement en mars, et cessent à l'arrivée des pluies ; ils soufflent quelquefois avant ou après les secondes



pluies, et quelquefois précèdent le harmattan; ils sont toujours plus violens avant les premières pluies. Ils viennent invariablement de l'est, c'est-à-dire de l'est-nord-est ou du sud-est. Quand ils tournent plus au sud, ils ressemblent plus à des coups de vents durables qu'à des tornados; ce nom est une corruption du portugais *trevado* (tempête). Il arrive un jour ou deux après la pleine et la nouvelle lune, et s'annonce par des signes qui donnent aux navires à l'ancre et au large le temps de pourvoir à leur sûreté; quand on voit dans l'est une continuité d'éclairs vifs, peu élevés au-dessus de l'horizon, et accompagnés de tonnerre et de nuages épais, et que l'atmosphère paraît claire et bleuâtre, ce sont des indices à peu près certains de l'approche d'un tornado; à mesure qu'il avance, l'horizon s'obscurcit, les éclairs se suivent avec rapidité, le tonnerre gronde lentement dans le lointain. La scène devient de plus en plus imposante et terrible; un silence profond règne partout; quoique le temps soit calme, le ciel offre un mouvement prodigieux, les oiseaux fuient avec inquiétude en cherchant un abri afin d'échapper à la fureur de la tempête qui souvent les surprend. Un souffle léger se fait d'abord sentir, il augmente brusquement, et se change en raffales impétueuses qui sont ordinairement accompagnées de pluies, et

ne durent généralement qu'une heure ou cinquante minutes. Plus le vent vient du sud, plus long-temps il continue; sa violence passée, la pluie tombe avec une grande rapidité, et en peu de temps les nuages vomissent des torrens. Les éclairs et le tonnerre, qui ont paru céder au vent, recommencent. Il faut avoir été témoin de ces tempêtes, ou de celles du même genre dans les contrées équinoxiales, pour se faire une idée de l'embrasement de l'atmosphère et des éclats épouvantables du tonnerre que l'on entend de tous les côtés. La pluie inonde la terre pendant deux heures et plus; après quoi l'atmosphère s'éclaircit, quoique le soleil reste obscurci pendant le reste de la journée. Les tornados, malgré leur violence, sont bien loin d'égalier les ouragans des Antilles, et les typhons de la mer orientale.

Si les Européens ne restent pas long-temps exposés aux tornados, s'ils ont la précaution de se bien couvrir, s'ils ôtent promptement leurs vêtements mouillés, et s'ils se font frotter légèrement tout le corps, il ne résulte pas pour eux de mauvais effets du changement soudain de température, le thermomètre baissant de cinq degrés ou plus en très-peu de temps. Les personnes qui ont demeuré quelque temps dans le pays se sentent plus de vigueur, l'esprit est délivré d'une langueur et d'une faiblesse qu'un long séjour dans ces cli-



mats et l'excès de la chaleur tendent à produire. Ces vents et ces pluies périodiques sont une preuve manifeste des soins et des attentions de la Providence envers les habitans de ces régions ardentés. En effet, lorsque le soleil se dirige vers le nord dans les mois d'avril, de mai et de juin, ils seraient accablés d'une chaleur qui deviendrait insupportable; la végétation serait détruite, et l'Afrique équinoxiale serait un désert brûlant où l'homme ne pourrait habiter. Les pluies abondantes qui accompagnent et suivent un tornado, humectent la terre, raniment la végétation, et rafraichissent tellement l'air que les naturels supportent sans inconvénient la chaleur de ces mois à midi; et dans les mois de juillet et d'août, pendant que les habitans des parties méridionales de l'Europe sont exposés à une température accablante, ceux de la Côte-d'Or jouissent d'un climat agréable, et la végétation est si rapide que le pays, surtout dans l'intérieur, montre un degré de fertilité incompréhensible pour quiconque est étranger à ces contrées.

L'aspect général du pays, vu de la mer, est celui d'une immense forêt; on aperçoit de divers côtés des terres hautes, couronnées de grands arbres et de broussailles épaisses. En examinant les choses de plus près, on reconnaît qu'en plusieurs endroits les vallées sont très-bien plan-

tées, et l'on voit de vastes plaines ornées de bouquets d'arbres et de buissons. En avançant dans le pays, où l'humidité règne plus que sur la côte, et où le sol fertile produit la végétation la plus vigoureuse, les bois sont presque impénétrables, et la surface de la terre est cachée par une infinité de plantes de toute espèce. Les rivières, que la main de l'art ne dirige pas pour les faire couler dans un canal régulier, serpentent dans toutes les directions, suivant la nature du pays qu'elles parcourent: ici elles débordent dans la saison humide, et forment des étangs; là elles coulent avec rapidité.

Tous les habitans de l'Afrique équinoxiale ont des traits communs; ainsi, en parlant de ceux de la Côte-d'Or, c'est donner une idée des autres. En prenant en considération la forme du gouvernement sous lequel ils vivent, et la nature de leurs occupations, je puis dire qu'il n'y a pas de pays sur le globe où l'influence de la diversité des régimes politiques soit plus aisée à reconnaître. Ceux qui vivent sous un pouvoir arbitraire ou despotique, sont réservés et circonspects; ils craignent de se communiquer leurs pensées les uns aux autres; jamais leurs passions ne prennent un essor qui ait besoin d'être réprimé: ils sont humbles, soumis et respectueux. Ceux, au contraire, auxquels le gouvernement laisse plus de



liberté, ou chez lesquels il est dans les mains du peuple, connaissent peu la contrainte; chaque jour ils se livrent à toutes sortes d'excès; ils sont étrangers à toutes les obligations morales, et les liens de l'affection sont très-relâchés. En général ils sont très-avides, et souffrent toutes sortes de peines et de fatigues pour obtenir du gain; patients dans les malheurs, ils supportent les afflictions avec assez de force. Ils sont d'une sobriété et d'une tempérance extrêmes. Ils ont de grandes dispositions pour l'éloquence; et, dans les occasions où ils sont obligés de la déployer, ils s'expriment avec beaucoup de sentiment et d'énergie. Ils ont du goût pour le chant, la danse et la musique, et paraissent avoir une idée exacte de l'harmonie. Les femmes sont actives, laborieuses et très-fécondes.

Les passions des hommes, plus violentes dans les pays chauds que dans les pays froids, sont aussi plus aisément comprimées. Un Africain entreprend une chose avec une ardeur extrême, et se décourage bientôt. Il est prompt à s'enflammer pour la vengeance, et s'apaise facilement. Il est plus soupçonneux, plus trompeur, et emploie plus de stratagèmes qu'un homme agissant sous l'influence d'un climat froid; parce que l'effet de la chaleur est de relâcher, et par conséquent de diminuer la force et l'élasticité des

fibres; ce qui produit moins de confiance, moins d'énergie, moins de vigueur et moins de bravoure que l'on n'en observe chez les personnes nées dans des contrées froides, qui, dominées par des qualités contraires, ont plus de confiance dans leurs moyens naturels.

Quoique j'aie vécu plusieurs années parmi les habitans de la Côte-d'Or, il ne me paraît pas aisé de décrire leur véritable caractère; ils se montrent sous des formes diverses, suivant la nature de nos relations avec eux et de leurs occupations. Ceux qui n'ont de rapport avec les Européens que pour leur vendre des marchandises, ne doivent être considérés que comme des brocanteurs: quand ils ont la perspective d'obtenir un marché avantageux, ils ont recours, pour y parvenir, à toutes les ruses et à tous les artifices imaginables; ils se conforment avec beaucoup d'habileté et de souplesse à notre humeur et à nos fantaisies; leurs gestes et l'expression de leur figure sont d'accord avec leur ton patelin et leurs supplications; cependant ils évitent adroitement de manifester un désir trop vif pour ce qui pourrait leur être avantageux ou profitable; et lorsqu'ils savent que leurs vœux ne seront pas remplis aussi aisément qu'ils l'espéraient, ils cachent soigneusement la contrariété qu'ils éprouvent, et montrent une grande indifférence. En



observant un naturel de la Côte-d'Or dans toute la scène, nous le voyons plein de confiance dans ses moyens intellectuels; il conclut un marché avec finesse; il ne s'empresse pas de faire un échange, sans être bien assuré du profit qui lui en reviendra; il réunit la dextérité à la présence d'esprit, et en tout se conduit d'une manière qui annonce une connaissance parfaite de ce qu'il veut faire. Voilà le portrait fidèle des hommes qui vendent leurs marchandises aux Européens; on peut avancer hardiment qu'ils sont doués de toute l'astuce inhérente à leur profession, et qu'il est très-difficile de les attraper.

Ceux qui vivent de la pêche sont des hommes laborieux; nous les connaissons un peu mieux que les commerçans, parce que nous les employons fréquemment comme bateliers et journaliers. Leur métier est lucratif, les habitans de la côte et de l'intérieur achetant volontiers du poisson. Ils jettent avec beaucoup d'adresse leurs filets qui sont grands et garnis de plomb: ils en ont aussi de plus petits. Quand ils nous servent comme bateliers, ils font gaîment leur ouvrage, et si on les encourage, ils en font beaucoup; il faut les payer exactement et ponctuellement, sans cela ils deviennent négligens. Ils sont très-adonnés au vol, vice si commun d'ailleurs dans toutes les parties du monde, et y sont fort habiles, surtout pour

les petits objets qu'ils peuvent cacher aisément.

Les nègres qui cultivent la terre et habitent principalement l'intérieur, ont une conduite plus régulière que les marchands et les pêcheurs. On ne remarque pas chez eux, la ruse et les manières artificieuses des premiers; ils sont honnêtes, sincères et bienveillans, entièrement étrangers à la corruption et à la licence que l'on observe chez les hommes du bord de la mer, notamment chez les Fantins, les plus vicieux des indigènes de la Côte-d'Or.

Les animaux sauvages de cette région, sont les buffles, les chats-tigres, les panthères, les hyènes, les chacals, les porc-épics, les phatagins, les cerfs, les lièvres, les singes, les écureuils, les civettes, les crocodiles, les lézards, les crabes de terre, les guanas, les caméléons, les scorpions, les mille-pieds, et les serpens. On peut compter parmi les animaux domestiques, les moutons, les chèvres, les cochons, les chiens, les chats, les canards, les tourterelles et les volailles. Il y a du gros bétail dans quelques parties de la côte; une grande quantité et une variété innombrable d'oiseaux sauvages; les plus petits sont remarquables par la beauté de leur plumage. Le poisson est très-abondant durant la saison sèche, et rare pendant les pluies; car alors le ressac a ordinairement une telle violence, que les pêcheurs ne



peuvent pas s'embarquer sans danger ; et la mer est généralement trouble et très-agitée. Les lacs et les rivières fourmillent de poissons délicats. Les huîtres et autres coquillages sont communs sur divers points, et l'on prend souvent des tortues.

Les productions végétales sont le maïs, le millet, le riz, les ignames, le manioc, les patates, les bananes, et autres fruits des tropiques. L'encromah (*hibiscus esculentus*), herbe mucilagineuse, que l'on nomme ocka dans les Antilles et gombaut chez les Français, entre fréquemment dans les potages des naturels ; l'entériba, autre fruit mucilagineux, est de même d'un usage général, il y en a une variété, quelques-unes ont la forme des plus gros oignons ; il croît à peu près comme la mélongène : ce fruit et l'encromah sont très-nourrissans. On cultive avec beaucoup de soin, en quelques endroits, les choux et les échalotes d'Europe. La canne à sucre croît spontanément, elle est assez grosse ; on a découvert le poivre noir dans l'intérieur ; l'indigo est très-commun ; le cotonnier se voit sauvage partout ; l'arbre le plus remarquable est le fromager, on en fait des pirogues, il atteint une taille majestueuse, ses branches s'étendent à une grande distance du tronc, en formant avec lui comme des angles droits.

Il y a d'autres arbres qui donnent d'excellent

bois de charpente. Le palmier est de la plus grande utilité pour les indigènes ; il en découle, par incision, le vin de palme, boisson agréables et enivrante ; on extrait du fruit une huile très-délicate qui est généralement employée dans l'assaisonnement des mets. Ils font avec les feuilles, des cordes et du fil qu'ils convertissent en lignes à pêcher et en filets ; ils s'en procurent un plus fin avec les feuilles de l'agave et de l'ananas.

A l'exception de l'or, nous ne savons rien des productions minérales ; nous ne pouvons douter que d'autres métaux ne soient également abondans ; mais les naturels ignorent la manière de les chercher. S'ils faisaient une découverte importante en ce genre, ils sont privés des moyens et ignorent la méthode d'en tirer un parti utile. L'avidité avec laquelle les nègres recherchent l'or, est cause qu'ils ne s'occupent pas de la recherche des autres métaux. On voit à Ouinebah et ailleurs des couches de marbre.

La forme du gouvernement offre beaucoup de diversités : à Apollonia, il est monarchique et absolu ; dans l'Ahanta, c'est une sorte d'aristocratie. Chez les Fantins, et jusqu'à Ackra, tantôt il réside chez quelques personnes, tantôt dans le peuple. Les Fantins changent fréquemment leur régime politique dans certaines occasions ; et pour leur sûreté commune, se réunissent



sous quelques chefs, auxquels il faut obéir sans réserve. Quand la cause de cette union est passée, ils reviennent à leur précédent usage.

Les lois sont très-strictes : à Apollonia, où toute l'autorité appartient au roi, il n'y a pas de tribunaux subalternes ; sa volonté décide tout. Dans d'autres états, les lois diffèrent suivant la nature du gouvernement. Pendant que la traite des nègres existait, elles tendaient toutes à prononcer la peine de l'esclavage ; pour le moindre délit, un homme perdait sa liberté, s'il n'était pas en état de payer une amende proportionnée à sa faute.

Quelquefois les lois d'Apollonia prononcent une peine plus forte que l'esclavage ; car tout homme, excepté l'héritier présomptif, est à la merci et à la disposition du souverain. Dans d'autres cantons, la sévérité de la loi est mitigée dans quelques cas ; mais seulement pour les habitans. Chez les Fantins les lois sont plus rigoureuses que partout ailleurs : une action fortuite et insignifiante y est examinée aussi scrupuleusement que si elle était de conséquence ou le résultat d'un dessein prémédité. Le meurtre peut s'expié par sept esclaves, ou leur valeur, indépendamment du droit usuel pour l'enterrement. Si la personne tuée est d'un certain rang, la loi du talion est mise en vigueur ; ce qui produit

une grande effusion de sang, avant que la satisfaction exigée soit reconnue suffisante. Si quelqu'un commettant le moindre larcin, est pris sur le fait, il perd sa liberté ; si l'objet volé est d'une valeur considérable, toute la famille du coupable est enveloppée dans le châtement : si un homme tue par accident une poule, une chèvre ou tout autre animal domestique, il est privé de sa liberté, à moins qu'il ne fléchisse par des présents la partie lésée ; s'ils sont reçus, les plus insignifiants suffisent pour effacer la rigueur de la peine.

La loi contre la sorcellerie est très-rigoureuse, car elle s'étend généralement à toutes les personnes qui vivent dans la même maison que le coupable, parce que l'on suppose qu'ils sont doués d'une portion de l'influence maligne.

Depuis l'abolition de la traite nous n'avons plus entendu parler de personnes convaincues de ce crime ; nous pouvons donc supposer que la sévérité des lois, relativement aux délits peu importants et imaginaires, sera mitigée et peut-être même abolie, en conséquence de cette mesure humaine.

Quelques usages sont d'une absurdité extrême. Il faut ranger dans cette classe le *panyaring*, dont les conséquences sont extrêmement pernicieuses, et qui n'existe guère que dans le Fantin. Si un homme, ayant contracté des dettes, tardait,



par une cause quelconque, à s'acquitter, le créancier avait la faculté de saisir et d'enfermer, ou, suivant leur langage, de *panyar* toutes personnes appartenant à la famille, ou au pays, et à la ville du débiteur; s'il en trouvait l'occasion, il les vendait sans délai ni formalité quelconque. Cette pratique affreuse s'était étendue à un tel point pendant l'existence de la traite, que beaucoup d'innocens furent vendus; car les manières de procéder, dans ces cas là, offraient un prétexte pour alleguer des dettes ou des crimes imaginaires. Personne n'avait le droit légal de mettre en question la justice de la saisie; et toute personne dans le besoin pouvait, pour la promesse d'une récompense ou d'une portion de la dépouille, saisir et vendre une autre sans empêchement. Très-souvent la personne contre laquelle le *panyaring* commençait voulait prendre sa revanche, ce qui ne manquait jamais de lui donner une extension ruineuse.

Tous les ans, au mois d'ôût, on cesse les travaux pendant une huitaine de jours, et l'on passe ce temps à se divertir; avant ces fêtes, on célèbre la maturité des ignames par des repas et des réjouissances.

A la mort de quelqu'un, on mêle les expressions de la douleur aux divertissemens. Si le défunt est un personnage important, on se livre à

des extravagances: les membres de la famille et ses amis apportent quelque chose qui est comme un emblème de leur respect pour lui et de leurs égards pour les siens. On prodigue généralement en ces occasions, la toile, l'eau-de-vie et la poudre à canon; jusqu'à ce que le corps soit mis en terre, ce ne sont que danses, chants ou plutôt cris, décharges de mousqueterie, et par intervalle, des exclamations lamentables qui n'annoncent pas beaucoup de douleur réelle. Il est bon d'observer que tout cela se fait pour se conformer à l'usage, et que les acteurs principaux sont des gens employés ordinairement dans ces sortes d'occasions, qui n'éprouvent aucun sentiment de chagrin. Après l'enterrement, lorsque le calme est rétabli, on voit l'affliction se manifester dans la maison du défunt, qui peut alors être justement appelée une maison de deuil.

On montre beaucoup d'attention pour les morts, en proportion de leur rang, de leur famille, ou de l'emploi qu'ils occupaient. Le corps, revêtu de tous les ornemens connus dans le pays, est exposé pendant trois ou quatre et quelquefois six jours à la vue du public; quand on le dépose dans le tombeau, on y jette après lui de l'or, des pièces de toile et d'autres objets. Dans quelques endroits on sacrifie des victimes humaines, qui sont choisies d'après la qualité du défunt.



En 1800, à la mort d'un roi d'Apollonia, une ou deux victimes humaines furent immolées chaque samedi ; six mois après on célébra la grande cérémonie, à laquelle une cinquantaine de personnes furent égorgées ; deux de ses plus jeunes femmes furent enterrées vives dans le tombeau. Le couvercle du cercueil fut arrosé de sang humain, et l'on répandit par-dessus de la poudre d'or ; enfin de belles pièces de toile furent déposées dans la tombe. Les hommes et les animaux sacrifiés dans ces occasions sont traités avec beaucoup de cruauté.

On observe avec beaucoup d'exactitude certains jours, par la cessation du travail : le mardi, les pêcheurs ne jettent pas leurs filets ; d'autres regardent le vendredi comme sacré ; les gens riches tiennent pour tel le jour de leur naissance.

La polygamie existe sur toute l'étendue de la côte : un homme peut avoir autant de femmes qu'il a le moyen d'en nourrir.

La religion de ces nègres ne consiste qu'en une réunion de superstitions barbares qui leur ont été transmises de temps immémorial, et qu'ils continuent à observer par cette raison seule.

Ils ont quelque idée d'un être suprême, mais elle est très-imparfaite. Il paraît qu'ils ont plus de respect pour la lune que pour le soleil ; car ils célèbrent par des réjouissances l'époque où elle reparait.

La superstition est si fortement enracinée dans ce pays, et règne si victorieusement dans quelques états, que toutes les calamités qui leur arrivent peuvent en grande partie être attribuées à la confiance et à l'obéissance passive qu'ils ont pour leur croyance absurde. Dans quelques endroits nulle chose importante ne s'entreprend avant d'avoir consulté, par l'intermédiaire de fourbes et d'imposteurs, l'objet de leur adoration ; on le désigne généralement par le nom de fétiche, n'importe sa nature. Les femmes même sont regardées comme pouvant être les interprètes de la volonté du fétiche. Dans les états où l'autorité réside dans le peuple, ces individus hommes ou femmes, jouissent d'un grand crédit, et quelquefois s'arrogent beaucoup d'autorité ; ils affermissent et assurent leur pouvoir par des moyens qui causent la mort de leurs ennemis. Quiconque offense le fétiche, soit par manque de respect ou par la destruction de quelque chose qui lui appartient, n'est nullement en sûreté, à moins que l'insulte ne soit amplement expiée, ou que la colère du fétiche ne soit apaisée par des présents ou des sacrifices proportionnés à la faute ou aux facultés du coupable.

Les ministres du fétiche gagnent leur vie par ces exactions, et malheur à quiconque méconnaît leur pouvoir.



D'ailleurs les nègres donnent au mot fétiche un grand nombre de significations, il désigne quelquefois une chose défendue. Un homme refuse de manger une poule blanche, un autre une noire, chacun dit : elle est fétiche. Ils ne veulent pas que les blancs s'assieient dans certains endroits, en disant qu'ils sont fétiches. Tuer un crocodile ou une panthère, est fétiche dans quelques cantons. Si quelqu'un est empoisonné ou malade d'une manière dont ils ne peuvent rendre raison, ils s'écrient qu'il est fétiche.

Après avoir jeté ce coup-d'œil rapide sur les pays situés le long de la côte, portons nos regards sur ceux de l'intérieur. Tous ceux dont j'ai entendu parler produisent de l'or, tandis que l'on n'en trouve comparativement que fort peu dans le voisinage de la mer. Tout l'ivoire vient également de l'intérieur; je suppose que les animaux domestiques, notamment les moutons, y sont plus grands que sur la côte. J'ai mangé ma part d'un mouton qui, prêt à être mis à la broche, pesait cent vingt livres, suivant ce que m'assura un Hollandais; il venait du royaume d'Egio. On peut conclure de ces faits que les pâturages de l'intérieur sont plus gras que ceux de la côte.

Si le roi d'Achanti ne fut pas venu nous voir, nous aurions continué à ignorer les grands avantages que l'on peut retirer d'un commerce avec

l'intérieur. Les principaux personnages de sa suite nous rendirent un compte très-satisfaisant de leur pays, et le roi nous fournit des preuves certaines de la richesse de ses états.

Les Portugais ont prouvé qu'il n'est nullement impossible de pénétrer dans les pays de l'intérieur; tout le royaume de Congo est en quelque sorte en leur possession; et ils ont plusieurs comptoirs sur la côte d'Angole. Leur principal établissement est à Loango en Angole, et au cap Palmerino, où ils entretiennent de fortes garnisons; ils peuvent mettre en campagne, pour se défendre contre les naturels, à peu près trois mille hommes assez bien armés. Depuis que nous fréquentons la côte de Guinée nous n'avons pas essayé de porter notre commerce dans le cœur de cette contrée, nous nous sommes bornés à celui de la côte. Cependant il est indubitable que nous pourrions suivre l'exemple des Portugais; quel débouché pour nos manufactures! En peu d'années des milliers de nègres changeraient d'habillement, et se vêtiraient à l'européenne. L'expérience de trois siècles est pourtant contraire à cette conclusion; car les nègres n'ont appris de nous qu'à fumer et à boire: mais les Européens n'ont pas encore vécu au milieu de leurs peuplades.

Passons maintenant à la description des lieux remarquables, en allant de l'ouest à l'est.



Apollonia, à trois milles à l'est du cap de même nom, est le premier qui se présente. Nous y avons un fort dans une vaste plaine, à peu près à trois cents pieds de la mer. A trois milles du fort dans l'intérieur, on voit à l'extrémité de la plaine un lac d'eau douce, dont la circonférence est de six milles; on n'en a pas trouvé le fond au milieu avec une ligne de cent cinquante pieds; il est très-poissonneux et infesté de crocodiles. On trouve des serpens sur ses bords.

Un petit village a été construit dans ce lac sur pilotis à une certaine distance des rives. Chaque maison est isolée; les habitans communiquent entre eux par des pirogues que les femmes conduisent. Ils sont originaires de Tchamah, pays plus oriental, et ont conservé leur langage primitif; ils ne communiquent avec les Apolloniens que pour échanger le produit de leur pêche contre du millet et du riz. Ils paraissent paisibles et heureux.

Le pays de Bein ou Apollonia est généralement plat; il est bien boisé et arrosé par plusieurs petites rivières qui, dans la saison des pluies, communiquent entre elles et noient la campagne, de sorte qu'elle est très-favorable à la culture du riz, de la canne à sucre et de tous les végétaux qui ont besoin d'un sol humide. On y voit quelquefois des éléphans; les singes et les oiseaux sont très-nombreux autour du lac.

La côte est plate et sablonneuse, la mer y brise avec tant de violence, qu'on ne peut s'en approcher sans danger; cet inconvénient est cause que peu d'habitans s'adonnent à la pêche. Ils sont généralement grands et bien faits; ils ont les lèvres épaisses et le nez écrasé; ils sont braves et belliqueux, et d'ailleurs polis, bons et hospitaliers. L'habillement des hommes consiste en une pièce de toile longue de dix pieds ou plus, dont ils s'enveloppent négligemment le corps; ils portent une pagne autour des hanches; les femmes sont mises à peu près de même, elles ont une quantité d'anneaux, de colliers et de bracelets. Les maisons sont en bambous enduits d'argile, on en revêt aussi le fond de la cabane; elle devient très-dure. Les villes et les villages sont généralement entourés d'une forte palissade de bambous pour servir de défense contre les bêtes sauvages.

Le roi exerce l'autorité sans partage. Il prononce les jugemens sans consulter aucun de ses sujets, excepté quand l'accusé est un grand personnage; mais dans ce cas, un tel homme paraît rarement comme un criminel devant le roi. S'il a commis un crime ou s'il a encouru le déplaisir du prince, il reçoit un message qui lui annonce la nécessité de prouver son innocence; il obéit généralement, et il subit l'épreuve qui est en usage dans le pays, et qui manque peu de pro-



duire son effet ; elle consiste à avaler de l'eau dans laquelle on a fait infuser l'écorce d'un arbre regardée comme vénéneuse et d'autres substances ; si elle reste dans le corps , elle annonce généralement un résultat funeste ; si elle est rejetée , c'est une preuve d'innocence. Le roi fait préparer la potion sous ses yeux , s'il veut qu'elle soit efficace , quelquefois il est présent quand on l'administre.

Quant aux coupables de moindre parage , ils sont décapités , brûlés vifs , ou enterrés dans un trou jusqu'à ce qu'ils périssent.

Le roi de Bein a une armée de mille soldats ; toute personne riche est obligée de lui fournir un contingent en hommes et argent quand il fait la guerre.

Le comptoir le plus voisin est celui d'Axim , situé dans le pays d'Ahanta qui est plus montagneux et plus boisé , plus fertile , mais moins bien arrosé que le Bein. La plus grande rivière est l'Ancobra ; son embouchure est embarrassée de rochers. La côte de l'Ahanta est découpée par des baies et des ports commodes. Le pouvoir du roi y est limité ; on ne le consulte que dans les cas très-importans. L'autorité est entre les mains des chefs. Les habitans sont doux et paisibles. Les Anglais et les Hollandais ont des forts dans ce pays.

Il confine à l'est avec le territoire des Tchamahs , peuple turbulent et féroce. Ils maltraitent souvent les Européens sans aucun prétexte. On trouve dans ce canton les forts de Commenda aux Hollandais et aux Anglais , et le fort d'Elmina aux Hollandais.

A peu près à huit milles à l'est d'Elmina est le fort du cap Corse , principal établissement des Anglais à la Côte-d'Or. Le château est bâti sur un rocher qui forme un parapet excellent vers le sud et l'ouest , et défendu par quatre-vingt-dix pièces de canon. Les gros vaisseaux ne peuvent pas s'en approcher assez pour le battre efficacement avec leur artillerie , circonstance qui fait sa principale force ; du côté de terre au contraire , il est commandé par des hauteurs.

Une bourgade irrégulière est bâtie autour du château , les rues en sont très-sales ; les maisons en terre sont généralement de forme carrée. On évalue le nombre des habitans à 8,000.

Ce fort est dans le pays de Fetou , sur lequel régnait autrefois un dey ; c'était plutôt un jongleur en chef qu'un roi ; les personnes de sa famille sont encore traitées avec respect. Le gouvernement est entre les mains des peynins ou anciens , et des chefs qui eux-mêmes obéissent au roi de Fanti.

Les états de ce prince commencent à peu de distance du cap Corse. Il y a beaucoup de supers-



titions mêlées avec les lois des Fantins. Jamais on n'inflige de châtement corporel; les peines sont les amendes et l'esclavage, ce qui revient à peu près à la même chose, puisque si le coupable ne peut payer la somme à laquelle il est condamné, la loi le voue à la perte de la liberté. Les procès sont jugés par les peynins qui s'assemblent à cet effet sur la place publique. Les deux parties sont écoutées attentivement, les témoins sont examinés; ensuite la sentence est prononcée. Si le prévenu, reconnu coupable, soupçonne l'équité de la procédure, il en appelle au gouverneur du fort ou aux peynins d'une autre ville ou d'un autre canton. Les peynins sont élus par la voix publique, quelquefois ils exercent leur emploi par succession; dans ce cas, si l'on trouve qu'ils ne sont pas assez instruits pour le remplir, on les remplace. Ils ont une portion dans les amendes et les confiscations; quand on porte devant eux une cause de quelque importance, on l'accompagne ordinairement d'un présent de rum. Lorsqu'il est question d'affaires qui concernent des parens, la procédure a souvent lieu de nuit, afin d'empêcher l'impression que pourrait produire la figure de l'accusé. Le suicide est regardé avec horreur; les cadavres de ceux qui se sont détruits sont brûlés, à moins qu'on ne paie une somme considérable pour pouvoir leur donner la sépulture.

Toutes les proclamations se font au son du gong-gong, instrument de fer ou de métal mélangé, qui a la forme d'une cloche. Un homme le tient d'une main, ou bien, s'il est trop gros, le place sur l'épaule d'un autre, et frappe dessus avec un bâton. Le son, qui s'entend à une certaine distance, est désagréable.

Les grands crimes sont très-rares; les larcins même ne sont pas fréquens. Un objet peut être laissé en public sans que l'on ait à craindre qu'il soit enlevé par quelqu'un du canton; mais l'on n'est pas si scrupuleux pour les objets qui appartiennent aux blancs.

Le principal objet de l'adoration des Fantins est placé dans Abrah, capitale de leur pays. On le désigne par les noms de Ouourah, Ouourah, Agah Nannah (maître, maître, père de tout). Chaque ville, chaque village et chaque canton, et même chaque famille adore de préférence tel ou tel objet. En entrant dans une maison, l'on aperçoit ce fétiche; toute chose à laquelle on suppose un pouvoir bon ou mauvais, ou une qualité extraordinaire, porte ce nom. Les jongleurs qui se vouent plus particulièrement au culte du fétiche, sont généralement très-respectés, et en quelques endroits jouissent d'un grand crédit. On vient les consulter dans toutes les calamités générales ou particulières; mais comme tous les oracles, on



ne peut les aborder sans apporter un présent proportionné à la nature de l'affaire. Rarement l'indigent a recours aux avis de l'Agah Nannah; cet avantage est réservé aux riches ou à une réunion de plusieurs personnes. Cet oracle étant supérieur à tous ceux du pays, et ayant un grand nombre de sectateurs, exige des dons et des sacrifices plus considérables que les autres; et quiconque en offre beaucoup, continue à être favorisé.

Les Fantins étaient originairement un peuple de l'intérieur, gouvernés par les rois d'Achanti. S'étant révoltés contre lui, on ne sait pas bien à quelle époque, ils se réfugièrent sur la côte; ce n'est que depuis peu de temps qu'ils y ont été inquiétés. Quand ils se crurent à l'abri des poursuites du roi d'Achanti, ils choisirent quelqu'un d'entre eux pour les gouverner; mais redoutant la vengeance de leurs anciens maîtres, et craignant que cet homme, après s'être laissé séduire par la promesse de grâces ou de récompenses, ne les trahît, ils employèrent un singulier expédient pour preuve de sa fidélité. Ils lui déclarèrent qu'il devait consentir à perdre la main gauche, parce qu'ils pensaient que c'était la seule marque qui pût montrer suffisamment son attachement pour eux. L'homme hésita naturellement quand il entendit parler de cette méthode

singulière de mettre sa fidélité à l'épreuve; une clameur universelle s'éleva contre lui; alors son porte-canne s'avança en s'écriant: Si mon maître a de la répugnance à perdre une main pour le bien du peuple, je n'en ai pas; en même temps il posa sa main gauche sur le billot, et elle fut abattue. Il fut sur-le-champ créé braffou, ce qui signifie capitaine ou chef; on lui accorda plusieurs privilèges; son pouvoir fut presque absolu, et sa famille fut regardée comme formant une espèce de noblesse. Dans la suite des temps elle devint nombreuse, elle vécut séparée du reste du peuple, et fut comme une sorte d'état séparé, qui eut le nom de pays des Braffous; il le conserve encore. D'autres, pour le distinguer d'une manière plus honorable, l'appellent le pays de Ououro Ououra. Abrah est la capitale du pays de Braffou et de Fanti, elle est principalement habitée par la famille du Braffou ou par ses esclaves. De là est survenue parmi les Fantins une race de personnages qui, jusqu'à ces derniers temps, a exercé une autorité considérable. C'est du pays des Braffous que sont sorties les lois et les coutumes des Fantins. Si une cause était portée à un Braffou, il pouvait la décider sans consulter les peynins ni autres officiers publics; et on ne pouvait appeler de son jugement. Quand un Braffou voyageait, il vivait aux dépens du public; une



chaîne de fer suspendue à son cou, était la marque de sa dignité; cette chaîne était plus ou moins longue, suivant sa descendance en ligne directe ou collatérale. La race des Braffous étendit graduellement le pouvoir qui lui avait été donné; et à un tel point qu'elle devint odieuse au peuple, et fut considérée comme un fardeau pour l'état. Elle est bien réduite depuis que les Achantins en ont extirpé le plus grand nombre.

Le pays autour du cap Corse présentait autrefois un aspect uniformément boisé; on n'y voyait de culture que dans le jardin de la compagnie. Depuis quelque temps il a subi un changement avantageux, et à présent, en 1811, il est plus agréable à la vue. Le gouverneur actuel a, par son exemple, inspiré aux nègres le goût des améliorations. A peu près à six milles du château, il y a un champ où l'on élève avec succès les plantes d'Europe et d'Afrique. Ce jardin est contigu à une petite rivière qui l'inonde dans la saison humide. Il est très-remarquable qu'à une si petite distance de la mer, la terre soit souvent rafraîchie par la pluie, pendant qu'autour du fort l'on en est privé. L'on peut conclure de là que dans l'intérieur il y a plus d'humidité que le long de la côte.

Le manque de rivière ou d'un vaste étang près du cap Corse, est un grand inconvénient tant pour les naturels que pour la garnison et les bâ-

timens qui viennent mouiller sur la rade. A peu près à un mille à l'ouest de la ville, il y a un petit lac d'eau salée, duquel les nègres tirent beaucoup de sel sans grande peine; car l'évaporation s'effectue avec tant de rapidité, que le sel se forme et se cristallise pour ainsi dire à vue d'œil. Les femmes de la ville vont à la recherche de l'or; elles creusent sur le bord de la mer la terre où elles supposent qu'il s'en trouve, mettent ce qu'elles retirent dans une gamelle, et le lavent pour en enlever les parties terreuses, jusqu'à ce que le métal reste au fond.

A peu près à quatre milles à l'est du cap Corse, on trouve le fort Nassau qui est aux Hollandais, et à deux lieues plus loin est Annamabou aux Anglais. Le pays voisin est montueux, et parsemé de grands arbres et de broussailles épaisses. Le terrain est généralement bon, surtout dans les vallées. La côte est bordée de rochers et dangereuse en tout temps, et surtout pendant la saison des pluies. Autrefois ce lieu et Cormantine qui n'en est qu'à trois milles, étaient les plus grands marchés d'esclaves de toute la Côte-d'Or. On voyait souvent vingt à trente navires de différentes nations mouillés à la fois sur la rade. La ville était la plus grande et la plus peuplée de la côte. On supposait qu'elle contenait dix mille habitants: quelques-uns étaient très-riches.



De même que les nègres voisins du cap Corse, ils étaient indolens et indociles, et souvent insultaient le fort sans songer aux conséquences. Il y a quelques années, ils commencèrent ouvertement les hostilités; le commandant du fort reçut du gouverneur du cap Corse l'ordre de détruire leur ville, à moins qu'ils ne fissent une réparation satisfaisante; ils ne voulurent pas y consentir; en conséquence la ville fut renversée et les habitans furent dispersés.

Depuis ce temps ils ont éprouvé de plus grands malheurs. Le roi d'Achanti s'étant brouillé avec les Fantins, entra dans leur territoire, les défit dans plusieurs batailles; les Braffous furent presque entièrement exterminés. Les Annamabouans, cédant aux instigations de quelques Braffous échappés au carnage, eurent l'imprudence d'accueillir et de protéger deux hommes puissans du pays d'Axim, que le roi d'Achanti poursuivait, et qui étaient la cause première de la guerre. A cette époque, c'était en mai 1806, le gouverneur du cap Corse, inquiet pour la sûreté des comptoirs anglais, était d'avis d'envoyer un parlementaire au roi d'Achanti, qui se trouvait alors à Abrah, éloigné seulement d'une vingtaine de milles de la côte. Les Annamabouans consultés sur cette mesure la combattirent, en conséquence elle fut différée. Cependant le gouverneur, curieux de

savoir sous quel jour le roi considérerait les Anglais, témoigna le désir de jouer le rôle de médiateur; les Annamabouans, pleins d'une vaine confiance dans leur renommée et leur puissance, ne doutaient nullement qu'ils ne vainquissent le roi d'Achanti et que la plus grande partie de son armée ne tombât entre leurs mains. Voilà pourquoi ils s'opposaient à tous les projets pacifiques; ils ne permirent pas au messenger du gouverneur de s'avancer dans l'intérieur du pays.

Bientôt une division de l'armée achantine parut à Cormantine, et mit en déroute les habitans de la ville, qu'elle détruisit. Le chef de cette division trouva le moyen d'entrer dans le fort hollandais, y pilla beaucoup de marchandises, et s'y établit à demeure. Il était temps de connaître les intentions du roi; le gouverneur d'Annamabou envoya donc un messenger porteur d'un pavillon parlementaire au général achantin; lui exprima le désir de connaître les causes qui avaient porté le roi à faire marcher une armée vers la côte, et finit par offrir sa médiation. On peut supposer que le message fut envoyé au roi; le lendemain on aperçut trois hommes venant de Cormantine avec un drapeau blanc; le gouverneur, qui les regardait comme porteurs de nouvelles satisfaisantes, fut bien trompé dans son attente. Le général achantin, enflé de ses succès, surtout d'être arrivé sur la



côte, ne se sentait pas de joie; il était allé sur le bord de la plage, et avait trempé trois fois son épée dans la mer: ensuite il avait expédié une bouteille d'eau de la mer au roi, comme une preuve de ses progrès. Il était dans ces dispositions, lorsque le message du gouverneur arriva; il lui répondit: Si tu veux être instruit des desseins du roi, envoie-moi vingt barils de poudre et cent fusils. Condescendre à une telle demande, aurait été montrer de la faiblesse, et donner au roi une mince idée du caractère anglais. Le gouverneur reçut très-poliment les émissaires nègres, leur fit servir des rafraichissemens, et leur dit qu'il regrettait beaucoup que le roi ne parût pas disposé à entrer en explication pour concilier les choses; « si le roi, ajouta-t-il, veut bien dire en quoi les Annamabouans l'ont offensé, j'userai de toute mon autorité pour lui faire donner satisfaction. Tant que je ne saurai pas positivement qu'ils ont offensé le roi, ils auront droit à la protection du fort s'ils la réclament; si l'armée du roi approche du fort avec des intentions hostiles, je ferai tirer sur elle. »

Ensuite il fit tirer trois coups de canon à boulet pour donner à ces nègres une idée de la puissance destructive de l'artillerie; ils étaient sur le point de partir, quand on reçut avis qu'ils courraient des risques sur leur route. Alors le gouverneur et un

autre Anglais les escortèrent jusque dans le voisinage de Cormantine. En attendant la réponse du roi, le gouverneur fit des préparatifs de défense, et assura de sa protection les habitans de la ville. Cependant il ignorait la force de l'armée du roi, et n'avait qu'une idée imparfaite de la bravoure des hommes qui la composaient. On supposait que les Achantins ressemblaient aux habitans de la côte qui généralement ne tiennent pas contre un feu régulier et bien nourri, et souvent courent se cacher dans un trou, quand ils entendent les balles ou les boulets siffler dans leurs rangs; en les jugeant même meilleurs soldats, on ne s'imaginait guère que leur courage ou leur ardeur pour la victoire pût les amener à la bouche des canons.

Une semaine s'était passée sans nouvelles du roi, ce qui paraissait de mauvais augure au gouverneur. Dans l'intervalle, on apprit que le général de la division établie à Cormantine était le roi de Dinkara; il envoya un détachement pour connaître la force de la ville d'Annamabou, et s'empara du village d'Agah, situé sur une pointe de terre à l'est, de manière que, placé là, il pouvait observer tous les mouvemens des Annamabouans. Ceux-ci auxquels le voisinage de leurs ennemis ne pouvait qu'être très-préjudiciable, marchèrent contre eux pour les déloger. Le 14 juin ils en vinrent à bout; les Achantins se retirèrent en bon ordre, et se



maintinrent dans une partie du village, cachée dans une vallée, où les Annamabouans ne jugèrent pas à propos de les poursuivre. Pendant que ce petit détachement les tenait ainsi occupés, le roi, avec le gros de l'armée, s'assurait de tous les passages qui conduisaient à la ville; en ce moment, il n'en était qu'à trois lieues.

Le 15 dans la matinée, les sentinelles aperçurent l'armée achantine en mouvement; aussitôt l'alarme fut donnée, tout homme en état de porter un fusil marcha contre l'ennemi; les femmes, les enfans et les vieillards se réfugièrent dans le fort anglais. On ne tarda pas à entendre des décharges de mousqueterie, bientôt le feu se rapprocha du fort, les Annamabouans se retiraient en grand désordre. Alors on tira deux coups de canon par-dessus la ville, afin d'inspirer de la terreur aux assaillans. L'espoir de la victoire et leur intrépidité leur firent dédaigner le danger. Vers onze heures on entendait siffler les balles de tous les côtés dans le fort; les Achantins entrèrent dans la ville et poursuivirent les vaincus jusqu'au rivage, où il y eut un carnage affreux.

Les Annamabouans avaient compté sur leurs pirogues et sur leur adresse à la nage pour s'échapper; les Achantins les suivaient de trop près, la fureur de ceux-ci semblait insatiable, et tombait indistinctement sur les hommes, les femmes

et les enfans. Cependant le gouverneur, aidé de sa faible garnison, ne négligeait rien pour repousser les assaillans, il fit tirer dans leurs rangs plusieurs coups de canons de trois et de vingt-quatre, chargés à mitraille, qui durent leur causer beaucoup de dommage; mais de nouveaux détachemens arrivaient plus vite qu'on ne pouvait les chasser. Ils finirent par venir jusque sous les murs, pour enlever les femmes qui n'avaient pas pu être admises dans le fort. Le gouverneur, un officier et deux soldats furent blessés, et un autre fut tué.

Les choses prenaient un aspect plus sérieux et plus dangereux qu'on ne l'avait d'abord appréhendé; il était évident que les Achantins, animés par l'espoir de faire un butin immense dans le fort, s'obstinaient à vouloir l'enlever. Je faisais partie de la garnison; indépendamment du gouverneur, nous étions quatre officiers, quatre mulâtres libres et vingt hommes, officiers et domestiques; nous savions combien notre position était critique. La blessure du gouverneur le força de se retirer. Je ne tardai pas à m'apercevoir que dans une partie des fortifications on ne pouvait pas employer le canon avec avantage, parce que l'ennemi tirait avec tant de précision, qu'il abattait tout homme qui se présentait à une embrasure; il fallut donc s'en tenir au feu de mousqueterie. Vers midi un autre homme fut tué, deux furent



blessés. La garnison se trouvait alors réduite à huit hommes, y compris les officiers, sur lesquels on pouvait compter. Les Achantins redoublaient d'efforts à la porte de l'ouest, deux fois ils furent repoussés avec grande perte; à une troisième tentative ils essayèrent de mettre le feu à la porte, l'homme qui apportait les matériaux fut tué. Le combat dura jusqu'à six heures. Quand il eut cessé, la garnison s'empressa, avant la nuit, de réparer tous les dommages, et se tint sur la défensive, dans le cas où elle serait attaquée pendant la nuit.

Le jour vint éclairer une scène d'horreur, des monceaux de morts et de blessés étaient entassés autour des murs; à plus d'un mille de distance, le long du rivage de l'est, on voyait des cadavres ballottés par la mer; des maisons étaient à moitié détruites, d'autres en feu; les cris de douleur des femmes et des enfans remplissaient l'air. Les deux tiers des habitans de la ville, dont le nombre était au moins de 15,000, avaient péri. A peu près 2,000 s'étaient réfugiés dans le fort, et à peu près 200 s'étaient sauvés sur un rocher entouré par la mer, où ils ne furent pas inquiétés. Je suppose que près de 3,000 échappèrent au carnage. En général les Annamabouans ne se battirent pas bien, et dès le commencement de l'action, furent saisis d'un sentiment de terreur.

Les Achantins, après avoir assouvi une partie de leur fureur contre les Annamabouans, s'étaient avancés contre le fort avec un sang-froid et une résolution remarquables, et sans pousser un cri, s'étaient approchés jusqu'à la bouche des canons. Il est difficile d'évaluer le nombre de leurs morts; le roi, avant de s'éloigner d'Annamabou, dit qu'il avait perdu 3,000 hommes; mais il comprenait probablement là dedans ceux qui avaient été enlevés par la maladie.

Le fort se trouvait dans une position très-précaire; complètement bloqués par terre, nous n'avions pas les communications bien ouvertes par mer, nos provisions ne pouvaient durer que quelques semaines. Il faut ajouter à ces inconvéniens l'odeur des cadavres qui, commençant à se corrompre, nous causaient de sérieuses appréhensions. Cette circonstance exigeait de la part de la garnison des efforts auxquels sa faiblesse ne lui permettait pas de se livrer. La journée du 15 nous avait tous extrêmement fatigués.

Cependant les choses prirent un aspect moins sinistre. Les Achantins firent plusieurs tentatives pour piller, et furent toujours repoussés; mais ils ne manifestèrent pas le désir de renouveler les hostilités, tous leurs mouvemens annonçaient qu'ils voulaient la paix. La garnison la souhaitait aussi; toutefois elle ne voulait pas céder la pre-



mière, ni offrir des conditions sans ordre du gouverneur en chef. Les derniers succès du roi lui avaient donné une haute opinion de sa puissance et de la bravoure de son armée. D'un autre côté, la petite garnison, quoique diminuée, n'avait pas mauvaise idée d'elle-même, et désirait beaucoup que sa majesté noire fût confirmée dans celle qu'elle s'était faite de l'habileté des Européens.

Le gouverneur du cap Corse, instruit de ce qui se passait à Annamabou, se hâta de nous envoyer des secours. Deux navires furent expédiés le 16; des délais inévitables empêchèrent le renfort qu'ils apportaient de débarquer avant l'après-midi; il consistait en quatre officiers et douze soldats. Ils mirent pied à terre, à l'abri de la fumée de quelques coups de canon, et ne furent pas inquiétés; mais la pirogue, en retournant au navire, essuya un feu de mousqueterie, et un homme fut tué.

Le gouverneur ordonnait d'envoyer un parlementaire au roi, pour tâcher d'en venir à un accommodement. En conséquence je fis arborer un pavillon blanc; il est impossible de peindre la joie qui se répandit parmi le peuple. Ce fut avec beaucoup de peine que les officiers du roi, reconnaissables à leurs épées et à leurs haches d'or, purent se faire jour à travers la foule pour arriver jusqu'à ce prince avec les soldats porteurs du pavillon.

Il est à propos d'observer ici que les Achantins,

bien que très-éloignés de la civilisation européenne, connaissent les usages adoptés en guerre par les peuples civilisés; ils respectèrent le pavillon parlementaire; à la vérité quelques-uns marchèrent vers le rocher où les Annamabouans s'étaient réfugiés; mais ils obéirent au signal de rappel qui leur fut donné par deux coups de fusil tirés par-dessus leur tête. Vers sept heures les soldats, porteurs du pavillon, revinrent avec trois messagers de la part du roi. Ils entrèrent dans un long détail sur l'origine de la guerre, afin de justifier la conduite du roi. Ce prince témoigna sa satisfaction de l'envoi du pavillon, en donnant un mouton gras aux deux soldats. Après une conférence de plus de deux heures, les messagers retournèrent au camp.

Une communication régulière fut ainsi établie avec le roi et son armée; cependant, malgré ces apparences amicales, je tins les portes du fort bien fermées jusqu'à ce que la bonne intelligence fût parfaitement rétablie. Je m'aperçus bientôt que je ne pourrais en venir à bout qu'après une entrevue entre le gouverneur en chef et le roi, et je m'efforçai de persuader à ce prince d'aller au cap Corse. J'échouai dans mes tentatives sur ce point, cependant le roi consentit à envoyer au gouverneur en chef quelques-uns des chefs dans lesquels il avait le plus de confiance.



Malgré cette démarche, le gouverneur en chef reconnut que rien ne se terminerait que par une conférence avec le roi. Il vint donc lui-même à Annamabou ; ensuite il alla, en grand cortège, trouver le roi dans son camp ; il fallut d'abord qu'il rendit une visite à chaque grand personnage. Chacun était assis sous un énorme parasol et entouré de domestiques et de gardes : de jeunes filles agitaient l'air pour le rafraîchir et chasser les mouches qui étaient très-nombreuses et incommodes. Un de ces personnages de taille athlétique et fort gras, était vêtu d'une grande robe, qui semblait peu faite pour un climat si chaud. Les traits de sa figure ressemblaient plus à ceux des Arabes ou des Egyptiens qu'à ceux des nègres ; il portait un bonnet jaune qui lui descendait jusqu'aux oreilles. C'était un Mahométan d'un extérieur grave, d'ailleurs affable et communicatif ; il était natif du Kachena, pays situé dans le sud-est de Timbouctou. Il raconta qu'il avait été à Tunis et à la Mecque, et qu'il avait vu beaucoup de blancs, ainsi que leurs navires ; il décrit la manière de voyager dans le désert. Il commandait un corps de guerriers qui combattaient avec des flèches ainsi qu'avec des fusils. Les gens de sa suite lui ressemblaient et étaient vêtus à la turque.

Enfin le gouverneur fut conduit au roi ; la mise et les ornemens de tous ceux qui l'entouraient

annonçaient la richesse et la puissance. C'étaient des chaises, des haches, des chaînes, des épées, des cannes, soit en or massif, soit garnis de ce métal ; son éclat, joint aux manteaux de damas, et de taffetas et aux vêtemens somptueux, composait un ensemble magnifique et imposant. Quand les premiers complimens furent finis, l'air retentit du son des tambours, des cors et des flûtes. Le roi montra beaucoup de politesse pendant la conversation ; le gouverneur ayant témoigné le désir qu'il lui rendit aussi une visite de cérémonie, il y consentit.

En conséquence, le gouverneur, ses officiers et les personnes de sa suite s'assirent en demi-cercle à l'ombre de quelques arbres, les soldats se rangèrent en haie, en laissant un passage suffisant pour le roi et son monde. Ce ne fut qu'au bout de deux heures que l'on annonça le roi, tant sa suite était nombreuse : chaque personnage de distinction saluait à la manière du pays, puis passait. Il avait été convenu que lorsque le roi paraîtrait, les soldats lui présenteraient les armes, et que l'on battrait la marche des grenadiers. Il parut charmé de cette marque de distinction et de respect ; il s'arrêta pour observer leur bonne tenue : l'air martial que l'on jouait lui fit grand plaisir. Je vis ce roi, il était de taille moyenne, bien fait, très-noir, il avait des traits réguliers,



une physionomie ouverte et agréable. Ses manières annonçaient un homme d'esprit ; elles étaient aisées et gracieuses ; il surpassa en tout l'idée que nous nous étions faite de lui. Son habillement consistait en une pièce de soie roulée autour de son corps ; un cordon de soie verte ornait sa tête ; ses sandales étaient bien faites et artistement brodées en or ; il ne portait pas, comme les personnes qui l'entouraient, des ornemens de ce métal. Un homme vêtu d'une manière grotesque, en était réellement chargé, il avait l'air de jouer le rôle de bouffon.

Comme c'était une visite de cérémonie, on ne traita pas d'affaires importantes. Le roi s'informa très-poliment de la santé du gouverneur d'Annamabou, en manifestant l'espérance qu'il serait bientôt guéri de ses blessures. Il dit qu'il s'éloignerait bientôt, son armée éprouvant de mauvais effets de l'eau de ce canton et des émanations des corps morts. Comme on avait la plus grande confiance dans le roi et dans son armée, les portes du fort furent ouvertes, chacun put y entrer librement. Des conférences eurent lieu, elles prirent une tournure favorable ; toutefois la paix avec les Fantins fut regardée comme impraticable ; Apontay, un des chefs poursuivis par le roi, avait éludé sa vigilance ; Accoum, autre chef, s'étant mis à la tête d'une troupe nombreuse,

marchait sur Annamabou pour livrer bataille au roi. Ce prince dit au gouverneur que lorsqu'il aurait soumis ses ennemis, il reviendrait à Annamabou pour prendre des mesures relatives à la prospérité du pays et au commerce.

Il fut convenu que les nègres vivant sous la protection des forts anglais ne seraient pas inquiétés, et que le pavillon anglais serait respecté. Ensuite il s'avança contre Accoum, et le défit le 3 juillet ; Accoum et ses partisans s'échappèrent en traversant à gué une rivière dont ils connaissaient les passages ; depuis ils n'osèrent plus se montrer en corps d'armée, ils se bornèrent à tenir en campagne des corps qui quelquefois réussirent à couper des détachemens achantins qui allaient en fourrage.

Les Achantins en marchant à l'est répandirent la désolation devant eux ; ils ruinèrent la plupart des villes et des villages. La maladie qui les avait attaqués à Annamabou, fit de grands progrès parmi eux, et en enleva un grand nombre. Cette calamité inattendue changea les intentions du roi ; il ne pouvait revenir à Annamabou sans risquer la perte de tous ses soldats ; la prudence lui ordonnait donc de retourner dans ses états, en laissant des forces suffisantes à Accra pour disposer des prisonniers, et les mener en sûreté en Achanti.

Les Fantins, délivrés de la crainte de voir le roi



leur ennemi à leurs troupes, déclarèrent la guerre aux habitans d'Elmina et d'Accra, sous prétexte qu'ils avaient pris le parti des Achantins dans la guerre précédente; ceux du cap Corse, instruits des projets des Fantins, leur offrirent de l'argent, et même du secours pour leur expédition. Les Fantins, unis aux Ouarsans, formèrent deux corps de troupes; l'un marcha contre Elmina, l'autre contre Accra; après des attaques et un blocus inutiles, tous deux firent retraite en mai 1810.

Instruit de ces particularités, le roi d'Achanti fit avancer deux armées, l'une contre les Fantins, l'autre sur Accra. La première battit constamment les ennemis, et quitta la côte au mois de mai 1811 avec beaucoup de prisonniers. La seconde qui devait traverser le pays de Quá, roi d'Aquapim, fut surprise par les troupes de ce prince, et éprouva de grandes pertes. Ce roi avait accompagné le roi d'Achanti dans sa première expédition; ne s'étant pas cru assez récompensé, il saisit l'occasion de se venger. De son côté, le roi d'Achanti, indigné, envoya une armée de vingt-cinq mille hommes contre Quá; celui-ci, apprenant l'approche de forces considérables, prit la fuite et alla dans le Crobo, pays à l'est d'Aquapim; les Achantins l'y poursuivirent; il gagna l'Addah, d'où il trouva le moyen de revenir chez lui par des chemins détournés. Les Achantins, enragés de n'avoir pu saisir leur proie,

pillèrent l'Addah et le Crobo; à peine eurent-ils le dos tourné, que le roi de Crobo se déclara contre eux. Ces événemens déjouèrent les projets des Achantins contre les Fantins, et de plus ceux-ci reçurent un secours inespéré du roi d'Axim, auparavant allié du roi d'Achanti. Renonçant à ses anciennes liaisons, il annonça hautement le projet de chasser les Achantins du pays des Fantins. Tel est l'état de guerre presque perpétuel qui désole ces malheureuses contrées.

A peu près à trois milles à l'est d'Annamabou, est Cormantine, où les Hollandais ont le fort d'Amsterdam. Tantomkerry est six lieues plus loin; à neuf milles au-delà on rencontre Apam, et à huit lieues plus à l'est, Ouinebah ou Simpah; les Anglais y ont un petit fort. Le territoire voisin est moins boisé que les autres parties de la côte, il était compris dans le royaume d'Agounah, la race de ces rois est éteinte; les Fantins étendent aujourd'hui leur domination sur le canton. On l'appelait autrefois le pays d'Afetou.

Les habitans de Ouinebah sont turbulents, grossiers, audacieux et féroces; plusieurs fois ils ont outragé d'une manière indigne les gouverneurs du fort; ce sont de plus des brigands déterminés.

A trois lieues de Ouinebah, on rencontre Becracou, fort hollandais; et neuf lieues plus à l'est,



Accra, où les Anglais, les Hollandais et les Danois ont des forts. Accra est un état indépendant, il était autrefois gouverné par le roi d'Aquambou. L'aspect de la ville d'Accra est très-pittoresque, notamment quand on la voit de la mer : c'est le lieu le plus sain de la Côte-d'Or. Le terrain qui l'entoure est sablonneux, on ne peut y cultiver que le coton, le manioc, les pistaches de terre. L'Accra est le seul pays de la côte qui commerce directement avec l'intérieur ; les Achantins le fréquentent beaucoup, et ce négoce y fait circuler beaucoup d'argent : de plus, il a contribué à l'amélioration des mœurs. Le gouvernement y est aristocratique et mêlé de démocratie.

A trois milles d'Accra est le château de Christiansbourg, principal comptoir danois dans cette partie de l'Afrique ; ils en ont deux autres plus à l'est. Le gouverneur de Christiansbourg avait formé à quinze milles de distance, dans l'intérieur, des plantations considérables, où l'on cultivait le caféier, le cotonnier et d'autres végétaux des régions équinoxiales ; ils croissaient à merveille, et faisaient ainsi connaître le parti avantageux que l'on pouvait tirer des terres de ce pays. Tout fut détruit par les Achantins en 1811, lorsqu'ils ravagèrent le territoire, parce qu'ils soupçonnaient ce gouverneur d'avoir favorisé la fuite de leur ennemi.

Dans le pays de Crobbo, au-delà d'Accra, s'élève une montagne que l'on voit d'une trentaine de milles quand on est en mer ; la cime semble être couverte de neige. Le Rio Volta termine la Côte-d'Or à l'est. Ce fleuve, assez large, a son embouchure embarrassée de rochers et de bancs de sables. Sa rapidité fait présumer qu'il a sa source à une grande distance ; il est fréquenté par des hippopotames.

Ce n'était pas sans raison que Meredith avait dépeint les habitans de Ouinebah comme des hommes turbulens et féroces. Le 6 février 1812, il se promenait tranquillement dans son jardin, lorsqu'il fut assailli par ces barbares : ils l'enlevèrent et le conduisirent à trois milles de là. Un Anglais qui se trouvait dans le fort, où il attendait le gouverneur, ayant entendu un cri d'alarme à la porte, y courut et apprit ce qui venait de se passer. Il sortit précipitamment pour tâcher de faire délivrer Meredith, ce ne fut qu'arrivé au lieu où l'on avait transporté cet infortuné qu'il obtint la permission de lui parler. On s'opposa long-temps, dit le narrateur, à ce qu'il me remit la clef de son secrétaire, dans la crainte que ce fût celle des magasins, et que je ne fusse ainsi en état de faire tirer sur la ville. Je crus que je ne pourrais jamais retourner au fort ; les nègres avaient été au moment de me garder avec M. Meredith. Mon pre-



mier soin, en rentrant, fut d'écrire à M. Smith, gouverneur de Tatumkerry. Cet officier vint le lendemain matin; dans l'intervalle, les nègres m'avaient sommé de leur livrer deux barriques de rum, cent paquets de tabac et cinquante vaches.

« Ces brigands se tinrent sur leurs gardes pendant toute la nuit; ils se rassemblèrent en grand nombre sur le rivage quand M. Smith débarqua, et formèrent une haie entre laquelle il fut obligé de passer pour aller voir M. Meredith; ils exigèrent huit onces d'or pour lui accorder la permission de parler à son ami; ils finirent par se contenter de cinq onces.

« La veille, lorsque j'avais été admis auprès de M. Meredith, ces barbares le maltrahent, ils mettaient le feu au gazon, puis le forçaient à marcher dessus, les pieds nus, ou bien ils l'exposaient nu-tête au soleil. Son domestique m'a raconté qu'après l'avoir attaché par le cou à un poteau, ils avaient menacé de le tenniller, s'il ne leur faisait pas délivrer tout ce qu'ils avaient demandé.

« Le 8, après avoir retenu M. Smith pendant vingt-quatre heures, ils le laissèrent revenir au fort, après lui avoir fait promettre de leur donner deux cent vingt-cinq onces d'or et d'autres présents; M. Smith en avait pris l'engagement, ne

croyant pas assez payer la délivrance de son digne ami.

« M. Smith arriva au fort au milieu de la nuit, et m'apprit que M. Meredith était très-malade et m'invitait à lui aller parler dans une maison de la ville, où, après bien des sollicitations, ses bourreaux avaient consenti à le laisser transporter. Le 9 je m'empressai de me rendre à cette invitation. Le malheureux gouverneur avait de la peine à respirer, tant son cou était gonflé; on voyait que sa poitrine était très-oppresée; il me dit que sa dernière heure approchait, et qu'il ne croyait pas pouvoir aller jusqu'à midi. Il fit, en ma présence, quelques changemens à ses dernières volontés.

« M. Smith avait commencé le même jour, dans la matinée, le paiement de ce qu'il avait promis aux nègres, lorsqu'on vint lui annoncer que M. Meredith avait cessé de vivre. A cette nouvelle, les nègres qui étaient là s'enfuirent, abandonnant ce qu'on leur avait déjà livré. Je courus en hâte à la maison où on le retenait. Je fis transporter son corps au château; à quatre heures après midi on l'enterra avec tous les honneurs dus à son rang.

« Voici la cause du malheur de M. Meredith: en 1811, les Ouinebans s'étant joints aux Fantins dans la guerre contre les Achantins, un des premiers remit avant son départ à un sergent du



fort anglais une grande caisse fermée; ce nègre ayant été tué, ses parens vinrent six mois après réclamer la caisse : elle leur fut rendue, le lendemain ils la renvoyèrent en disant qu'il pouvait la garder, puisqu'il en avait ôté mille onces d'or qu'elle contenait. Le sergent nia l'accusation qui fut reproduite plusieurs fois. Les deux parties convinrent de s'en rapporter au grand fétiche des Brassous. Cet oracle prononça que le sergent était coupable. Celui-ci protesta de son innocence; le fétiche, consulté de nouveau, fit demander d'un ton menaçant au sergent s'il doutait de son infailibilité, et ajouta que l'or avait été porté à M. Meredith, auquel une part de la somme avait été promise. Le sergent n'en persista pas moins à se déclarer innocent. Alors les peynins allèrent au fort et instruisirent M. Meredith de la décision de leur fétiche. Il leur demanda s'ils croyaient à la réalité du vol; ils lui répondirent qu'à la vérité ils n'avaient jamais entendu dire qu'un blanc eût volé un nègre, mais que le fétiche venait d'en décider autrement. Le lendemain ils se saisirent en même temps de M. Meredith et du sergent. Ce dernier fut tellement effrayé des menaces qui furent proférées contre lui et sa famille, qu'il déclara tout ce qu'on voulut.

« Cet horrible attentat ne pouvait demeurer impuni. Quelque temps après la frégate anglaise

*Amélia* envoya prendre par un canot tous les Anglais, ensuite elle mouilla près de Ouinebah, détruisit cette ville, et en dispersa la population dans les bois voisins. Ce lieu est abandonné depuis ce temps, malgré les nombreuses sollicitations adressées par les naturels aux Anglais, pour avoir la permission de s'y établir de nouveau.



## VOYAGE DE M. BOWDICH

DANS LE PAYS D'ACHANTI.

EN 1817.

On a vu dans la précédente relation comment la guerre des Achantins et des Fantins avait fait connaître particulièrement aux Anglais le premier de ces peuples. Ils revinrent en 1816 ravager le territoire de leurs ennemis; la famine fut le résultat de leurs dévastations; ils n'attaquèrent pas positivement le fort du cap Corse, mais ils le tinrent long-temps bloqué; l'on y souffrit beaucoup de la disette de vivres. Frappé des maux dont on était menacé, et des risques que l'on courait, le gouverneur écarta l'imminence du danger en payant pour les Fantins une somme considérable, puis représenta au conseil de la compagnie, l'utilité d'envoyer une ambassade avec des présens au roi d'Achanti, afin de conclure un traité d'amitié avec lui, et d'obtenir la permission d'avoir un agent anglais en résidence dans sa capitale. Ces propositions furent approuvées, et en conséquence,

M. James, gouverneur d'Accra, fut nommé chef de l'ambassade; il emmenait avec lui M. Bowdich qui était particulièrement chargé des observations astronomiques; M. Hutchinson, écrivain, et M. Tedlie, aide-chirurgien.

L'ambassade quitta le cap Corse le 22 avril 1817, avec une suite d'environ cent trente nègres fantins, et suivit la côte jusqu'à Annamabou. Après avoir parcouru des vallées riantes, il fallut s'engager dans des forêts presque impénétrables, traverser des marais et franchir des rivières; l'on eut ainsi à supporter les fatigues et les privations inséparables d'un voyage dans une contrée déserte; elles furent rendues plus pénibles encore par la conduite des porteurs de bagage; une partie déserta; il fut très-difficile de les remplacer. Souvent on campa dans les bois sur la terre humide, et de plus couverte de reptiles et d'insectes. On avait de la peine à y entretenir du feu, qui cependant était nécessaire pour écarter les bêtes féroces.

On marchait à peu près dans la direction du nord. Le pays que l'on traversait offrait de tristes vestiges des désastres de la guerre. Les habitans des misérables villages, dispersés sur le territoire fantin, semblaient s'y être réfugiés comme des proscrits bannis de la société; ils étaient sombres et brutaux; ils semblaient même avoir perdu l'ins-



tinct de la curiosité ; on ne pouvait pas acheter des vivres chez eux.

L'aspect devint moins lugubre quand on eut traversé le Bousembra. Alors on entra dans l'Axim, pays tributaire de l'Achanti. Prusou, première ville axinienne où l'on entra, était bien bâtie. Kickiouerry, où l'on passa ensuite, était grande et fort propre. Akrofoum, où l'on arriva le 4 mai, était encore plus grande. Le 7 on passa la frontière qui sépare l'Axim de l'Achanti. Le Bohem, petite rivière que l'on rencontra, jouit d'une réputation singulière ; ses eaux passent pour inspirer l'éloquence ; tous les ans un grand nombre d'Achantins arrivent sur ses bords pour en boire ; ainsi voilà en Afrique, chez un peuple à moitié barbare, un ruisseau qui peut le disputer à l'Hippocrène. Quand on eut passé les montagnes dans lesquelles il coule, on vit le champ de blé le plus étendu que l'on eût aperçu depuis que l'on s'était éloigné de la côte.

Quand on fut à Doumpassie, ville jadis florissante, on expédia un message au roi pour lui annoncer l'approche de l'ambassade. A Dadaenasie, situé un peu plus loin, on trouva un officier du roi ; il était chargé de témoigner aux Anglais les regrets du monarque, de ce qu'ils étaient venus dans la saison des pluies, parce qu'il avait entendu dire qu'elle était malsaine pour les blancs, il les invi-

tait à entrer dans la capitale le 19. Il leur envoyait en présent un mouton, quarante ignames et deux onces d'or pour la dépense de leur table ; il avait fait un don à leur émissaire, et ordonné que la route fût mise en bon état pour leur passage.

A mesure que les Anglais avancèrent, ils trouvèrent beaucoup plus de terres cultivées ; les chemins qui se croisaient dans tous les sens, prouvèrent que la population était nombreuse, et qu'il existait entre les différentes parties du royaume des communications fréquentes.

Le 19 on arriva de bonne heure à Agogou, petit village éloigné seulement de quatre milles de la capitale. A mi-chemin on traversa le marais qui l'entoure ; il a cent vingt pieds de large et trois pieds de profondeur. Lorsque l'ambassade ne fut plus qu'à un mille de Coumassie, le roi, averti de son approche, la fit inviter à s'arrêter dans le petit bourg de Patiassou, jusqu'à ce qu'il eût envoyé des officiers chargés de la conduire en sa présence.

« A deux heures, dit M. Bowdich, nous fîmes notre entrée dans Coumassie, en passant sous un fétiche consistant en un mouton immolé, et suspendu dans de la soie rouge entre deux poteaux très-élevés. Plus de cinq mille hommes, la plupart guerriers, vinrent au-devant de nous avec une musique extrêmement bruyante. Enveloppés



par l'épaisse fumée que produisaient les décharges continuelles de mousqueterie de cette troupe, nous ne pûmes bientôt discerner que les objets les plus rapprochés de nous. On nous fit faire halte pendant que les capitaines exécutaient une danse pyrrhique au centre d'un cercle formé par leurs soldats. Une multitude confuse de drapeaux anglais, hollandais et danois furent agités et tournés dans tous les sens; ceux qui les tenaient couraient en gambadant avec un emportement qui n'était égalé que par les transports des chefs, cabriolant avec des contorsions d'énergumènes, et tirant des coups de fusil si près des pavillons, qu'on ne les voyait qu'au milieu de tourbillons de fumée.

Les chefs étaient coiffés du bonnet de guerre, assujetti sous le menton avec des cordons garnis de cauris; des cornes de belier dorées en couvraient le devant, et d'immenses panaches de plumes d'aigle, en décoraient les deux côtés. Leur veste de drap rouge était couverte de saphirs en or et en argent, et d'étuis brodés de toutes les couleurs qui recouvraient ces talismans: ces bijoux étaient entremêlés de clochettes de cuivre, de cornes et de queues de divers animaux, de couteaux et de coquilles qui à chaque mouvement leur frappaient le corps; leurs bras étaient nus. Des queues de léopards pendaient à leurs dos, par-dessus un arc couvert de saphirs. Ils avaient de

larges pantalons de coton, et de grandes bottines de cuir rouge qui leur montaient jusqu'à mi-cuisse et étaient attachées par des chaînettes à leur ceinturon qui était aussi orné de clochettes, de queues de chevaux, de morceaux de cuir et d'une quantité prodigieuse de saphirs. Un petit carquois rempli de flèches empoisonnées était suspendu à leur poignet droit; ils tenaient entre les dents une chaînette de fer, à laquelle était lié un chiffon de papier chargé de caractères mauresques. Ils portaient à la main gauche une petite lance ornée de banderoles rouges et de glands de soie. La noirceur de leur peau rehaussait l'effet de ce bizarre accoutrement, et achevait de leur donner un air qui n'avait presque rien d'humain.

Après avoir été retenus environ une demi-heure par ce divertissement, les voyageurs se remirent en marche au milieu des guerriers dont le nombre, joint à la foule des curieux, ne leur permettait d'avancer que lentement. Toutes les rues, à droite et à gauche, étaient remplies de monde. Les grands vestibules des maisons étaient encombrés de femmes et d'enfants de la haute classe; on n'entendait de toutes parts que des exclamations de surprise.

Au bout d'un demi-mille, arrivés au palais, les voyageurs s'arrêtèrent de nouveau, puis passèrent avec leur suite au milieu d'une haie de soldats;



les présens et le bagage furent déposés dans la maison où l'on devait loger ; ensuite on remonta à pas lents une longue rue , et l'on fit halte dans une maison ouverte par devant , où un messenger du roi annonça que l'on devait attendre une nouvelle invitation du monarque pour paraître devant lui. Là l'attention des Anglais fut forcément fixée pendant quelques minutes sur un spectacle atroce ; c'était un homme que l'on torturait avant de le sacrifier. Des hommes , couverts d'immenses bonnets de peau noire, le conduisaient par une corde qui lui traversait le nez ; des tambours le précédaient. Heureusement pour les voyageurs la permission de paraître devant le roi les délivra bientôt de cet aspect horrible. Une rue très-large et longue d'environ un quart de mille les conduisit à la grande place.

Ce qu'ils avaient déjà vu depuis leur entrée dans la ville avait excité leur attente. Toutefois ils furent frappés de surprise par la magnificence et l'éclat qui se montrèrent à leurs regards. Un emplacement de près d'un mille carré était couvert d'une foule aussi richement que singulièrement parée. Le roi , ses tributaires et ses capitaines resplendissaient dans l'éloignement avec une suite aussi nombreuse que variée et entourée d'une masse de soldats si serrée qu'il semblait impossible de la pénétrer.

Les rayons du soleil étaient réfléchis de toutes parts sur une multitude d'ornemens d'or , avec une vivacité qui était presque aussi insupportable que l'étouffante chaleur de l'air. A l'apparition des Anglais plus de cent troupes de musiciens firent retentir l'air à la fois des fanfares de leurs chefs : les éclats bruyans d'un nombre infini de cors et de tambours ne cessaient de se faire entendre par intervalles que pour être remplacés par les sons plus doux de longues flûtes harmonieuses , et d'un instrument qui ressemblait à une cornemuse. Le mouvement continuel de plus de cent parasols produisait le plus brillant effet. Chacun était assez large pour couvrir au moins trente personnes ; ils étaient de soie écarlate , ou jaune , ou d'autres couleurs éclatantes , et surmontés de croissans ou de figures d'animaux , d'oiseaux ou de différens objets en or. Ces parasols variés dans leurs formes , étaient pourtant la plupart en dômes ; leurs bords , découpés de différentes manières , étaient garnis de franges , et quelquefois ornés de petits miroirs. Quelques-uns étaient couverts de peaux de léopards et surmontés d'un animal empaillé.

Au-delà on voyait les hamacs d'apparat , semblables à de longs berceaux , soutenus sur des bâtons élevés au-dessus de la tête des hommes qui les portaient. Les coussins et les draperies étaient en taffetas cramoisi. Une quantité innom-



brable de petits parasols remplissait les intervalles, et de grands arbres rehaussaient à l'éclat de cette scène par le contraste de leur ombre.

Les messagers du roi, reconnaissables à de grandes plaques d'or sur la poitrine, ayant fait faire place aux Anglais, ceux-ci s'avancèrent précédés par leur pavillon et par les interprètes que distinguaient des cannes à pommes d'or. Ils prirent la main à chacun des cabocirs ou chefs, vêtus d'étoffes de soie, et ornés de colliers d'anneaux, de plaques, de bracelets d'or, et charmés de grisgris. Les sièges des chefs étaient de bois sculpté, et incrustés très-artistement en or et en ivoire, et assez ordinairement garnis de deux grosses sonnettes. Derrière quelques-uns, de jeunes et belles filles se tenaient debout avec des bassins d'or; on voyait aussi derrière les fauteuils des principaux chefs des jeunes gens bien faits, et vêtus de corselets de peaux de léopard, couverts de coquilles d'or; autour de ces grands personnages on agitait de grands éventails de plumes d'autruche.

Les guerriers étaient assis par terre près des chefs, et en rangs si serrés que les Anglais ne purent avancer sans marcher sur les pieds de quelques-uns. Leurs bonnets étaient de peaux de panthères avec les queues pendantes par derrière. Leurs fusils et leurs gibernes, faites de petites

gourdes, étaient revêtus de morceaux des mêmes peaux. Leurs joues et leurs bras étaient bariolés de raies blanches qui les faisaient ressembler à une armure.

En traversant ce cercle éblouissant, les Anglais furent bien surpris d'apercevoir des Maures, dont le costume formait un contraste remarquable avec celui des nègres. Ils étaient dix-sept chefs vêtus de longues robes de satin blanc, brodées magnifiquement; leurs pantalons et leurs chemises étaient de soie, et leurs immenses turbans de mousseline blanche avaient une bordure de pierres précieuses de diverses couleurs. Leur suite portait des bonnets et des turbans rouges, avec de longues chemises blanches descendant sur les pantalons; ceux d'un rang inférieur étaient habillés de drap bleu foncé. Quand les Anglais passèrent, les Maures leur jetèrent un regard de malveillance.

Enfin les Anglais arrivèrent auprès des grands officiers de la couronne, distingués chacun par les marques de leur emploi; et pendant qu'ils approchèrent du roi pour lui prendre la main tour à tour, ils purent l'examiner à leur aise. « Son maintien, dit M. Bowdich, fixa d'abord mon attention. Une dignité naturelle chez des princes qu'il nous plaît d'appeler barbares, ne laisse pas d'intéresser vivement. Ses manières étaient à la fois majestueuses et polies; les impressions de surprise



ne lui firent pas quitter un seul moment le calme qui convient à un monarque. Il paraissait âgé de trente-huit ans, et disposé à l'embonpoint; sa figure annonçait de la douceur. Il était très-richement vêtu, et chargé de bijoux et d'ornemens en or; ses sandales de cuir blanc étaient couvertes de petits étuis d'or et d'argent, contenant des saphirs. Il tenait en main une paire de castagnettes d'or qu'il faisait claquer pour commander le silence. Tout autour de lui étincelait d'or et de pierreries. Les principaux personnages qui l'entouraient, portaient sur la poitrine de larges étoiles, des croissans, ou des ailes d'or massif.

On nous fit faire le tour de ce cercle brillant qui offrait une variété de richesses et d'ornemens impossible à décrire. La nouveauté du spectacle nous faisait oublier la fatigue et la chaleur; cependant en arrivant au bout de notre course nous étions presque rendus d'épuisement. Nous aurions bien voulu gagner notre logement, il n'en fut pas encore question: nous fûmes invités à nous asseoir à quelque distance sous un arbre pour recevoir à notre tour les civilités de l'assemblée.

Tout ce monde passa devant nous; les cabocirs mettaient pied à terre, et nous prenaient la main d'un air de dignité; les uns ôtant une de leurs sandales, d'autres les ôtant toutes deux; les

gens de leur suite fléchissaient le genou en se jetant de la poussière sur la tête. Les Maures eurent l'air de nous donner leur bénédiction. Les prêtres des fétiches exécutèrent une danse. Il était près de huit heures quand le roi parut; les torches qu'on portait devant lui ajoutaient encore à l'éclat des ornemens brillans qui le couvraient: il s'arrêta un instant, nous demanda nos noms pour la seconde fois, et nous souhaita une bonne nuit; il était accompagné de sa tante, de ses sœurs et des femmes de sa famille, toutes portant au cou de belles chaînes d'or. Un grand nombre de chefs le suivaient; nous ne pûmes nous retirer que fort tard. Nous avons évalué à trente mille la totalité des gens qui passèrent.

La maison où l'on conduisit les Anglais était spacieuse, mais délabrée. Après une si brillante réception, ils devaient s'attendre à ne pas rencontrer de grands obstacles dans leur négociation; mais la cour des monarques noirs n'est pas plus que celle des potentats européens, exempte d'intrigues. Tous les ressorts que l'astuce peut faire jouer auprès d'un despote, tout ce que l'esprit de séduction peut imaginer de souplesse, enfin tout cet art que l'intérêt développe aussi bien parmi les féroces courtisans d'un roi sauvage, que parmi les courtisans polis des princes d'Europe, fut mis en usage pour empêcher les Anglais de réussir.



Tous ces manèges trouvèrent un puissant appui dans la jalousie méfiante des Maures qui, jusqu'alors ayant joui d'une grande influence politique, morale et religieuse, sentaient bien que ces avantages leur seraient enlevés par une alliance directe entre le roi d'Achanti et la compagnie anglaise. On trouva le moyen d'inspirer au roi des soupçons contre les agens britanniques; on lui représenta quelques circonstances de la conduite du gouverneur du cap Corse, comme injurieuses pour sa personne, enfin on lui fit même regarder l'envoi des agens à sa cour, comme un piège qui couvrait les plus perfides desseins.

Cependant ce prince fut enchanté des présens qu'on lui offrit. Dans la seconde conférence, il pria M. James de lui expliquer deux notes qu'il lui montra; elles avaient été écrites par le gouverneur du cap Corse, à la demande du roi d'Annamabou et du chef des Bralfous; elles portaient qu'ils abandonnaient au roi d'Achanti quatre ackies d'or par mois (24 fr.) sur la paie qu'ils recevaient de la compagnie, et le priaient de recevoir cette somme comme gage de leur soumission, pour faire cesser les hostilités. Le roi eut l'air de croire que cette proposition venait du gouverneur ou bien avait été faite à son instigation. Sa figure changea tout-à-coup: « Dites aux blancs, cria-t-il à son interprète avec l'accent de la fureur, qu'hier je

fus très-content d'eux, parce que j'espérais que nous deviendrions amis. Aujourd'hui, je vois qu'ils viennent pour couvrir mon front de honte; je ne puis le supporter. Les Anglais savent qu'avec ma poudre et mes balles, j'ai chassé les Fantins jusque sous leurs forts; que mon sabre s'étant levé sur eux, ils périrent tous. Je puis faire pour les Anglais autant que pour les Fantins, ils le savent bien. Ils savent qu'il me suffit d'envoyer un capitaine pour me rapporter les têtes de tous les Fantins. » La colère du roi se communiqua promptement à tous ceux qui l'entouraient. Quant à lui, se levant de son siège, il s'écria en agitant sa main du côté des Anglais: « Si un homme noir m'eût annoncé une chose pareille, sa tête eût à l'instant été abattue. »

Les cris et les menaces du roi, les reproches et les imprécations dont il accablait les Anglais, troublèrent les idées de M. James; il perdit la tête, balbutia quelques excuses, protesta de la pureté de ses intentions et proposa de retourner au cap Corse pour éclaircir l'affaire avec le gouverneur. Cette faiblesse étant prise naturellement pour un aveu, le roi, enflammé de colère, s'écria brusquement: « Je sais que les Anglais viennent pour espionner, pour me tromper; ils veulent la guerre! » Il renouela ses menaces.

Le moment était critique; les intérêts de l'Au-



gleterre pouvaient être perdus à jamais dans l'A-chanti; les jours des envoyés étaient même gravement compromis. Il n'y avait pas un moment à perdre. M. Bowdich et ses deux jeunes compagnons se décidèrent à prendre sur eux seuls toute la responsabilité d'une affaire si désespérée. M. Bowdich, élevant la voix, pria le roi de l'écouter. Cette demande fixa l'attention; les clameurs des conseillers du prince et des Maures s'apaisèrent graduellement. Alors M. Bowdich, prit la parole, repoussa les soupçons élevés contre la conduite et les desseins du gouverneur du cap Corse, il déclara que les agens anglais étaient venus pour complimenter le roi et pour régler avec lui toutes les affaires; que M. James étant malade, désirait naturellement partir; mais que ses compagnons resteraient à Coumassie jusqu'à ce que tous les différens fussent applanis.

Cette démarche franche et hardie produisit une impression favorable sur l'esprit du roi; il tendit la main à M. Bowdich, témoigna sa satisfaction des explications qu'il reçut relativement à l'offre des quatre ackies par mois, et congédia gracieusement les envoyés.

Dans la soirée, M. Bowdich, de concert avec ses compagnons, écrivit au gouverneur et au conseil du cap Corse une lettre dans laquelle ils exposaient les motifs qui les avaient décidés à

prendre le parti auquel ils avaient eu recours. Ils eurent depuis d'autres audiences du roi, qui adressa aussi une lettre au gouverneur du cap Corse. Le 29 mai les messagers du roi partirent de Coumassie avec les dépêches.

Le dévoûment de M. Bowdich et de ses compagnons ne pouvait être qu'approuvé. Le 5 juillet, M. Bowdich reçut du gouverneur du cap Corse l'ordre de prendre la direction de l'ambassade qu'il avait sauvée. Les torts apparens ou réels dont le roi se plaignait furent expliqués ou réparés.

Après de longues discussions, M. Bowdich signa avec le roi, le 7 septembre, un traité honorable et avantageux pour l'Angleterre. Il fut publié avec une pompe extraordinaire. Un officier anglais fut autorisé à résider à Coumassie. M. Hutchinson ayant été désigné pour occuper ce poste, M. Bowdich et M. Tedlie manifestèrent au roi le désir de retourner au cap Corse. Le monarque les retint sous différens prétextes: ennuyé de ces délais dont il ne pouvait prévoir le terme, M. Bowdich représenta au roi qu'il serait obligé, quoiqu'à regret, de partir sans sa permission. Son parti pris, il laissa tout le bagage aux soins de M. Hutchinson, excepté les objets les plus nécessaires, et se mit en marche avec M. Tedlie. « A peine nous étions à cinquante pas de notre logement, dit-il, nous entendîmes re-



tentir de tous côtés les gongs-gons et les tambours ; une troupe de soldats armés de sabres et de fusils , et commandés par Aboïdvy , propriétaire de la maison où nous logions , nous arrêta. Aboïdvy s'empara du drapeau et de deux portemanteaux. Inquiet pour mes papiers , et persuadé qu'il serait dangereux d'avoir l'air intimidé d'un pareil outrage , il m'importait surtout de reprendre le drapeau. Je recommandai à tout mon monde de ne tirer l'épée qu'à la dernière extrémité ; nous nous fîmes jour à coups de crosses de fusil jusqu'à nos bagages. Les Achantins se bornèrent à nous donner des coups de sabre et à nous jeter des pierres : nous disputâmes ainsi le terrain pendant près d'un quart-d'heure ; mais M. Tedlie fut étourdi d'un coup sur la tête. Comme nous étions tous ou meurtris ou blessés , je me contentai d'avoir repris le drapeau , le sextant et mes papiers ; nous regagnâmes lentement notre demeure. Poursuivis encore avec acharnement , nous fûmes obligés de nous retrancher dans le vestibule , et je dépêchai des messagers au roi pour lui dire que nous n'avions pas encore voulu tirer l'épée , mais que nous allions y être forcés s'il ne nous envoyait un prompt secours. Serrés de plus en plus , il ne nous resta bientôt d'autre alternative que de nous défendre dans le passage étroit où nous nous trouvions. Aboïdvy , la tête

exaltée par le vin et la colère , tâcha , dans le moment où je le repoussais , de me porter un coup de sabre qui m'aurait été fatal , sans la présence d'esprit d'un soldat qui le para.

« Enfin Adaoussi , premier interprète du roi , et Yokokaoko , son chambellain , qui arrivèrent avec leur suite , nous dégagèrent. Rien ne peut égaler leur bassesse ; ils jurèrent que le roi n'avait aucune part à cette affaire , ordonnèrent à Aboïdvy de comparaître devant eux , et le menacèrent de lui faire couper la tête. Je leur répondis que je n'étais pas leur dupe , que je connaissais les intentions du roi ; qu'il nous avait retenus forcément , qu'il en porterait les conséquences. »

On fit bonne garde toute la nuit ; le lendemain le roi envoya deux fois des présens à M. Bowdich qui les refusa. Il consentit à accompagner un messenger du roi qui vint , avec une suite nombreuse , lui dire que le roi l'attendait au palais , mais il y alla , ainsi que M. Tedlie , en habit bourgeois , alléguant qu'étant prisonniers , ils ne pouvaient pas mettre leurs uniformes. Le roi lui dit qu'il ne devait pas parler ainsi , il ajouta : « Je suis ton ami , je te rendrai justice ; je ne pense pas que tu aies voulu partir sans me dire adieu. » « Il me proposa ensuite , ajoute M. Bowdich , de punir de mort ceux qui nous avaient attaqués , et finit par déclarer qu'il aurait beaucoup de chagrin



si le roi d'Angleterre apprenait que ses officiers avaient été maltraités en Achanti, et que si j'avais de l'amitié pour lui, il fallait arranger cette affaire à l'amiable. »

Enfin, tout fut accommodé, et le jour du départ fixé. La veille, le roi donna une dernière audience aux Anglais, et dicta une lettre pour le gouverneur du cap Corse. Elle ne contenait que des assurances d'amitié; mais le post-scriptum en était curieux: « Je vous prie d'informer le roi d'Angleterre que j'ai fait le serment de ne pas recommencer la guerre contre les Fantins, parce que je les regarderai comme ses sujets. J'espère donc qu'à son tour, il verra s'il ne peut pas recommencer la traite des nègres, ce qui me serait très-avantageux. »

Comblés de présents du roi, les Anglais partirent le soir de Coumassie: le roi et ses capitaines étaient assis, hors du palais, à la lueur des flambeaux, avec toutes les marques de leur dignité.

« Nous quittâmes la capitale, dit M. Bowdich, précédés des drapeaux du roi, au bruit des salves répétées de mousqueterie, et avec toutes les marques de distinction qu'il put imaginer. »

« L'obscurité de la forêt présenta bientôt un contraste effrayant; nous fûmes épouvantés par les cris des bêtes féroces; les torches dont nous nous étions pourvus pour nous en garantir, s'é-

teignirent en traversant le marais dont les eaux avaient alors près de cinq pieds de profondeur. Les interprètes et les soldats s'égarèrent dans la forêt, et n'arrivèrent que bien long-temps après nous à Ogon, notre première station.

« Le 6 octobre nous eûmes une marche bien pénible à faire dans les montagnes de la frontière, jusqu'à Maïsié, première ville de l'Axim. Comme la journée n'avait pas été bien longue, je résolus de pousser jusqu'à Akrofroum pour gagner un jour. Les Achantins me représentèrent aussitôt que les fortes pluies avaient fait déborder les petites rivières et gâté les chemins. Je craignais tellement d'être retardé dans mon voyage, par leurs idées ridicules sur les jours heureux ou malheureux, que cette fois je ne voulus pas leur céder, pour ne pas les encourager à insister de même à l'avenir. Je leur dis qu'ils pouvaient s'en retourner, et je partis sans eux. Ils me rejoignirent bientôt, en me disant qu'il y allait de leur tête s'ils m'abandonnaient.

« M. Tedlie et moi, accompagnés d'un soldat et d'un Achantin, qui commandait sous les ordres du capitaine de notre escorte, nous devançâmes les autres. A la nuit, nous n'étions plus à portée d'en être entendus. Nous perdîmes quelque temps à essayer de faire des torches, pour écarter les bêtes féroces et reconnaître le bon



chemin ; car nous avions de la boue jusqu'à la cheville, et depuis long-temps nous n'avions plus de souliers. Un ouragan terrible éclata bientôt, nous ne pûmes plus nous entendre les uns les autres, bientôt nous fûmes séparés. Heureusement l'Achantin était près de moi ; après m'avoir retrouvé, il serra autour de son corps un bout de la pièce d'étoffe qui le couvrait, me mit l'autre bout dans la main, et me traîna ainsi après lui par les marécages et les ruisseaux. Les éclats du tonnerre, les ténèbres, le rugissement des bêtes féroces, étaient effrayans, mais le fracas prolongé que produisit un gros arbre en tombant près de nous, le fut bien davantage pour moi. L'Achantin m'avait entraîné de cette manière jusque vers minuit, lorsque, épuisé d'une marche si pénible, je laissai échapper le bout de l'étoffe, je tombai à terre et je m'endormis. Mon guide fidèle qui s'aperçut bientôt que je m'étais séparé de lui, vint à bout de me retrouver à tâtons ; m'ayant éveillé, il me déclara que je périrais infailliblement si je restais là. Nous nous remîmes en marche. Au bout d'une heure nous franchîmes la dernière rivière débordée ; ses eaux au milieu de son lit s'élevaient au-dessus de mon menton. Cet effort fut mon dernier ; le sommeil m'accablait, j'y cédai avec une sorte de plaisir.

« Le bon Achantin, me porta des bords de la

rivière à un endroit plus sec ; j'y dormis plus d'une heure. A mon réveil, je l'aperçus auprès de moi avec un de ses compagnons ; il avait une torche. Il me chargea sur ses épaules, et en trois quarts d'heure, nous atteignîmes Akrofroum. Cet homme savait que j'avais sur moi plusieurs onces d'or pour la subsistance de ma troupe. Annéanti, privé de sentiment, et de mouvement, ma vie était entre ses mains ; la forêt était tellement infestée de bêtes féroces, qu'après m'avoir tué, il aurait pu facilement faire croire qu'elles m'avaient dévoré.

« Il était à peu près deux heures du matin quand nous entrâmes dans Akrofroum. Tout le monde dormait encore : je fus néanmoins conduit dans un bon logement. On m'apporta un bassin de cuivre plein d'eau pour me laver, des fruits, du vin de palmier ; on me fit un excellent lit avec des nattes et des coussins, et on me donna une quantité d'étoffes du pays pour me couvrir, car j'étais presque nu. Une transpiration abondante me préserva de toute suite fâcheuse ; j'en fus quitté pour un léger accès de fièvre. »

Le 7 après midi, M. Tedlie et le reste de la troupe rejoignirent M. Bowdich, le 10 ils arrivèrent au cap Corse.

Admis dans l'intimité du roi d'Achanti, aimé du chef des Maures qui étaient à sa cour,



M. Bowdich a pu recueillir sur la géographie, le gouvernement, les lois, l'histoire, les relations commerciales et politiques de ce pays, une foule de notions nouvelles et curieuses.

« Quoique les hommes que j'avais sous les yeux, dit-il, fussent, en beaucoup de points, des barbares, livrés aux superstitions les plus stupides et les plus féroces, ils ne manquent ni de sagacité, ni de connaissances positives sur ce qui concernait leur pays et ses intérêts; ils étaient en état de me fournir des renseignemens aussi exacts qu'auraient pu le faire les Européens les plus civilisés.

« Les Achantins s'imaginent que c'est mettre en danger la vie du roi, que de parler de son prédécesseur et de demander quel sera son successeur. La superstition et la politique donnant une force plus grande à ce préjugé, c'est, d'après la loi, un crime capital de s'entretenir de ces deux points.

« Suivant une tradition généralement adoptée, il paraît que le royaume d'Achanti fut fondé vers le commencement du dix-huitième siècle, par des guerriers venus du sud-est. Saï-Toutou, leur chef, devint roi du pays conquis; ses principaux capitaines formèrent la souche d'une aristocratie militaire. Saï Coudjo qui devint roi en 1755, redoutant la trop grande influence des

membres du conseil aristocratique, il la diminua en ne nommant aux places qui venaient à vaquer, que dans la proportion d'une sur quatre; il les donna à ses capitaines favoris, qu'il s'attacha encore davantage, en leur accordant le privilège des compagnons de Saï-Toutou, d'être à l'abri de toute peine capitale.

« Le roi, le conseil aristocratique, réduit aujourd'hui à quatre membres, et l'assemblée des capitaines ou cabocirs, sont les trois élémens dont se compose le gouvernement de l'Achanti. Le conseil aristocratique peut intervenir dans ce qui concerne la guerre et les relations avec les pays étrangers; il peut même paralyser la décision du roi par une déclaration contraire. Quant à l'administration intérieure, il n'y participe pas directement. L'assemblée générale des cabocirs, à moins de cas extraordinaires, n'est convoquée que pour donner de la publicité à la volonté du roi et du conseil aristocratique, et pour prendre des mesures propres à les faire observer.

« Le frère du roi lui succède; à défaut de frère, c'est le fils de sa sœur; ce singulier ordre de succession n'admet que les enfans de la sœur du roi; il ne peut être interverti. Les sœurs du roi peuvent se marier ou vivre avec qui bon leur semble, pourvu que ce soit un homme d'une force et d'un extérieur remarquables.



« Excepté les personnes dont se compose le gouvernement, tout le reste de la population est ou soldat, ou vassal des grands, ou esclaves. Une grande partie se compose du peuple primitivement subjugué; mais le gouvernement travaille sans cesse à effacer cette différence, et à faire disparaître la trace de son origine étrangère; ce qui est d'autant plus facile, que l'écriture n'étant pas connue du peuple et n'étant même pratiquée à la cour que par quelques conseillers Maures, il n'existe pas de monumens historiques écrits.

« La force militaire est de 200,000 hommes, ce qui indique une population d'un million d'âmes, les hommes sont très-bien faits; ils ont généralement le nez aquilin; les femmes, dans les hautes classes, sont généralement jolies: elles ont une belle taille, des traits réguliers, une physionomie vraiment grecque et des yeux pétillans de vivacité. Elles sont choisies parmi les plus jolies captives envoyées en tribu par les peuples voisins.

« Les hommes et les femmes d'un haut rang sont d'une propreté remarquable. Tous les matins, en se levant, celles-ci se lavent et lavent les hommes de la tête aux pieds avec de l'eau chaude et du savon de Portugal; elles se frottent ensuite de beurre végétal qui est un très-bon cosmétique. Les femmes du peuple sont généralement sales,

quelquefois elles tracent de petits dessins en gris ou en blanc sur leurs joues et sur leurs tempes.

« Les femmes ont ordinairement la partie supérieure du corps couverte, leurs vêtemens sont faits d'une étoffe de soie grossière. Les filles de treize à quatorze ans ont la gorge superbe; mais les jeunes femmes, par un goût bizarre, en détruisent soigneusement la forme, en serrant étroitement leur sein par de larges bandes d'étoffes, jusqu'à ce qu'il s'allonge. Leurs cheveux sont rasés de manière à former des dessins de fantaisie.

« La nourriture des classes supérieures consiste principalement en soupe faite avec du poisson sec; en volaille, bœuf, mouton, et en noix fricassées dans du sang. Les pauvres font leur soupe avec du daim séché, et de la chair de singe; l'igname, la banane, le fufou, espèce de couscous, font aussi partie de la nourriture habituelle. Les Achantins boivent du vin de palmier et du pitto, boisson fermentée, faite avec du grain, et d'un goût aussi agréable que la bière un peu forte et pétillante. Leurs fétiches leur interdisent les œufs et le lait.

« En observant les formes compliquées du gouvernement, chez ce peuple qui diffère essentiellement de la race nègre, par sa physionomie autant que par ses mœurs et son intelligence; en trouvant chez ce peuple les connaissances perfec-



tionnées de plusieurs arts, tels que le tissage, la broderie, la poterie, la préparation des cuirs et des métaux, l'orfèvrerie, l'architecture; en y reconnaissant la pratique de plusieurs superstitions singulières et d'usages bizarres étrangers aux nations environnantes; j'ai naturellement été conduit à penser, dit M. Bowdich, que les Achantins provenaient originairement d'un pays de l'Afrique plus civilisé que celui qu'ils occupent aujourd'hui. Ils descendent probablement de ces Ethiopiens, qui, au rapport d'Hérodote, furent dépossédés de leur pays par une colonie égyptienne, et qui toujours pressés par le mouvement de la population de l'est à l'ouest, se sont enfoncés de plus en plus dans l'intérieur, en laissant au sud les Ethiopiens sauvages dont parlent Hérodote et Diodore de Sicile, lesquels se trouvent encore aujourd'hui avec les mêmes traits et le même caractère distinctif d'anthropophagie, dans les contrées où ces historiens ont marqué leur séjour.

On peut remarquer une similitude singulière entre le prénom de Saï ou Zaï, donné au roi d'Achanti, et celui de Za que prenaient les premiers rois d'Abyssinie. Voici d'autres coutumes communes à ces deux peuples: le roi n'est jamais censé parler en public par lui-même; ce sont des ministres ou interprètes qui répètent ses volon-

tés; le roi ne mange jamais en public; il vit retiré parmi les officiers de sa maison et ses esclaves; c'est un crime capital de s'asseoir sur son siège que l'on renverse dès qu'il se lève; le roi entretient une troupe d'enfans de grandes familles attachés à sa maison en qualité de pages, et qui sont élevés à voler avec adresse comme les jeunes Spartiates: on ne combat jamais la nuit ni même après le coucher du soleil: le mariage n'est qu'un marché qui s'annule dès que l'on rend les sommes reçues. Ces analogies et beaucoup d'autres semblent trop caractéristiques pour être l'effet du hasard.

« Il paraît que les Abyssins descendent comme les Achantins d'une nation d'Ethiopiens auxquels se sont mêlées dans la suite des temps des colonies venues d'Egypte. Or on trouve chez les Achantins plusieurs usages tout-à-fait pareils à ceux de l'ancienne Egypte. Ainsi, Hérodote raconte que les Egyptiens mangent dans les rues, mais que pour les autres besoins de la nature, ils se retirent dans les parties secrètes de leurs maisons; ces deux circonstances se retrouvent aussi chez les Achantins, et ce qui est une particularité que l'on ne remarque chez aucune nation nègre, ils ont, aux divers étages de leurs maisons, des latrines entretenues avec une recherche de propreté surprenante. Comme les anciens Egyptiens, ils laissent



croître leurs cheveux et leur barbe pour témoigner leur douleur : ils n'embaument pas leurs morts, mais ils les enfument pour les conserver. Le blanc est chez eux la couleur sacrée, de même qu'il l'était en Egypte. Leurs prêtres sont vêtus de blanc, et se blanchissent aussi tout le corps avec de la chaux : on fait la même cérémonie aux accusés lorsqu'on les acquitte. Le roi et tous les grands portent des habits blancs dans les jours de représentation. Chez les Achantins, comme chez les anciens Egyptiens, on entretient des crocodiles sacrés que les prêtres sont obligés de nourrir avec des poulets blancs. On y reconnaît aussi cette coutume rapportée par Hérodote, que chaque famille s'abstient d'une espèce particulière de viande ; les unes de mouton, d'autres de chèvre, d'autres de bœuf ; ce qui forme entre elles autant de castes tout-à-fait distinctes et désignées par ces noms-là. Leur architecture légère ne ressemble pas sans doute à celle des monumens de Thèbes, et leurs palais de roseaux n'ont rien qui rappelle les pyramides ; mais ces grandes masses elles-mêmes ne nous représentent pas davantage les humbles habitations de l'ancien peuple égyptien. Toutefois les frêles demeures des Achantins ne sont pas entièrement dépourvues de caractères historiques ; car, parmi les ornemens nombreux et recherchés qui les décorent, on retrouve assez

fréquemment une figure assez distincte de l'ancienne Ibis.

Le gouvernement intérieur est despotique de la manière la plus absolue, et avec un raffinement de politique incroyable. Le roi, pour s'assurer de la fidélité des chefs qu'il veut honorer de quelque emploi considérable, prend un de leurs enfans qu'il fait élever près de sa personne, et il leur envoie en échange un de ses enfans ou ceux de ses frères. Est-on mécontent d'un chef qui régit une province éloignée, on dissimule long-temps, et s'il le faut pendant des années entières : cependant on accumule les preuves qui s'élèvent contre lui ; on attire dans la capitale les témoins qui peuvent l'accuser ; on les cache et on les fait disparaître pour lui donner plus de sécurité ; enfin, lorsqu'on est parvenu à lui inspirer assez de confiance pour l'attirer à la cour, on l'arrête, on lui présente ces témoins, qu'il croyait morts, et qui semblent sortir du tombeau pour le confondre : il est bientôt convaincu et mis à mort, à moins qu'il ne rachète sa vie au prix de tous ses biens. En général, presque tous les crimes peuvent se racheter avec de l'or, et le roi hérite de l'or de tous ses sujets. L'état hérite aussi de tous les morceaux d'or qui tombent à terre dans les marchés publics ; personne, pas même leur propriétaire, ne peut les ramasser, sous peine de



la vie. Pendant mon séjour à Coumassie, un homme fut exécuté pour ce motif. Lorsqu'une forte pluie vient laver la place du marché, tout l'or qui se trouve rassemblé par les eaux est religieusement recouvert de terre et laissé là comme un dépôt inviolable. La récolte de cet or, durant le du roi actuel, s'est faite deux fois, et chacune a donné environ 60,000 francs. Ce produit, ainsi que l'or que l'on enterre avec les membres de la famille royale, est considéré comme sacré, et on ne peut l'employer que pour la défense de l'état, dans des circonstances extraordinaires.

• Le roi est censé ne pas payer les services des grands officiers de sa cour; il leur fait seulement délivrer la quantité d'or jugée nécessaire pour subvenir à l'entretien de sa maison; mais cet or est pesé au poids du roi, qui est d'un tiers plus fort que le poids ordinaire, de sorte que la différence fait le revenu de leur charge.

• Lorsque le roi veut élever un de ses capitaines, en récompense de ses services, il lui prête une certaine quantité d'or, afin qu'il la fasse valoir à intérêt, et qu'il puisse ainsi se mettre en état de soutenir la nouvelle dignité qu'on lui destine. S'il ne réussit pas à s'enrichir avec ce secours, il est regardé comme un homme sans talent. En effet, la chose n'est pas difficile: car le taux de l'intérêt légal est de trente-trois un

tiers pour cent par quarante jours, ou plutôt de cent pour cent dans quatre mois. Cette usure effroyable est la conséquence nécessaire du despotisme, qui concentre les capitaux dans les mains du plus fort, et ne donne de sécurité pour la propriété qu'à celui qui peut se défendre.

Toutefois il existe des moyens singuliers de se soustraire à l'oppression. Si un homme jure par la tête du roi qu'un autre le tuera, cet autre est en effet obligé de le tuer, parce qu'un tel serment est censé invoquer la mort du roi, s'il n'est pas rempli; mais alors la famille du mort acquiert le droit de faire un procès au meurtrier, qui est obligé de payer un dédommagement considérable. Un esclave maltraité par son maître peut de même échapper à son pouvoir, en se donnant à un autre maître, qu'il oblige de le prendre en invoquant sa mort s'il ne le fait point; et le premier maître ne peut pas le réclamer après cette invocation. Le dernier des esclaves peut aussi compromettre dangereusement le chef le plus puissant et même les premiers personnages du royaume, en jurant que le roi tuera ce chef ou cette personne, et il en coûte ensuite à ceux-ci beaucoup d'or pour échapper à l'accomplissement d'un pareil vœu. Ce sont là des espèces de garanties contre le pouvoir arbitraire; à la vérité il en coûte souvent la vie pour y recourir; mais le nègre,



habitué dès l'enfance à voir la mort et la torture même avec une profonde indifférence, ne regarde pas à ce sacrifice quand il a soif de se venger. Quelques-uns, pour éviter les malheurs de l'oppression, vouent leur vie au roi, qui alors les nourrit et les protège. Ils vivent ainsi exempts de persécutions et d'inquiétudes; mais il faut qu'ils meurent avec le prince; on les immole tous sur son tombeau.

« La religion des Achantins est superstitieuse et féroce; ils croient un dieu et une autre vie; mais n'ayant point de dogmes positifs, ils accueillent et pratiquent à la fois les superstitions des Maures et des Nègres. Surtout ils payent au poids de l'or les aigris qui sont de petits grains de poterie diversement colorés, et auxquels ils supposent un pouvoir absolu sur leurs destinées. Ils assurent qu'ils les trouvent enfouis dans la terre, et le prix qu'ils y attachent prouve qu'ils ne savent pas se les procurer en abondance.

« Malheureusement toutes leurs superstitions ne sont pas aussi innocentes. Le sang des victimes humaines se verse pour les moindres sujets, avec une facilité et une prodigalité telles, que la barbarie de ces exécutions n'excite plus aucun mouvement de pitié ni même de surprise. Il y a des sacrifices humains dans toutes les fêtes, à toutes les cérémonies un peu remarquables. Le peuple

même, qui dans ce spectacle pourrait souvent présager son sort, ne s'en émeut pas, ou s'il s'en émeut, c'est pour s'en réjouir et insulter au misérable que l'on torture. »

M. Bowdich pense que l'abolition de la traite des noirs a fait accroître le nombre des victimes humaines. Ce sont en général les hommages à rendre aux mânes des morts qui paraissent faire prodiguer le plus de sang. Boudalaheuna, l'un des oncles du roi, lui demanda la permission de faire célébrer un service pour quatre de ses parens qu'il avait perdus dans la guerre avec les Fantins, parce qu'il appréhendait que leurs esprits ne vinsent l'inquiéter. Le roi voulant y contribuer, donna pour sa part quatre onces d'or, deux ancras de rum, un baril de poudre et quatre victimes humaines.

« Toute espèce de lâcheté entraîne le supplice; aussi les féticheurs ou devins recueillent après le combat les cœurs, soit des ennemis tués, soit des prisonniers qui ont été mis à mort, et les coupent en petits morceaux qu'ils mêlent, ainsi que le sang, avec différentes herbes consacrées, en prononçant des formules magiques et faisant beaucoup de cérémonies. Tous ceux qui n'ont pas encore eu l'avantage de tuer un ennemi, mangent de cet horrible ragoût pour éviter que l'esprit des morts, s'acharnant contre eux, ne ruine secrètement leur



vigueur et leur courage. Le cœur d'un chef ennemi qui s'est rendu redoutable est partagé entre le roi et tous les grands dignitaires; ils portent sur eux, comme une décoration dont ils font gloire, les os, les dents et des parcelles de membres des rois qui ont succombé sous leurs coups.

« Mais c'est trop s'arrêter à décrire des mœurs féroces, rapportons plutôt des traits propres à faire connaître le caractère de Saï Toutou Quamina, roi actuel qui est monté sur le trône en 1799; il avait alors à peu près dix-sept ans.

« Il avait pris pour femme la fille d'Apokou, un de ses généraux; quoiqu'elle ne fût plus jeune, elle était encore une des plus belles femmes de Coumassie. Le chef des eunuques ne tarda pas à découvrir qu'elle avait une intrigue avec un des officiers du palais. Le roi, transporté de colère sur l'avis qu'une de ses femmes était infidèle, s'écria qu'elle meure à l'instant! Mais l'eunuque lui ayant nommé tout bas la fille d'Apokou, il se lève en silence, va au harem, appelle la coupable, tire lui-même le rideau qui les sépare tous deux, et lui dit en détournant la tête: « Allez, vous êtes libre, votre père était le mien, et il est de plus mon ami; je vous pardonne à sa considération. Quand vous aurez trouvé un homme qui vous convienne, faites-le moi savoir, et je lui donnerai

de l'or. » — Apokou n'a point permis que sa fille se remariât.

« Le roi se montre soigneux de bien choisir ses conseillers, et de respecter leurs privilèges. Un conseiller de son prédécesseur étant mort loin de la capitale, il envoya pour subvenir aux frais de ses funérailles, une certaine quantité d'or dont la plus grande partie fut dissipée par l'officier qui en était chargé. Ne pouvant infliger la peine capitale à ce fonctionnaire infidèle, parce qu'il appartenait à une famille privilégiée, le roi le fit venir et lui dit avec sensibilité: « Lorsque mon père et son conseiller, qui sont maintenant tous deux avec Dieu, lui parleront de ce qui se passe parmi nous, et du tort si grave que me donne votre conduite aux funérailles de celui dont mon frère eut tant à se louer, Dieu me punira en me faisant mourir. »

« Il a donné une preuve de son esprit juste, subtil et pénétrant dans le choix d'Agay, son second conseiller intime. Agay, dans son enfance, conduisait des charges de sel à Coumassie. Le cabocir de sa ville natale le prit, encore adolescent, à son service, et l'emmena bientôt après avec lui, étant appelé devant le conseil pour un procès qu'on lui intentait au nom du roi. Après avoir entendu les discours des conseillers qui lui étaient tous défavorables, le cabocir n'attendait que sa condamnation, lorsque le jeune Agay se leva et



dit au roi : vous avez des baigneurs, des cuisiniers, des serviteurs de toutes sortes, mais vous n'avez personne pour vous dire la vérité et vous faire connaître que, dans cette affaire-ci, Dieu n'est pas pour vous. L'assemblée se récria sur une pareille audace, et appela unanimement la mort sur celui qui avait osé se la permettre; mais le roi demanda qu'on laissât parler Agay, et celui-ci, dans un plaidoyer de trois heures, démontra si bien l'injustice dont son maître allait être victime, que le roi convaincu lui fit rendre la liberté. En même temps Agay fut admis, mais sans aucune distinction particulière, au nombre des serviteurs du monarque.

« Un débat sérieux s'étant engagé entre deux grands, l'affaire fut portée devant le conseil qui n'osait prononcer, craignant de rendre un jugement désagréable au roi. Ce prince qui voyait l'indécision des juges, et en pénétrait le motif, chargea en secret Agay d'aller voir séparément les deux parties pour entendre les raisons que chacune avait à faire valoir en sa faveur. Le rapport d'Agay se trouva conforme au premier sentiment du roi qui le fit conseiller, lui donna une maison, de l'or, des femmes et des esclaves.

« Un jour que le roi exprimait devant plusieurs conseillers de l'aversion pour un des plus riches capitaines, ils proposèrent de lui faire son procès ;

mais Agay se leva et dit : « Non, roi, cela ne serait pas bien, cet officier ne vous a jamais fait aucun tort. A la mort de vos sujets tout leur or vous appartient; mais si vous l'accaparez dès à présent par des spoliations arbitraires, les étrangers se retireront en disant : « Le roi seul a de l'or! » ce qui nuira à la prospérité du royaume. Il vaut mieux leur entendre dire : « Dans l'Achanti, le monarque, les chefs, les sujets, tout le monde a de l'or! » Leurs relations avec ce pays en le rendant plus florissant, feront considérer davantage votre personne et votre autorité. » Ce discours sensé valut à l'orateur la place de second conseiller, et de nouvelles marques de la munificence royale.

Un des corps de l'armée partant pour une expédition, le roi demanda au chef qui le commandait quel conseiller il emmènerait avec lui, et sur sa réponse, lui présenta Agay, en disant : prenez plutôt ce petit garçon, il a la meilleure tête pour les cas difficiles. Le chef objectant l'extrême jeunesse d'Agay, le roi l'invita à consulter, sur son mérite, son fétiche qui devait l'accompagner. Le talent du jeune conseiller se déploya si bien dans cette occasion, que depuis on l'emploie toujours dans les affaires étrangères qui offrent le plus de difficultés.

« Le roi est autorisé à avoir le nombre mys-



tique de 3333 femmes; pour l'amour de la paix domestique, il se contente de six, et complète quelquefois la liste en se fiançant à des filles encore au berceau. Lorsqu'il crache, de jeunes esclaves ont soin de couvrir sa salive de sable ou l'essuyent avec des queues d'éléphant. En buvant, il répand une grande quantité de vin de palmier sur sa barbe, qui est d'une longueur dont il paraît fier, et au travers de laquelle il passe les doigts à mesure que le vin en dégoutte. Quand il étérnue, les assistans portent les deux premiers doigts de chaque main au front et à la poitrine.

« Le palais royal est un bâtiment immense, formant un ensemble de carrés réguliers et de cours oblongues, bordées latéralement d'arcades en partie rondes et symétriques, dont la charpente est en bambous: les entablemens sont ornés profusément d'éventails hardis et de treillis dans le genre égyptien. Au-dessus se trouve une suite d'appartemens, ayant de petites croisées de lattis d'une sculpture tourmentée, mais régulière, et quelquefois de chassiss garnis d'or mince. Les carrés ont, de chaque côté, une grande salle ouverte sur le devant avec deux colonnes de support; elles sont hautes, régulières, et les corniches d'un ouvrage très-hardi de cannes en haut-relief. Au fronton est un rideau qu'on peut lever et baisser, de cannes joliment tressées: dans

toutes ces pièces nous remarquâmes des fauteuils et des sièges dorés en relief, et des lits de soie avec des enseignes de royauté disséminées çà et là. Les appartemens des femmes sont incontestablement la partie la plus richement ornée du palais: nous la parcourûmes une fois. A l'exception de deux entrées, les chambres sont closes sur le devant avec des panneaux d'une sculpture curieuse, à claire voie, qui présente au premier aspect une ressemblance frappante avec l'ancien genre gothique: une pièce entièrement fermée avait deux portes à voûtes basses, affermies par des traverses en hauts-reliefs et peintes en rouge. Quand par hasard une porte s'ouvrait à notre passage, nous entrevoyions de grands appartemens dans des coins où nous n'en eussions pas supposé; les plus secrets paraissent être les plus soigneusement ornés.

« En traversant le palais pour nous rendre aux levers du roi, nous étions obligés, chaque fois, d'attendre plusieurs minutes avant que les portes des différens carrés pussent être ouvertes. La chambre du conseil est dans le carré le plus reculé.

« L'architecture des Achantins n'est généralement pas sans mérite, sous le rapport du goût et de la commodité. Un des projets favoris du roi est de faire construire un palais, dont la toiture



de cuivre aplati et taillé en formes de tuiles, poserait sur une charpente d'ivoire. Cette dernière matière servirait aussi pour les chassis des fenêtres, pour les montans et les traverses des portes dont les panneaux seraient revêtus d'or.

« Les Maures qui lui racontent souvent des contes du genre de ceux des *Mille et une Nuits*, lui inspiraient peut-être ces idées de magnificence, par les descriptions brillantes dont ces fictions sont remplies.

« En général, les lois relatives à l'honneur du sexe sont d'une extrême sévérité. Il est même défendu de louer la beauté de la femme d'un autre, cet éloge impliquant un désir criminel. Cependant, quoique soumises, les femmes ne sont pas séquestrées de la société. Nos conversations avec les chefs roulaient souvent sur la liberté dont les femmes jouissent en Angleterre; lorsque nous leur disions que non seulement chaque homme n'avait qu'une femme qui possédait seule l'attachement de son mari, et que chaque fille avait la faculté de choisir un époux, il est impossible de décrire l'effet que ces discours produisirent sur les Achantines qui nous écoutaient. Elles se levèrent pour essuyer avec leurs vêtemens la poussière de nos souliers; au bout de chaque phrase elles chassaient les mouches ou écartaient le moindre duvet de nos habits. Les

hommes firent d'abord semblant de rire, mais ils ne tardèrent pas à nous fermer la bouche avec les mains, en nous disant que c'était assez, et se mirent à parler de la guerre, après avoir renvoyé les femmes dans leur appartement.

« Les hommes de la haute classe sont bienveillans et affables dans la vie privée; hautains et impérieux en public. Comme la guerre seule peut leur fournir l'occasion de se signaler, ils regardent l'ambition du roi comme sa plus grande vertu. Ils ne peuvent se figurer que la bonne administration à l'intérieur soit seule capable de rendre un état florissant. Ils ont beaucoup de franchise: car, lorsqu'ils avouent leurs défaites, ils louent généralement la bravoure de leurs ennemis; mais ils sont avarés et peu humains. Quoiqu'ils poussent la superstition jusqu'à la crédulité la plus puérile, ce n'est que pour la conservation de leurs jours et la satisfaction de leurs passions qu'elle est mise en jeu. Les Maures n'ont pas pu découvrir si elle allait plus loin. Le bas peuple est méchant, insolent, licencieux. Le roi nous répétait continuellement, qu'à l'exception des Fantins, c'était un peuple détestable, et que généralement les nations voisines valaient infiniment mieux.

« Avant de boire, les Achantins laissent tomber quelques gouttes, comme une libation en



l'honneur de leur fétiche. Les esclaves ont soin de placer le fétiche près de leur maître, pour empêcher que le diable ne se glisse sur son siège quand il se lève. Le jugement par épreuve a lieu communément en cas de vol. A cet effet, on met un grain d'aigry, comme fétiche, dans l'eau; l'accusateur, en buvant cette eau, place son pied droit contre celui de l'accusé et adjure le fétiche de le tuer, si son accusation est fautive. Les personnes prévenues d'avoir un démon familier meurent dans les tortures.

« L'idiome achantin dérive d'une même racine avec les langues de Fanti, d'Akim, d'Axim et d'Aquapim. Il joint à une concision remarquable une grande abondance de figures. Pour se souhaiter la bonne nuit, ils disent : « dormez jusqu'à ce que le flambeau du jour se rallume. » La rue où demeurait l'ambassade s'appelle Osamarendidououm, ce qui signifie : « avec des milliers de mousquets on ne vaincrait pas ceux qui m'habitent. »

« L'art oratoire est plus cultivé en Achanti que dans les pays voisins; aussi la langue de ce royaume peut être considérée comme le dialecte attique l'était en Grèce. L'oreille est frappée de son euphonie, comparativement aux autres idiomes, ce qui vient du fréquent emploi des voyelles et de la rareté des aspirations.

« La musique sauvage de ces peuples ne peut se juger d'après les règles ordinaires de l'harmonie, cependant leurs airs sont doux et animés. Leur chant n'est qu'une espèce de récitatif. Les femmes se bornent à chanter; elles forment les chœurs; aux funérailles d'une femme elles entonnent le chant funèbre. Les conducteurs de pirogues ont des airs qui leur sont particuliers; ils tiennent du chant d'église, et sont toujours dus à l'inspiration du moment.

« Voici la traduction littérale d'une de leurs chansons. Les hommes sont assis d'un côté avec les instrumens de musique, les femmes sont placées en face. Un homme et une femme chantent alternativement.

*Première femme.*

Mon mari m'aime beaucoup,  
Il est rempli de bonté pour moi;  
Mais je ne puis l'aimer :  
Il faut donc écouter mon amant.

*Premier homme.*

Ma femme ne me plaît plus,  
Je suis las d'elle;  
Je me plairai mieux avec une autre  
Dont la beauté me ravit.



*Deuxième femme.*

Mon amant me tient de doux propos,  
 Mais mon mari me traite toujours bien :  
 Je dois donc l'aimer  
 Et lui rester fidèle.

*Deuxième homme.*

Jeune fille, tu es plus jolie que ma femme,  
 Mais je ne puis te donner le nom d'épouse.  
 Une femme ne veut plaire qu'à son mari :  
 Je te laisse ; va chercher un autre amant.

« Il est impossible de lire cette chanson sans se rappeler la charmante ode d'Horace : *Donec gratus eram tibi.* (Liv. III. Ode 9.)

« Dans le commerce, les Achantins ne pèsent que l'or ; les autres choses se vendent à la mesure ; par exemple, la poudre en gros par baril, en détail par charge de fusil : le tabac par rouleau ou par bout, le fer par barres, le plomb par petits barreaux longs comme le doigt.

« Leur année commence le premier octobre ; ils la partagent par leurs cérémonies religieuses en divisions de trois et de six semaines qui se succèdent alternativement. Ils connaissent et emploient le septième jour comme tous les autres peuples ; mais chaque famille place le commen-

cement de cette période à un jour différent, où elle s'abstient de travail. »

Coumassie est située par 6° 34' de latitude nord, et 2° 11' de longitude à l'ouest de Greenwich. Cette ville est bâtie sur la pente d'une colline ferrugineuse. Elle est bornée au nord par un marais, il contient plusieurs sources et fournit de l'eau à la ville ; ses exhalaisons couvrent matin et soir Coumassie d'un brouillard épais et occasionent la dysenterie.

Cette capitale a la forme d'un parallélogramme, et quatre milles de circonférence, non compris les faubourgs. Les principales rues, au nombre de quatre, ont un demi-mille de long sur quinze à trente pieds de large. Toutes les rues ont des noms, et chacune est sous la garde d'un capitaine particulier. Plusieurs sont plantées d'arbres.

Le marché se tient tous les jours depuis huit heures du matin jusqu'au coucher du soleil ; les vendeurs sont placés sous une soixantaine de parasols carrés ; des marchands en détail sont assis de tous les côtés. Les objets en vente sont du bœuf et du mouton coupés par petites tranches pour faire de la soupe, du sanglier, du daim, de la volaille, de la chair de singe, des ignames, des bananes, des cannes à sucre, du millet, de l'encrouma, plante mucilagineuse, bien meilleure que l'asperge à laquelle elle ressemble ; du pi-



ment, du beurre végétal, des oranges, des ananas, des bananes, du poisson sec et salé, de gros escargots séchés à la fumée et collés symétriquement sur de petits bâtons, du rum, du vin de palmier. Indépendamment de ces denrées, on trouve aussi au marché des pipes, de la verroterie, des miroirs, des sandales, des étoffes de soie et de coton, de la poudre, de petits coussins, du fil de coton blanc et bleu, des calabasses, etc.

Malgré le service que M. Bowdich avait rendu à la compagnie d'Afrique, il fut congédié peu de temps après son retour en Angleterre, il écrivit, sur cette démarche de cette association commerciale, un pamphlet dans lequel on trouve encore des détails curieux sur l'Achanti. M. Bowdich est ensuite venu à Paris; il y a passé quelques années, fréquentant les savans, et s'occupant d'augmenter ses connaissances. On a dit qu'il était de nouveau parti pour l'Afrique, et tout fait espérer que le voyage qu'il entreprendra dans ce continent contribuera, comme celui qu'il a déjà publié, à donner des notions intéressantes et instructives sur cette partie du monde.

---

## VOYAGE DE M. HUTTON

EN ACHANTI,

EN 1820.

---

M. Hutchinson, que M. Bowdich avait laissé comme résident à Coumassie, partit de cette capitale au bout d'un certain temps, parce que le roi venait de la quitter à la tête de son armée, pour aller faire la guerre dans le nord. Cependant le comité africain établi en Angleterre et les ministres jugèrent que les relations commencées avec le roi d'Achanti devaient être cultivées avec soin. En conséquence M. Dupuis qui avait long-temps résidé à Mogador comme consul britannique, fut nommé en 1818, pour remplir les mêmes fonctions à Coumassie. Il arriva au mois de janvier 1819 au cap Corse. M. Hutton qui avait quitté l'Angleterre au milieu de 1816, était d'abord allé à Gorée et au Sénégal, où il avait consenti à faire partie de l'expédition du major Peddie. Mais l'affaire n'eut pas lieu, il parcourut ensuite toute la côte en allant au sud, et en octobre 1819 il débarqua au cap Corse.

Auimé du désir de visiter l'Afrique, M. Hutton



ment, du beurre végétal, des oranges, des ananas, des bananes, du poisson sec et salé, de gros escargots séchés à la fumée et collés symétriquement sur de petits bâtons, du rum, du vin de palmier. Indépendamment de ces denrées, on trouve aussi au marché des pipes, de la verroterie, des miroirs, des sandales, des étoffes de soie et de coton, de la poudre, de petits coussins, du fil de coton blanc et bleu, des calabasses, etc.

Malgré le service que M. Bowdich avait rendu à la compagnie d'Afrique, il fut congédié peu de temps après son retour en Angleterre, il écrivit, sur cette démarche de cette association commerciale, un pamphlet dans lequel on trouve encore des détails curieux sur l'Achanti. M. Bowdich est ensuite venu à Paris; il y a passé quelques années, fréquentant les savans, et s'occupant d'augmenter ses connaissances. On a dit qu'il était de nouveau parti pour l'Afrique, et tout fait espérer que le voyage qu'il entreprendra dans ce continent contribuera, comme celui qu'il a déjà publié, à donner des notions intéressantes et instructives sur cette partie du monde.

---

## VOYAGE DE M. HUTTON

EN ACHANTI,

EN 1820.

---

M. Hutchinson, que M. Bowdich avait laissé comme résident à Coumassie, partit de cette capitale au bout d'un certain temps, parce que le roi venait de la quitter à la tête de son armée, pour aller faire la guerre dans le nord. Cependant le comité africain établi en Angleterre et les ministres jugèrent que les relations commencées avec le roi d'Achanti devaient être cultivées avec soin. En conséquence M. Dupuis qui avait long-temps résidé à Mogador comme consul britannique, fut nommé en 1818, pour remplir les mêmes fonctions à Coumassie. Il arriva au mois de janvier 1819 au cap Corse. M. Hutton qui avait quitté l'Angleterre au milieu de 1816, était d'abord allé à Gorée et au Sénégal, où il avait consenti à faire partie de l'expédition du major Peddie. Mais l'affaire n'eut pas lieu, il parcourut ensuite toute la côte en allant au sud, et en octobre 1819 il débarqua au cap Corse.

Aimé du désir de visiter l'Afrique, M. Hutton



ne tarda pas à proposer à M. Dupuis de l'accompagner à Coumassie. Cette offre fut acceptée, et plus tard agréée par le gouverneur et le conseil. Au moment où M. Dupuis allait partir il tomba malade. Une partie des présens destinés au roi d'Achanti étaient déjà en route; M. Dupuis sentit que l'ambassade ne pouvait pas être différée, c'est pourquoi il délégua par un acte authentique ses pouvoirs à M. Hutton, et lui remit cent onces d'or pour les frais de son voyage.

M. Hutton quitta le cap Corse le 5 février 1820. Il éprouva sur la route des difficultés de tout genre. Deux Anglais l'accompagnaient. Le 9 il n'était encore qu'à Doumba ou Paintrey à cinq lieues de la côte: M. Dupuis, dont la santé s'était un peu améliorée, y arriva. On en repartit le 12. La caravane consistait en cent huit porteurs de hamacs ou portefaix, indépendamment des domestiques et des soldats. Quand on fut à Kikéouerry, un messenger fut dépêché au roi pour le prévenir de l'approche de l'ambassade. Les voyageurs se reposèrent quelques jours après sur les rives du Bohmen, cette rivière dont les eaux donnent de l'éloquence à ceux qui en boivent.

A Datchason M. Dupuis vit arriver deux messagers du roi, qui lui apportaient en présent, de la part de ce prince, deux moutons, un énorme cochon, et de plus deux onces et quatre eckies

d'or. Le jour de l'entrée dans la capitale était fixé par le monarque au 28 du mois.

Ce jour-là les Anglais mirent leurs uniformes, et à trois heures après-midi atteignirent Coumassie, où ils entrèrent en palanquin, précédés d'un homme portant le drapeau britannique, et escortés de deux porte-épées. Plusieurs des fils du roi qui étaient venus au-devant d'eux, faisaient partie du cortège, assis sur les épaules de leurs gens, et suivis par leurs esclaves qui portaient leurs sièges.

En entrant dans la capitale, dit M. Hutton, une foule immense vint à notre rencontre, et se pressa sur notre passage pour nous regarder. Je ne puis évaluer à moins de cinquante mille personnes, hommes, femmes et enfans, le nombre des curieux. Les dames assises sous les portiques nous saluaient gracieusement de la main à mesure que nous passions devant elles. De jeunes filles fort jolies et parées de leurs plus beaux habits nous avaient accompagnés depuis notre entrée en ville; elles se tenaient très-près de nos hamacs, souriant et paraissant, par leurs gestes et leurs regards, nous engager à fixer notre attention sur elles.

Notre guide nous conduisit d'abord au palais. Nous nous y arrêtâmes pour y faire déposer nos présens. Bientôt une compagnie de gardes du



corps du roi vint nous escorter. Ils étaient vêtus d'uniformes semblables à ceux des soldats de la garnison du cap Corse, c'est-à-dire d'habits rouges à revers jaunes. Les militaires furent rangés en bataille sur notre droite, afin de tenir la foule à l'écart, ce qui était nécessaire, car la chaleur était devenue suffocante. La vigueur et l'ensemble avec lesquels ils éloignèrent le monde qui se pressait sur nous, prouvèrent leur bonne discipline.

La réception de l'ambassade par le roi d'Achanti eut lieu de la même manière que M. Bowdich a décrite. Le roi paraissait ivre, il se trouvait hors d'état d'adresser la moindre question aux Anglais; il se contenta de leur souhaiter une bonne nuit en passant devant eux. Dès qu'ils furent chez eux il leur envoya quatre grandes jarres de vin de palmier, un mouton, des œufs qui n'étaient pas très-frais, des fruits et des légumes.

Le but de l'ambassade était de maintenir les rapports d'amitié établis en 1817 entre l'Angleterre et le roi d'Achanti. Celui-ci avait promis de vivre en bonne intelligence avec les Anglais, d'encourager de tout son pouvoir le commerce avec le cap Corse et ses dépendances, et d'envoyer ses enfans à ce comptoir pour y recevoir une éducation convenable.

On chargea M. Dupuis de dire au roi d'Achanti qu'il serait utile pour ses états et pour les Anglais

d'établir une route du bord de la mer à Coumassie; et que s'il consentait à trouver un nombre suffisant de journaliers, on lui fournirait, pourvu qu'il se chargeât des frais du transport, une provision suffisante de haches, de pelles, bêches, pics et autres outils nécessaires pour éclaircir les forêts, tracer, ouvrir et réparer les routes; on pensait qu'en donnant ainsi à ce roi les moyens de tirer parti des prisonniers qu'il fait à la guerre, il renoncerait peut-être à la coutume barbare de les immoler en sacrifice.

M. Dupuis devait aussi demander au roi d'Achanti la cession d'un territoire situé à peu près à vingt-cinq milles de la côte, moyennant une redevance annuelle. Les Anglais devaient y jouir de la faculté de le défricher, de le cultiver et d'y bâtir les maisons.

Lorsque M. Dupuis fut au cap Corse, il apprit des événemens qui avaient changé les dispositions du roi d'Achanti, depuis que M. Hutchinson avait quitté Coumassie.

Le roi d'Achanti ayant terminé la guerre contre les Bountoukous, nation guerrière habitant au nord de ses états, envoya, selon l'usage pratiqué en des occasions semblables, des mâchoires humaines dans tous les états situés le long de la Côte-d'Or, pour les convaincre de la victoire décisive qu'il avait remportée sur ses ennemis.



Comme il regarde ces états à peu près comme ses tributaires, il les somma, en leur notifiant ses succès, de lui expédier des présens, afin d'ajouter à la splendeur de son entrée dans sa capitale. Sa demande fut bien accueillie partout, excepté à Commenda qui est à peu près à vingt milles à l'ouest du cap Corse, et où les Anglais ont un comptoir. Les peynins de Commenda refusèrent de rien donner et chassèrent le messenger du roi, les enfans le huèrent et lui jetèrent des pierres.

Ce messenger vint se plaindre au cap Corse de la mauvaise réception qu'on lui avait faite à Commenda, on le reçut très-froidement. Lorsque le roi en fut instruit il dépêcha, au mois de mars 1819, un courrier au gouverneur du cap Corse, et aux peynins de la ville, pour demander raison des outrages des commandans; il prétendait que ceux-ci étant sous la protection du cap Corse, les autorités de ce lieu lui devaient une réparation de l'insulte faite à son agent. Le ton du messenger royal était hautain et hostile; le gouverneur était invité à hausser les murailles du fort et à se préparer à recevoir dans quarante jours l'armée achantine. Le gouverneur répondit que le roi pourrait faire marcher son armée quand bon lui semblerait, et qu'on était disposé à le bien recevoir. Cette réponse choqua le roi; il fit connaître son

déplaisir en défendant toute communication avec le cap Corse. Les habitans craignant une nouvelle invasion de l'armée achantine, élevèrent autour de leur ville un mur en fascines et en terre, et firent des préparatifs de défense.

Cependant les choses restèrent dans le même état jusqu'au mois de septembre. Alors on vit arriver au cap Corse un capitaine achantin qui témoigna le déplaisir qu'avait causé à son roi la conduite du gouverneur du cap Corse. Le roi niait qu'il eût envoyé aux blancs un message insultant, et qu'il eût manifesté le désir de leur faire la guerre, puisqu'il avait juré la paix avec eux. Il renvoyait le traité, voulant leur faire une guerre juste. Son armée était déjà derrière le Bousempira; mais elle ne devait passer cette rivière que lorsqu'elle saurait la réponse des blancs. Il ne voulait pas non plus permettre le rétablissement des relations de commerce avant que la discussion actuelle fût terminée.

Le capitaine achantin ayant terminé son discours, le gouverneur lut à haute voix le traité qui fut aussitôt traduit en achantin; puis montrant M. Dupuis, il dit à l'envoyé que ce personnage venait comme consul de la part du roi d'Angleterre avec des présens pour le roi d'Achanti; qu'il était arrivé depuis un certain temps, mais que les derniers événemens l'avaient empêché de partir pour



Coumassie. Les Achantins présens s'avancèrent aussitôt pour féliciter M. Dupuis, et lui dirent que leur roi serait bien aise de le voir, puisqu'il était envoyé par le roi d'Angleterre.

Cependant le capitaine achantin déclara qu'il fallait à son maître une réponse décisive, et qu'il sommait encore une fois le gouverneur de lui dire si on voulait lui donner satisfaction. Le gouverneur répondit que les habitans paieraient une indemnité qui serait payée par les peynins. Le capitaine achantin partit bientôt après cette explication. Un délai considérable s'écoula ensuite sans que l'on reçût des nouvelles de Coumassie. Alors M. Dupuis invita le gouverneur et le conseil à ordonner les préparatifs nécessaires pour le départ de l'ambassade. L'état des choses leur fit penser que la prudence leur défendait d'accéder à la demande du consul.

Sur ces entrefaites Adoum, neveu du roi d'Achanti, arriva au cap Corse comme ambassadeur; il avait une escorte de 500 hommes armés, indépendamment d'un grand nombre de domestiques et d'esclaves. On avait également donné à entendre qu'en cas de besoin, plusieurs milliers de Fantins et d'Elminans devaient le joindre. Les affaires ayant ainsi commencé à prendre une tournure sérieuse, il devenait de plus en plus urgent de hâter le départ de l'ambassade.

Adoum fut reçu en audience publique : deux de ses officiers parlèrent avec beaucoup d'éloquence. Ils remontèrent à l'origine de la difficulté, justifiant la conduite du roi d'Achanti; protestèrent de ses bonnes dispositions pour les blancs, et déclarèrent que, fatigué d'envoyer des messagers au gouverneur, il avait chargé le prince Adoum, son neveu, de ses pouvoirs pour terminer les difficultés; mais préalablement il exigeait 1,600 onces d'or des habitans du cap Corse qui l'avaient offensé, et autant du gouverneur, pour avoir rompu le traité.

Le gouverneur et le conseil demandèrent aux Achantins si jamais ils avaient ouï dire que le gouverneur d'un fort britannique eût payé une amende au roi d'Achanti ou à aucun prince nègre : ils répondirent que non. « Eh bien, répliqua le gouverneur, dites à votre roi que je ne serai pas le premier. » Cette répartie occasiona beaucoup de bruit; l'assemblée se sépara.

Dans une seconde audience qui eut lieu quelques jours après, il fut décidé que l'ambassade se mettrait tout de suite en route pour Coumassie, le prince Adoum ayant engagé sa parole que M. Dupuis et les personnes de sa suite seraient protégés contre toute insulte, et qu'ils auraient la permission de revenir au cap Corse dans le cas où les différens ne s'arrangeraient pas amicalement.



On conçoit, d'après cet exposé, que la tâche de M. Dupuis était difficile; la première audience eut lieu le 1<sup>er</sup> mars sur la place du marché. Le roi était entouré de ses principaux officiers, de ses interprètes et orateurs, des Maures et d'une grande foule. L'accueil du roi fut très-gracieux; il prit la main de l'ambassadeur et de tous les Anglais. Tout le monde s'étant assis, il exprima le désir de connaître le motif de l'ambassade. Alors M. Dupuis se leva et lui dit: « Roi d'Achanti, la relation du voyage de M. Bowdich a causé une si vive satisfaction au roi d'Angleterre, que tant par reconnaissance de la réception hospitalière que vous avez faite aux Anglais, que par la haute opinion qu'il a conçue de votre mérite, il s'est déterminé à m'envoyer vers vous et à vous offrir en son nom des présents. »

Le roi témoigna sa satisfaction par une gracieuse inclination de tête; ensuite M. Dupuis reprit la parole et ajouta qu'il était aussi venu avec l'intention d'arranger tous les différens. Le roi fit répondre qu'il ne demandait pas mieux.

Une seconde audience fut donnée à M. Dupuis, le lendemain, au palais. Les présents furent offerts au roi qui en parut satisfait, cependant il évita soigneusement de laisser échapper la moindre marque de surprise; il affecta même une sorte d'indifférence. Ses conseillers et les courtisans

firent comme lui. C'est une maxime de politique adoptée à la cour des rois nègres, de cacher leur étonnement quand on leur montre quelque chose d'extraordinaire; ils pensent qu'en agissant ainsi, ils ne compromettent pas leur dignité aux yeux des Européens.

Dans une autre audience, le roi déclara que depuis qu'il avait vu la figure du consul, il ne songeait plus à ses difficultés avec les blancs, ce qui fit supposer qu'il renonçait aux prétentions qu'il avait élevées précédemment.

A la quatrième entrevue, le roi ayant entendu la lecture de la commission de M. Dupuis, manifesta une grande joie de ce que le roi d'Angleterre avait nommé l'un de ses officiers pour résider à Coumassie. Aussitôt après, les conseillers et les chefs se levèrent; chacun d'eux prit successivement une des épées du roi, dont la poignée était d'or et la lame souillée de sang humain, et vint la brandir pendant deux à trois minutes à un pouce de distance et sous le nez de M. Dupuis. Pendant ce temps ils firent un serment de fidélité et d'attachement au roi d'Angleterre; le roi les imita, et promit de tenir à la disposition de ce souverain dix mille guerriers qui seraient dirigés sur tel point de l'Afrique où ils pourraient aider ses vues.

Le roi déclara ensuite que M. Dupuis ne man-



querait de rien pendant son séjour dans la capitale, puis demanda ce que l'on pensait en Angleterre de la conduite de M. Bowdich envers M. James. Lorsqu'on lui dit qu'en général elle avait été blâmée, parce qu'un jeune officier en activité de service est blâmable de chercher à lutter contre son supérieur, le roi leva les épaules et dit à ses conseillers : « J'avais bien prédit qu'il en serait ainsi. »

Quelques jours après, M. Dupuis ayant annoncé au roi son dessein de quitter bientôt la capitale, ce prince lui dit qu'il y avait d'abord quelques objets à traiter et qu'il fixerait lui-même le jour du départ. M. Dupuis s'étant ensuite efforcé d'obtenir le consentement du roi pour l'établissement d'un comptoir anglais à Paintrey, village situé à six lieues de la côte, en lui exposant que les marchands achantins en retireraient de grands avantages, et que ce serait de même très-profitable au roi par le paiement mensuel d'une ou de deux onces d'or que le gouverneur du cap-Corse lui ferait; cette proposition causa une surprise et une défiance telle au monarque africain, qu'il quitta sa place, alla s'asseoir au milieu de ses chefs, et manifesta hautement son aversion pour cette idée; de sorte que les Anglais s'aperçurent que toute innovation de ce genre sur ses territoires lui déplaisait, et qu'il avait une

répugnance extrême à voir un de leurs comptoirs si rapproché de sa capitale. Il leur supposait l'ambition de vouloir un jour conquérir ou asservir leur pays.

Etant allé voir M. Dupuis, à quelques jours de là, il lui demanda si le roi d'Angleterre l'avait envoyé afin d'espionner le pays : « car, ajouta-t-il, mes généraux persistent à croire que tel est le véritable motif de l'ambassade. Les Maures s'efforçaient d'entretenir chez lui cette opinion. M. Dupuis représenta au roi qu'il avait tort d'avoir la moindre appréhension à ce sujet, et ce prince le prit affectueusement par la main en s'écriant qu'il ajoutait foi à son discours.

Toutefois, les craintes et la défiance du roi étaient trop bien prouvées pour qu'il fût prudent de revenir sur le projet de comptoir à Paintrey, et même de parler du désir de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Afrique.

Le roi s'informa de Napoléon; lorsqu'on lui dit qu'il avait été exilé dans une petite île isolée au milieu de l'Océan, parce qu'il troublait constamment la paix des nations, le prince africain devint sombre et pensif; après un moment de silence, il se tourna en souriant vers un de ses ministres et sembla se féliciter d'être placé hors du pouvoir des rois de l'Europe, parcequ'ils pourraient bien l'envoyer aussi à Sainte-Hélène.



Il avait exprimé le désir de voir rétablir la traite des nègres. On lui répondit que c'était impossible, puisque le roi et le parlement d'Angleterre ne consentiraient jamais à voir renaître ce trafic inhumain. Il répliqua que cette mesure le contrariait beaucoup, et qu'il verrait l'ambassade avec bien plus de plaisir si le commerce était permis de nouveau. Comme on dit ensuite, dans la conversation, qu'une des raisons pour lesquelles on avait aboli la traite, était la conviction que les rois d'Afrique ne se faisaient la guerre qu'afin d'avoir beaucoup de prisonniers pour les vendre comme esclaves, le roi assura qu'au contraire, les guerres avaient été continuelles depuis l'abolition de la traite.

M. Dupuis ne put terminer les différens qui existaient entre le roi d'Achanti et le gouverneur du cap Corse, parce que celui-ci avait envoyé au prince un message par lequel il mandait que les habitans de la ville paieraient une somme au roi, pourvu qu'elle fût diminuée. Le roi déclara que cette affaire serait arrangée entre son neveu Adou et le gouverneur; et que d'ailleurs il renonçait à ses prétentions sur le gouverneur.

Dans la discussion, M. Dupuis ayant dit que le traité de 1817 plaçait sous la protection du gouvernement britannique ses sujets, habitant les forts anglais, le roi assura que l'auteur de ce

traité l'avait trompé, et qu'on ne lui avait pas traduit fidèlement cette clause, car, autrement il eût protesté contre sa teneur, son intention n'ayant jamais été de renoncer sur des hommes qui lui appartenaient par droit de conquête. Il demanda ensuite si, dans le traité de 1817, il ne se trouvait pas une autre clause qui obligeait le gouverneur à payer une amende dans le cas d'infraction aux traités; on lui répondit que non; sur quoi il se plaignit d'avoir été déçu par M. Bowdich, qui lui avait dit positivement que l'amende pour l'infraction aux traités était stipulée en bel et bon or. A l'appui de son assertion il invoqua le témoignage de ses capitaines et de ses conseillers, et même celui du domestique de M. Dupuis, qui avait accompagné M. Bowdich à Coumassie et qui était présent à la lecture et à la signature du traité de 1817. Cet homme confirma la déclaration du roi. M. Dupuis représenta au prince qu'il était persuadé de la vérité de ce qu'il disait, mais qu'une clause verbale ne pouvait avoir aucune validité, et que dans tous les cas, le gouverneur n'avait pas le droit de convenir du paiement d'une somme au nom du roi d'Angleterre.

Le 23 mars le roi et M. Dupuis signèrent un traité par lequel le monarque africain promit de protéger le commerce de ses sujets avec les comp-



toirs anglais ; consentit à ce que dans le territoire fantin , dont il prenait possession avec l'agrément des Anglais , les habitans qui vivaient sous la protection britannique , fussent régis et jugés par les lois anglaises , et jura que jamais il ne leur témoignerait son mécontentement que par l'intermédiaire du consul britannique. Un traité supplémentaire confirma et expliqua le premier , et de plus il garantit pour l'avenir la personne et les biens des missionnaires chrétiens et des autres sujets du roi d'Angleterre qui pourraient venir à Coumassie.

M. Hutton voyant que ses services n'étaient plus utiles dans la capitale de l'Achanti , en partit avec le consentement de M. Dupuis. Peu de jours après ce dernier revint aussi au cap Corse , et le 16 avril sa santé le forçant à quitter le pays , il s'embarqua sur le *Tartare*. Avant son départ , il nomma une seconde fois M. Hutton consul près le roi d'Achanti ; mais le gouverneur et le conseil refusant de le reconnaître en cette qualité , M. Hutton saisit la première occasion qui se présenta de faire voile pour l'Angleterre.

Il observe dans sa relation que depuis le voyage de M. Bowdich , les Achantins sont devenus moins cruels. Durant le séjour de M. Dupuis à Coumassie , aucune victime humaine ne fut immolée , et les Argias apprirent que depuis un certain temps on

s'abstenait de ces sacrifices atroces. M. Hutton pense que ce peuple finira par renoncer à cette détestable coutume , et sacrifiera des moutons et d'autres bêtes , ainsi qu'on l'a déjà pratiqué plusieurs fois. Les Maures qui résident à Coumassie en ont déjà donné l'exemple , et comme ils exercent une grande influence sur les Achantins , leurs exhortations , jointes à celles des Anglais , détermineront sans doute le roi à cesser cet usage abominable.



## VOYAGE DE TUCKEY

AU ZAÏRE OU FLEUVE DU CONGO,

EN 1816.

On savait que le Zaïre, à son embouchure dans l'Océan atlantique, sur la côte du Congo, est très-considérable. D'un autre côté on ignorait quelle direction le Dialiba prenait après avoir traversé le centre de l'Afrique; Park et d'autres voyageurs avaient entendu dire qu'il tournait au sud. M. Reichard, savant géographe allemand, pensa qu'il versait ses eaux dans le golfe de Benin, et que le Rio-Formoso formait son embouchure. Cette opinion, regardée comme admissible par quelques personnes, fut combattue par d'autres comme insoutenable. On prétendit qu'il était beaucoup plus probable que le Congo ou Zaïre, présentait l'issue par laquelle le Dialiba parvenait à la mer.

En conséquence une expédition fut projetée en Angleterre pour remonter le Zaïre et constater son identité avec le Dialiba. Le commandement

en fut donné au capitaine Tuckey, hydrographe très-instruit et marin expérimenté; on lui adjoint des officiers de mérite; plusieurs savant l'accompagnèrent. L'équipage, y compris les officiers et des ouvriers, était composé de soixante-un hommes qui furent embarqués sur la *Dorothee* et le sloop le *Congo*.

Le 16 février 1816, les deux navires partirent de Deptford sur la Tamise; après beaucoup de contrariétés que le mauvais temps leur fit éprouver dans la Manche et une relâche à Sant-Iago, une des îles du cap Vert, ils eurent une traversée longue et ennuyeuse parce qu'ils serraient trop la terre, ce qui les privait des vents du large. Tukey reconnut que la côte, depuis le cap Lopez jusqu'au cap Padron, est placée beaucoup trop à l'ouest sur les cartes, et qu'au lieu des deux fleuves le Cacongo et le Loango-Louisa, il n'en existe réellement qu'un à la position que l'on assigne au premier.

Le 30 juin on jeta l'ancre près de la pointe de Malembe. Aussitôt plusieurs canots se détachèrent de la côte. Dans l'un se trouvait le mafouk ou douanier du roi nègre. Croyant que les deux navires venaient pour faire la traite, il commença par dire qu'il avait un bel assortiment d'esclaves. On eut beaucoup de peine à le détromper; convaincu enfin que sa marchandise ne pouvait



trouver de débit, il vomit un torrent d'invectives contre les souverains de l'Europe, et déclara que son pays était à moitié ruiné par la cessation de ce commerce. Après qu'il eut donné un libre cours à sa colère, il changea de sujet et offrit de fournir des provisions fraîches, ce qui fut accepté, et en conséquence il envoya ses canots à terre. Quant à lui, il témoigna le désir de passer la nuit, à bord afin, disait-il, de jouir plus long-temps de la société des Anglais; il savait que les charmes de leur conversation seraient relevés par des libations d'eau-de-vie; effectivement il en but tant, ainsi que huit autres officiers, qu'ils ne pouvaient plus se tenir debout.

L'habillement de ces personnages offrait un singulier mélange de costume européen et africain. Le mafouk avait une veste de drap rouge très-fin; son secrétaire un uniforme de général anglais sur son corps nu; un troisième un habit rouge galonné comme la robe d'un bedeau de paroisse anglaise. Indépendamment de ces vêtements européens, ils avaient un morceau de toile de coton roulée autour de la poitrine, un bonnet rayé et un petit tablier fait d'une peau d'animal; ce tablier est une marque de distinction interdite aux gens du commun. Ils étaient de plus chargés d'anneaux de fer et de cuivre aux poignets et aux chevilles, de colliers de ver-

roterie, et d'autres de poils de la queue d'éléphant; enfin de fétiches qui consistaient en coquilles, cornes, cailloux, morceaux de bois, chiffons et os de singe: celui-ci paraissait le plus estimé.

Tuckey apprit que le roi de Malembe ou Makongo réside à Chinghélé, ville de l'intérieur du pays; c'est évidemment le Kinhelé des cartes. Il était facile d'obtenir des renseignements des nègres qui vinrent à bord; car tous parlaient anglais de manière à se faire comprendre, et quelques-uns s'exprimaient encore mieux en français.

Les navires avancèrent lentement vers le sud jusqu'au 5 juillet. Ce jour-là, dans l'après-midi, un bon vent du large permit de marcher plus vite. La sonde avait rapporté vingt-deux, puis treize brasses, ensuite dix-huit, puis après un certain intervalle on ne trouva pas fond à cent cinquante. Il était évident que l'on avait atteint le canal du Zaïre; bientôt l'on fut au-delà de ce canal sans fond, et l'on essaya de mouiller; sur ces entrefaites le mafouk de la côte voisine vint à bord: c'était le misérable le plus sale et le plus déguenillé que l'on pût imaginer; et cependant il exigeait qu'on eût pour lui les plus grands égards: il se plaignit hautement de ce qu'on ne le recevait pas d'une manière conforme à sa dignité; mais sa mauvaise humeur se dissipa au bruit d'un coup de canon qui fut tiré en son hon-



neur, et surtout à la vue d'une bouteille d'eau-de-vie qu'on lui apporta. Ses dispositions changèrent tellement qu'il resta cinq jours à bord.

Le 12 juillet Tuckey reconnaissant l'impossibilité de faire franchir à la *Dorothee* le courant du Zaïre, fit transporter sur le *Congo* les approvisionnemens en tout genre qui lui étaient nécessaires, puis équiper les canots; l'opération du déchargement de la *Dorothee* fut terminée le 18. On entra dans le fleuve après avoir doublé le cap Padron qui est à sa rive méridionale.

Pendant qu'il était mouillé vis-à-vis de ce cap, Tuckey reçut la visite de plusieurs habitans d'Embomma, qui se disaient envoyés par le grand mafouk de ce lieu pour servir de pilotes aux bâtimens en remontant le fleuve. « Je me serais bien volontiers passé de leur compagnie, dit Tuckey, cependant je ne pus me dispenser de les recevoir à bord, en leur faisant comprendre qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver sur un navire du roi les mêmes attentions que sur les bâtimens du commerce.

« Nous fûmes aussi visités par des habitans de Sogno, village de la côte voisine. Ils se disaient chrétiens, ayant été convertis par des missionnaires portugais. Deux de ces nègres avaient appris à écrire leur nom et celui de saint Antoine, et savaient lire les litanies en latin; l'un de ces

deux hommes était même porteur d'un diplôme qui lui conférait les fonctions sacerdotales. Tous étaient chargés de crucifix et de reliques. Le pasteur de ce troupeau ne se croyait probablement pas lié par la loi du célibat; car il nous dit qu'il avait une femme et cinq concubines, et prétendait que saint Pierre n'avait pu être assez dur pour imposer aux fidèles des privations sur cet article.

« Tous ces gens de Sogno étaient des misérables de mauvaise mine, sales, couverts de gale et de vermine. Quelques canots apportèrent des denrées; mais on en demandait des prix si exorbitans que, pour ne pas encourager ces prétentions excessives, je n'achetai que quelques volailles et des œufs. »

Tuckey en pénétrant dans le fleuve, suivit la rive gauche ou méridionale. Jusque là le Zaïre ne répondait pas à l'idée que ce navigateur s'en était formée d'après les relations des voyageurs. Ses rives, dans la partie de son cours la plus rapprochée de la mer, ne sont que des amas de vase sur lesquels des mangliers ont pris racine. Elles sont coupées d'un grand nombre de canaux étroits où l'eau n'a aucun mouvement. Ce n'est qu'à une distance de sept à huit milles de chaque côté que le sol s'élève. L'espace couvert par les mangliers est impénétrable, excepté dans les



endroits où le sol est sablonneux. Dans la saison du débordement, les eaux doivent quelquefois arracher les îles que forment les canaux, et les entraîner à la mer : dans la saison de la sécheresse où l'on était alors, ces îles ne consistent qu'en de très-petites portions de terre où croissent des broussailles et des roseaux.

Sur le sol que l'on trouve au-delà des terrains inondés, on voit de grands arbres, entre autres des baobabs, et des traces d'éléphants et d'autres animaux, beaucoup d'oiseaux et des tortues.

Comme tous les nègres qui avaient paru à bord s'étaient donnés pour des envoyés du mafouk d'Embomma, et se traitaient les uns les autres d'imposteurs, qui ne venaient que pour se faire donner un verre d'eau-de-vie, éviter d'être trompé et de mécontenter ces gens-là, était difficile. Ce pendant Tuckey parvint à s'en débarrasser en leur annonçant qu'il les retiendrait à bord jusqu'à son arrivée à Embomma, et que là le mafouk déciderait quels étaient les imposteurs, et les punirait.

Ennuyé de l'importunité de ces prétendus agens du mafouk, Tuckey prit aussi celui-ci pour un imposteur lorsqu'il se présenta, et le reçut avec si peu de cérémonie que ce personnage quitta précipitamment le navire. Le capitaine, averti de son erreur, fit saluer le mafouk de quatre coups de

canon ; cette politesse fit oublier à l'officier nègre le désagrément du premier accueil ; il revint l'après-midi avec une vingtaine de gens de sa suite ; comme on savait qu'il jouissait d'un grand crédit à Embomma, on le laissa lui et son monde boire de l'eau-de-vie tant qu'ils voulurent.

Le 25 juillet, on atteignit le village de Lombi où demeure le fouka ou marchand du chenou ou chef d'Embomma. Là les Anglais furent témoins d'une scène intéressante. Tuckey avait embarqué en Angleterre un nègre nommé Simmons pour le ramener dans son pays ; Simmons retrouva son père et son frère à Lombi ; ils le conduisirent à terre, où son retour fut célébré par des réjouissances qui durèrent toute la nuit. Mongova Séki, père de Simmons, l'avait confié, lorsqu'il n'avait que huit à dix ans, à un capitaine de Liverpool, afin qu'il reçût de l'éducation en Angleterre ; mais l'infâme marin trouva plus simple et plus profitable de le vendre comme esclave à Saint-Christophe. Le jeune nègre trouva le moyen de s'échapper de l'habitation où il travaillait, et de passer sur un vaisseau de ligne anglais où il servit jusqu'à la fin de la guerre. Apprenant qu'une expédition partait pour le Congo, il obtint la permission de profiter de cette occasion pour y retourner. Il était marmiton à bord du sloop.

Le lendemain, Simmons vint rendre visite au



capitaine; on eut de la peine à le reconnaître. Son père l'avait affublé d'un habit de soie brodé d'argent, et taillé comme au commencement du dix-huitième siècle. Sous ce bel habit, Simmons avait sa veste sale et son pantalon; un chapeau noir de toile cirée, surmonté d'un énorme plumet de grenadier, et une ceinture de soie que Tuckey lui avait donnée, et à laquelle était suspendu un grand couteau de chasse, complétaient son costume. Il arriva porté dans un hamac que portaient deux esclaves; un troisième tenait un parasol au-dessus de sa tête. Son père et d'autres personnes de sa famille le précédaient; une escorte de vingt nègres armés de fusils le suivait. Le père apportait en présent quelques provisions.

Embomma est situé à une lieue de la rive droite du Zaïre. Le 27, le capitaine fit une visite de cérémonie au chenou de ce lieu, qui lui avait envoyé un palanquin si sale et si déchiré que Tuckey aima mieux aller à pied. Il marcha pendant une heure dans une plaine couverte de roseaux et entremêlée de champs de millet et de haricots. Arrivé au banza ou village, il se mit dans le palanquin; on le déposa sous un grand arbre; la terre avait été soigneusement balayée; quatre crânes d'ennemis faits prisonniers dans un combat étaient suspendus à l'arbre. Après une demi-heure d'attente, Tuckey et sa suite furent conduits à la

maison du chenou; ses gens étaient assemblés dans une cour fermée de claies de roseaux. Tuckey fut invité à s'asseoir sur une espèce de siège fait avec de vieilles caisses, et revêtu d'un morceau de velours rouge. Un vieux tapis anglais et un autre grand morceau de velours étaient étendus à terre. On leva une natte, le chenou parut. « Son costume, dit Tuckey, me rappela celui d'un polichinelle. Il portait une veste de peluche cramoisie avec de gros boutons dorés, une culotte de velours rouge, des bandes de taffetas ponceau qui lui enveloppaient les jambes en guise de bas, des bottines de maroquin rouge, et un immense chapeau galonné en or et surmonté d'un bouquet de fleurs artificielles; cette parure baroque était relevée de colliers de verroterie et de corail. »

Tuckey s'efforça de faire connaître au chenou et à ses conseillers l'objet de sa mission, en disant que le roi d'Angleterre envoyait des vaisseaux dans divers pays pour connaître les marchandises dont ils avaient besoin, et que des navires marchands arriveraient ensuite avec de riches cargaisons. Ce discours était au-dessus de l'intelligence de ces nègres: ils se bornaient à répéter: « Etes-vous venus pour faire la guerre? êtes-vous venus pour commercer? » Ils finirent pourtant par croire qu'aucun de ces motifs n'amenait l'expédition; lorsque Tuckey leur assura que quoiqu'il ne fit pas



le commerce d'esclaves, il ne le gênerait pas, ils témoignèrent leur satisfaction par la cérémonie du fakilla : un chef se levait, gesticulait avec ses bras comme un sergent qui montre l'exercice, et les spectateurs se frappaient la poitrine : cela se renouvela chaque fois que Tuckey dit quelque chose qui leur fit plaisir, et surtout lorsqu'il serra la main du chenou. Un petit baril de rum qu'il avait apporté entre autres présens, ayant été produit, ce fut à qui en boirait le plus.

Le repas fut servi dans une salle où des caisses couvertes de tapis tinrent lieu de chaises et de tables ; les plats étaient de faïence ; il y avait des cuillères et des fourchettes d'argent de fabrique française. Les mets consistaient en un potage aux bananes, un quartier de chèvre, une poule rôtie, des bananes bouillies et rôties en guise de pain, du vin de palmier dans un grand pot d'argent et du rum.

Pendant le repas, le chenou questionnait Simmons sur l'objet du voyage. Cet interrogatoire terminé, le chenou appela de nouveau les Anglais, et après avoir répété ses interpellations, un vieillard qui était son conseiller cueillit une feuille d'arbre, et dit à Tuckey : « Si tu es venu pour commercer, jure par ton Dieu et romps cette feuille. » Tuckey refusa : « Jure par ton Dieu, reprit le vieillard, que tu ne viens pas pour faire la guerre, et

romps la feuille. » Tuckey la rompit, et les nègres exécutèrent un grand sakilla ; toute défiance fut dissipée.

Pendant la conférence, les femmes du chenou, il en a cinquante, passaient la tête par les fentes des cabanes pour apercevoir les Anglais. A l'instant où ceux-ci se retiraient, le chenou et ses courtisans leur offrirent leurs femmes et leurs filles. Celles-ci, quoique traitées comme des objets de trafic, ne montrèrent pas la moindre répugnance ; cependant elles résistèrent à toutes les sollicitations pendant le jour, dans la crainte d'être tuées par le fétiche. Ces femmes étaient généralement jolies et bien faites.

Tuckey resta huit jours à Embomma ; chaque jour il recevait une visite du chenou, ou bien lui en rendait une ; ce chef était bien moins exigeant qu'aucun des nègres que l'on avait vus à bord ; il témoigna beaucoup de regrets quand le Congo partit ; probablement ils étaient causés en partie par la perte de la bouteille de rum que Tuckey lui envoyait tous les matins en échange d'une bouteille de vin de palmier. Il chargea trois de ses fils et deux pilotes d'accompagner le navire ; Tuckey de son côté avait loué quatre matelots pour soulager son équipage.

En continuant à remonter le fleuve, Tuckey le trouva bordé de rochers stériles et schisteux ;



ils s'étendaient jusqu'au milieu du courant, et y occasionaient des cataractes. Des ravins et des vallons cultivés viennent aboutir au rivage. Cependant à mesure que l'on avançait, les montagnes devenaient plus escarpées, les vallées étaient moins nombreuses, on ne voyait sur les bords de l'eau ni palmier ni apparences de culture. Les obstacles augmentaient à cause des bancs de rocher et de la rapidité du courant.

Le 10 août, Tuckey rendit visite au chenou de Noki; pour arriver à ce banza, il fut obligé de marcher pendant deux heures, tantôt en gravissant des collines rocailleuses, tantôt en descendant au fond de vallées fertiles où l'on rencontra des villages. Noki est situé sur le haut d'un rocher, au milieu de palmiers et de jardins potagers. Le chenou étalait une pompe plus sauvage que le chenou d'Embomma. Les sièges et le sol étaient couverts de peaux de panthères et de lions; c'est un crime pour les sujets, même du plus haut rang de les fouler aux pieds; quiconque enfreint la défense, est condamné à l'esclavage; aussi les chefs subalternes suivaient avec une exactitude extrême, les petits intervalles que ces peaux laissaient entre elles. Le chenou portait un manteau rouge galonné, et un grand bonnet orné de plumes de héron; moins interrogant, il était aussi moins affable que le chenou d'Embomma. Il ac-

corda deux guides pour accompagner les Anglais jusqu'à la cataracte d'Yellala; au-delà le pays était pour lui et pour tout son monde une terre inconnue; aucun nègre n'avait, disait-on, franchi cette barrière.

On mesura la hauteur du banza, et l'on trouva qu'il était à 1300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le lendemain Tuckey vit arriver sur le bord du fleuve, une princesse et trois filles du chenou qui apportaient une poule, une demi douzaine d'œufs, et un petit panier de fèves. Quand on leur eut acheté leurs denrées le double de ce qu'elles valaient, elles offrirent galamment de tenir compagnie à ceux des Anglais qui voudraient les prendre avec eux à bord des chaloupes; le refus de leurs avances leur causa une surprise difficile à décrire.

Des tournans qui agitaient les eaux du fleuve, contrariaient fréquemment la marche de la goëlette et des canots des Anglais. Arrivés en vue des rochers d'Yellala, qu'aucune embarcation n'avait jamais essayé de franchir, ils se trouvèrent entre des montagnes hautes de 500 pieds. Comme le lit du Zaïre paraissait traversé par des écueils, et que l'on ne savait si les chaloupes pourraient naviguer plus avant, ou être transportées par terre; Tuckey alla d'abord en canot reconnaître le passage; la rapidité du courant semblait être le seul obstacle à



surmonter; mais les deux rives du fleuve présentant des rochers extrêmement escarpés, et les rapports unanimes des nègres plaçant à Yellala une chute d'une grande élévation, il résolut d'aller la reconnaître par terre avec quatre officiers, treize matelots, deux interprètes et un guide nègres. On prit des vivres pour quatre jours.

L'on arriva le même jour à Yellala, et l'on n'aperçut qu'un ruisseau bouillonnant sur un lit rocailleux; le fleuve s'était en quelque sorte frayé une issue entre deux rochers escarpés; une île rocailleuse le séparait en deux bras, le septentrional était presque à sec, le méridional était rempli d'écueils. Dans la saison des hautes eaux, elles doivent monter de douze pieds et remplir presque entièrement les deux canaux; la rapidité du fleuve augmentant en raison de sa masse, produit alors une chute qui justifie à un certain point la description que les nègres en avaient faite.

Quoique le saut d'Yellala ne répondit pas à l'idée que l'on s'en était formée, il suffisait cependant pour interrompre la navigation. Les pentes roides et àpres coupées de ravins profonds dont le pays était composé, enlevaient en même temps tout espoir de trainer les embarcations par terre à un endroit où le fleuve redeviendrait navigable.

Il ne restait donc d'autre alternative que de

continuer le voyage par terre le long des rives du Zaïre. L'entreprise était difficile et périlleuse. Tuckey se mit en route le 20 août. Il avait laissé à Coulon une partie de son monde malade. Lui-même se sentait grièvement incommodé; mais son zèle l'emporta. Les Anglais eurent à franchir tantôt des montagnes très-hautes, tantôt des fondrières d'une profondeur effrayante; souvent ils furent obligés de coucher en plein air, par l'impossibilité d'arriver avant la nuit au village le plus proche. Chaque fois il fallait de longs pourparlers avant de pouvoir se procurer les nègres nécessaires au transport du bagage; souvent après s'être engagés ils désertaient. Les nègres devenaient plus sauvages; les femmes plus réservées et aussi plus laides.

Tuckey avait fini par louer des canots, et s'avavançait tantôt par eau, tantôt par terre; aucun obstacle ne pouvait abattre sa constance; mais le 9 septembre il fut obligé de renoncer à l'espoir d'aller plus loin; la perte d'un canot avec une partie considérable de ses effets, le manque de provisions et la mauvaise volonté des nègres, le forcèrent de revenir sur ses pas. Il en conçut un regret d'autant plus vif, qu'étant grimpé avec son lieutenant et le botaniste sur le sommet d'un haut rocher, il vit le fleuve jusqu'à une distance de trois milles; son eau paraissait tranquille, son



cours libre d'écueils ; suivant le rapport unanime des nègres, aucun obstacle ne s'opposait plus à la navigation. L'intime conviction d'avoir fait tout ce qui dépendait de lui pour le succès de l'expédition, pouvait seule le consoler du vif chagrin qu'il éprouvait.

En revenant on trouva les rivières gonflées ; les petites pluies avaient commencé ; on fut obligé de les traverser sur des arbres que l'on couchait en travers de leur largeur. Le 16 septembre Tuckey fut de retour à bord du *Congo*. Ce fut pendant le temps que l'on mit pour y revenir, que de nouvelles calamités vinrent fondre sur les voyageurs ; chaque jour le nombre des malades augmentait, la plupart succombèrent. Tuckey lui-même, profondément affligé de tant de pertes, fut conduit dans un état complet d'épuisement à bord de la *Dorothee*, mouillée à l'embouchure du fleuve ; il expira le 4 octobre.

Le zèle et le talent des personnes choisies pour faire partie de cette expédition, les mesures prises pour assurer son succès, les précautions employées pour conserver la santé des équipages, tout semblait se réunir pour assurer un succès complet. Cependant, par l'effet d'une fatalité presque inexplicable, jamais entreprise n'eut des résultats plus tristes et plus désastreux. Indépendamment du capitaine, deux officiers, quatre

naturalistes et dix matelots moururent en moins de trois mois qu'ils restèrent sur le fleuve, ou quelques jours après en être sortis. Cette mortalité est d'autant plus extraordinaire qu'il paraît, d'après le journal de Tuckey, que l'on ne souffrit pas du climat. Le thermomètre ne descendait pas au-dessous de  $60^{\circ}$  ( $12^{\circ} 43'$ ) pendant la nuit, et montait rarement au-delà de  $76^{\circ}$  ( $19^{\circ} 54'$ ) pendant le jour. Quelquefois le soleil était voilé par les nuages trois ou quatre jours de suite. La fatigue, la chaleur et les vicissitudes de l'atmosphère, causèrent la maladie du détachement qui cotoyait le fleuve. D'ailleurs le *Congo* était mouillé dans un endroit où le fleuve est comme enfermé entre des bois touffus à travers lesquels les vents qui rafraichissent l'atmosphère ne peuvent pénétrer.

Malgré l'issue funeste de l'expédition, elle procura des notions exactes sur le cours du Zaïre pendant l'espace qu'il parcourt dans le Congo, et des renseignemens curieux sur le pays et ses habitans.

Le vrai nom du Zaïre, Congo ou Barbéla, est Moïenzi Enzaddi, qui signifie le grand fleuve ou le fleuve qui absorbe tous les autres. A 140 milles de la mer il se rétrécit ; à partir de ce point jusqu'à une distance de 40 milles, sa largeur n'est plus que de 1000 à 1200 pieds, et son lit est



presque toujours hérissé de rochers. Le premier Yellala ou Saut qui est le plus formidable, aurait été de trente pieds de chute perpendiculaire, mais sa pente inclinée en avait 900 de longueur. En comparant la petite quantité d'eau qui passait par cette cataracte à l'immense volume qui arrive à l'Océan, sans que le Zaïre reçoive un affluent suffisant pour faire tourner un moulin, Tuckey et ses officiers supposèrent qu'une masse d'eau considérable pénètre par des passages souterrains sous les rochers schisteux qui bordent le fleuve, disparaît dans les endroits où il se resserre entre les montagnes, et se remonte là où le canal s'élargit. Cette opinion peut servir à expliquer les nombreux tournaux qui se succèdent sans interruption, troublent le cours régulier du Zaïre; ils sont si violens et si dangereux, qu'aucun bâtiment ne peut essayer de s'en approcher. Les remous qu'ils occasionent sont même si rapides que les voiles et les rames étaient souvent impuissantes pour les vaincre; l'opération de se tourner devenait inutile; les canots entraînés tournaient dans tous les sens avec une rapidité incroyable; on ne parvenait qu'avec des difficultés extrêmes à les empêcher d'être submergés.

Au-delà de la contrée montagneuse, le Zaïre reprit une largeur de deux, trois, et même de quatre milles; sa vitesse était de deux et trois

milles par heure. Près de l'endroit où Tuckey fut forcé de rebrousser chemin, et qui était à peu près à 280 milles de l'embouchure, le fleuve avait un aspect magnifique. Quant à son origine, on est encore réduit aux conjectures.

Le Congo est borné au nord par le Loango, au sud par l'Angola; son étendue vers l'est est inconnue. Ce pays est divisé en un grand nombre de petits états gouvernés par des chenous qui les tiennent en fief de quelque personnage réel ou imaginaire demeurant dans l'intérieur; mais on ne sait pas exactement où est sa résidence. Tuckey apprit que le Blindy N'congo, le souverain suprême, demeurait au banza Congo, à six journées de route du fleuve dans l'intérieur. Les Portugais ont un établissement dans cet endroit, il s'y trouve des soldats blancs et des femmes blanches. C'est probablement le San-Salvador des Portugais. Ces chenous ont à tort été qualifiés de rois; leur territoire est très-petit. Au-delà du Congo habitent ces peuples que les anciens voyageurs ont dépeint comme cannibales, et qu'ils nomment Djagas ou Gagas.

Le pays que traverse le Zaïre, dans la partie que l'on connaît, présente une perspective peu intéressante. Quoique les plus hautes montagnes n'aient pas plus de 2000 pieds d'élévation au-dessus du niveau de la mer, elles sont dénuées



de bois ; on n'aperçoit sur le sommet des rochers que quelques arbres épars ; ce sont entre autres le baobab, des mimosa, le fromager, des figuiers et des palmiers. Entre le pied de ces rochers et les bords du fleuve, les terres sont couvertes d'une végétation très-riche, et offrent le coup-d'œil d'une forêt continue d'arbres hauts et majestueux.

Dans la partie supérieure du Zaïre, où il s'élargit de nouveau, ses rives sont bordées de rochers calcaires, les promontoires qu'il forme sont séparés par des vallées fertiles, et le fleuve dans ses nombreux détours s'avancant fréquemment dans les terres, semble former autant de lacs isolés. Le sol parut susceptible de culture ; les villages se succédaient sans interruption, les productions étaient plus variées. Des sources d'eau limpide descendaient du haut des rochers pour couler vers le Zaïre. Ce fut précisément lorsque le pays prenait cet aspect attrayant que les obstacles devenus insurmontables, contraignirent Tuckey à rétrograder.

Les plantes alimentaires sont très-variées ; les plus précieuses ont été apportées par les Portugais. On cultive le manioc, l'igname, le maïs, le millet, la patate, la citrouille, les choux, le piment, la canne à sucre et le tabac : les principaux fruits sont l'ananas, la banane, l'orange et

le citron. Le vin de palmier fait la boisson des habitans ; ils lui préfèrent le rum et autres liqueurs fortes.

Ils ont beaucoup d'animaux domestiques, dont la chair peut leur servir de nourriture ; ce sont principalement des chèvres, des cochons, des poules, des canards et des pigeons, et quelques moutons qui ont du poil au lieu de laine. Le chenou d'Embomma avait obtenu des Portugais des bœufs et des vaches dont on ne prenait aucun soin pour en multiplier l'espèce. Les animaux sauvages sont nombreux, il y a des hippopotames dans le Zaïre, des éléphants, des lions, des panthères, des buffles, des antilopes de plusieurs espèces, des sangliers, des lièvres et des porc-épics ; les pintades, les pigeons sauvages et les perdrix rouges abondent : mais les négres du Congo ne sont pas chasseurs.

On a vu peu d'insectes nuisibles, à l'exception des puces et des punaises dans les maisons, et des fourmis noires qui érigent ces habitations singulières, réunies quelquefois en si grand nombre qu'on les prendrait pour un village. Les abeilles étaient extrêmement communes.

La partie inférieure du fleuve abonde en poissons excellens et en coquillages bons à manger. L'officier en station dans cet endroit, vit quelquefois jusqu'à quatre cents canots occupés à la



pêche. La plupart de ces pêcheurs n'ont d'autres demeures que les abris qu'ils trouvent dans les forêts; ils se forment une espèce de cabane en entrelaçant ensemble les branches des arbres. D'autres se réfugient dans des cavernes creusées dans les rochers. Dans la partie supérieure du fleuve les femmes pêchaient avec des filets faits tantôt de fil de coton, tantôt de fibres de plantes rampantes. Le Zaïre est rempli de crocodiles qui vont toujours par troupes.

Aucun des banzas ou villages que l'on rencontra n'était d'une grande étendue. Embomma contient soixante cabanes indépendamment de la maison du chenou, et environ cinq cents habitans. Ces banzas sont ordinairement environnés de baobabs et de palmiers. Les cabanes consistent en claies de roseaux ou de fibres de plantes; à l'une des extrémités il y a une porte ou plutôt une ouverture qui n'a que la largeur nécessaire pour permettre d'y entrer en rampant. Les claies des côtés sont attachées fortement à des pieux plantés en terre, celles du plafond sont liées entre elles et à celles qui forment les parois. Chaque claie étant très-légère, on peut transporter aisément une maison d'un lieu dans un autre. Une telle maison coûte au plus la valeur de cinq à six poules; il ne faut pas plus de dix minutes pour en réunir les différentes parties. Les maisons permanentes, par

exemple celles du chenou, sont très-artistement faites et couvertes avec des feuilles de palmier; elles sont entourées d'une haie de claies en roseaux.

Les meubles, les ustensiles et les vêtemens de ces nègres ressemblent à ceux des autres nations de la même couleur. Les pirogues sont creusées dans le tronc d'un fromager ou d'un figuier; elles ont ordinairement vingt-quatre pieds de long sur dix-huit à vingt pouces de large. Les rameurs se tiennent debout pour faire mouvoir les longues pagaies qui servent à les conduire; on ne fait pas usage des voiles.

Une houe de fer grossièrement façonnée et adaptée à un manche en bois est leur seul instrument d'agriculture; il suffit, grâce au climat, pour procurer des moissons abondantes; cependant les denrées étaient très-rares à l'époque du voyage des Anglais, ce qui provenait soit de la saison de la sécheresse, soit de l'imprévoyance des habitans qui n'ont pas la précaution de faire des provisions; ils poussent néanmoins l'esprit de propriété jusqu'à la minutie; la plupart des disputes qui s'élèvent entre eux, proviennent de l'opiniâtreté avec laquelle ils défendent leurs droits. Ce qui rend ces querelles encore plus fréquentes, c'est que rarement un objet quelconque appartient à un seul maître; une poule ou un cochon



est souvent la propriété de plusieurs personnes.

Quoiqu'on ait remarqué que la population augmentait sensiblement à mesure que l'on avançait dans le pays, cependant les bords du fleuve n'étaient guère peuplés dans les endroits les plus beaux et les plus fertiles. Rien ne confirme les relations des moines missionnaires qui parlent de quantités d'hommes si considérables que l'on n'en rencontre nulle part de semblables dans les contrées de l'Europe les plus habitées.

La dignité de chenou est héréditaire dans la ligne féminine; quoique le nombre des femmes du chenou soit illimité, l'enfant de celle qui est du sang royal peut seul hériter. Si elle n'en a pas, celui de tout autre princesse mariée à un particulier a des droits. On présume aisément les conséquences de cet ordre de choses; ce sont des dissensions et des guerres civiles qui ne se terminent que par la destruction du parti le plus faible. La fille du chenou a le privilège de choisir son mari; l'homme qu'elle honore de son choix n'a pas la liberté de refuser. C'est une distinction périlleuse qui est ainsi accordée à l'époux malgré lui; car sa femme a le droit de le vendre comme esclave s'il ne justifie pas son attente. Connaissant le danger de sa position, il prend souvent le parti de le prévenir; et au moyen de quelque poison dont les naturels du Congo connaissent bien l'efficacité, il se débar-

rasse à la fois de sa femme et de ses craintes.

Quand un chenou sort, un de ses grands officiers porte devant lui la marque de son autorité qui est un bâton de bois noir, long à peu près d'un pied, recouvert de plomb ou de cuivre. Depuis la cataracte jusqu'à l'embouchure du fleuve, le ridicule accoutrement des chenous, composé de restes de vieux uniformes français et portugais, ne fait pas partie du costume ordinaire du pays qui, à l'exception d'un tablier de peau de bête, de colliers et de bracelets, est la nudité entière.

Les membres de la famille d'un chenou sont ses conseillers; dans toutes les affaires importantes, il se dirige par leurs avis; leurs assemblées se tiennent ordinairement sous le grand figuier. En temps de guerre, les conseillers les plus âgés restent dans le village pour veiller à sa sûreté; les frères, les fils et les proches parens du chenou dirigent sous ses ordres les expéditions.

Les mafouks sont les collecteurs des revenus qui proviennent en grande partie du commerce. Dans la partie inférieure du fleuve, ils commencent par être courtiers entre les marchands d'esclaves de l'intérieur et les Européens. Cette profession est lucrative; ils ne tardent pas à s'enrichir; alors ils achètent le titre de mafouk; et l'on dit qu'ils deviennent muets et absolument incapables de servir d'interprètes.



Les fougons sont les nègres qui possèdent des maisons et des terres, deux ou trois femmes, et peut-être un esclave ou deux : ils composent en quelque sorte la bourgeoisie.

Les pêcheurs et les ouvriers n'ont aucune propriété; sans être esclaves, ils sont à la disposition du chenou.

Les esclaves domestiques ne paraissent pas nombreux. On ne les vend que lorsqu'ils ont commis un crime, et que le conseil les a déclarés coupables. Les esclaves que l'on vend, sont les malheureux qui ont été faits prisonniers à la guerre ou enlevés de chez eux par surprise.

Les légions de missionnaires catholiques qui, de l'Italie, de l'Espagne et du Portugal se sont répandus dans le Congo et les pays voisins dans les seizième et dix-septième siècles, ne paraissent pas y avoir fait faire un seul pas à la civilisation; le mélange grossier de pratiques du catholicisme, et de superstitions païennes que l'on a observé chez les nègres de Sognio sur la rive gauche du Zaïre, fut la seule trace de christianisme que l'on put découvrir, après les peines infinies que ces hommes pieux s'étaient données pendant trois cents ans.

Au Congo, comme chez les autres peuples nègres, les travaux les plus pénibles retombent sur les femmes; de même aussi chaque habitant a son fétiche. La plus innocente de leurs supers-

titions est leur respect pour les morts. De quelques absurdités dont la vénération pour les parens défunts soit accompagnée, elle fait toujours honneur au caractère d'un peuple. Ils se donnent beaucoup de peine pour trouver des morceaux d'étoffe, afin d'envelopper le cadavre; ils le couvrent de tous ceux qu'ils peuvent rencontrer, et y en ajoutent de temps en temps de nouveaux. Lorsque le corps est enfin parvenu à une grosseur démesurée, ils le déposent dans une grande cabane, viennent y pleurer à différentes heures de la journée, et poussent des hurlemens horribles. A la fin ils l'enterrent dans une fosse d'une très-grande profondeur, sans doute afin d'empêcher qu'il ne soit déterré par les bêtes féroces. Ils plantent des arbres autour des tombeaux; ils les ornent de fleurs, ou bien y placent des fétiches particuliers. Deux dents d'éléphant érigées, l'une à la tête, l'autre aux pieds d'une sépulture, indiquent qu'elle contient les restes d'une personne de distinction.



## VOYAGES

## AU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

M. BARROW, EN 1797.

SPARRMANN, Le Vaillant, Hope, Paterson et d'autres voyageurs, avaient parcouru de 1772 à 1780, la colonie du cap de Bonne-Espérance, et publié des détails curieux sur ce pays. Depuis la conquête que les Anglais en firent en 1796, il fut visité par M. Barrow qui voyagea dans toute l'étendue de la colonie; une grande partie du terrain semble voué par la nature à une éternelle stérilité; d'immenses chaînes de montagnes le traversent en s'élevant les unes au-dessus des autres; toutes, à l'exception de la chaîne de la Table qui longe l'Océan atlantique, courent de l'est à l'ouest; les plaines intermédiaires, couvertes d'une couche impénétrable d'argile parsemée de sable cristallisé, sont condamnées à une aridité perpétuelle.

La première grande chaîne de montagnes suit une direction parallèle à la côte de l'est à l'ouest; entre sa base et la mer, s'étend une ceinture de plaines dont la largeur varie de vingt à soixante milles, et qui sont bien arrosées, bien boisées et fertiles. La température y est plus égale et plus douce que dans le reste de la colonie; à quelque distance derrière cette chaîne, s'élève le Zwarte-berg (montagne noire), qui est bien plus haute et plus escarpée; le terrain compris entre ces deux chaînes se compose d'une portion fertile et d'une portion stérile, nommée le Carrou. Le Nieuweweldts-Gebergte, troisième chaîne qui vient après le Zwarte-berg, le surpasse en hauteur. Un désert aride, long de 300 milles et large de 80, sépare ces deux dernières chaînes, et forme la troisième terrasse de l'Amérique méridionale.

Le Cap, ville capitale de la colonie, est situé sur le rivage d'une belle baie; ses rues sont bien alignées. Entre la ville et la montagne de la Table, on voit un grand nombre de jolies maisons de campagne, dans les jardins desquelles on cultive, avec un succès égal, les productions de l'Europe et celles des climats équinoxiaux. Le bois de construction et le bois de chauffage sont rares au Cap; en revanche il n'est pas de pays qui offrent tant de plantes curieuses et différentes aux recherches du botaniste.



La montagne de la Table qui domine la ville ressemble par sa composition à toutes celles de cette partie de l'Afrique. Sa base et la plaine sur laquelle la ville est bâtie, se composent d'un lit de schiste bleu sur lequel est posée une couche profonde d'argile ferrugineuse renfermant de gros morceaux de granite. Au-dessus l'on trouve un lit horizontal de grès, puis une couche de quartz gris, épaisse de mille pieds, le tout recouvert de grès.

L'habitant du cap, Hollandais d'origine, montre le même phlegme que ses compatriotes d'Europe, sans avoir leur active persévérance. Il passe son temps à manger des ragoûts très-épicés, à boire des liqueurs fortes et à fumer. Sa santé souffre nécessairement de ce genre de vie. Les femmes ne partagent pas ce caractère apathique; jolies, vives, enjouées, aimables, elles recherchent la société et abusent rarement de la liberté dont elles jouissent.

Pour voyager dans le pays, on loue de grands chariots attelés d'une douzaine de bœufs qui parcourent en un jour une distance variable d'après les circonstances, elle est de cinq à quinze heures. Un bœuf marchant dans un pays uni et sur un terrain ferme, fait trois grands milles à l'heure, et peut continuer ainsi dix ou douze heures sans s'arrêter. Après avoir passé le seuil que forme le pied de la montagne de la Table, M. Barrow

entra dans une vallée bordée de montagnes et remplie de vignobles; c'est là que l'on récolte le vin du Cap.

Le paysan hollandais surpasse le citadin en indolence; sa maison n'est ni propre ni comode; quoiqu'il possède tout ce qui peut rendre son existence agréable, il ne jouit de rien. Il a des bœufs en quantité; il en use rarement pour sa nourriture; le beurre et le lait abondent chez lui, il n'y touche qu'avec parcimonie, de même qu'au vin qui est à très-bon marché et qui se trouve dans toutes les fermes. Son seul plaisir est sa pipe qu'il n'ôte jamais de sa bouche que pour boire son verre d'eau-de-vie; il fait ses trois repas qui consistent en des herbes potagères ou de la chair de mouton nageant dans la graisse de cet animal. Sa femme et ses filles passent des journées entières les bras croisés, dans une inaction complète; assises autour d'une table chargée d'une théière ou d'une cafetière toujours bouillante, elles se gorgent d'eau chaude en attendant les repas. Voilà comme leur vie se passe; point de réunions en société, de bals, de concerts, pas le moindre divertissement. La nouvelle d'un voyage à la ville, ou d'un mariage, ou bien celle d'un vol de bestiaux par les Boschismen, forment les seuls incidens de cette vie monotone; ces femmes sont rarement belles.



Les hommes sont lourds, robustes, capricieux, et en général très-ignorans. Ils affectent cependant un grand zèle pour la religion, quoique la plupart n'aient pas reçu la moindre éducation; ils chantent continuellement des hymnes et des psaumes, et récitent régulièrement une longue prière avant leurs repas. Quelques villages ont un maître d'école, mais il ne pourrait exister s'il se bornait à exercer sa profession; ils tiennent les comptes et écrivent les lettres des colons. Ceux-ci, quoique très-avares, sont hospitaliers.

Sous le gouvernement hollandais, le beurre, le grain et le vin étaient très-chers dans la ville du Cap, parce qu'on ne les y transportait que par terre. Depuis que les Anglais sont maîtres de la colonie, ces denrées sont apportées par eau. D'après le système suivi autrefois, les colons étaient obligés de racheter leurs bois façonnés au Cap en douves et en pièces de charonnage; aujourd'hui ces objets se font par des ouvriers répandus dans le pays.

Le 12 juillet, M. Barrow entra dans le Carrou ou grand désert; il voyageait avec deux fermiers qui conduisaient chacun un chariot portant leur nombreuse famille, avec leurs domestiques, hottentots et cafres; on s'éleva successivement d'étage en étage par le flanc des montagnes jusqu'à une hauteur de 1500 pieds. Ensuite, en avançant

vers l'est, le pays conserve à peu près le même niveau, l'œil ne rencontre de tous côtés qu'une surface raboteuse, sillonnée par quelques collines; on n'en voit pas une seule ornée de verdure, pas un arbre, pas un arbrisseau, point de trace d'habitation; quelques plantes grasses rampent sur un sol argileux et noirâtre. On chemina ainsi pendant neuf jours; la route était assez bonne, elle passait sur des rochers de grès ou sur des roches ferrugineuses.

On rencontra un marchand de bestiaux qui menait au cap un troupeau de cinq cents bœufs et de mille moutons, ceux-ci étaient assez gras et les autres très-maigres. Ils n'ont pour se nourrir dans le désert que les feuilles acres des plantes grasses, quelquefois ils passent une journée entière sans trouver une goutte d'eau, et celle qu'ils rencontrent est saumâtre et vaseuse; exposés pendant le jour à un soleil brûlant, et la nuit à un froid piquant, ils arrivent au Cap dans un état chétif.

Le 16 on traversa la rivière des Buffles dont la largeur était au moins de cent cinquante pieds; en ce moment il n'y restait qu'un maigre filet d'eau qui ne coulait pas; mais l'élévation des rives, les débris de racines et d'arbustes annonçaient la violence de son cours dans la saison des pluies; ses eaux accrues à cette époque s'étaient



frayé à travers le Zwarte-Berg, un passage par lequel elles arrivaient à la mer. Cette partie du désert était plus aride et plus stérile que ce que l'on avait rencontré précédemment.

On vit dans ces déserts des troupes de zèbres, de quaggas et d'autruches, ces animaux y trouvent un refuge contre les poursuites de l'homme. Les esclaves fugitifs le fréquentent aussi, et y vivent des moutons qu'ils dérobent la nuit aux troupeaux que les bouchers conduisent au Cap.

On campa le 19 sur les bords du Ghamka ou Leeuwe-Revier; le pays était devenu plus riant; les bords du fleuve étaient couverts de grands mimosa entremêlés d'autres arbres; on y vit beaucoup de gibier. A douze milles de distance se trouvait une ferme et quelques habitations dans une gorge du Zwarte-Berg, on y alla; on y fut reçu affectueusement. La rapidité et la richesse de la végétation dans cette espèce d'oasis frappèrent d'autant plus M. Barrow, qu'elle est située au pied de montagnes couvertes de neige; mais exposée à la chaleur des vents du nord, elle est à l'abri de tous les autres; on y récolte des oranges, des pêches et d'autres bons fruits, et l'on y fait de bon vin. Les habitans de ce canton sont tous de très-grande taille.

De ce lieu on apercevait au nord les montagnes de Nieuwe-weldt, hautes de mille toises au moins

au-dessus du niveau de la mer; la neige reste sur leur sommet pendant six mois. Le Zwarte-Berg au sud en était couvert en ce moment.

Après avoir renouvelé leurs provisions et emprunté trente paires de bœufs vigoureux pour remplacer ceux qu'ils avaient perdus, les voyageurs rentrèrent dans le désert le 23. Il est traversé par le Beer-valley, plaine large de plusieurs milles au pied du Zwarte-Berg, et arrosée par des torrens périodiques; cette eau et les pâturages y attirent une foule d'antilopes et d'autres bêtes sauvages.

Le 30 au soir on atteignit le village de Graaf-Reynet; il est situé par 32° 11' de latitude sud, à peu près à 500 milles à l'est du cap. Ce n'est qu'un assemblage de cabanes en terre, et de huttes chétives. Malgré la fertilité du sol, l'indolence des habitans est telle qu'on ne peut s'y procurer à aucun prix les denrées les plus communes et les plus nécessaires; chacun pourvoit à ses besoins comme il peut. Les habitans n'ont pour boire que l'eau du Zondags-Revier qui en été est fortement imprégnée de sel. De même que ceux de Bruntjes-hoogte, leurs voisins, ils ne respiraient en ce moment que la guerre contre les Cafres. Pour justifier leurs projets d'hostilités, ils accusaient ce peuple d'avoir outrepassé ses limites; mais dans le fait, ils ne cherchaient que



l'occasion de le piller et d'enlever ses troupeaux.

La première opération du landdrost de Graaf-Reynet qui voyageait avec M. Barrow, fut d'ordonner à ses administrés de déposer leurs armes; et le 11 août il se mit en route pour aller négocier avec les Cafres. M. Barrow l'accompagna. On marcha au sud; on rencontra peu d'habitations; on traversa le Zwarte-Ruggens, territoire aride et inégal, où dans une étendue de quarante milles on trouve à peine un espace de cent pieds qui ne soit raboteux. Il fallait constamment monter et descendre. Quoique les végétaux fussent rares et languissans, on voyait sur quelques éminences de très-grands euphorbes. Les colons recueillent le suc laiteux de cette plante, le mêlent avec une espèce d'ocre, et s'en servent pour graisser les essieux de leurs chariots.

Plus loin on passa dans un pays agréablement varié de montagnes escarpées, de plaines, d'éminences et de vallées, et couvert d'une forêt d'arbrisseaux. Ces bois touffus sont infestés par des lions et d'autres bêtes féroces que l'on entendait rugir toutes les nuits. On campa le 17 sur les bords d'un lac salé; ils sont très-communs dans cette contrée; celui-ci est le plus grand. Les habitans des cantons voisins viennent y faire leur provision de sel. Cette substance forme au fond du lac une épaisseur considérable. Les vents de

sud-est, en agitant la surface du lac, poussent sur les bords un sel léger comme des flocons de neige, et qui est très-recherché.

On arriva le 18 sur les bords de la baie de Zwart Kops ou Algoa; elle est très-poissonneuse; le pays voisin est bien boisé; la terre y est fertile.

On en partit le 29, et l'on fit route le long de la mer en s'avancant vers l'est; un peu plus loin, près de l'embouchure du Zendag-Revier, on fut visité pour la première fois par une troupe d'éléphans qui vinrent pour se désaltérer; trouvant la place occupée, ils se retirèrent tranquillement.

Lorsque l'on eut fait quelques milles au-delà du Hassagaibosch-Revier, un incendie général sur tout le pays annonça que l'on était près d'un avant-poste des Cafres. Effectivement, on ne tarda pas à les voir. La plupart étaient nus; un manteau de peau couvrait les femmes; elles avaient sur la tête un bonnet de cuir orné de grains de verroterie, de coquillages, et de morceaux de cuivre et d'acier. On leur distribua du tabac qu'elles portèrent à leurs pères et à leurs maris; elles donnèrent en échange des paniers de lait: ils sont d'un tissu si serré qu'ils ne laissent pas échapper une goutte du liquide le plus tenu.

Touley, un de leurs chefs, vint rendre visite au landdrost; on lui fit boire quelques verres de vin qu'il parut trouver excellent. On lui fit pré-



sent de tabac et de grains de verroterie ; mais le principal objet de ses désirs était une culotte ; aucune de celles des voyageurs ne pouvait lui aller, tant il était fort et musculeux. Il ne voulut pas conférer sur l'objet qui amenait le landdrost pendant l'absence de son frère Mallou ; celui-ci parut bientôt avec Etouïé, qui était aussi un chef.

Les Cafres se plaignirent des empiétements des Hollandais sur leur terrain ; on leur répondit que ces hommes, en transgressant les conditions des traités conclus, avaient agi contre les ordres express du gouverneur, et on leur promit qu'à l'avenir les limites seraient respectées : on ajouta que le gouverneur espérait que de leur côté les Cafres qui s'étaient répandus sur le territoire des colons, l'évacueraient promptement. Enfin on leur déclara que l'on allait chez Gaïka, leur roi, auquel le gouverneur du Cap envoyait des présens.

Cette partie du discours parut inquiéter les Cafres, et l'on découvrit bientôt qu'étant en mauvaise intelligence avec leur roi, ils avaient été obligés de fuir pour éviter son ressentiment. Ils réclamèrent les bons offices des envoyés auprès de leur roi, et promirent de se retirer sur leurs terres.

En continuant le voyage, le long du bord de la mer, on passa au milieu d'innombrables troupeaux de bœufs appartenant aux Cafres. On tra-

versait le Zuure-Veld, pays de plaines fertiles ; quelquefois des broussailles épaisses arrêtaient la marche de la caravane. Le 4 septembre on dépêcha deux interprètes avec un présent au roi des Cafres, pour lui demander la permission d'entrer sur son territoire. En attendant leur retour on alla visiter l'embouchure du Groot-Vis-Revier dont le cours formait la limite entre le pays du Cap et celui des Cafres. La réponse du roi fut favorable ; il chargea un chef de complimenter les envoyés et de les conduire à sa résidence. En avançant on rencontra plusieurs villages contenant chacun une trentaine de huttes ; quelques-uns étaient très-peuplés ; une foule innombrable suivait les envoyés.

Le roi Gaïka reçut les envoyés à l'ombre d'un grand mimosa. On s'assit à terre en cercle, et la négociation fut entamée. Gaïka raconta que Mallou et Touley, après s'être soustraits à son autorité, avaient pillé les troupeaux de ses sujets, et que lorsqu'il leur avait fait demander le motif de ces hostilités, ils avaient abandonné le pays. Depuis il leur avait plusieurs fois envoyé des députés pour les assurer de son amitié, mais ils les avaient retenus ; toutefois il avait défendu à ses sujets de donner aux fugitifs le moindre motif de recommencer leurs provocations.

Des dispositions si favorables hâtèrent la conclusion d'un arrangement ; Gaïka promit de par-



donner aux fugitifs, de ne jamais franchir les limites de la colonie et d'accueillir les blancs qu'un naufrage jetterait sur ses côtes. Les affaires ainsi terminées, on fit des présens au roi; on alla visiter l'embouchure du Keiskamma qui est plus large et plus rapide que le Vis-Revier; on revint ensuite vers cette rivière, on regagna Graaf-Reynet.

Après trois semaines de séjour dans cet endroit, on fit des préparatifs d'une expédition au nord vers le Zwarte-Berg. « Cette chaîne de montagnes et le pays situé au-delà, dit M. Barrow, recèlent une race d'hommes auxquels leur manière de vivre a fait donner le nom de sauvages; mais je crains bien qu'ils ne l'aient adoptée par une suite de la conduite que les colons ont tenue envers eux. On les nomme Boschismen (hommes des bois), parce qu'ils se cachent dans les buissons lorsqu'ils s'approchent d'une habitation pour piller. Ils ne cultivent point la terre et n'élèvent pas de bestiaux. Ils subsistent en partie des productions spontanées du sol, et en partie du fruit de leurs déprédations. Il paraît que depuis les vingt dernières années du dix-huitième siècle, leur nombre et leur férocité ont augmenté. Les expéditions régulières que les colons entreprenaient contre eux sont devenues moins fréquentes; cette cause avait pu inspirer aux Boschismen une audace plus grande; mais une autre cause y a contribué plus

puissamment. Les ordres du gouvernement du Cap, donnés sur les représentations des colons voisins des Boschismen, portaient que lorsque l'on ferait des prisonniers sur ce peuple, ils seraient tirés au sort et partagés entre le commandant et les hommes du détachement qui les garderaient comme esclaves. Ceux que l'on a pris jeunes et que l'on a bien traités, ont montré de la docilité et de la fidélité; les mauvais traitemens ont produit des effets contraires. Le pauvre Hottentot supporte patiemment la brutalité du paysan hollandais, ou bien il y succombe; le Boschisman n'est pas si endurant, il saisit la première occasion de s'enfuir vers les siens et souvent il trouve moyen d'emporter avec lui un fusil, de la poudre et des balles. Le récit des cruautés qu'il a éprouvées excite ses compatriotes à la vengeance, il les dirige dans leurs attaques, et leur enseigne les moyens de fondre avec avantage sur leurs ennemis. Quelques jours avant notre départ de Graaf-Reynet, un parti de Boschismen vint jusqu'à cinq milles de ce village, et enleva plusieurs centaines de moutons. On les poursuivit dans une gorge du Sneuwberg; ils y restèrent en possession de leur butin, et invitèrent d'un ton dérisoire les paysans à s'approcher pour manger du mouton; l'un d'eux fit feu, et la balle rasant le chapeau d'un paysan, mit tout le détachement en fuite.



« En conséquence un voyage au Zwart-berg nous parut indispensable, pour examiner la nature du pays, reconnaître les frontières de notre territoire et enfin essayer d'avoir un entretien avec les chefs des Boschismen pour tâcher de les engager par des présents et la promesse d'une conduite amicale à renoncer à leurs brigandages continuels. On partit le 20 octobre, bientôt on atteignit le pied des montagnes, un défilé terminé par une montée fort roide conduisit aux vastes plaines et aux montagnes éparses qui forment le Sneuw-berg. Les couches de roches qui terminent leur sommet sont si parfaitement horizontales, et leurs angles sont si régulièrement droits, que leur énorme masse et leur hauteur s'opposent seules à ce qu'on les prenne pour des ouvrages de maçonnerie. »

On découvrit dans une caverne des traces récentes du séjour des Boschismen; les cendres de leurs feux étaient encore chaudes, l'herbe était foulée, les flancs de l'ancre offraient des figures d'animaux tracées par les sauvages. Quelques-unes n'étaient que des caricatures: d'autres au contraire étaient dessinées avec une précision, une vérité, un esprit qui eussent fait honneur à un artiste européen; ils s'étaient servis de charbon, d'argile blanche et de différens ocres.

M. Barrow vit chez le commandant de Sneuw-

berg, un Boschisman prisonnier avec ses deux femmes et un petit enfant. L'homme n'avait que quatre pieds cinq pouces de haut; ses femmes étaient encore plus petites. « Il nous dépeignit ses compatriotes, dit M. Barrow, comme un peuple très-misérable, en proie aux souffrances et aux besoins de tout genre, sachant que tous les hommes qui l'entourent sont acharnés à sa destruction, et tremblant à l'agitation du feuillage des arbres et au cri des oiseaux. Pourchassés comme des bêtes féroces, maltraités par les fermiers qu'ils servent, ils sont réduits au désespoir; le refrain de tous leurs chants est vengeance contre les Hollandais. »

La surface du pays vers le nord du Sneuwberg, est au moins de quinze cents pieds au-dessus de la source du Zondags-revier, et une montagne au pied de laquelle on campa le 25, est terminée par un pic élevé de quinze cents pieds au moins au-dessus de la surface du pays; c'est un des points les plus hauts de l'Amérique méridionale; les plaines qui environnent ce mont sont coupées de ruisseaux dont les uns coulent au nord et les autres au sud; sa cime était couverte de neige; douze milles au-delà, on sortit de la chaîne par un défilé, puis l'on s'avança au nord dans une plaine immense.

Le Sneuwberg est composé de couches de grès



presque horizontales, les sommets sont rarement quartzeux comme ceux des monts plus rapprochés du Cap; mais les bases reposent également sur un schiste bleu. Le sol des plaines est généralement argileux, fréquemment réuni en grumeaux d'un aspect onctueux. Les végétaux les plus communs sont des arbustes qui tiennent de la bruyère, des ficoïdes, des graminées, des plantes remarquables par leurs belles fleurs; un des caractères de cette région haute est d'être entièrement dépourvue de bois; les buissons y sont très-rares; plusieurs habitans du Sneuwberg n'ont jamais vu un arbre; les vents violens plus que le froid s'opposent à ce qu'il en croisse; car le chêne n'a pu y réussir. L'on n'a d'autre substance combustible que le fumier des bestiaux; au printemps on le retire des parcs dans lesquels on tient les animaux pour qu'ils soient à l'abri des Boschismen et des bêtes féroces; on le coupe en longs morceaux qu'on laisse exposés à l'air, et quand ils sont bien secs, on les empile, comme la tourbe, pour s'en servir en hiver.

D'ailleurs la terre est très-fertile en grains; mais les plus belles récoltes sont quelquefois détruites en moins d'une demi-heure par les orages, presque toujours accompagnés de grêle, ou bien dévorées par des légions innombrables de sauterelles. Les colons vivent au milieu des alarmes, à cause du

voisinage des Boschismen, le cultivateur ne peut vaquer sans armes à ses travaux ou à ses affaires; cet état perpétuel de danger les rend plus actifs, plus entreprenans que les autres paysans; leurs femmes s'aguerrissent, et plus d'une fois on les a vues, armées de fusils, aider les hommes à repousser l'attaque des ennemis.

En avançant au nord, l'expédition qui s'était renforcée d'une vingtaine d'hommes bien armés, aperçut plusieurs kraals ou habitations des Boschismen; elles étaient toutes abandonnées depuis peu; sans doute la vue d'un aussi grand nombre d'Européens et le bruit qu'ils faisaient en tirant sur le gibier, avaient éloigné les sauvages. En conséquence le commandant défendit de chasser; M. Barrow convint avec lui que l'on se bornerait à investir un de leurs kraals, et que l'on resterait sur la défensive. Les éclaireurs ayant annoncé qu'ils avaient découvert un kraal, on marcha en silence vers l'endroit indiqué, et au point du jour on se trouva au milieu des Boschismen. Malgré les recommandations expresses de M. Barrow, des coups de fusil avaient été tirés; un Boschisman avait perdu la vie. Du moment où la horde s'était vue assaillie, elle avait pris la fuite en poussant des cris affreux; cependant quand elle vit que, loin de profiter de la facilité qu'ils avaient de la poursuivre sur les rochers, leurs



ennemis s'étaient arrêtés, et avaient laissé leurs chevaux paître en liberté, ces craintes se dissipèrent. Les enfans commencèrent par descendre dans la plaine; on leur donna du biscuit et diverses bagatelles; ils retournèrent vers leurs parens; ensuite une quarantaine de femmes et de filles arrivèrent d'un air inquiet; on leur fit aussi des présens et on les chargea d'inviter les hommes à venir recevoir du tabac. Ils étaient bien moins confians; on n'en put attirer que trois; effectivement la manière dont on les avait attaqués n'était pas propre à leur inspirer de la confiance; ils avaient tiré des flèches, ce qui avait occasioné les coups de fusil.

Lorsque l'on dit à ces hommes que l'on désirait parler à leur chef, ils répondirent qu'ils n'en reconnaissaient pas, que chacun gouvernait sa famille à sa fantaisie. Ils assurèrent que jamais leur horde n'avait commis la moindre déprédation chez les colons; qu'elle vivait uniquement de la chasse et des productions de la terre; on ne trouva auprès de leurs kraals que des débris de bêtes sauvages.

Ces Boschismen suivirent les voyageurs jusqu'à leurs chariots. « Nous leur fîmes présent à chacun, dit M. Barrow, de tabac, de grains de verroterie, de couteaux, de briquets, de pierres à fusil. On les chargea de dire à leurs compatriotes

que s'ils voulaient renoncer à leurs brigandages, on les traiterait amicalement, et que lorsqu'ils viendraient, sans armes dans une ferme déclarer leurs besoins, on leur donnerait autant et plus de moutons qu'ils ne pouvaient espérer d'en enlever par force ou par ruse. On ajouta que l'expédition actuelle n'avait pour but que de terminer tout d'un coup la guerre, qu'on voulait détruire le motif des hostilités provoquées par leur conduite, et qu'il dépendait d'eux de les faire cesser. On leur dit que dans la circonstance actuelle ils s'étaient attirés les coups de fusils en décochant les premiers leurs flèches. Ayant resté quelques jours avec nous, ils retournèrent à leur kraal, très-satisfaits des bons traitemens et des présens qu'ils avaient reçus.

• Ce kraal consistait en vingt-cinq huttes faites de nattes de paille, tendues en demi-cercle, et dont les extrémités étaient assujéties sur la terre par deux chevilles de bois; le devant était ouvert, le fond fermé par une seconde natte. Ces huttes avaient généralement trois pieds de haut et quatre de large: au milieu, la terre était creusée comme un nid d'autruche, le lit consistait dans un peu d'herbe étendue dans ce trou; il paraît que l'on s'y couche en rond comme certains quadrupèdes. Il nous sembla que les hommes d'un certain âge avaient deux femmes, une vieille, une plus jeune:



la horde pouvait se monter à cent cinquante individus. Le chien est le seul animal domestique des Boschismen.

« Les hommes étaient entièrement nus, de même que la plupart des femmes; celles-ci portaient une sorte de tablier en peau, découpé en lanières très-minces; il était fort mal en ordre. Quelques-unes avaient des bonnets de peau de zebre, et le cou orné de morceaux de cuivre, de coquilles et de grains de verroterie, pendus à leurs cheveux crépus. Les hommes avaient une cheville de bois ou un piquant de porc-épic passé au travers de la cloison des narines.

« Quoique bien inférieurs pour la taille aux Hottentots, les Boschismen leur ressemblent tellement qu'on ne peut que leur attribuer une origine commune. Il n'existe peut-être pas de race d'hommes plus laide. Le nez aplati, les pommettes des joues très-saillantes, le menton avancé, le profil concave, donnent à leur figure une grande ressemblance avec celle des singes; rapports que leurs yeux perçans, toujours en mouvement, tendent encore à augmenter; ils ont le ventre très-protubérant et le dos enfoncé; mais leurs extrémités sont généralement bien proportionnées; leur agilité est incroyable; on dit que sur les terrains raboteux ou montans les chevaux ne peuvent les joindre. La courbure intérieure de

l'épine dorsale et l'extension des parties postérieures sont les caractères distinctifs de la race hottentote; chez les Boschismen ils sont exagérés. La personne des femmes depuis la gorge jusqu'au genou, se dessine absolument comme la lettre S. J'en vis une dont la partie postérieure formait une saillie de cinq pouces et demi au dehors de l'épine du dos; cette exubérance était uniquement composée de graisse; chaque pas que faisait cette femme était marqué par un tremblement pareil à celui qu'auraient éprouvé deux masses de gelée placées au même endroit. »

Les Boschismen sont plus vifs, plus gais, plus actifs que les Hottentots. Leur genre de vie les a rendus cruels; s'ils saisissent un Hottentot gardant les troupeaux de son maître, ils le torturent de la manière la plus affreuse avant de le mettre à mort. Leurs brigandages sont conduits avec méthode; s'ils sont poursuivis en enlevant du bétail, ils se divisent en deux bandes, la première met le troupeau en sûreté, pendant que l'autre continue de harasser les ennemis; lorsqu'ils ont à faire à trop forte partie, ils détruisent tout leur butin avec leurs armes empoisonnées, et l'abandonnent.

Leur idiome ressemble à celui des Hottentots, quoiqu'ils ne s'entendent pas réciproquement; ceux-ci font rarement usage de plus d'un claque-



ment de langue dans un mot ; les Boschismen au contraire l'emploient à chaque syllabe. Quelque difficile qu'il soit pour un Européen d'apprendre un pareil langage , quelques habitans du Sneuwberg le parlent très-couramment , facilité qu'ils doivent aux nourrices auxquelles on a confié leur enfance.

L'expédition s'avança au nord par plusieurs défilés à travers des montagnes , jusque sur les bords de la rivière Orange qui est fort large , et dans laquelle les hippopotames sont communs ; on vit sur ses rives des ustensiles de pêche des Boschismen ; ces sauvages y avaient aussi creusé beaucoup de fosses pour y prendre des quadrupèdes ; la plupart étaient recouvertes avec tant de soin qu'il était difficile de les apercevoir ; circonstance qui rendait les promenades à cheval fort dangereuses.

Les sauterelles avaient dévoré l'herbe des environs ; on en rencontra un essaim qui couvrait un espace de cinq milles de longueur sur trois cents pieds de largeur ; elles marchaient vers la rivière Orange qu'elles voulaient traverser ; elles s'étaient entassées sur le bord de l'eau en sillons de cinq à six pouces de hauteur ; des troupes innombrables étaient déjà entrées dans les eaux du fleuve , où elles périssaient , entraînées par son cours.

Le 5 décembre on abandonna ses rives , et en se dirigeant au sud on parcourut un pays plat et argileux , bien couvert d'herbe , mais dépourvu d'arbres , de buissons même et d'eau ; on n'y trouva qu'un petit nombre de sources , reconnaissables aux roseaux qui les environnaient ; on y voyait une quantité d'élaus , de gnous , de lièvres et des perdrix. On traversa ensuite le Zuure-Berg , chaîne qui fait la continuation orientale des grandes montagnes , et l'on trouva les premières habitations de ce côté de la colonie. On arriva sur les bords du Vis-Revier ; les campagnes voisines sont remplies de cavernes abondantes en salpêtre et dont les flancs étaient couverts de dessins d'animaux faits par les Boschismen ; on y observa la figure d'un animal portant une seule corne sur le front ; en la regardant avec attention , on voit que la corne n'est pas précisément placée sur le milieu du front , et que le modèle avait probablement perdu l'autre par accident.

Quand on fut parvenu sur la limite du pays des Cafres , on fit route à l'ouest , et le 24 on atteignit le village de Graaf-Reynet. La chaleur ce jour-là fut extrême ; le thermomètre exposé au vent à l'ombre , marqua 108° (35° 76).

Une sécheresse continue ayant rendu le trajet du Karrou impraticable , à cause de la disette d'eau et de pâturages , on s'en écarta , car les



rivières même étaient taries, et l'on marcha plus au sud, en se rapprochant du bord de la mer. On trouva de l'herbe et de l'eau, et l'on voyagea sans inconvénient.

Les frères Moraves s'étaient établis près du Zonder-eud-Revier, dans le district de Stellenbosch, afin de prêcher la religion chrétienne aux Hottentots; quoique le gouvernement hollandais eût donné peu d'encouragement à leur mission, le nombre de leurs prosélytes s'était récemment accru à un tel point qu'ils avaient été forcés de demander en Europe des sujets pour les seconder. M. Barrow rend justice au zèle, à la piété et à la modestie de ces missionnaires qui étaient parvenus à réunir en société plus de six cents Hottentots; ceux-ci habitaient de petites maisons fort propres; chacune a un jardin; tous ces colons travaillent soit chez eux, soit chez les fermiers du voisinage. Les Hottentots le plus anciennement amenés aux habitudes d'une vie régulière étaient vêtus en nankin bleu; la persuasion d'un côté, les exemples de l'autre, les avaient convaincus que la propreté sur leur personne non-seulement ajoute aux douceurs de la vie, mais encore contribue à conserver la santé. « Les eaux salutaires du baptême, dit M. Barrow, avaient agrégé tout au plus cinquante de ces Hottentots; à cet égard les frères Moraves mon-

traient moins d'empressement que les missionnaires en général, dont le premier désir est de conférer promptement ce sacrement pour grossir la liste de leurs conversions; les Moraves se sont d'abord occupés d'enseigner des métiers à ceux qui ont voulu en apprendre. Bien persuadés de la justesse et de la vérité de l'idée du comte de Ruenford, ils ont eu pour premier objet de rendre les hommes heureux, afin qu'ils puissent devenir vertueux; philosophie sans contredit plus profonde que celle qui voudrait les rendre vertueux pour qu'ils devinssent heureux. »

Le gouvernement anglais avait été obligé de prendre des mesures sévères pour assurer la vie des missionnaires contre les complots d'une trentaine de fermiers hollandais qui voulaient les égorger, et enlever pour les réduire en esclavage tous les jeunes Hottentots réunis dans ce lieu. La haine de ces misérables venait de ce que ces bons pères avaient appris aux Hottentots à connaître le prix de leur liberté et la valeur de leur travail, deux points sur lesquels ils avaient toujours été tenus dans la plus profonde ignorance.

Le 18 janvier 1798, M. Barrow fut de retour au cap. Au mois d'avril, il partit pour aller visiter le pays des Numaquas au nord de la colonie. Il suivit la côte occidentale; le sol quoique sablonneux est fertile. M. Barrow examina la baie de



Saldanha qui est spacieuse et sûre ; malheureusement il ne se trouve sur ses bords ni eau douce , ni bois.

Le Piquet-Berg est une chaîne de montagnes au-delà de laquelle on rencontre une suite de dunes dans lesquelles les voitures enfoncent jusqu'à l'essieu ; elles paraissent produites par des débris de montagnes de grès , dont on voit encore les restes ; ce sont des multitudes de colonnes pyramidales , dont quelques-unes ont plusieurs centaines de pieds de diamètre et autant de hauteur ; lorsqu'on les aperçoit dans l'éloignement , elles ont l'air d'être faites de main d'homme.

M. Barrow voyagea trois jours dans ces dunes , puis il entra dans un canton également sablonneux traversé par l'Oliphants-Revier , qui est du petit nombre de celles de cette colonie dont les eaux ne tarissent jamais. Au-delà s'élève une chaîne de montagnes rocailleuses qui vont au sud-est se confondre avec les plaines du Karrou.

On reçut dans la route la visite d'un détachement de Boschismen conduits par leur capitaine. Cet homme avait quitté la vie vagabonde , sur la promesse du pardon. Depuis quinze ans il s'était établi sur les bords du Karrou avec sa troupe , tous vivaient en paix du fruit de leur travail. Il assura que plusieurs hordes de ses compatriotes recevraient avec plaisir des propositions d'accom-

modement ; car leur situation était si misérable , qu'ils accepteraient volontiers l'offre de vivre tranquillement au service des fermiers.

Le 29 M. Barrow atteignit un défilé qui fut le terme de sa course ; il était impossible d'aller plus loin en chariot. Les monts Khamies , où il se trouvait , sont ainsi nommés par les Namaaquas , d'un mot de leur langue qui signifie amas , parce qu'ils sont composés de grosses masses de rochers ; ils sont granitiques ; ils se terminent de ce côté par un pic élevé de quatre mille pieds au-dessus de la plaine située à l'ouest qui descend par une pente insensible jusqu'à la mer , éloignée seulement de cinq lieues du pied des hauteurs. Divers indices annoncent la présence du cuivre dans les monts Khamies ; souvent la neige tombe sur leurs sommets dès les premiers jours de mai ; alors les fermiers qui occupent des positions élevées , les quittent pour venir passer l'hiver dans les plaines. On dit qu'il ne pleut jamais sur les plaines hautes du pays des Namaaquas au nord des Khamies.

On ne trouve point d'eau dans la partie de cette contrée renfermée entre les Khamies et l'Oranje-Revier , excepté dans les ruisseaux qui coulent périodiquement du haut des montagnes , et passent sous des lits de sable. Les Namaaquas creusaient dans ces lieux des puits profonds , dont ils avaient



soin de bien boucher l'ouverture pour empêcher l'évaporation. Aujourd'hui ces plaines sont stériles et désertes. Les peuplades nombreuses de Namaaquis qui possédaient d'innombrables troupeaux, ont disparu en moins d'un siècle; elles sont maintenant réduites à quatre faibles hordes; encore celles-ci sont-elles en quelque façon au service des fermiers hollandais.

Les Namaaquis diffèrent peu des Hottentots; cependant quoique leur langage dérive évidemment de la même souche, ce qui se reconnaît au claquement de langue, il offre de grandes dissimilitudes. D'ailleurs les Namaaquis sont en général plus grands et moins robustes que les peuples de l'est. Quelques-unes de leurs femmes sont d'une figure très-agréable et bien faites; la saillie au bas de l'épine du dos est moins forte que chez les femmes des Boschismen.

Dans un kraal de Namaaquis, au pied des Khamies. M. Barrow vit un Damara; cet homme lui dépeignit sa nation comme très-malheureuse. Le pays habité par les Damaras s'étend le long de la mer; il est si stérile qu'ils ne peuvent pas nourrir de troupeaux. Mais il est traversé par des montagnes qui s'étendent au nord jusqu'au tropique du Capricorne, et qui, suivant le récit de tous les voyageurs, sont si riches en cuivre, qu'il se trouve à la surface du sol. Les Damaquis connaissent l'art de

fondre ce minerai, et d'en extraire le métal; ils se servent à cet effet de charbon fait avec le bois d'un mimosa. Ils fabriquent avec ce métal des chaînes, des anneaux et des bracelets qu'ils vendent aux Briquas vivant à l'est et aux Namaaquis au sud; ils obtiennent en échange les choses dont ils ont besoin pour subsister. Leur dialecte diffère de celui de leurs voisins.

Après avoir traversé, par le même chemin qu'il avait suivi en venant, le pays désert qui s'étend au sud-est des monts Khamies, M. Barrow revint à Bokkeveld. Le capitaine de ce canton, qui l'avait accompagné dans son excursion, et quelques fermiers humains avaient employé le meilleur des moyens pour arracher les Boschismen à leur vie vagabonde; ils s'étaient cotisés pour leur fournir des moutons et des bœufs. Un frère morave s'était offert généreusement pour aller vivre au milieu de ces sauvages, et contribuer par ses exhortations à leur inspirer des sentimens propres à les rapprocher des hommes civilisés.

Le 5 mai M. Barrow partant de Bokkeveld, s'enfonça dans les terres vers l'est; le pays fut d'abord raboteux et pierreux; le Roggeveld que l'on rencontre ensuite, est traversé par une chaîne de montagnes dont la neige couvre les sommets pendant plusieurs mois de l'année; les habitans descendent alors avec leurs troupeaux dans le



Karrou; le territoire du district de Stellenbosch fournit les meilleurs chevaux de la colonie.

Au bas du Roggeveld s'étend le Karrou que M. Barrow parcourut pendant trois jours en se rapprochant du chemin par lequel il était allé à Graaf-Regnet. Sur le bord de ces plaines arides s'élèvent les monts de Kleine et Kalte Rokkeveld qui renferment des vallées couvertes de beaux pâturages; l'eau n'y tarit jamais, même dans la saison la plus sèche. Le 2 de juin, M. Barrow fut de retour au cap

Il fit en 1799 un second voyage dans l'intérieur de l'Afrique méridionale. Le comte Macartney, gouverneur du cap de Bonne-Espérance, ayant quitté la colonie, les stupides paysans de Graaf-Reynet, excités par des mécontents, qui depuis long-temps se montraient ennemis de toute autorité légitime, crurent le moment favorable pour s'abandonner à leurs projets sanguinaires contre les Cafres. De plus ils se réunirent, et menacèrent le landdrost. Celui-ci envoya aussitôt un courrier au Cap pour instruire le gouverneur de cette insurrection. Un détachement composé d'un escadron de cavalerie, de quelques compagnies d'infanterie et d'une troupe de Hottentots, marcha contre les révoltés qui avaient pris position entre les baies de Komtousy et d'Algoa. Ces paysans qui n'ont de courage que contre les Hottentots sans

défense, ne furent pas plutôt informés de l'approche des troupes, qu'ils se dispersèrent, après avoir signé une requête pour demander grâce. Sommés par le général de déposer leurs armes à ses pieds, s'ils voulaient obtenir leur pardon, la plupart obéirent. Neuf de leurs chefs furent arrêtés, et envoyés à bord d'un vaisseau de guerre anglais, mouillé dans la baie d'Algoa; on leva sur les autres une contribution équivalente aux frais de l'expédition.

Avant que ces troubles eussent été apaisés, le général accepta l'offre que lui fit M. Barrow d'aller dans le district de Zwellendam, afin de couper toute communication avec Graaf-Reynet, et d'empêcher qu'on fit passer de la poudre aux rebelles. Ce voyage, qui devait se terminer aux rives du Camtous qui sépare Graaf-Reynet de Zwellendam, fut prolongé par des circonstances imprévues jusqu'au pays des Cafres. Il donna occasion à M. Barrow de vérifier les observations qu'il avait faites dans sa première excursion.



## VOYAGE

## DE TRUTER ET SOMERVILLE

AU PAYS DES BETJOUANAS,

EN 1801.

LA colonie du Cap ayant éprouvé en 1801 une disette de bétail par suite d'une épizootie, le gouverneur songea aux moyens de s'en procurer. Il chargea donc M. Somerville, chirurgien en chef de la garnison, et M. Truter, membre de la cour de justice, d'aller dans les cantons les plus éloignés pour en ramener des bœufs. Ils avaient avec eux un secrétaire et un dessinateur; un certain nombre de paysans hollandais, et une troupe de Hottentots les accompagnaient avec six chariots attelés.

On se mit en route le 1<sup>er</sup> d'octobre; on se dirigea vers le nord-est; on traversa le grand Karrou, et l'on entra dans le pays des Boschismen; on rencontra quelques-uns de ces sauvages; ils étaient bien misérables, absolument nus, et mourans de faim; on leur donna quelques vivres et du tabac, ce qui produisit un changement si subit sur leur esprit, qu'ils se mirent à danser de joie.

On ne fut pas peu surpris de trouver, au milieu de ces solitudes, un paysan hollandais nommé Kok qui, avec un chariot, toute sa famille, ses esclaves, ses Hottentots, et ses troupeaux de bœufs et de moutons, voyageait des bords de l'Oranje-Revier, vers les confins de la colonie. L'aversion de ces hommes pour se fixer dans un lieu quelconque est inconcevable; ils éprouvent une sorte de plaisir à vivre loin de la société des hommes civilisés.

Quand on fut au nord des Karri-Bergen, contrée montueuse, on vit une belle campagne plaine, couverte d'herbes hautes; on passa près de trois lacs dont l'eau était saumâtre; et après avoir monté par une pente douce vers une plaine beaucoup plus haute, on arriva le 1<sup>er</sup> novembre à l'entrée d'un défilé bordé de chaque côté de rochers escarpés. Les voyageurs venaient de parcourir plus de 200 milles sans apercevoir un végétal qui ressemblât à un arbre; quelle surprise agréable! du point élevé où l'on était, on découvrit des arbres et des arbrisseaux épars sur le penchant des collines, et même des forêts dans les vallées; bientôt l'on atteignit les rives du Garip ou Oranje-Revier. Des Hottentots vinrent au-devant de la caravane; on distingua sur le côté opposé un village considérable, composé de cabanes qui semblaient bien construites.

Le Garip se partageait en cet endroit en deux



bras qui avaient chacun 1800 pieds de largeur. Le point où on le traversa est par 29° de latitude sud, et entre 25 et 24° de longitude à l'est de Greenwich. Les Koras chez lesquels on arrivait, sont une peuplade de Hottentots riche et heureuse en comparaison de celles qui errent dans l'extrémité méridionale de l'Afrique. Le Karrou les a protégés en partie contre l'oppression des paysans hollandais. Leurs cabanes sont solides, ils sont plus propres que les autres Hottentots, ils ont des vêtemens et des ustensiles mieux faits; leurs traits sont plus agréables, ils sont plus actifs et plus laborieux. Etrangers à l'agriculture, ils vivent entièrement du produit de leurs troupeaux, de fruits et de racines sauvages.

Au-delà du Garip, on voyagea huit jours sans voir ni un ruisseau, ni la moindre trace de créature humaine. Le 8 novembre on parvint à un kraal de Koras situé dans un défilé profond; un peu plus loin on en rencontra un habité par des Boschismen, vivant sous la direction d'un homme qui s'était fait volontairement missionnaire. Un peu plus loin on trouva le kraal d'Aakaap, ou Riet-Fonteyn. M. Kicherer, prédicateur envoyé de Londres, y remplissait les fonctions de son ministère. Deux autres missionnaires partageaient ses travaux pour la propagation de l'évangile chez ces nations sauvages. Suivant leur rapport, leur

zèle n'obtenait pas un grand succès. Il est difficile de se faire une idée de l'indifférence de ces Africains pour leurs enfans, dont ils se défont pour le sujet le plus frivole. Ils abandonnent souvent leurs parens vieux et infirmes; enfin ils sont enclins au vol et au meurtre. Ce missionnaire n'avait pas adopté pour civiliser les Boschismen le système adopté par les frères moraves; l'heureux résultat obtenu par ceux-ci, partout où ils sont allés, prouve que leur méthode est la meilleure. Si les missionnaires n'y ont pas recours, ils ne retireront pas un seul Boschismen de l'état déplorable où ils ont trouvé ce peuple.

On rencontra chez les Koras le Betjouana Miklange qui parlait un peu le hollandais, et son camarade Makouta, qui s'offrit de servir de guide. Ces deux hommes furent joints à la caravane qui avait été augmentée de quatorze Koras; on s'était procuré chez cette peuplade quarante-huit bœufs d'attelage en échange de ceux que les fatigues avaient mis hors de service; les voyageurs traversèrent encore des plaines désertes, puis entrèrent dans le pays des Betjouanas que les Koras nomment Bricquas. Ils y furent bien accueillis; plusieurs hommes de cette nation, entre autres le frère du roi, vinrent à leur camp. On continua la route au travers d'une contrée fertile, bien arrosée et bien boisée. Des députés



arrivèrent de la part du roi pour dire que les voyageurs étaient attendus avec impatience.

Le 26, les commissaires ayant pris les devans avec un interprète, traversèrent des champs sans clôture, et vers le milieu du jour arrivèrent à Litakou, ville composée de cabanes éparses. La vue d'un si grand nombre d'habitations humaines après un voyage si long au milieu des déserts, fut réellement ravissante pour les Anglais. Mouleyhaban, chef de Litakou, les reçut de la manière la plus affable, accepta leurs présens qui excitèrent la curiosité des spectateurs, et ensuite conduisit les voyageurs à sa maison, où il les présenta à ses deux femmes et à ses enfans.

La caravane dressa ses tentes à 600 pas au sud de la ville, sur les bords de la rivière qui la traverse. Les Betjouanas accoururent en foule pour voir les étrangers, mais ils ne furent ni importuns, ni incommodes; les femmes apportèrent dans des outres, des vases de bois ou des pots de terre, une provision de lait suffisante pour tout le monde. Le soir la multitude se retira.

Litakou est situé par  $26^{\circ} 50'$  sud, et  $26^{\circ}$  est. Le nombre des maisons fut estimé à 2500, sa population doit être à peu près de 12,000 âmes. Les maisons sont de forme circulaire et ont de douze à quinze pieds de diamètre; le plancher est en terre glaise battue, et élevé de quatre

pouces : un quart de la circonférence, formant la façade, est entièrement ouvert; le reste est fermé par un mur en argile et en pierre, haut de cinq pieds. Dans l'intérieur un autre mur circulaire passant par le centre, sépare l'habitation en deux parties, l'une intérieure, où couchent le père et la mère de famille, et où se renferment les objets les plus précieux; l'autre, plus grande des deux tiers, est une espèce de vestibule où reposent les enfans. La maison est couverte d'un toit pointu en roseaux, il est soutenu, dans la partie de la façade ouverte, sur des piliers. Chaque maison est entourée d'une palissade en roseaux ou en branches d'arbres; elle renferme une grande hutte en terre haute de six pieds, dans laquelle on dépose les provisions. De grands mimosa ombragent chaque habitation.

Les Betjouanas vivent du produit de leurs troupeaux et de leur chasse; ils mangent plus de lait que de viande; ils cultivent plusieurs espèces de sorgho ou millet, et des légumes; les travaux de l'agriculture sont en partie laissés aux femmes; elles se servent d'une sorte de bêche. Ce peuple est parvenu à un degré de civilisation qui demande autre chose que la satisfaction des premiers besoins de la vie; ils n'est pas tout-à-fait insensible aux douceurs de ce qui est commode et agréable; les Betjouanas ont pour l'hiver des vêtemens de



peaux moelleux, doux et chauds, et souvent doublés de fourrures de petits animaux; ils s'exposent peu à l'ardeur des rayons du soleil, dont ils se garantissent avec de grands parasols de plumes d'autruche fixés circulairement à l'extrémité d'un bâton.

Ils varient leurs manières de préparer leurs alimens. Ils font bouillir ou griller la viande; ils concassent leurs grains ou les réduisent en farine, et les mangent avec du lait. Ils aiment passionnément le tabac; hommes et femmes en aspirent la fumée à travers l'eau dont ils emplissent une corne de bœuf ou de buffle, à laquelle on ajuste le tuyau de la pipe; ils prennent de même avec délices le tabac en poudre, mêlé de plantes stimulantes et de cendres. Mettant une certaine quantité de cette poudre dans le creux de la main, ils l'aspirent avec force par leurs narines au moyen d'une plume ou d'un roseau, et continuent jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux; les enfans de quatre à cinq ans en usent de même.

Les Betjouanas se dessinent sur la peau diverses figures avec de l'argile blanche ou de l'ocre rouge; quelquefois ils coupent leurs cheveux d'une manière singulière, en laissant sur le sommet de la tête une grosse touffe, à laquelle ils attachent une queue ou une vessie de lièvre ou la

peau d'un petit animal; derrière chaque oreille ils placent une aile de grue de Numidie. Un morceau de cuivre triangulaire pend ordinairement à l'une de leurs oreilles; ils ont des colliers de dents et de griffes de lions et de panthères; indépendamment de ces trophées de leur chasse, les hommes ornent la partie supérieure de leurs bras d'anneaux d'ivoire. Les femmes se ceignent les bras et les jambes de bandes de cuir, quelquefois unies, plus souvent ornées de grains de verroterie ou de petits morceaux de cuivre. Les hommes portent à leur cou une courroie à laquelle tient un couteau dans sa gaine; la lame qui a six pouces de long et un de large, est arrondie par le bout et tranchante des deux côtés; le manche est de bois ou d'ivoire taillée en trompe d'éléphant. Les voyageurs avaient apporté, entre autres marchandises d'échange, beaucoup de couteaux communs; les Betjouanas n'en firent aucun cas, observant que les leurs valaient au moins le double, puisqu'ils coupaient des deux côtés, tandis que ceux des blancs n'avaient qu'un seul tranchant. Un couteau est en effet un instrument si utile à un peuple qui vit en partie de gibier et de racines, qu'il doit le regarder comme un objet de première nécessité, et l'estimer en conséquence. La richesse d'un Betjouana se calcule d'après la quantité de bestiaux,



de couteaux et de grains de verroterie qu'il possède; ces objets tiennent lieu de monnaie courante.

Le gouvernement est patriarcal; le chef nomme son successeur; les anciens forment son conseil; il prend leurs avis dans les affaires importantes; ils lui font connaître les vœux du peuple. Si un homme est mécontent des décisions du conseil suprême, on lui permet de quitter le pays et d'emporter tout ce qu'il possède.

On ne put découvrir quelle est la religion de ce peuple; conformément à l'usage pratiqué par leurs ancêtres, les Betjouanas circoncisent leurs enfans, et dansent en rond pendant la nuit de la pleine lune. « Ce peuple, observe M. Barrow, doit sous tous les rapports, être regardé comme ayant déjà franchi les limites qui séparent les sauvages des hommes civilisés; il est arrivé à un point de perfectionnement moral qui lui permet de profiter des préceptes simples et sublimes de la religion chrétienne. Le caractère doux et pacifique des Betjouanas peut s'attribuer en grande partie à l'égalité parfaite qui règne entre eux. Les maisons de Litakou se ressemblent toutes; chaque individu possède autant de terres qu'il en peut cultiver; il est à même par son travail et ses soins d'augmenter ses moyens de subsistance et sa richesse.

Les Betjouanas ne sont pas aussi bien faits, ni en général aussi noirs que les Cafres; quelques-uns ont le teint bronzé ou brun comme celui des Hottentots; leurs cheveux sont moins crépus que ceux de ces peuples.

Les députés, après avoir passé quinze jours à Litakou, s'aperçurent que, malgré la bonne volonté manifestée par les Betjouanas à échanger des bestiaux contre des marchandises d'après le tarif qui serait réglé par le chef et son conseil, cependant ils réduiraient à la gêne les hommes chez lesquels ils prendraient les bœufs dont ils auraient besoin. D'ailleurs Mouleyhaban leur avait appris que son peuple avait à peine réparé les pertes que lui avait causées l'irruption d'un certain métis à la tête d'une horde de bandits.

M. Somerville et M. Truter se déterminèrent donc à voyager plus loin vers le nord, jusque chez les Barrolous, peuplade dont ils avaient entendu parler. Lorsqu'ils entretinrent Mouleyhaban de ce dessein, en le priant de leur fournir des guides, il parut déconcerté, et ne leur fit qu'une réponse évasive. Le lendemain matin il essaya de leur inspirer des craintes sur le caractère des Barrolous, les dépeignant comme défiants et même féroces; puis il ajouta que personne, parmi les Betjouanas, ne connaissait bien le chemin. On pensa bien que ce n'était pas là le véritable motif qui portait Mou-



leyhaban à vouloir empêcher ses hôtes d'aller plus loin au nord; au reste, quelles que fussent les causes de sa conduite, il parlait si sérieusement que M. Somerville et M. Truter pensèrent que la prudence leur faisait une loi de renoncer à leur projet. Quoiqu'ils n'eussent acheté qu'un peu plus de cent têtes de bétail, ils prirent le parti de retourner au cap. Le 12 décembre ils partirent de Litakou, en éprouvant de vifs regrets de se séparer d'un peuple si bon et si hospitalier. Un grand nombre de Betjouanas les reconduisirent fort loin.

Les voyageurs revinrent à peu près par la même route qu'ils avaient suivie en allant à Litakou. Le 7 janvier 1802, on arriva sur les bords de l'Oranje-Revier. On trouva là un Hottentot métis qui avait demeuré quelque temps chez les Barrolous, il apprit à MM. Somerville et Truter que c'était un peuple très-humain et très-hospitalier, que leur ville principale était si grande qu'il fallait marcher pendant un jour pour la traverser d'une extrémité à l'autre; que les maisons y étaient de la même forme, mais mieux bâties que celles de Litakou, que les terres y étaient mieux cultivées que celles des Betjouanas; il ajouta que les Barrolous façonnaient avec beaucoup d'habileté le bois et l'ivoire, et savaient fondre le cuivre et le fer; enfin que leur capitale n'était éloignée de Litakou que de dix journées de marche. Ces informations

arrivèrent trop tard; elles firent penser aux voyageurs que la jalousie trop ordinaire entre deux états voisins avait dicté les représentations de Mouleyhaban; cependant on eut lieu par la suite de reconnaître que son récit n'était pas tout-à-fait dénué de fondement.

Le rapport de MM. Somerville et Truter, à leur retour au Cap, au mois d'août, inspira au gouvernement de la colonie le désir de poursuivre les intéressantes découvertes qu'ils avaient commencées; mais le cap de Bonne-Espérance ayant été rendu aux Hollandais, le projet ne reçut pas d'exécution.



## VOYAGE

DE M. LICHTENSTEIN.

(1803—1806.)

LE docteur Henri Lichtenstein étant arrivé au Cap en 1803, fut chargé de l'éducation du fils aîné du général Janssen, gouverneur de la colonie. Depuis qu'elle avait été rendue aux Hollandais, ceux-ci voulurent en examiner les différentes parties. En conséquence M. de Nuyt, commissaire général, fit une tournée au nord le long de la côte occidentale. Dix-huit personnes, parmi lesquelles il y avait deux dames, le docteur et son élève, l'accompagnèrent dans cette excursion.

Les voyageurs ayant parcouru les mêmes contrées que Barrow, la description que M. Lichtenstein en donne ressemble à celle que l'on trouve dans la relation de l'observateur anglais. M. Lichtenstein, avec sa société, parcourut la côte jusqu'à l'Oliphants-Revier, puis, tournant à l'est, chemina dans les trois Roggeveld et le Karrou, entra ensuite dans le Koude-Bokkeveld, en marchant à l'ouest et se rapprochant du Cap.

Depuis quelques années des missionnaires anglais, arrivés dans la colonie, s'étaient fixés à Rodezand, canton peu éloigné du Cap. Ils avaient changé le caractère des habitans; on ne retrouvait plus chez eux ni franchise, ni gaieté, ni bienveillance réciproque; une dévotion froide avait remplacé ces qualités; la musique et la danse étaient bannies; sous la direction de ces guides spirituels, l'Africain est privé de la plupart de ses plaisirs innocens. « Leur doctrine, dit M. Lichtenstein, est que l'homme doit s'occuper uniquement du salut de son âme, et qu'il doit y travailler, non par la rectitude et la justice de sa conduite, mais par l'entière abnégation de soi-même. »

M. Lichtenstein étant allé à l'établissement des frères moraves sur les bords du Zonder-End-Revier fut, de même que M. Barrow, fort satisfait de cet établissement, très-bien calculé pour inspirer le goût des occupations utiles aux Hottentots, et par conséquent contribuer à leur bonheur. Une fabrique de couteaux, dans laquelle quatre Hottentots travaillaient, présentait déjà des bénéfices. « Pour se faire une idée des vertus dont sont animés les hommes qui dirigent cette institution, dit M. Lichtenstein, il faut être témoin de la manière dont ils se conduisent envers les Hottentots. La douceur avec laquelle ils les ins-



truisent est vraiment digne d'admiration; aussi l'amélioration morale de ces Africains en a été un prompt résultat; elle est déjà frappante. La plus grande récompense d'une bonne conduite et d'une application constante, c'est d'être baptisé et reçu membre de la société chrétienne. »

La route des voyageurs se dirigea ensuite au sud-est vers la côte; on passa par le bourg de Zwellendam, situé au milieu du pays, et résidence d'un landdrost. Le canton voisin est bien arrosé et fertile. On descendit vers Mosselbay, anse près de laquelle s'élève une haute montagne. Sur ses flancs s'ouvre une caverne qui est à 400 pieds au-dessus du niveau des plus hautes marées, et dont la surface est cependant couverte de coquilles de moules; cette grotte a 40 pieds de profondeur, 20 de largeur et 100 de hauteur. M. Lichtenstein pense que les Hottentots, qui autrefois ne vivaient pour ainsi dire que de coquillages, ont apporté ceux que l'on voit dans cet antre.

La petite caravane alla ensuite vers l'est jusqu'au Groot-Vis-Revier, fleuve qui sépare le territoire de la colonie de celui des Cafres. M. Lichtenstein vit Gaïka, aux excellentes qualités duquel il rend justice. Cet observateur décrit le pays habité par les Kousas, tribu de Cafres les plus rapprochés du Groot-Vis-Revier, comme très-fertile; l'air y est sain, la chaleur modérée; circonstances très-

favorables à la vie pastorale et demi nomade que mènent ces peuples. Toutefois la population est peu considérable relativement à l'étendue de cette contrée. La supériorité du sol sur celui de la colonie européenne, paraît provenir d'une différence de température très-remarquable dans deux régions situées sous le même parallèle et si rapprochées l'une de l'autre. Dans le territoire de la colonie, il pleut en hiver ou lorsque le soleil est le plus éloigné du Zénith; alors la pluie tombe par torrens; lorsqu'il revient vers le Zénith, les nuages disparaissent et la terre se trouve dès ce moment exposée à l'ardeur brûlante de ses rayons. Dans le pays des Cafres, au contraire, l'air en hiver est serein et frais, et il ne pleut pas; seulement une rosée douce tombe pendant la nuit. En été, lorsque la chaleur devient très-forte, les orages se forment, amenant à leur suite des pluies abondantes; l'atmosphère est rafraîchie.

M. Lichtenstein visita aussi Litakou sous la conduite de Kok, métis boschisman, qui demeurait dans un kraal sur les bords du Garip, où il avait formé un établissement considérable. Dès que l'on fut dans le pays des Betjouanas, on aperçut des pasteurs assis à l'ombre d'un grand arbre; ils se levèrent aussitôt et s'avancèrent vers les voyageurs, en les saluant par le mot de *morra*, emprunté de l'expression *good-morow* (bon jour),



qu'ils avaient apprise des missionnaires. A la vue de Kok, ils témoignèrent leur joie par de grands cris, et battirent des mains. M. Lichtenstein ignorant le motif de ces démonstrations bruyantes, conçut d'abord des craintes, mais il fut bientôt rassuré par l'issue de cette entrevue, et surtout par l'accueil amical que Kok reçut d'une autre troupe de Betjouanas; ils s'informèrent avec le plus tendre intérêt de plusieurs de leurs compatriotes qui l'avaient accompagné dans une excursion précédente; en apprenant la mort de deux d'entre eux, ils montrèrent une douleur touchante. Dans un village ce furent les mêmes démonstrations de bienveillance et de cordialité; les habitans et les femmes surtout s'empressèrent de prendre leur part du tabac et des provisions que les voyageurs avaient apportés. En sortant de ce village, on traversa le Kourouhman, puis en suivant un chemin sinueux ouvert dans une grande forêt, on gagna Litakou.

Les voyageurs furent conduits à un lieu ombragé par trois superbes mimosa, on leur dit que le plus grand était l'arbre favori du roi; une foule immense se rassembla aussitôt; Kok exprima au nom de ses compagnons le désir de voir le roi; ils ne tardèrent pas à être honorés de sa visite. « C'était, dit M. Lichtenstein, un homme d'une soixantaine d'années, d'un extérieur grave, les

épaules couvertes d'un manteau, la tête coiffée d'un bonnet. Il s'avança lentement, suivi d'un cortège nombreux de vieillards qui formaient un cercle derrière lui; ayant salué affectueusement les voyageurs, auxquels il témoigna le plaisir qu'il avait de les voir, il leur promit d'aller bientôt leur rendre visite. Après quelques momens de conversation, on lui présenta une pipe, il l'alluma, et en aspira la fumée à grands traits suivant l'usage des Africains, puis la remit par dessus son épaule à son premier ministre; celui-ci fit comme son maître, et la transmit à un autre; elle passa ainsi de main en main jusqu'au personnage le moins considérable. Aux approches de la nuit le roi se retira.

Après cette première entrevue, les visites se répétèrent fréquemment. Un jour Mouleyhaban amena ses deux femmes, Makaïtchôh et Marani, pour voir les étrangers; la première, âgée de vingt-deux ans, était très-belle, avantage qui lui avait valu l'honneur d'être élevée au rang suprême; Marani, à peine âgée de quinze ans, quoique moins belle, était très-gentille. Une profusion d'ornemens indiquait leur rang; de riches fourrures bordaient leurs manteaux, une touffe de queues de chats pendait de leur épaule gauche; des colliers de petites plaques de cuivre, d'os et de verroterie leur couvraient la poitrine. Makaïtchôh avait



entouré son bras de soixante-douze anneaux de cuivre qu'elle semblait regarder comme marque de son rang, et qu'elle prenait plaisir à examiner et à compter. Les étrangers firent d'abord servir du thé qui fut trouvé peu agréable; le vin fut préféré, l'eau-de-vie gagna encore plus les suffrages. Les deux reines questionnèrent les voyageurs sur leurs enfans et leurs familles, puis s'informèrent soigneusement de la condition des femmes en Europe. Makaïtchôh fit observer finement que dans son pays on ne pourrait se conformer aux lois européennes relatives aux mariages, à cause du grand nombre d'hommes qui étaient tués à la guerre. Le vin et le plaisir de la conversation retinrent les dames plus long-temps qu'on ne l'avait espéré ou désiré, car il était nuit close avant qu'elles songeassent à se retirer.

Une demande indiscrete du roi détermina M. Lichtenstein à presser son départ. Monleyhaban était alors prêt à déclarer la guerre à Makkrakka son voisin; il pria les voyageurs de l'accompagner dans cette expédition avec leurs armes à feu. M. Lichtenstein s'excusa de satisfaire au désir du monarque; il fut ensuite question entre les voyageurs de savoir quelle route ils prendraient; ils auraient bien voulu voyager au sud-ouest, en évitant le théâtre des hostilités; mais le mauvais

état de leurs équipages les décida, malgré eux, à retourner directement au Cap.

M. Lichtenstein apprit que les Betjouanas, qu'il appelle aussi Mouhtjouanas ou Sihtjouanas, sont un peuple composé de plusieurs tribus appartenant à une race commune; leur territoire s'étend à treize et dix-huit journées au nord du Kourouhman. La tribu des Matjapins qui occupe Litakou, est comparativement peu nombreuse, puisqu'elle ne compte que cinq mille geurriers. A dix journées plus à l'est, sont les Thammatjas, tribu beaucoup plus considérable, au nord de laquelle habitent les Tchodjaas et les Moutjourouzis; ces derniers passent pour les plus braves des Betjouanas; à trois journées à l'est de ceux-ci, on trouve les Vanketsi, c'est la plus faible de toutes les tribus; entre ces Vanketsi et les Matjapins, vivent les deux tribus Mourouhlongs (Barrolous de M. Truter). L'une d'elles, gouvernée par Makkrakka, unie auparavant à Litakou, s'en est séparée; elle peut mettre sur pied dix mille combattans. Dans l'ouest demeurent les Matsarouquas, gens paisibles. La plus nombreuse des tribus est celle des Macquinis qui sont les plus éloignés du côté du nord-est; ils sont renommés pour leur adresse à façonner les métaux; ils fournissent aux Cafres leurs armes, leurs aiguilles, leurs anneaux et tous leurs ustensiles ou ornemens; mais ces



derniers n'obtiennent ces objets qu'après qu'ils ont passé par quatre ou cinq mains. On dit que leur pays est coupé par une grande montagne dont un côté est riche en cuivre, et l'autre en fer.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

---

VOYAGE DE LATROBE.

1815.

---

ENVOYÉ par la société des frères moraves, M. Latrobe partit d'Angleterre au commencement d'octobre 1815 avec d'autres missionnaires de la même société ; il arriva au Cap le 24 décembre. Le principal objet de son voyage était de visiter les établissemens de Gnadenthal, de Grøene-Kloof et d'autres, et de reconnaître les lieux convenables pour en former de nouveaux. Il alla d'abord à Grøene-Kloof, canton situé à peu près à trente milles au nord du Cap, à peu de distance de la mer, et au sud de la baie de Saldanha. Pour y arriver l'on traverse des sables profonds, aucun arbre n'embellit la solitude que l'on parcourt ; on n'y voit que des huissons et surtout des bruyères dont les fleurs sont charmantes ; les plantes les plus communes, sont les ficoides, que nous cultivons en Europe pour la bizarre variété de leurs feuilles, et dont les fleurs ne manquent pas d'agrément. On passa par Riet-Valley, ainsi nommé de la grande quantité de roseaux qui croissent sur les bords de deux étangs salés.



derniers n'obtiennent ces objets qu'après qu'ils ont passé par quatre ou cinq mains. On dit que leur pays est coupé par une grande montagne dont un côté est riche en cuivre, et l'autre en fer.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

---

VOYAGE DE LATROBE.

1815.

---

ENVOYÉ par la société des frères moraves, M. Latrobe partit d'Angleterre au commencement d'octobre 1815 avec d'autres missionnaires de la même société ; il arriva au Cap le 24 décembre. Le principal objet de son voyage était de visiter les établissemens de Gnadenthal, de Grøene-Kloof et d'autres, et de reconnaître les lieux convenables pour en former de nouveaux. Il alla d'abord à Grøene-Kloof, canton situé à peu près à trente milles au nord du Cap, à peu de distance de la mer, et au sud de la baie de Saldanha. Pour y arriver l'on traverse des sables profonds, aucun arbre n'embellit la solitude que l'on parcourt ; on n'y voit que des huissons et surtout des bruyères dont les fleurs sont charmantes ; les plantes les plus communes, sont les ficoides, que nous cultivons en Europe pour la bizarre variété de leurs feuilles, et dont les fleurs ne manquent pas d'agrément. On passa par Riet-Valley, ainsi nommé de la grande quantité de roseaux qui croissent sur les bords de deux étangs salés.



M. Latrobe et ses compagnons avaient quatre chariots pour eux et leur bagage. Arrivés à une lieue de Grøene-Kloof, qui ressemble à une campagne fertile au milieu d'un désert, ils virent tous les Hottentots de la mission, hommes et femmes, qui venaient à leur rencontre en chantant des hymnes; ce fut en unissant tous leurs voix pour célébrer les louanges de l'Éternel, qu'ils s'avancèrent vers le hameau.

La ferme occupée par les frères moraves, autrefois connue sous le nom de Kleine-Post, appartenait à la compagnie hollandaise. Après la seconde conquête du Cap par les Anglais, en 1806, le bail de Kleine-Post étant expiré en 1808, lord Caledon, gouverneur de la colonie, persuadé de l'utilité des frères moraves pour enseigner aux Hottentots la religion chrétienne, décida ces hommes pieux à y former un établissement. L'empressement des Hottentots justifia les mesures prises par lord Caledon; à l'époque de l'arrivée de M. Latrobe, on en comptait déjà trois cents à Grøene-Kloof. Leurs maisons sont dans la vallée, un petit bois les sépare de celles des missionnaires et de la ferme. Un ruisseau qui ne tarit que dans les grandes sécheresses, coule dans la vallée; elle est bornée au nord et à l'est par des collines couvertes de buissons, entremêlées de rochers granitiques; quelques-unes de ces masses sont énormes

et leur réunion forme un coup-d'œil pittoresque par les arbres et les grands aloës qui poussent dans leurs interstices; malheureusement les antres qui se trouvent au milieu de ces rochers servent de retraites à des animaux nuisibles, tels que les rats, les souris, les mougoustes.

Les maisons diffèrent pour la forme et l'étendue; elles sont généralement très-propres; quelques-unes sont en pierre. Le gouvernement avait vu avec plaisir les progrès de cet établissement; son succès prouvait la bienfaisante influence du christianisme chez des hommes que l'on avait regardés comme incapables de devenir civilisés.

M. Latrobe alla ensuite à la mission du Gnadenthal ou Bavians-Kloof. A quarante milles à l'est du Cap, on entre dans le village par des chemins bordés de vergers, ce qui ferait croire que les maisons des missionnaires sont bâties sous des bosquets. Il n'est donc pas surprenant que les voyageurs parlent de ce lieu avec tant de plaisir, surtout si l'on considère que c'est après avoir traversé les déserts du Karrou et d'autres plaines également nues et stériles, que l'on se trouve ainsi transporté au milieu d'ombrages frais et rians.

Les Hottentots que tous les voyageurs ont décrit comme un peuple de la saleté la plus dégoûtante, n'avaient pu renoncer totalement à leurs anciennes



habitudes. A son arrivée, M. Latrobe observa que les portes de quelques maisons situées près de l'église, étaient obstruées par des ordures. Dès qu'il eut démontré combien cette négligence était choquante, tous les Hottentots mirent la main à l'œuvre pour faire disparaître ces amas de boue, de cendre et de toutes sortes de débris; en moins d'une demi-heure il n'en resta pas vestige; et chacun promit qu'à l'avenir pareille chose n'arriverait plus.

Le vallon de Bavians-Kloof tire son nom de la grande quantité de babouins ou grands singes auxquels il servait de retraite; un ruisseau limpide qui en sort, arrose le village et va joindre à peu de distance le Zonder-End-Revier.

« Ayant conseillé aux frères, dit M. Latrobe de faire construire de nouveaux bâtimens pour la commodité des habitans du village, j'eus occasion de faire des remarques sur le caractère des Hottentots. Quelque chose qu'on leur ordonne, ils se mettent à l'ouvrage par affection et par reconnaissance pour les missionnaires. Cependant, si les travaux ne sont pas de leur goût, ils ne s'y livrent qu'avec lenteur; lorsqu'ils leur plaisent, ce qui était le cas dans cette circonstance, aucun Européen ne les surpasse en adresse et en activité; il faut cependant ne pas les tenir trop long-temps à l'ouvrage, parce que, semblables aux en-

fans, l'ennui les gagne bientôt. Ils sont très-flattés quand ceux qui les emploient viennent les voir, et plus encore s'ils leur prêtent de temps en temps leur assistance, ne fût-ce que pour placer une pierre, ou pour aider à porter une pièce de bois. »

A l'époque du voyage de M. Latrobe, le village de Gnadenthal renfermait environ 256 cabanes et 1276 habitans. Les Hottentots n'aiment pas que leurs habitations soient trop éclairées; c'est pourquoi il n'y a qu'une fenêtre ou deux au plus par maison, et ils y suspendent ordinairement un rideau de peau de mouton pour empêcher les rayons du soleil de pénétrer.

Les habitans pauvres ne portent chez eux qu'un kaross ou tablier des anciens Hottentots; les enfans vont entièrement nus. Toutefois ceux qui sont laborieux trouvent bientôt moyen de se procurer des vestes, des pantalons et d'autres vêtemens qu'ils mettent régulièrement le dimanche; ce jour-là ils habillent aussi leurs enfans. La coiffure des femmes est un mouchoir noué avec une certaine élégance autour de la tête.

Sur la pente méridionale du Zwarteberg, on bâtissait depuis quelque temps le village de Caledon; les maisons en sont fort propres: le pays voisin est nu, à l'exception de quelques espaces cultivés dans la vallée, et d'un peu de verdure éparsée de divers côtés; tout le reste offre encore



l'aspect d'un désert. A un mille de Caledou, il y a des eaux thermales.

En poursuivant sa route à l'est, M. Latrobe vit une ferme dont les propriétaires avaient appris que sous un gouvernement fort et bien organisé, tous les hommes sont égaux devant la loi, et qu'elle assure protection et sécurité à chaque membre de la société. La maîtresse de la maison, aidée de sa fille, âgée de dix-huit ans, avait horriblement maltraité et mutilé de la tête aux pieds une malheureuse esclave qui était assez avancée dans sa grossesse. Traduites devant le juge, et reconnues coupables, elles furent condamnées à payer trois cents dollars d'amende à leur malheureuse victime; de plus il fut ordonné que tous leurs esclaves seraient vendus. Un pareil acte de justice n'avait jamais eu lieu du temps des Hollandais.

Le bourg de Zwellendam est situé au pied d'une chaîne de hautes montagnes dont les rochers présentent les formes les plus fantastiques. Deux pics semblables à des cônes renversés, les ravins et les sillons profonds creusés dans leurs flancs, leur donnent un aspect effrayant. Le bourg consiste en quelques rangées de maisons alignées; d'autres sont dispersées. Le nombre des habitans est d'environ trois cents. Depuis l'abolition de la traite des nègres ceux qui restent dans la colonie se

vendent à un prix excessif, surtout lorsqu'ils savent un métier. Par conséquent les Hottentots sont devenus plus nécessaires pour la culture des terres. Ils ont appris à connaître leur valeur, et n'endurent plus, comme autrefois, les mauvais traitemens. Reconnus comme une nation libre par les lois hollandaises et anglaises, ils ne peuvent être contraints à servir un maître injuste et cruel; mais c'est surtout depuis la conquête de la colonie par les Anglais qu'ils jouissent de leurs droits. Si quelques-uns sont encore misérables, on ne doit l'attribuer qu'à leur paresse naturelle.

George est un nouveau district situé au nord-est de la baie Mossel; le bourg a été fondé par sir James Cradok lorsqu'il était gouverneur du cap; on y comptait en 1815 une centaine d'habitans; ce bourg est sur les bords du Zwarte-Revier, dont les eaux ne sont pas très-abondantes; mais elles ne tarissent jamais. Les maisons de George ont un étage au-dessus du rez-de-chaussée; elles sont séparées l'une de l'autre par des jardins.

En sortant du district de George, les voyageurs suivirent une ligne à peu près parallèle à la chaîne de montagnes qui prend sa direction vers la mer des Indes. Après avoir traversé des vallons agréablement boisés, ils arrivèrent au Kaymans-Gat, défilé dont l'aspect est magnifique et terrible; le chemin descend d'abord par une pente douce,



jusqu'à un bois qui couvre un ravin profond, dans lequel le Zwarte-Revier se précipite par-dessus des rochers escarpés, en produisant un fracas extraordinaire qui ajoute à la grandeur de cette scène agreste. L'extrême inégalité du sol rend le passage du défilé très-dangereux. L'art n'y est pas encore venu au secours de la nature; les chariots étant obligés de franchir des pas élevés d'un à deux pieds, bondissent et chancellent tellement que sans l'adresse des Hottentots, accoutumés à mener dans ces endroits difficiles, on courrait sans cesse le risque de verser. Ils soutiennent les chariots par des courroies qu'ils y attachent de chaque côté, et qu'ils tirent à droite ou à gauche, suivant que le cas l'exige. Quand on fut au fond du vallon, les attelages de M. Latrobe étaient rendus de fatigue. On traversa sans difficulté le Kaymans-Revier à la faveur de la marée basse, puis, après avoir laissé reposer les bœufs, on escalada le flanc oriental du vallon, qui est peut-être encore plus roide et plus raboteux que l'autre. Vingt-six bœufs furent attelés au même chariot, encore étaient-ils obligés de s'arrêter de cinq en cinq minutes; ce ne fut qu'après le coucher du soleil que se termina cette pénible et rude journée.

Au col de Kuysa les voyageurs arrivèrent à la vue de l'Océan indien. Les immenses forêts de la baie de Plettenberg sont remplies d'éléphants,

de buffles, de panthères, de loups et de sangliers. Il en est de même de celles que l'on voit le long des rives du Kamtou et du Sourî. Les collines, quoique peu élevées, sont remplies de cavernes, dans lesquelles les bêtes féroces trouvent une retraite sûre, de même que dans les nombreuses vallées étroites qui se croisent en différens sens.

Plus loin un fermier témoigna son admiration de la tenue et de la conduite des Hottentots qui accompagnaient les missionnaires; il pouvait à peine s'imaginer qu'ils appartenissent à cette race misérable qui habitait parmi les colons, tant le contraste était grand.

Pendant le séjour de M. Latrobe dans la colonie, cinq paysans rebelles furent pendus à Uitenhagen, district à l'est de George. Un nègre remplissait les fonctions de bourreau. Ces malheureux reconnurent qu'ils avaient été justement condamnés, et témoignèrent un repentir sincère de leur crime.

Uitenhagen, nouveau chef-lieu de district, renferme un petit nombre de maisons bien blanches et agréablement situées au pied d'une chaîne de montagnes. Le landdrost eut soin d'indiquer à M. Latrobe plusieurs endroits qu'il jugeait propres à y former un nouvel établissement de frères moraves; il lui désigna notamment les bords du Zondags-Revier, et l'invita beaucoup à visiter ce



territoire. Il entretint les frères avec un vif intérêt de tout ce qui concernait leur mission ; et comme ils n'étaient qu'à une petite distance de Bethelsdorp , le principal établissement de la société missionnaire de Londres , il leur offrit un charriot de voyage pour les y conduire.

A un mille d'Uitenhagen , au-delà du Zwarte Kop-Revier , la route traverse une plaine unie et aride , jusqu'à la vue de Bethelsdorp. Les missionnaires anglais firent le meilleur accueil aux frères moraves. « J'aurais désiré , dit M. Latrobe , que le compte défavorable rendu par quelques voyageurs de l'établissement de Bethelsdorp , fût exagéré , mais je vis avec regret qu'ils n'avaient dit que la vérité. Je suis surpris de ce qu'une société qui possède d'aussi grands moyens en tous genres , laisse un de ses villages dans un si grand dénûment. On a choisi peut-être le plus aride de tous les terrains de l'Afrique méridionale. A l'exception d'un très-petit nombre d'arbres plantés devant la maison du chef de la mission , on n'en voit pas un seul dans tout le voisinage ; les collines d'alentour sont absolument nues ; le ruisseau qui passe devant les maisons est si peu abondant , qu'il ne peut servir ni à faire tourner un moulin , ni à fournir à l'irrigation des terres. La plupart des habitans étant alors occupés chez les fermiers des environs , nous n'en vîmes qu'un petit

nombre ; ils n'avaient ni cet air ouvert et gai , ni cette curiosité empressée que nous avons remarqués ailleurs. Cette différence entre ces nouveaux chrétiens et ceux de Gnadenthal était si sensible , que les Hottentots eux-mêmes en firent la remarque. »

Comme on s'était plaint de la trop grande dispersion des cabanes qui composent le village de Bethelsdorp , on commençait alors à les réunir pour en former des rues régulières. Une nouvelle école et une imprimerie qui y est annexée , étaient déjà très-avancées. Les ateliers des charpentiers et des forgerons étaient abandonnés depuis quelque temps ; on avait aussi été obligé de renoncer au moulin. Un des missionnaires était parvenu , avec beaucoup de peine , à établir un jardin , qui alors se trouvait en plein rapport : les autres , faute d'arbres et de haies , étaient nus.

M. Latrobe et ses compagnons allèrent , d'après l'avis du landdrost , à Bruntjes-Hoogt , canton baigné par le Witte-Revier , affluent oriental du Zondags-Revier ; leur dessein était d'y choisir un lieu propre à former un nouvel établissement. Ils s'arrêtèrent d'abord sur les rives du Konga , puis entrèrent dans un vallon dont la beauté les frappa ; il leur parut favorable à leurs vues , quoiqu'au premier coup-d'œil , il leur eût semblé trop resserré ; sa largeur n'était là que d'une centaine



de toises; mais en avançant, ils reconnurent avec plaisir que les collines s'écartaient à droite et à gauche; elles étaient assez hautes et bien garnies de grands arbres; la perspective changeait à chaque pas, et offrait sans cesse de nouvelles scènes pittoresques; on y admirait une belle nappe d'eau. Les voyageurs convinrent que, depuis le Cap, ils n'avaient pas aperçu un seul endroit qui leur convint autant.

Une vieille ferme et les bâtimens qui en dépendaient, avaient été démolis quinze ans auparavant par les Cafres; en général, depuis que les voyageurs avançaient à l'est, ils étaient témoins des ravages commis par ces peuples pendant la dernière guerre; les habitans craignant de nouvelles incursions, n'avaient osé rebâtir leurs maisons; ils se contentaient de petites cabanes peu différentes de celles des Hottentots.

Si l'endroit délicieux où nous nous trouvions, observe M. Latrobe, était situé dans un pays à l'abri des incursions des bêtes féroces et des hommes plus féroces encore, il deviendrait l'objet des desirs de tous les amis de la belle nature, et aurait un grand prix; au contraire, dans le canton où il est, sa valeur sera nulle tant que durera la mésintelligence entre les colons et les Cafres; d'ailleurs les éléphans descendent des montagnes voisines, renversent sans effort les barrières et les palissades,

déracinent et brisent les arbres des jardins, et dévorent ou foulent aux pieds tout ce qu'ils rencontrent. Aussi, disait une fermière des environs, à quoi bon bâtir une maison commode, et cultiver soigneusement la terre dans un pays comme celui-ci, où, avant que l'on puisse se mettre sur ses gardes, les Cafres pénétrant à travers les forêts portent partout l'incendie, et massacrent tous les infortunés qui n'ont pas le temps de se soustraire par une prompte fuite à la fureur de ces barbares.

Ce vallon agréable qui sert maintenant d'asile à des animaux sauvages, ne leur en offrirait pas long-temps, si l'on y formait un établissement. A l'époque où M. Latrobe le visita, il n'y passait guère qu'un petit nombre de personnes qui allaient et venaient de l'une à l'autre de deux fermes situées à chacune de ses extrémités, et quelques soldats quand on y envoyait des détachemens. Peu de temps auparavant, un soldat se promenant seul, rencontra brusquement un éléphant; cela arrive quelquefois, quand ce quadrupède, se trouvant au vent, ne peut par son odorat discerner l'approche de l'homme. On ne sait lequel du soldat ou de l'éléphant fut l'agresseur; mais le gigantesque animal, après avoir déchiré le corps du militaire, jeta le reste dans les broussailles. Les plus épaisses, ne sont pas pour l'éléphant et



le rhinocéros des obstacles plus terribles que le seraient pour un homme quelques touffes d'herbes. Ils marchent tranquillement à travers les taillis les plus serrés, arrachant et coupant tout jusqu'aux moindres buissons d'épines. Néanmoins ces bêtes colossales se retirent à mesure que les habitations des hommes s'avancent autour de leurs repaires, comme cela a déjà lieu, quoique la population de la colonie ne soit pas considérable. Par exemple, avant que les frères moraves se fussent établis à Bavians-Kloof, ce canton était le refuge d'un grand nombre d'animaux sauvages, entre autres de babouins; ils se sont graduellement retirés, et ne se montrent que très-rarement. Le son des cloches, le bruit des armes à feu, le claquement d'un fouet suffisent pour les chasser, quoiqu'ils disputent toujours le terrain pendant quelque temps.

En allant vers le Zuurberg, canton au sud-est de Bruntjes-Hoogte, les voyageurs trouvèrent un poste militaire à Zand-Vlucht, ferme située dans une plaine sablonneuse; il était destiné à contenir les Cafres qui avaient récemment fait une incursion dans les environs. Le détachement demeurait dans des huttes construites en joncs et en roseaux. Après que l'on eut escaladé les flancs escarpés du Zuurberg, M. Latrobe, en sortant d'un bois, aperçut, au-delà d'une bruyère immense, Boschberg, terme de son voyage. Au bas de la montagne, on

campa près d'une ferme détruite par les Cafres; on ne trouva que des mares d'eau bourbeuse pour les hommes et le bétail.

On monta ensuite pendant quelque temps, et l'on arriva dans une vaste plaine aride, assez semblable au Karrou; l'on avait devant soi une chaîne de collines qui se rattachent au Zuurberg, et qui sont remarquables par le grand nombre de leurs gorges ou Kloofs; chacune offre à sa base une éminence ayant la forme d'un coussin.

L'ignorance et l'obstination d'un des guides furent cause que les voyageurs perdirent leur route; ils passèrent auprès d'une ferme incendiée par les Cafres, et dont les décombres fumaient encore, et peu de temps après, ils arrivèrent à Commadotcha, poste militaire qui venait d'être abandonné. Il était entouré d'un mur en terre et d'un fossé. On y avait pratiqué des crénelures et élevé aux angles du mur de petits bastions, pour résister avec plus d'avantage aux attaques des Cafres. Les voyageurs n'entrèrent dans ce lieu qu'avec une circonspection extrême; ils n'y trouvèrent personne; tout, jusqu'aux meubles, en avait été enlevé. Ayant ramassé quelques chapeaux, ils voulurent les donner aux Hottentots de la caravane; ceux-ci refusèrent de se les approprier, disant que les gens auxquels ils appartenaient n'étaient pas là pour le leur permettre.



Les missionnaires agirent avec le même scrupule pour des cochons, des poules et des poulets qui couraient dans le jardin.

Les voyageurs atteignirent ensuite un autre poste militaire, établi près des bords du Groot-Vis-Revier, et apprirent le danger qu'ils avaient couru sans le savoir, les Cafres ayant enlevé cinquante têtes de bestiaux d'une ferme voisine; des soldats et des paysans s'étaient mis à la poursuite des ravisseurs. Cette partie de la Cafrie est parsemée de collines d'une hauteur médiocre, et embellie de mimosa.

Somerset où ils s'arrêtèrent plus loin, est un village ainsi nommé en l'honneur du gouverneur de la colonie à cette époque. Un docteur Makrill y avait fait bâtir une jolie maison en briques séchées au soleil; elle était entourée de hangars et de cabanes pour ses esclaves. Ce médecin, très-bon botaniste, avait transporté dans son jardin beaucoup de plantes des déserts et des bois, et par la culture avait ajouté à la beauté de leurs fleurs. L'oranger et d'autres arbres fruitiers y croissaient à merveille. Le Boschberg qui s'élève à l'extrémité du jardin, est une haute montagne sillonnée par des gorges boisées.

Le gouvernement anglais avait établi à Somerset, sous la surveillance du docteur Macbride, une boutique où les paysans, les Hottentots et les Cafres

peuvent se procurer le fer, les vases d'étain, les pots, le drap, la toile, le tabac, en un mot tous les objets dont ils peuvent avoir besoin. L'on a eu pour but, en créant cet entrepôt, de faire naître la confiance parmi les tribus cafres et autres, en leur donnant la facilité de venir se fournir par échange ou autrement des choses qu'elles désirent avoir.

Une ferme située à quelque distance de Somerset, fixa l'attention des voyageurs par sa situation avantageuse; ils convinrent unanimement qu'aucune autre ne convenait mieux pour y former un de leurs établissemens, quoique les bâtimens qui la composaient, fussent en mauvais état. M. Latrobe et ses compagnons ne poussèrent pas plus loin leurs recherches, et reprirent le chemin de Gnadenthal.

Sur la route, M. Latrobe ayant manqué d'encre, on lui indiqua la manière d'en faire avec des feuilles d'un arbre nommé Wageboom par les Hollandais. Le procédé est simple, on fait bouillir une certaine quantité de ces feuilles, sèches ou nouvellement cueillies, et l'on met dans l'eau un clou rouillé. Cette composition qui est d'un beau noir, sert également pour écrire et pour teindre.

Avant de quitter Groene-Kloof, les missionnaires consacèrent une nouvelle église dont la construction était déjà fort avancée. M. Latrobe, après avoir pris avec le gouverneur du Cap des



arrangemens pour la concession d'un territoire propre à un établissement des frères moraves sur le Wit-Revier, s'embarqua pour retourner en Angleterre le 17 octobre 1817.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PREMIER VOYAGE

DE M. CAMPBELL.

(1812—1814.)

En 1798, le docteur Van der Kemp, médecin hollandais, s'étant voué à l'emploi difficile et méritoire de prêcher le christianisme aux païens, partit d'Angleterre sous les auspices de la société des missions, avec M. Kicherer et d'autres hommes pieux. Ils voulurent d'abord se fixer chez les Cafres.

Les traits qui caractérisent les différentes tribus de cette grande nation, sont très-distincts de ceux de leurs voisins; les Cafres sont plus grands, plus vigoureux, mieux faits; leur teint est brun, leurs cheveux sont noirs, crépus et laineux; ils ont les lèvres épaisses des nègres, et les pommettes saillantes des Hottentots; leur barbe est noire et très-fournie; ils ressemblent plus aux Européens qu'à ces derniers, notamment par la forme du crâne.

Les Kousas qui sont les plus voisins du Groot-Vis-Revier, sont d'une taille élevée, ils ont géné-



arrangemens pour la concession d'un territoire propre à un établissement des frères moraves sur le Wit-Revier, s'embarqua pour retourner en Angleterre le 17 octobre 1817.



UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS

PREMIER VOYAGE

DE M. CAMPBELL.

(1812—1814.)

En 1798, le docteur Van der Kemp, médecin hollandais, s'étant voué à l'emploi difficile et méritoire de prêcher le christianisme aux païens, partit d'Angleterre sous les auspices de la société des missions, avec M. Kicherer et d'autres hommes pieux. Ils voulurent d'abord se fixer chez les Cafres.

Les traits qui caractérisent les différentes tribus de cette grande nation, sont très-distincts de ceux de leurs voisins; les Cafres sont plus grands, plus vigoureux, mieux faits; leur teint est brun, leurs cheveux sont noirs, crépus et laineux; ils ont les lèvres épaisses des nègres, et les pommettes saillantes des Hottentots; leur barbe est noire et très-fournie; ils ressemblent plus aux Européens qu'à ces derniers, notamment par la forme du crâne.

Les Kousas qui sont les plus voisins du Groot-Vis-Revier, sont d'une taille élevée, ils ont géné-



ralement de cinq pieds cinq pouces à cinq pieds huit pouces; il en est même beaucoup qui, tels que leur roi Gaïka, sont encore plus grands. Le crâne du Cafre est très-bombé: son œil est vif, son nez saillant, ses dents sont du plus brillant émail; son attitude est droite, sa démarche vive et assurée; tout en lui dénote la vigueur et l'intelligence. Les femmes sont très-jolies, quoique beaucoup plus petites que les hommes. Une peau douce et unie, des dents blanches comme l'ivoire, des traits gracieux, une physionomie qui respire la gaité et la bienveillance, et une taille svelte, les rendent attrayantes, même aux yeux des Européens.

La langue des Cafres est douce, harmonieuse, sonore; leur prononciation lente et articulée est exempte du claquement particulier aux Hottentots. Ils ont différens dialectes; mais on dit que toutes les tribus, et même les plus éloignées s'entendent entre elles. Les Kousas, par leur voisinage avec les Hottentots, ont quelque chose du claquement de ceux-ci. Leurs nombres numériques paraissent ne pas aller au-delà de dix; cependant avec une arithmétique aussi bornée ils comptent avec une grande promptitude. Lorsqu'un troupeau de quatre à cinq cents bœufs rentre à la bergerie, le propriétaire reconnaît presque au premier coup-d'œil s'il en manque quelqu'un.

Les Cafres n'ont ni caractères alphabétiques, ni aucune sorte d'écriture; ils savent graver grossièrement sur les métaux comme le faisaient, dit-on, les Hottentots avant l'arrivée des Européens chez eux.

Les Kousas ont un grand respect pour leurs parens âgés. Lorsqu'un père se sent affaibli par l'âge, il donne tous ses biens à ses enfans, parce qu'il est sûr qu'ils lui prodigueront les soins les plus tendres jusqu'à la fin de sa carrière. Les vieillards sont traités avec beaucoup d'égards; on écoute leurs avis; s'ils tombent malades, s'ils deviennent infirmes, chacun s'empresse de les soigner.

Les femmes sont chargées de tout ce qui concerne le ménage et des travaux les plus pénibles; elles façonnent les vêtemens et les ustensiles, bâtissent les maisons, cultivent la terre. En temps de paix, les hommes ne s'occupent que de la chasse et du soin des troupeaux.

Le roi jouit d'un pouvoir absolu. Seul il fait les lois, et ordonne leur exécution suivant sa volonté; mais la résistance est si aisée que cette autorité arbitraire n'existe qu'en apparence. Si les mesures qu'il adopte occasionent du mécontentement, un des chefs les plus anciens ou les plus considérés l'en avertit; si le roi néglige cet avis, chaque kraal ou village se retire vers les frontières, et le menace d'une émigration générale; cette



démonstration manque rarement de produire l'effet que l'on s'en promet, et de ramener le monarque à d'autres sentimens. M. Van der Kemp vit deux fois le peuple recourir à cet acte d'opposition.

La manière dont les Cafres font la guerre entre eux montre des sentimens généreux bien différens des usages adoptés, soit chez les nations sauvages, soit même chez les peuples civilisés. La guerre est déclarée par un ambassadeur qui porte en main une queue de lion ou de panthère; cette formalité remplie, les chefs reçoivent l'ordre de rejoindre le roi avec leurs vassaux. L'armée conduit avec elle un grand nombre de bœufs pour sa subsistance : quand elle s'approche du territoire ennemi, un nouvel ambassadeur est envoyé pour annoncer qu'elle avance : si l'ennemi notifie qu'il n'est pas préparé, et que ses troupes ne sont pas rassemblées, l'on fait halte, et l'on attend que les adversaires soient prêts à combattre. Afin de rendre une embuscade impossible, chose qui serait d'ailleurs regardée comme déshonorante, on choisit pour champ de bataille un lieu entièrement découvert, sans buissons, ni rochers. On se bat avec autant de valeur que d'opiniâtreté. Lorsque la victoire s'est déclarée pour un des deux partis, la même générosité se fait encore remarquer dans la conduite du vainqueur; il envoie

même une partie du butin aux vaincus; car ce peuple a pour principe que l'on ne doit pas laisser mourir de faim ses ennemis.

Tant de générosité n'a pourtant lieu que d'une tribu de Cafres envers une autre; lorsqu'ils sont en guerre avec les Hollandais et les Hottentots, ils cherchent à leur nuire par tous les moyens en usage parmi les autres nations sauvages et civilisées.

Les Cafres ont des demeures permanentes. Leurs villages sont composés d'une cinquantaine de cabanes, toujours placées sur le bord des rivières; elles sont hémisphériques, faites de claies très-bien façonnées, et revêtues d'un enduit d'argile à l'épreuve de la pluie et du vent: elles sont généralement assez commodes. La cabane du roi ne diffère des autres que par une queue de lion ou de panthère, fixée sur le toit. Les Kousas couchent sur des peaux ou des espèces de coussins. Ils ont de la vaisselle de terre et des corbeilles de jonc si artistement tressées, qu'elles tiennent le lait. Ils sont vêtus de peaux bien préparées, douces et flexibles; elles sont cousues très-proprement avec des fibres d'animaux. En été les hommes vont entièrement nus, et se frottent le corps de graisse mêlée d'ocre rouge. Dans toutes les saisons, les femmes sont soigneusement couvertes: tel est chez elles le sentiment de la pu-



deur, qu'elles n'allaitent pas leurs enfans devant les étrangers, ni ne relèvent leurs manches en traversant une rivière.

Les Cafres cultivent des variétés de millet ou sorgho, et des citrouilles; de même que les Betjouanas, ils se nourrissent principalement de lait caillé, et ne tuent leurs bestiaux que dans les occasions extraordinaires. Les Cafres sont très-sobres, très-propres dans leurs maisons et sur leurs personnes, extrêmement hospitaliers, bienveillans envers leurs amis et les étrangers; et d'un autre côté implacables envers leurs ennemis. Ils sont braves, quoique peu belliqueux. Leur arme principale est la zagaïe ou longue pique. A la guerre ils portent un large bouclier de cuir qui leur couvre presque tout le corps; ils ont aussi pour arme offensive le kéri, qui est une masse de bois dur et pesant.

Ces peuples sont sujets à peu de maladies, quand ils en éprouvent, ils ont recours à la saignée, à quelques remèdes intérieurs et à des topiques. Semblables à tous les peuples demi-civilisés, ils attribuent leurs maux à la colère du grand esprit, et ne songent qu'à l'apaiser.

Tous les voyageurs qui avaient eu l'occasion de voir Gaïka, roi des Kousas, se sont accordés pour en faire un portrait avantageux. C'est, disent-ils, unanimement, un des plus beaux hommes que

l'on puisse voir, même parmi les Cafres. Il a dans toute sa personne une dignité qui le fait aisément distinguer de ses sujets quoiqu'il soit vêtu comme eux, à l'exception de quelques plumes blanches qui entourent son cou. Sa taille majestueuse et bien proportionnée, sa jeunesse, son air de douceur qui s'allie à un maintien plein de dignité, la franchise de son caractère, la facilité avec laquelle il saisit le sens de toutes les questions qu'on lui adresse, son extrême promptitude à y répondre, en font un être vraiment extraordinaire, surtout pour le pays qui l'a vu naître.

Gaïka n'est pas le fils de Khaouta, son prédécesseur; il est le petit-fils de Pâto, oncle de ce monarque; ainsi l'autorité n'est pas absolument héréditaire; elle est dévolue suivant la volonté du prince régnant. Gaïka ne l'obtint qu'après de vives contestations. A la mort de Khaouta, son oncle Tzlambi qui avait été son tuteur, ne pouvant se faire à l'idée d'être soumis à son pupille, résolut de s'opposer par la force des armes à l'ordre de succession arrêté. Il avait plusieurs frères très-puissans, ils se joignirent à lui, ainsi que les fils du roi défunt. On se battit plusieurs fois, la victoire se décida toujours en faveur de Gaïka. Enfin les chefs se décidèrent à attaquer Gaïka de différens côtés à la fois; mais par un malentendu, ils n'agirent pas de concert, la moitié seulement



se présenta au jour convenu ; ils furent mis en déroute complète ; Gaïka poursuivit ses avantages, tomba sur son oncle Tzlambi, le défit, et dispersa son armée. L'ayant gardé deux ans prisonnier, il le mit en liberté, et le nomma capitaine ; il le consulte dans toutes les affaires importantes, et en même temps veille autant qu'il peut à ce qu'il ne jouisse d'aucun pouvoir réel. Quoique Gaïka ait un fils, il a désigné pour son successeur Hitzva, le plus jeune fils de son prédécesseur et bienfaiteur. Quand ce jeune homme sera majeur, Gaïka a le dessein de le former au gouvernement, parce qu'il prévoit la confusion que cet ordre de succession doit probablement occasioner à sa mort.

Les rois cafres ont une très-haute idée d'eux-mêmes. Gaïka parlant du landdrost de Graaf-Reynet, disait : c'est un chef fait : moi, je suis un chef né. La mère de Gaïka est reine des Tamboukiés, le premier peuple que l'on rencontre au-delà des Cafres ; par elle il gouverne aussi cette nation.

Les Cafres sont assujettis à quelques taxes envers leurs chefs. La poitrine de chaque bœuf ou vache que l'on tue dans le lieu de la résidence du chef, lui appartient de droit, les Cafres regardant ce morceau comme le plus délicat. Si plusieurs des bestiaux du roi viennent à mourir, il va dans les kraals de ses chefs, et choisit l'animal qui lui plaît ; ils lui permettent de l'emporter, mais tâ-

chent de le dérober pour le ramener chez eux le plutôt qu'ils peuvent.

Personne n'ose tuer un bœuf ou une vache, qu'après en avoir obtenu la permission du chef ; naturellement la nouvelle qu'une bête a été abattue, arrive bientôt à la connaissance du roi, ce qui rend très-difficile de le tromper sur ce point. Aussi les kraals ont-ils beaucoup de plaisir à régaler un étranger, moins par affection pour lui, que parce qu'ils ont l'occasion de tuer un animal, ce qui est toujours permis dans ces sortes d'occasions.

Au temps de la moisson, chaque famille doit céder au chef de la horde une partie de sa récolte. Les dents d'éléphants, les peaux de panthères, les queues des autruches prises à la chasse lui appartiennent.

On peut considérer les chefs cafres comme formant le corps de la noblesse du pays, telle qu'elle était en Europe pendant la durée du règne féodal. Ils sont nombreux et ont une grande autorité ; mais tous reconnaissent la suprématie de Gaïka ; c'est à ce monarque ou à ses prédécesseurs qu'ils sont redevables de leur élévation.

Chaque chef de horde nomme à son gré un nombre d'officiers proportionné à celui de ses sujets. Cet emploi n'est ordinairement accordé qu'à des hommes d'un âge mûr, et qui ont de



l'expérience. Souvent aussi le prince ne choisit les officiers que parmi les familles les plus aisées : ils composent le conseil du chef qui prend rarement une résolution sans leur avis ; ce sont eux qui proclament ses ordres et ses sentences ; en temps de guerre , ils rassemblent les hommes en état de porter les armes , et les conduisent à l'ennemi sous le commandement du chef suprême. Quant au conseil de celui-ci , il est composé en grande partie des autres chefs subordonnés à son autorité.

Les honneurs qu'on rend au chef répondent à son pouvoir sur ses sujets. Quoiqu'il ne soit pas d'usage parmi les Cafres de se saluer mutuellement , quand on se rencontre , cette cérémonie n'est jamais omise envers le chef ; elle consiste simplement à répéter son nom quand on le voit. Quand un chef arrive dans un kraal , n'importe qu'il appartienne à sa horde ou à une autre , on lui offre une pièce de bétail qu'il fait tuer aussitôt par les officiers de sa suite , car il ne voyage jamais sans eux ; et il la mange ensuite avec eux , et avec ceux qui la lui ont offerte. On observe les mêmes égards envers les femmes des chefs ; cependant les uns et les autres ne boivent que le lait de leurs propres troupeaux.

Tous les chefs héritent de la dignité de leurs pères ; les jeunes gens qui ont été circoncis en

même temps que l'un d'eux , appartiennent à sa horde future , et sont destinés à en former la tige , lorsqu'il se mariera , et qu'il quittera la cabane paternelle.

Dans les familles des chefs considérables par leur ancienneté et leur puissance , le rang est héréditaire même aux filles qui à leur tour le transmettent à leurs descendans ; de sorte qu'à la mort d'un chef , si ses femmes doivent leur naissance à des familles de la même qualité , les fils de celles dont la famille est la plus ancienne , ont le rang sur leurs frères. Cette distinction de rang héréditaire par les femmes , est le fondement du droit à la dignité de chef suprême. Dès le vivant du prince , ses sujets et ses troupeaux sont partagés en autant de portions qu'il a de femmes , et chaque portion de bétail est distinguée par une marque particulière. Après sa mort , les fils de chaque femme partagent avec elle , par portions égales , les sujets et les bestiaux qui forment leur part de la succession ; chacun d'eux est ainsi le chef né de cette portion de la horde de son père , qui lui est échue pour son lot ; cependant l'aîné des fils issus de la plus noble des femmes du défunt , obtient le rang sur tous ses frères et demi-frères qui par-là deviennent autant de chefs subordonnés à son autorité. Cet ordre de succession rend raison du grand nombre de chefs suprêmes qu'on trouve chez les



Cafres, et de la diversité des rangs qui existe parmi eux.

Si un chef en mourant, ne laisse que des fils en bas âge, la régence et la tutelle passent, jusqu'à la majorité de l'aîné, entre les mains de la plus distinguée de ses femmes, assistée des officiers du défunt, et quelquefois de l'un de ses frères ou de quelque autre parent. L'éducation des fils mineurs est confiée aux officiers de la portion de la horde échue en partage à leur mère; quelquefois ces officiers ont pour adjoint un oncle ou un autre membre de la famille, pour diriger et surveiller l'éducation des jeunes princes. La mère d'un chef conserve toute sa vie une certaine influence sur l'administration de sa horde; son fils la consulte dans toutes les occasions importantes, et ne prend aucune résolution sans avoir préalablement obtenu son approbation.

Il n'est pas permis de se faire justice soi-même; tous les démêlés doivent être portés devant le chef de la horde de l'accusé; quand le cas est grave, le chef demande conseil à ses officiers. Le meurtre volontaire doit être puni par la mort du coupable, dont le bétail est confisqué au profit du chef. La rigueur des sentences dépend beaucoup de l'affection du chef pour la victime du meurtre, ou pour celui qui l'a commis; de sorte que celui-ci se tire quelquefois d'affaire en donnant un certain

nombre de bestiaux qui retournent toujours au chef.

Si un bœuf a été dérobé, et si le propriétaire, en dénonçant le voleur, peut donner des preuves évidentes du délit, en produisant une partie reconnaissable de la tête, de la queue ou de la peau de l'animal volé, que les larrons ont soin, par ce motif, de couper en morceaux qui les rendent méconnaissables, et de jeter dans un lieu écarté; non-seulement le coupable est condamné à une amende arbitraire qui consiste toujours en bétail; mais encore tous ceux qui y ont participé, sans en excepter même les enfans qui ont goûté de l'animal dérobé, sont obligés de payer chacun une pièce de bétail au chef qui, du produit de ces amendes, dédommage la personne à laquelle la bête a été enlevée.

Celui qui a dérobé des fruits, ou dont le bétail errant à l'abandon a foulé le champ d'un autre, est condamné de même, par forme de restitution ou d'indemnité, à une amende consistant en bétail et proportionnée au dommage.

Lorsqu'un créancier accuse son débiteur de négligence à remplir ses engagements, le chef fait sommer celui-ci par un de ses officiers d'y satisfaire. Si le débiteur obéit sans délai, le plaignant est obligé, au cas que sa créance s'élève à plusieurs têtes de bétail, de payer au chef pour frais



de procédure, un nombre de bestiaux proportionné à la totalité de la dette, et de plus, ce qui revient à l'officier pour son exploit. Celui-ci reçoit en outre une pièce de bétail de la part du chef; ou si son honoraire n'a pas été assez considérable pour cela, une ou plusieurs zagaïes. Si la dette ne consiste qu'en une tête de bétail, il n'est rien dû pour les frais de justice. Le débiteur qui obéit à la première sommation, en est quitte pour le simple paiement de sa dette; s'il ne s'y conforme pas, il y est contraint par la force et en outre condamné à une peine arbitraire.

Malgré les soins des Cafres pour les vieillards et les infirmes, s'ils croient qu'un malade est près de sa fin, ils le portent à une certaine distance du kraal, dans un lieu ombragé par des buissons; on couche le moribond sur un lit de gazon, on allume du feu auprès de lui, et on lui met entre les mains un vase rempli d'eau. Cependant il n'est pas abandonné, le mari assiste sa femme mourante, ou celle-ci son époux, et quelques-uns de leurs proches leur tiennent compagnie. Quand on voit les marques d'une fin prochaine, on arrose d'eau le visage de l'agonisant pour le rappeler à la vie s'il est possible. Lorsque le malade a rendu le dernier soupir, on s'en éloigne et on l'abandonne aux loups sans y toucher et sans rien enlever de ses habits ou de ses ornemens: c'est pour

cette raison que les Cafres ne tuent pas les loups, ce qui multiplie extrêmement ces animaux dans tous les cantons où plusieurs hordes sont établies.

Les personnes qui entouraient le moribond, s'en éloignent à mesure que le mal augmente, et de temps en temps demandent en criant de ses nouvelles à celle qui est restée près de lui. Après qu'il est expiré, elles n'ont qu'à se laver; mais celui des deux époux qui a assisté à la mort de l'autre est regardé comme plus souillé, et assujéti à rester un mois séquestré de la société et à pratiquer des cérémonies pour se purifier.

Si un adulte meurt subitement dans sa cabane, le kraal entier est considéré comme souillé, et en conséquence abandonné absolument, sans même emporter les fruits parvenus à maturité. On transporte même hors du kraal les enfans de cinq à six ans malades, quand on juge leur maladie mortelle. Il n'y a que les enfans au-dessous de cet âge, qu'on laisse mourir dans la cabane; ensuite on la ferme et on l'abandonne, sans que la souillure s'étende au hameau.

Un chef malade reste dans sa cabane jusqu'à son dernier moment. Quand il est mort, on enveloppe le corps dans son manteau; et ses officiers vont l'enterrer dans un enclos; on introduit ensuite dans cette enceinte plusieurs bœufs auxquels on fait fouler la terre à l'endroit de la tombe, jus-



qu'à ce qu'il ne soit plus possible de la distinguer du reste de la surface. Ces bœufs sont dès lors regardés comme souillés, on ne les tue pas. Le deuil du veuf ou de la veuve ne dure que trois jours; tout le mobilier est renouvelé et le kraal abandonné.

Quoique les femmes soient exclues des délibérations qui ont pour objet les intérêts généraux de la horde, elles exercent cependant une grande influence et même une autorité manifeste dans l'intérieur du ménage. Par exemple le mari ne troque pas la moindre bagatelle sans s'être assuré du consentement de sa femme; de même il n'entreprend pas un voyage sans la consulter; si elle n'est pas d'avis qu'il parte, il reste chez lui sans murmurer.

Quelquefois les femmes des chefs assistent aux conférences, mais sans y prendre part; ce n'est qu'une marque de distinction qui leur est accordée. Dans ces occasions, elles se tiennent en général entièrement séparées des hommes et rassemblées dans un endroit particulier à quelque distance du lieu où se traitent les affaires. Le respect filial fait quelquefois contrevenir à cette règle; les chefs permettent à leurs mères de parler dans les conférences.

Malgré la modestie des femmes cafres, elles ne sont pas insensibles aux agaceries des hommes.

Les Cafres, de même que beaucoup d'autres nations demi-civilisées, ont sur le commerce des deux sexes, hors de l'état du mariage, des idées toutes différentes des nôtres. Les femmes mariées sont tenues de garder la fidélité à leurs maris; l'adultère est considéré et puni comme crime. Une fille ou une veuve n'est pas déshonorée pour un commerce de galanterie; pas même lorsqu'il en est résulté des preuves évidentes; un accident de cette nature ne l'empêche pas de trouver un mari.

Le jeune homme qui a jeté les yeux sur une jeune fille pour en faire son épouse, s'arrange avec les parens de celle-ci sur le prix qu'ils en demandent, et qui consiste ordinairement en quelques vaches. Le marché se conclut sans qu'il soit nécessaire d'obtenir le consentement de la jeune fille; cependant le jeune homme tâche souvent de gagner son affection avant de s'adresser à ses parens. Il est fréquemment plutôt d'accord avec elle qu'avec ceux-ci; car les négociations, pour la quantité de vaches qu'ils veulent, durent souvent plusieurs jours; ce nombre va rarement au-delà de dix.

Au bout de quelques jours les parens et les proches de la jeune fille la conduisent au kraal du futur, où sont assemblés le chef de la horde et ses officiers, la famille du jeune homme et



tout le voisinage. On tue une quantité de bétail proportionnée au nombre des assistans; on se régate, on chante, on danse, on passe de cette manière quatre jours dans l'allégresse. Le quatrième jour les compagnes de la prétendue lui barbouillent tout le corps d'ocre rouge; elle est dépouillée de tous ses vêtemens, à l'exception d'un tablier qui enveloppe les hanches; deux de ses compagnes lui font faire en cet état le tour de l'assemblée pour convaincre les assistans qu'elle n'a aucun défaut de conformation; enfin elle est conduite devant le chef qui est allé prendre sa place avec sa suite dans le clos des vaches: c'est le lieu où il tient son tribunal et où il assemble son conseil. Après qu'il a témoigné à l'épousée sa satisfaction sur son mariage, il lui adresse des exhortations sur la conduite qu'elle doit tenir désormais. Elle le remercie, et va rejoindre la compagnie. L'époux vient à son tour, le chef lui donne aussi des avis.

Enfin les hommes présens offrent à l'épousée une corbeille remplie de lait, en lui disant qu'il provient des vaches de la famille de son époux; depuis le premier jour des cérémonies, il ne lui avait pas été permis d'en goûter. Elle porte la corbeille à sa bouche, aussitôt l'assemblée fait éclater sa joie en s'écriant: « elle boit le lait. » C'est ce qui met le sceau à l'alliance. Après les

noces, quelques-unes des proches parentes de la nouvelle mariée restent quelque temps avec elle pour l'aider à se construire une cabane, et à monter son ménage.

La polygamie est en usage chez les Cafres. Le nombre des femmes qu'ils peuvent prendre n'est pas déterminé par la loi; chacun consulte à cet égard ses facultés: il est rare que les gens aisés en aient plus de deux; elles habitent dans la même cabane avec le mari commun, et s'entr'aident comme deux sœurs. Si l'une d'elles vient à mourir, l'autre se charge du soin d'élever les enfans qu'elle laisse. Si par hasard deux femmes ne peuvent vivre en bonne intelligence, la plus jeune est obligée de céder; elle abandonne la cabane commune, et s'en construit une à part.

Les Cafres sont avides de gain; ils trafiquent de tout; les bestiaux font le principal objet de leur commerce. Il paraît qu'avant l'arrivée des Européens, les zagaies étaient le seul signe représentatif dans le trafic. Cette espèce de monnaie a encore cours; ils emploient aussi au même usage les grains de verroterie, les morceaux de cuivre. Les boutons de métal sont fort recherchés par les femmes qui en ornent leurs manteaux.

Quoique très-intéressés, les Cafres mettent beaucoup de bonne foi dans le commerce.

N'ayant que peu de besoins, ils ne connaissent



d'autres arts que l'agriculture et la fabrication du fer : ils façonnent des fers de zagaies , des espèces de haches et des anneaux qui servent d'ornement et de monnaie. Le métier de forgeron est une profession particulière.

M. Van der Kemp et ses confrères étaient bien vus des Cafres ; ils avaient déjà commencé à leur prêcher le christianisme ; la docilité avec laquelle on les écoutait leur faisait espérer un succès complet , un événement imprévu fit évanouir cette perspective flatteuse.

Les Cafres croient en un être suprême et invisible , mais ils n'ont pas de nom particulier pour le désigner , et ne lui rendent aucun culte. Ils ajoutent une foi implicite aux sortilèges ; ils ont parmi eux de vieilles femmes qui font le métier de magiciennes ; dans le cas d'une longue sécheresse , on a recours à des espèces de sorciers , qui sont quelquefois des Cafres et plus souvent des Hottentots. Il n'est donc pas surprenant que M. Van der Kemp et ses confrères fussent regardés par les Cafres pour des magiciens et des sorciers , puisqu'ils s'annonçaient comme les serviteurs d'un être tout-puissant et invisible.

Une grande sécheresse étant survenue , la reine mere fit dire à M. Van der Kemp que s'il ne faisait pas pleuvoir dans trois jours , il serait regardé et traité comme ennemi. M. Van der Kemp

avait souvent parlé aux Cafres de l'efficacité de la prière , de sorte qu'ils ne doutaient nullement de son influence auprès de Dieu pour en obtenir de la pluie s'il le jugeait à propos. Par un heureux hasard il en tomba dans le délai déterminé par la reine. Il était tout naturel qu'après cette première réussite , on s'empressât d'avoir de nouveau recours au missionnaire , lorsque la pluie viendrait à manquer. C'est ce qui arriva ; on lui dit qu'on était convaincu par expérience qu'il avait le pouvoir d'en faire tomber. Cette fois le hasard ne le servit pas ; les Cafres devinrent furieux ; il fut , ainsi que ses compagnons , obligé de s'enfuir , et si Gaïka , plus éclairé et plus tolérant que ses sujets , n'eût pas favorisé l'évasion des missionnaires , ils eussent certainement été victimes de la haute opinion que l'on avait de leur crédit auprès de la divinité.

Ainsi éconduits de chez les Cafres , les missionnaires se fixèrent à Béthelsdorp , près de la baie d'Algoa. Ce fut le général Janssens qui leur indiqua cet emplacement , leur concéda des terres , et leur donna des bestiaux , ainsi que tout ce qui leur était nécessaire pour s'établir. Un village y fut bâti , des Hottentots vinrent l'habiter , et on leur prêcha l'Evangile. D'autres missions furent fondées.

M. Van der Kemp étant mort , la société des



missions pensa qu'il convenait d'envoyer dans l'Afrique méridionale un de ses membres, pour inspecter les différens établissemens, et y concerter avec ses confrères les réglemens les plus propres à hâter la conversion et les progrès de la civilisation chez les païens de cette partie du monde.

M. Campbell ayant été choisi, partit d'Angleterre le 24 juin 1812, et arriva au Cap le 24 octobre. Après avoir pris de sir John Cradock, gouverneur de la colonie, des lettres de recommandation pour les landdrosts des districts qu'il devait parcourir, et s'être procuré du secrétaire du gouvernement tous les renseignemens nécessaires, il partit du Cap pour Bethelsdorp le 13 février 1813, mois le plus chaud de l'année. M. Campbell avait déjà fait des excursions à Groen Kloof et à Gnadenthal. L'état de ces missions moraves mérita son approbation.

La caravane de M. Campbell et de ses compagnons consistait en deux chariots attelés l'un de douze, l'autre de quatorze bœufs. Les conducteurs étaient Cupidon, un Hottentot converti qui appartenait à la mission de Bethelsdorp, et Britannia, un Ganaqua; trois autres Hottentots avaient soin des bœufs, deux Hottentotes étaient chargées de faire la cuisine et de blanchir le linge.

Au cap on avait dit à M. Campbell que les Hottentots fourniraient abondamment sa tente de

gibier; il observa que si la subsistance de sa troupe eût dépendu d'une ressource si précaire, tout le monde serait mort de faim. Pendant la route, Cupidon prêcha plusieurs fois ses compagnons. Ses discours édifièrent le missionnaire.

Le 3 mars on atteignit George, ville fondée par lord Caledon, précédent gouverneur; les constructions avaient été commencées onze mois auparavant; l'emplacement était judicieusement choisi. Le canton est bien arrosé et bien boisé; il offre des perspectives magnifiques; les forêts voisines sont si abondantes qu'elles peuvent fournir à la consommation pendant des milliers d'années. Le sol est également propre à la culture des grains et aux pâturages, l'argile propre à faire des briques y est commune; sur le bord de la mer, qui n'est éloigné que de quelques milles, on trouve une quantité de pierres calcaires. Les deux principales rues se coupent à angles droits; l'église s'élève au centre; les rues auront deux cents pieds de large, et seront plantées d'arbres de chaque côté.

Les Hottentots des environs manifestèrent beaucoup d'empressement pour entendre la parole divine; M. Campbell alla les visiter dans leur kraal, ils le supplièrent de lui envoyer un missionnaire; les enfans manifestèrent le plus vif désir d'apprendre à lire, et apportèrent en présent aux



voyageurs les plus belles fleurs des champs voisins.

On suivait une route presque déserte, les habitations étaient rares. L'on fut extrêmement incommodé par les pluies qui tombaient très-fréquemment.

Le 20 mars les voyageurs arrivèrent à Bethelsdorp, et y furent reçus comme des amis attendus depuis long-temps. M. Campbell fut frappé de l'aspect misérable du village de Bethelsdorp. Les maisons étaient chétives et dispersées; l'emplacement est d'une aridité excessive; on ne voit pas la moindre verdure près des habitations, ce qui ajoute à la tristesse du village; l'œil n'est récréé ni par des arbres, ni par des jardins.

M. Campbell avait entendu accuser les colons d'indolence; il trouva qu'ils ne l'étaient pas plus qu'ailleurs, et notamment dans l'Afrique méridionale. Il visita les fermes du voisinage, il reconnut qu'il y avait plus de terrain en culture que dans les autres parties du pays qu'il avait vues auparavant.

Etant allé à Uitenhagen, il s'entretint avec le landdrost du triste état de Bethelsdorp, et avoua qu'il en devait résulter du retard dans les progrès de la civilisation parmi les habitans. Mais un mûr examen lui fit découvrir que ce retard était dû à des causes que les missionnaires ne pouvaient faire disparaître. Les colons n'étant pas

sûrs de rester dans cet endroit à cause de son aridité, n'avaient construit leurs cabanes qu'en roseaux; elles ne tardent pas à dépérir, et ont l'air de tomber en ruines. D'ailleurs un trop grand nombre de Hottentots est au service de paysans, et les plus actifs d'entre eux sont mis en réquisition avec leurs bœufs pour le service public, par exemple pour marcher contre les Cafres, et pour servir de guides dans les différens postes militaires; dans ces cas ils ne reçoivent aucune indemnité; et leurs familles restées à la maison meurent de faim. Ces dérangemens continuels découragent les habitans; ils savent que s'ils commençaient une maison en terre, elle pourrait être dégradée par les pluies, avant qu'ils pussent être de retour pour la finir.

« Les fermiers de cette partie de la colonie, observe M. Campbell, ne sont contents que lorsqu'ils voient une trentaine de Hottentots autour d'eux; quand ils en ont moins, ils se plaignent de Bethelsdorp. Cependant ils n'ont besoin que de cinq Hottentots au plus, excepté à l'époque des semailles et de la récolte. La facilité de se procurer ces gens est également nuisible au fermier et aux Hottentots. Plusieurs de ces paysans ont jusqu'à quatre et cinq fils vigoureux qui, à raison du grand nombre des Hottentots dont ils sont entourés, ne font jamais rien; ils restent



assis les jambes croisées pendant la plus grande partie de la journée, ou se livrent au sommeil; quelquefois ils vont à la chasse pendant une heure. C'est ainsi qu'ils passent leur vie entière dans une nonchalance déplorable. Quelquefois la besogne d'un Hottentot pendant toute la journée pourra se borner à aller chercher le fouet de son maître dans la chambre prochaine; une femme apporte la chauffrette de sa maîtresse et la lui place sous les pieds, une troisième va deux ou trois fois au foyer prendre un charbon pour allumer la pipe de son maître. C'est de cette manière que le penchant à la paresse se fortifie, et s'accroît chez les Hottentots: la vie est à charge aux fermiers, parce qu'ils n'ont rien à faire, ils n'ont à parler de rien; ils se sentent malheureux, ils cherchent à trouver du plaisir en rendant les autres semblables à eux. Plusieurs personnes se sont accordées à me faire ce tableau de la vie des paysans; d'après ce que j'en ai vu, il m'a paru exact.

« S'ils ne pouvaient avoir qu'un nombre de domestiques hottentots déterminé, d'après l'ouvrage dont ils pourraient les charger, ce serait un grand bienfait pour eux-mêmes et pour ces pauvres gens. Je crois aussi que, si l'on introduisait des réglemens de ce genre, ils occasioneraient beaucoup de gêne et de plaintes; les maisons des paysans

paraîtraient désertes par l'absence des Hottentots qui sont à leur service.

« Si les familles des fermiers étaient obligées de mettre la main à la charrue, elles acquerraient peu à peu l'habitude d'une vie laborieuse, et ne se borneraient pas à cultiver quelques acres sur une propriété de vingt milles de circonférence. Bientôt on ne serait plus obligé à envoyer chercher au Cap le grain nécessaire pour nourrir le petit nombre de soldats cantonnés dans la campagne. Toutefois le manque de ports dans l'Amérique méridionale, sera toujours un grand obstacle à l'exportation des grains et des autres denrées, et conséquemment retardera les progrès de la culture. »

En quittant Bethelsdorp, le 9 avril, M. Campbell continua son voyage vers l'est, à travers le district d'Albany, nommé précédemment Zuure-Veld. Les Gonaquas, nation qui habitait autrefois ce pays, est aujourd'hui éteinte, soit par des mariages avec les Hottentots et les Cafres, soit principalement par le grand nombre que ces derniers en ont tué. C'est à la nation gonaquase qu'appartenait Narina, jeune fille dont le voyageur Le Vaillant a fait un portrait séduisant. L'Albany est borné à l'est par la mer des Indes, au nord par la Cafrerie dont le Groote-Vis-Revier le sépare; à l'ouest, par le district de Graaf-Reynet; au sud, par celui d'Uitenhagen; de ce côté, le Zondags-Re-



vier forme sa limite. « C'est, dit Campbell, un pays qui attend des habitans; actuellement il n'en a qu'un très-petit nombre, à l'exception des postes militaires que l'on y a placés pour arrêter les incursions des Cafres. »

Le gouvernement avait eu la bonté d'offrir aux missionnaires des emplacements dans ce district pour y fonder des établissemens; M. Campbell et deux de ses compagnons étaient en conséquence partis pour désigner ceux qui leur conviendraient; on était alors en guerre avec les Cafres; le pays offrait de tristes traces de ses ravages; des maisons abattues, des champs dont les moissons étaient détruites. Il fallait se tenir sur ses gardes pendant la nuit, parce que l'on avait lieu de craindre que les Cafres ne se tinsent cachés dans les bois. Ces funestes événemens n'avaient cependant pu dépouiller cette contrée de ses agrémens naturels; M. Campbell la compare à un parc bien planté, et dont le sol est couvert d'une herbe épaisse.

Les détachemens anglais demeuraient dans des redoutes, qui protégeaient la population hottentote réfugiée sous leur abri. Les garnisons étaient composées de Hottentots; les officiers et les sergens étaient Européens. Ceux-ci peuvent passer pour séquestrés de l'univers entier. Ils n'avaient, en dix-huit mois, reçu que la visite de quelques

officiers. La plupart de ceux qui vivent dans ces postes éloignés étaient Ecossais. A Zandflat, M. Campbell en vit un absolument seul; c'était un Hessois: sa bibliothèque consistait en un dictionnaire et un almanach; ce qui rendait sa position encore plus ennuyeuse: néanmoins, il ne s'en plaignait pas. M. Campbell lui prêta des journaux qu'il lut avec beaucoup d'attention.

Le 21 les voyageurs arrivèrent à Grahams-Town, quartier général des postes militaires de l'Albany. Ce lieu que l'on destinait à devenir une ville, est situé sur le Cowie-Revier, au nord-nord-ouest de l'embouchure du Groote-Vis-Revier. Les maisons n'étaient encore qu'en terre et en roseaux; on y voyait déjà des jardins bien garnis, quoique l'établissement n'existât que depuis un an. La position est agréable et saine; on y a de l'eau pendant toute l'année.

Delà M. Campbell et ses compagnons marchèrent au nord-ouest, vers Graaf-Reynet. On voyageait en vue des terres occupées par les Cafres. On atteignit le 27 le poste du capitaine Andrew, sur les bords du Vis-Revier; sa maison était la mieux construite que l'on eût vue dans l'Abany; elle était son ouvrage; il en avait été le charpentier, et avait enseigné aux Hottentots à l'aider dans son travail. Il avait aussi un jardin; il l'arrosait par le moyen d'une machine qui élevait l'eau de la rivière



à trente pieds. Les paysans la considéraient avec un étonnement égal à celui des Hottentots. Ayant offert à un des premiers de conduire l'eau de deux sources sur son terrain pourvu qu'il y semât du blé, il ne put le décider à prendre ce parti. Ce fainéant répondit que c'était peine inutile; il aimait mieux envoyer acheter de la farine à une distance de cinq journées de marche, plutôt que de labourer la terre.

Les missionnaires rencontrèrent à Graaf-Reynet, où ils arrivèrent le 1<sup>er</sup> mai, M. Burchel, savant naturaliste qui avait parcouru le pays plus au nord. Il leur donna d'excellentes indications sur l'intérieur de l'Afrique méridionale, et sur la route qu'ils devaient suivre. M. Campbell vit un jeune lion qu'un esclave du landdrost lui amena. Un paysan du voisinage avait récemment tué d'un coup de fusil un lion. Aussitôt la lionne furieuse, s'élança hors de son antre, et étendit cet homme à terre; elle commençait à le déchirer, lorsque le frère du paysan, qui était à peu de distance, perça d'un coup de fusil la gorge à la bête qui tomba. Le pauvre diable qu'elle tenait sous ses griffes, fut ainsi arraché à la mort, mais il était cruellement maltraité. Ce fut de cette manière que l'on eut le lionceau.

On partit de Graaf-Reynet le 11; on franchit ensuite le Sneuwberg; le 17 on visita une caverne

profonde, située au milieu de ces montagnes; on eut des peines infinies à parvenir à son ouverture, tant les rochers étaient escarpés et glissants. Des centaines de chauve-souris endormies garnissaient la voûte de cette grotte immense. La lumière des flambeaux en éveilla plusieurs; en s'envolant, elles manquèrent de les éteindre. On enfonçait jusqu'aux genoux dans leur fiente, qui probablement s'accumule depuis des siècles. Les chauve-souris dorment suspendues par les pieds; elles étaient si serrées les unes contre les autres, qu'au premier coup-d'œil on les aurait prises pour des sculptures.

On atteignit le même jour la dernière maison habitée de ce côté par des blancs. Le soir on fit halte dans une vallée qui, suivant la remarque des paysans, méritait d'être appelée le val aux lions, parce que ces animaux y sont très-communs.

Le lendemain M. Campbell ayant grimpé sur une colline pour examiner le pays; un missionnaire, des paysans et un Hottentot armé, ne tardèrent pas à le rejoindre pour lui dire qu'il était très-dangereux d'aller seul dans des endroits semblables, parce que les Boschismen pouvaient s'y cacher dans les rochers. Dès que le soleil fut couché, on commença dès ce jour à faire bonne garde. M. Campbell ayant observé que les Hot-



tentots portaient principalement leur attention sur le côté du chariot qui était sous le vent, leur en demanda la raison, et apprit qu'un lion ou un Boschismen n'attaquent jamais du côté du vent, parce que les chiens qui les sentiraient donneraient bientôt l'alarme.

En approchant d'une fontaine que l'on avait dessein de bien examiner pour juger si l'emplacement convenait à l'établissement d'une mission, deux cavaliers s'avancèrent à la hâte vers les chariots : « Aussitôt, dit M. Campbell, notre conducteur s'écria qu'ils avaient vu un lion; il s'en apercevait à leurs figures; quant à nous qui n'avions pas la vue aussi perçante que les Hottentots, nous ne pouvions à une si grande distance distinguer les traits de ces deux hommes. Quand ils arrivèrent, ils nous apprirent que deux lions étaient couchés un peu plus bas dans des roseaux. Tous les chariots gagnèrent sur-le-champ une montée opposée à l'endroit où étaient les animaux; puis on arrêta les roues avec des chaînes, de crainte que les bœufs effrayés par la présence des lions ne se missent à courir. Treize hommes s'approchèrent à cent cinquante pieds des lions et leur lâchèrent à la fois une décharge de leurs armes; le mâle, qui probablement n'était que légèrement blessé, s'enfuit, la lionne l'était si grièvement qu'elle resta sur place; les chiens

coururent à elle en aboyant beaucoup, mais ils en restèrent éloignés d'une vingtaine de pieds. Une seconde décharge l'acheva; elle était grande et grasse; elle fut écorchée à l'instant. On trouva sous sa peau une balle qui devait l'avoir frappée depuis bien long-temps, puisque la blessure était cicatrisée.

« Nous fîmes halte près de la fontaine, l'eau n'en était pas assez abondante pour que l'on pût arroser un grand terrain. Tandis que, pendant le souper, nous discourions sur les lions et les chasseurs, nous entendimes tout-à-coup à peu de distance derrière notre tente d'horribles rugissemens, c'était probablement le lion mâle qui cherchait sa femelle. Les paysans me dirent que s'il trouvait son cadavre, il le dévorait; ils m'assurèrent, chose affreuse à raconter, que les Boschismen jetaient souvent leurs enfans au lion, pour se préserver eux-mêmes, ce qui avait beaucoup augmenté l'appétit de cet animal pour la chair humaine, notamment pour celle des Boschismen, et à un tel point que si un lion trouvait un blanc et un Boschismen couchés ensemble, il ne prendrait que celui-ci. On dit qu'à présent ces bêtes féroces tuent plus de Boschismen que de moutons. »  
 « Un jour un lion saisit un Hottentot par le bras; mais le chien de l'homme ayant pris le lion par la patte, celui-ci fut obligé de lâcher prise,



pour chasser le chien, et le Hottentot échappa ainsi à la mort. »

Le 20 les missionnaires se séparèrent de quelques-uns de leurs amis qui les avaient accompagnés, et entrèrent dans les plaines du pays des Boschismen. On y reçut la visite d'une famille de ce peuple; elle était composée du père, de ses deux fils et de la femme de l'un d'eux, portant son enfant âgé d'environ dix mois. Pendant que l'on s'entretenait avec eux, deux lions se montrèrent à peu de distance, ils furent d'abord aperçus par les Boschismen qui en sont très-effrayés. Ils dirent que peu de temps auparavant, un lion avait enlevé un homme de sa cabane, l'avait dévoré; on envoya un détachement pour chasser ceux que l'on voyait, il en vint à bout.

M. Campbell observa qu'aucun de ces Boschismen n'avait de nom, à l'exception du père que dans leur langage sa famille appelait *vieux garçon*.

« J'engageai la femme, dit le missionnaire, à laver son visage qui était extrêmement sale; un signe de tête très-significatif m'annonça son aversion pour une opération semblable. Nos Hottentots me dirent alors, pour l'excuser, que les Boschismen pensaient que la malpropreté leur tenait le visage chaud. Chacun d'eux avait une queue de chacal attachée au bout d'un bâton pour s'essuyer la sueur de la face pendant les

chaleurs. Ils avaient aussi un carquois rempli de flèches empoisonnées. Ils avaient laissé la mère de la famille dans la caverne où ils avaient passé la nuit. Ils venaient de rendre une visite à un kraal éloigné, et retournaient à celui qu'ils habitaient ordinairement. Un des jeunes gens nous demanda la permission de nous accompagner pour voir les pays étrangers; il se sépara de sa famille sans lui dire adieu; j'appris ensuite qu'il avait laissé dans son kraal sa femme et un enfant. Au bout de quelques jours, il abandonna la caravane sans qu'on s'en aperçût, pendant que l'on gravissait sur une montagne. »

On voyagea pendant douze jours dans une campagne extrêmement aride, l'herbe pour le bétail et l'eau y étaient très-rares; celle d'une rivière que l'on traversa plusieurs fois, était trouble comme si l'on y eût fait dissoudre du savon, et saumâtre. Dans la saison sèche, cette rivière forme une suite d'étangs. Sans quelques ondées de pluies, le trajet de ce désert eût pu être funeste à toute la troupe. Divers indices annoncèrent le voisinage des Boschismen. On vit souvent des lions, heureusement ils n'avaient pas fait fuir tout le gibier; et l'on en trouva suffisamment pour se nourrir. ®

Le 31 la vue de buissons plus grands qu'à l'ordinaire, et de petits arbres qui étaient à une certaine distance, firent conjecturer que l'on ap-



prochait de l'Oranje-Revier ; effectivement on la découvrit dans l'après-midi ; les bestiaux se précipitèrent vers ses bords pour se désaltérer , ensuite ils purent paître à l'aise dans les belles prairies qu'elle baignait.

Pour trouver un gué on remonta le long de l'Oranje-Revier ; la caravane marchait dans l'ordre suivant : 1° huit Boschismen montés sur des bœufs ; 2° le chariot du bagage attelé de douze bœufs ; 3° un Boschisman sur un bœuf et le guide à cheval ; 4° le chariot de M. Campbell tiré par dix bœufs ; 5° les troupeaux de moutons et de chèvres ; 6° le troisième chariot traîné par dix bœufs ; 7° le chef et son fils sur des bœufs , et deux Anglais à cheval ; 8° des bœufs de réserve ; 9° des Hottentots armés marchant dispersés.

On suivit pendant huit jours la rive gauche du fleuve pour trouver un gué. Des Hottentots Griquas avaient été envoyés au-devant des voyageurs par les missionnaires qui demeuraient de l'autre côté à Klaar Water. Tout étant prêt le 8 à 10 heures du matin , on s'avança vers les bords de la rivière ; à deux heures après-midi , le passage était effectué. Pendant le trajet , des Griquas à cheval se tenaient de chaque côté des chariots pour maintenir les bœufs dans la bonne voie ; d'autres étendus sur des pièces de bois qu'ils manœuvraient comme s'ils eussent nagé , guidèrent la

marche des chèvres et des moutons qui traversèrent le fleuve à la nage.

Accueillis sur la rive droite du fleuve par un de leurs confrères , les missionnaires arrivèrent le 9 à Klaar Water. Cet établissement était formé depuis peu de temps dans le pays des Griquas. Il est environné de quelques groupes d'habitations épars. On voyait dans les jardins des citrouilles , des choux , des haricots , des pois , du tabac , du sorgho ; les missionnaires cultivaient des pêchers , des pruniers , des vignes ; ils avaient récolté de très-belles pommes de terre.

M. Campbell visita l'atelier du forgeron , les ouvriers travaillaient aussi bien qu'ils pouvaient ; mais n'ayant personne pour les guider , ils ne faisaient pas de bien bon ouvrage.

Le 15 on se mit en route pour Litakou ; trois jours après on arriva au pied du Mont-Luisant , qui est un objet de vénération pour tous les peuples voisins. Ils y viennent incessamment en pèlerinage , non par un motif religieux ; c'est uniquement pour s'y approvisionner d'une poudre bleue dont ils frottent leurs cheveux. Cet usage a existé de temps immémorial. Les voyageurs , accompagnés d'un Hottentot qui portait un flambeau , s'acheminèrent vers le passage souterrain qui conduit au centre de la montagne. Quelquefois ils enfonçaient jusqu'à mi-jambe dans de



la poudre de plomb noir, la voûte de la caverne resplendissait de l'éclat des rochers brillans ; de chaque côté s'ouvraient de grandes cavernes ; d'autres parties de la voûte étaient garnies de milliers de chauve-souris suspendues par les pieds. Parvenus à une centaine de pieds de l'entrée, les voyageurs trouvèrent que la grotte s'abaissait et se rétrécissait tellement qu'il n'était plus possible d'avancer de ce côté. Ils revinrent sur leurs pas, et par un autre passage s'enfoncèrent davantage dans la montagne ; au bas de la descente, ils entrèrent dans une vaste caverne, dont le sol était parsemé d'ossemens d'animaux ; quelques parties indiquaient que l'on avait fait du feu, c'étaient peut-être des hommes qui s'étaient réfugiés là pour fuir leurs ennemis, car le lieu était trop sombre et trop affreux pour que les Boschismen le choisissent pour demeurer.

On entra le 21 dans le pays des Matchapins ou Betjouanas de Litakou ; plusieurs hommes que l'on rencontra, témoignèrent aux voyageurs beaucoup de plaisir de les voir. Ceux-ci supposèrent que le roi ne devait pas tarder à être instruit de leur approche, parce qu'il tient un poste avancé près la frontière qu'ils avaient passée dans la matinée. D'ailleurs tout homme qui est à la chasse ou en course, et aperçoit des étrangers, doit, sous peine de la vie, aller sur-le-champ à la

capitale pour en avertir le roi. M. Campbell observe que tous les sentiers du pays des Corannas et de celui qu'il traversait, sont étroits, parce que les habitans marchent à la file les uns des autres, comme les oies sauvages, faute de sujets de conversation.

Deux Matchapins annoncèrent le 24 aux voyageurs que Mètibi, roi de Litakou, était à la chasse avec un détachement nombreux. Peu de temps après on passa une rivière, et en montant sur un terrain élevé, on aperçut plusieurs sentiers qui se dirigeaient tous du même côté, ce qui indiquait l'approche de la ville. A trois lieues, on la vit du haut des collines.

En descendant vers la vallée où elle s'élève, on fut surpris de ne rencontrer que trois enfans, en avançant à une centaine de pas des maisons, personne ne se montra encore ; enfin, en entrant dans la principale rue, un homme parut et fit signe aux voyageurs de le suivre ; un silence si profond régnait partout où ils passèrent, que l'on aurait cru la ville abandonnée de ses habitans ; enfin, arrivés vis-à-vis de la maison du roi, ils furent conduits dans une place formée par des branchages posés les uns sur les autres ; quelques centaines d'hommes y étaient assemblés, et un certain nombre d'autres de grande taille, armés de lances, étaient rangés en bataille au nord de la



place; en un instant elle fut remplie d'hommes, de femmes, d'enfans qui affluèrent de toutes parts; il y en avait peut-être plus de mille. Tout ce monde parlait très-haut; les voyageurs se mêlèrent dans la foule; d'abord les femmes et les enfans s'enfuyaient s'ils les regardaient; peu à peu elles s'endardirent. Bientôt les voyageurs furent présentés à Monénit, oncle, et à Salakoutou, frère de Monleyhaban, dernier roi, qui se tenaient au milieu des hommes armés.

Une maison leur fut assignée pour leur cuisine; quand ils se furent retirés dans leur tente, ils eurent une conférence avec neuf des principaux personnages. Ils l'avaient demandée, malgré l'absence du roi; ils apprirent la cause du silence et de la méfiance qui les avaient frappés à leur arrivée; on supposait qu'ils étaient venus pour venger la mort du docteur Cowan et de sa suite, massacrés par les Vanketchis, peuplade habitant au nord de Litakou.

Les rapports de MM. Somerville et Truter avaient, dans le temps, inspiré au gouvernement de la colonie le projet de pousser plus loin leurs découvertes. Les Anglais ayant rendu le Cap aux Hollandais en 1803, ce plan ne fut pas exécuté; mais ils le reprirent lorsqu'ils eurent de nouveau conquis la colonie. Lord Caledon fit partir en 1808 un détachement de vingt soldats du régi-

ment du Cap, sous le commandement du docteur Cowan et du lieutenant Donovan; l'expédition emmenait aussi un habitant de Klaar-Water; elle devait pénétrer à travers le continent africain jusqu'à Mosambique. Une lettre du 21 décembre, écrite par le docteur Cowan, apprit qu'il se trouvait alors auprès de Makrakka, chef d'une peuplade au nord de Litakou. La ville où il réside est par 24° de latitude sud, le pays voisin était le plus riche et le plus beau que l'on eût vu jusqu'alors en Afrique. Le Meloppo, qui l'arrose, sortait d'un vaste lac et coulait au nord-est. Makrakka avait fait le meilleur accueil aux voyageurs, et leur avait même donné son frère pour leur servir de guide jusqu'à la tribu des Vanketchis. Cependant des bruits inquiétans s'étant répandus, lord Caledon expédia un navire à Sofala pour prendre des informations. On sut que les voyageurs étant arrivés dans les états du roi de Zaïre, situés entre Inhambanè et Sofala, il leur demanda un des chariots dans lesquels ils transportaient leur bagage; ils refusèrent; alors il les fit attaquer à l'improviste pendant la nuit, et tout le détachement fut égorgé; deux hommes seulement avaient échappé au massacre. Le gouverneur de Mosambique ayant de son côté envoyé des émissaires nègres dans le pays, ils revinrent avec les mêmes renseignements.



Dans la conférence, M. Campbell et ses compagnons s'empressèrent de détromper les Matchapins, et de les instruire du véritable objet de leur visite. M. Campbell finit par leur dire que s'ils y consentaient on leur enverrait des instituteurs qui demeureraient avec eux. Ils répondirent qu'ils ne pouvaient faire une réponse positive pendant l'absence de Mètibi, et promirent de lui envoyer un exprès.

Cet entretien terminé, Salakoutou observa qu'il n'avait pas encore goûté du tabac; on lui en donna. Aussitôt une des femmes du roi apporta du lait, et reçut, ainsi que celles qui étaient avec elle, un peu de tabac; alors elle demanda du tabac en poudre à un compagnon de M. Campbell; mais celui-ci ayant répondu qu'il n'en prenait pas, elle répondit fort gaiment qu'il en aurait par conséquent davantage à distribuer. C'était surtout le tabac que les habitans recherchaient avec le plus d'empressement.

Mouleyhaban était mort à peu près huit mois auparavant; son fils Mètibi lui avait succédé. Celui-ci revint le 5 juillet. Il était accompagné d'une suite nombreuse d'hommes armés de lances et de pieux garnis de plumes d'autruche. L'entrée de Mètibi dans la ville n'occasiona pas un plus grand mouvement qu'à l'ordinaire. En traversant la place il ne fit pas la moindre attention aux

chariots, et agit comme s'il n'y avait pas d'étrangers dans sa capitale. Ensuite il s'assit en cercle avec ses gens, et Metiré, qui gouvernait en son absence, lui apprit ce qui s'était passé; Mètibi de son côté lui raconta ce qui lui était arrivé pendant sa chasse. Au bout de dix minutes, dit M. Campbell, il ordonna qu'on nous fit approcher, et sans nous regarder, nous tendit sa main droite, que chacun de nous serra en lui disant: « Mètibi, ô iss, » salutation usitée pour le roi. Pendant tout ce temps il ne changea pas de maintien; il paraissait pensif, dissimulé et circonspect, et ressemblait beaucoup aux portraits de Bonaparte, faits il y a une douzaine d'années. »

Mètibi causa ensuite avec ses principaux chefs, questionna un Hottentot métis qui avait accompagné les missionnaires depuis Klaar-Water, et au bout de deux heures rentra chez lui, en disant qu'il s'entretiendrait avec eux au coucher du soleil. Cette première réception n'était ni gracieuse ni encourageante. Le soir Mètibi revint dans la tente des missionnaires; après avoir reçu leurs présents, il écouta le discours de M. Campbell sur l'objet de leur venue à Litakou. Il rejeta le projet d'établir une mission permanente, en alléguant que ses sujets, trop occupés du soin de leurs troupeaux, des travaux de l'agriculture et d'autres ouvrages,



n'avaient pas le temps d'écouter les instructions des Européens; d'ailleurs, ajouta-il, ce qu'ils enseignent est contraire aux coutumes du pays. Ils ne seraient pas bien à Litakou; s'ils veulent demeurer à une certaine distance, je ne m'opposerai pas à ce qu'on leur envoie quelques enfans pour apprendre le hollandais.

Cependant sur les observations de Campbell, qui lui représenta que l'instruction et le travail n'étaient pas incompatibles, comme le prouvaient tous les objets dont se servaient les Européens, il dit: « Envoyez-moi ces hommes qui instruisent, et je serai leur père. »

M. Campbell est d'accord avec ceux qui avaient précédemment visité Litakou, sur la gaité, la douceur, le caractère paisible des Betjouanas. Cependant il paraît que ce peuple et ses voisins, d'ailleurs assez pacifiques, se font la guerre avec cruauté pour enlever des bestiaux. Un jour Metiré, l'un des principaux chefs, lui raconta une expédition de ce genre à laquelle il avait pris part, et qui avait duré dix mois. On avait voyagé au nord-ouest, puis droit à l'est, jusqu'à une grande eau, c'était probablement la mer des Indes. Les Betjouanas, arrivés chez un peuple dépourvu de moyens de défense, tuèrent beaucoup de monde, et emmenèrent une grande quantité de bétail. Ces gens pensent que le nombre d'hommes mis à

mort par un guerrier fait sa réputation. Un blanc compte pour deux noirs.

Chaque jour et à chaque instant du jour, des troupes de femmes et de jeunes filles venaient danser devant la tente des étrangers; quelques-unes étaient peintes avec des taches blanches pour imiter la peau des léopards; d'autres vêtues entièrement de paille, de sorte que l'on ne voyait que leurs mains. Sehoiya, jeune fille de dix ans, vive et spirituelle, venait souvent rendre visite aux missionnaires. Elle s'efforçait de leur apprendre des mots de sa langue. Un jour elle amena trois de ses compagnes, et toutes devinrent les institutrices de M. Campbell. « Sans doute, dit-il, elles me jugèrent très-mauvais écolier; car rarement je prononçais un mot à leur gré; c'était leur faute; dès que l'une avait dit la moitié d'un mot, les trois autres le répétaient en criant comme si j'avais été sourd. Cette confusion de voix était cause que je ne pouvais pas profiter de leurs leçons. Je ne pouvais le leur expliquer, puisque je ne savais pas m'exprimer dans leur idiome: cependant j'étais fort reconnaissant de la peine que Sehoiya se donnait pour m'instruire; à mon départ je lui fis présent d'une yard de chaîne de cuivre doré, qui la combla de joie. »

Les hommes venaient en grand nombre dans la tente; quoique beaucoup d'objets restassent toute



la journée exposés aux regards, un seul larcin fut commis : un Betjouana vola deux boutons, il fut à l'instant chassé; tous les autres applaudirent à la punition. Les hommes, pendant qu'ils restent dans la ville, ne font pas grand chose. Ils passent une partie de leur temps à se promener.

Les enfans sont fort gais et aiment à jouer, leurs divertissemens ne paraissent pas nombreux. On les vit combattre les uns contre les autres avec des baguettes; ils se servaient de leurs petits manteaux de peaux en guise de boucliers; ils se jetaient du gravier avec des bâtons, ils tiraient avec des arcs et des flèches; enfin ils se lançaient de petites mottes de terre et des brins de bois pour imiter les zagaies.

Chaque jour les missionnaires avaient des entretiens avec le roi. Un jour ils eurent occasion de voir dîner la famille royale; tout le monde était assis dans un coin de la cour en dehors de la maison. « Le privilège du roi, dit M. Campbell, me parut consister à avoir sa place près du pot de haricots bouillis qui composaient le dîner; seul il avait une cuiller, avec laquelle il servit une portion dans la main de chacun, et en fit autant pour lui-même. Une des princesses coupait par petits morceaux avec une hache, une tranche de bœuf sèche, et les mit dans un pot, soit pour compléter ce repas, soit pour un autre qui devait

suivre bientôt. Une des sœurs de Mètibi découpa une pièce de viande dégoûtante, et la mettait dans le même pot. Ce peuple n'a nulle délicatesse dans sa manière de se nourrir; il mange avec plaisir la chair des éléphants, des léopards, des giraffes et des quaggas. »

M. Campbell eut un jour un entretien avec Mètibi au sujet du meurtre de M. Cowan. Mètibi lui raconta que dans une expédition qu'il fit avec les Vanketchis, il vit les canons des fusils de l'expédition employés pour aplatir la couture de leurs manteaux: une autrefois Makkaba, leur chef, parut dans une danse avec l'habit rouge galonné de M. Cowan. Il me conseilla, dit Mètibi, d'en user comme lui à l'égard des blancs, afin d'avoir aussi de leurs dépouilles.

« Ces Vanketchis, ajouta le roi, sont perfides et cruels. Une troupe de Betjouanas et de Corannas s'était jointe à eux pour les aider dans une expédition. Arrivés en face de l'ennemi, les Vanketchis laissèrent leurs alliés combattre seuls; ceux-ci perdirent quatre-vingts des leurs. Ce fut dans cette campagne que l'on apprit le triste sort de Cowan et de ses compagnons. Les Vanketchis avaient profité du moment où le docteur et l'officier se baignaient dans un étang à une certaine distance de leurs chariots; ils surprirent et massacrèrent les gens qui gardaient le bétail, puis



ceux qui veillaient aux chariots, enfin l'infortuné Cowan et le lieutenant. Un homme de Klaar Water qui s'était échappé chez Makkrakka, fut tué par ce chef. »

Pendant son séjour à Litakou, M. Campbell tâchait de se procurer des renseignemens sur les pays voisins. Jean Hendric Griqua de Klaar Water lui raconta ses voyages. « J'allais chez les Vanketchis, dit-il, pour y échanger le produit de ma chasse contre du bétail. En partant de Litakou, j'allai à l'est chez les Tamakkas ou Cafres rouges; c'est une race de métis qui tient des Betjouanas et des Boschismen; ils se barbouillent de rouge. Leurs maisons sont plus propres et meilleures que celles des Corannas auxquelles elles ressemblent; ils sont moins grands que les habitans de Litakou, ils ont des troupeaux, et cultivent la terre. Leur premier village est à quatre jours de marche de Litakou; leur chef se nomme Ribé. J'allai ensuite chez Mousso, chef des Morolongs. Sa ville qui est à six journées au nord-est de celle de Ribé, est bien plus grande que Litakou. Les mœurs et les usages des Morolongs sont les mêmes que ceux des Betjouanas. Je marchai ensuite au nord vers les Vanketchis, en trois jours j'arrivai à Melita, dans laquelle règne Makkaba. L'air est plus humide que dans les environs de l'Oranje-Rivier; en quelques endroits les forêts sont vastes. Le

chef a une autorité plus grande que celui des autres Betjouanas. Les Vanketchis cultivent plus la terre, et ont des provisions plus abondantes que tous leurs voisins; ils ne se peignent pas et sont très-propres. Je revins par l'ouest, en passant par la ville de Makkrakka et traversant le Melopo, puis j'arrivai à Klaar Water. J'appris que Makkrakka avait le projet de me tuer ainsi que mes compagnons, et qu'il l'effectuait si jamais je retournais dans son pays. »

D'autres informations que M. Campbell reçut confirmaient à certains égards celles que divers voyageurs avaient obtenues; du reste tout cela est fort vague.

Le 7 les missionnaires firent les préparatifs de leur départ. Le roi leur fit présent à chacun d'un bœuf, disant que c'était l'usage de Mouleyhaban son père quand des étrangers lui rendaient visite. « Nous lui dîmes, continue M. Campbell, que suivant ce que nous avons appris, il devait avec son peuple se rapprocher de trois jours de marche de Klaar Water, et que nous désirions savoir ce qui en était; il répondit que pour le moment ils iraient s'établir sur les bords de la rivière de Litakou qui est au-delà des montagnes, à deux milles au sud de la ville actuelle, qu'ils y resteraient jusqu'à l'arrivée des missionnaires, et qu'alors ils délibéreraient avec eux sur leur migration future. »



« Mètibi qui d'abord nous avait paru avoir un air sombre et rebutant, gagna chaque jour davantage notre estime; j'éprouvai du regret en le quittant.

« Nous partîmes à midi, en nous dirigeant à l'est, parce que l'on nous avait dit que les habitans nous recevraient bien. Nous voyagions dans une campagne immense qui n'avait d'autres bornes que l'horizon. »

On arriva le 9 au village de Marabay, habité par des Betjouanas-Boschismen, qui furent très-alarmés de l'approche de la caravane, n'ayant jamais vu ni chariot ni hommes blancs; ils étaient très-misérables, et vivaient dans dix huttes qui étaient de forme hémisphérique. Deux jours après on passa par un petit village de Cafres rouges, situé à l'entrée d'un défilé; une centaine d'habitans de Litakou s'y étaient rassemblés pour y ramasser de l'ouché, racine dont ils se nourrissent. Ces Cafres rouges étaient aussi misérables que leurs voisins; leurs huttes sont si basses qu'à peine les aperçoit-on parmi les buissons.

En avançant trois milles plus loin au nord-est, on entra dans Malapitzi, village composé d'une soixantaine de cabanes. Les habitans montrèrent d'abord de la crainte et de l'étonnement. Pour les tranquilliser, les missionnaires leur annoncèrent le sujet de leur venue. Le chef leur dit qu'il les verrait

avec plaisir s'établir dans son village; mais il ajouta que souvent le peuple ne lui obéissait pas.

Ayant remarqué dans la chevelure d'un des principaux habitans un petit cor de chasse d'argent que l'on supposa avoir appartenu à l'uniforme de MM. Cowan et Donovan, les missionnaires l'achetèrent pour un morceau de tabac. Le possesseur dit qu'il le tenait d'une peuplade établie au nord, ce qui confirma les rapports faits par les habitans de Litakou. Les missionnaires ayant adressé des questions sur ce sujet aux habitans de Malapitzi, en obtinrent des détails conformes à ceux qu'ils savaient.

Plusieurs de ces Coras montrèrent de la disposition à recevoir les missionnaires. M. Campbell prit parmi eux des guides, et voyagea au sud dans un pays ouvert, mais inégal et très-rocailleux; les chariots essayaient des chocs si violens que l'on s'attendait à chaque instant à les voir se briser. Le 13 ils gravirent sur une montagne du haut de laquelle ils découvrirent une des plus jolies perspectives qu'ils eussent vues en Afrique; les collines étaient boisées jusqu'à leurs sommets, les vallées ressemblaient aux plus beaux parcs d'Angleterre; les sinuosités du Malarine qui coulait, en serpentant au pied de ces montagnes, embellissaient ce paysage, au-delà duquel on croyait apercevoir d'autres forêts.



Bientôt on rencontra un kraal de Boschismen qui prenant les voyageurs pour des ennemis, sortirent de leurs huttes et se rangèrent en bataille. Makoun, leur chef, sautait en l'air en brandissant son arc, afin d'intimider les étrangers. « Les gens qui formaient l'avant-garde, dit M. Campbell, firent signe que nous venions en amis, et en s'approchant, en convainquirent si bien ces sauvages, que ceux-ci déposèrent leurs arcs et leurs flèches empoisonnées; leurs femmes s'étaient cachées dans leurs huttes. Après avoir parlé pendant quelques minutes avec Makoun, j'entrai dans sa hutte. Ma vue produisit sur ses deux femmes le même effet qu'aurait produit l'aspect d'un lion ou d'un léopard. Un présent de tabac dissipa toutes les craintes. »

Quand on eut fait comprendre à Makoun quel motif amenait les missionnaires dans son pays, il répondit fort sensément : « Je recevrai avec plaisir quiconque viendra m'enseigner, ainsi qu'à mes gens, ce que nous ne savons pas. Nous sommes de paisibles Boschismen, ainsi que l'ont été mon père et son père; ils n'ont jamais rien dérobé à leurs voisins; nous avons en abondance du gibier et de l'eau, ajouta-t-il, comme pour nous encourager à lui envoyer des missionnaires. »

Cet homme qui paraissait doué de tant d'esprit naturel, était le chef de tous les Boschismen

qui habitent sur les bords du Malarine, et cependant il ne possédait probablement que son arc, ses flèches et le manteau de peau qui le couvrait.

On voyagea ensuite au sud-ouest en suivant les bords du Malarine qui reçoit successivement à gauche l'Yellow-River, l'Alexandre et le Cradock, après quoi il prend le nom de Garip ou Oranje-Revier. Le 26 on fut de retour à Klaar Water dans le pays des Bricquas. Aucun Européen ne s'était encore autant avancé à l'est dans ces régions. M. Campbell avait le premier reconnu le cours supérieur de l'Oranje-Revier qui coule à l'ouest vers l'Océan Atlantique, et dont l'embouchure et le cours inférieur ont été observés depuis long-temps.

Après avoir pris, de concert avec leurs confrères, des mesures propres à faire prospérer l'établissement de Klaar Water ou Bricqua-Town, M. Campbell et ses compagnons songèrent aux moyens de visiter l'établissement des Namaaquas, sur la côte occidentale, près de l'embouchure de l'Oranje-Revier. L'on pouvait y aller, soit en gagnant le Cap, puis en remontant ensuite le long de la côte, ce qui aurait pris près de quatre mois, soit en traversant directement le continent jusqu'à la mer le long du fleuve, entreprise déjà tentée par deux Européens, et dans laquelle ils avaient échoué. Toutefois M. Campbell préféra



de prendre cette route qui était de moitié plus courte; d'ailleurs l'idée de connaître le cœur du pays l'encourageait dans cette tentative.

On se mit en marche vers l'ouest, le 9 août; deux jours après, on atteignit Hardcastle, kraal formé par les missionnaires. On attendit inutilement pendant cinq jours le moment favorable pour passer l'Oranje-Revier, qui est à dix-huit milles de distance. Les habitans promirent de construire une embarcation, et M. Campbell leur conseilla de la tenir à couvert sous un toit.

Les voyageurs firent ensuite un détour au nord pour doubler un chaînon de montagnes, puis revinrent au sud vers les rives du fleuve; sa vue fit d'autant plus de plaisir que depuis deux jours on n'avait pas trouvé, au milieu des sables que l'on parcourait, une goutte d'eau pour abreuver les bœufs.

Le 19 on traversa le fleuve, puis l'on suivit sa rive gauche ou méridionale, au milieu d'une immense solitude. De temps en temps l'on rencontrait des kraals de Corannas. Le 1<sup>er</sup> septembre l'on arriva dans celui de C. Kok, habité par des Orlans, des Corannas et des Boschismen. Ce chef raconta qu'étant allé récemment à la chasse des éléphans, de l'autre côté du fleuve, il avait été six jours sans trouver une source; les melons d'eau répandus sur toute la surface du pays,

donnaient une quantité suffisante d'eau après avoir été rôtis au feu. Un homme de ce kraal savait un peu lire; Kok connaissait ses lettres.

En avançant vers l'ouest, la chaleur de l'atmosphère s'accrut, la surface du pays devint plus rocailleuse et plus aride; souvent on ne parvenait qu'avec une extrême difficulté à dégager les roues des chariots du milieu des sables. Les roches sablonneuses et perpendiculaires, prolongées sur une immense étendue, rappelaient aux voyageurs la grande muraille de la Chine.

Pella, établissement des missionnaires, où l'on arriva le 12, est situé dans le pays des Namaa-quas. Il est difficile de se figurer un lieu d'un aspect plus aride; de tous côtés on n'aperçoit que du sable blanc où croissent çà et là quelques buissons solitaires; au nord et à l'est s'élèvent de hautes montagnes raboteuses, dont les flancs noirs paraissent comme calcinés. Presque tout ce que l'on avait semé dans les jardins avait péri. On s'était fixé sur cet emplacement parce que le fleuve n'en est éloigné que de quatre milles; on n'avait pu se placer sur ses bords qui étaient trop couverts de rochers. La terre est en beaucoup d'endroits tapissée de salpêtre; on n'aperçoit des arbres verdoyans que le long du fleuve.

On partit de Pella pour le Cap le 23, et l'on parcourut comme auparavant des campagnes ari-



des ; on s'arrêta quelques jours à Silver-Fontain , lieu solitaire habité par un missionnaire et quelques Hottentots. Quelquefois la chaleur était suffocante. Le 2 octobre on trouva la première habitation de paysans de ce côté du pays. Le lendemain les missionnaires revirent l'Océan atlantique qu'ils n'avaient pas aperçu depuis si long-temps, et arrivèrent à Klipyalley , chez une M<sup>me</sup> Vanderwesthuis , femme de soixante-quinze ans. Elle se souvenait bien du voyageur Le Vaillant qui avait plusieurs fois logé chez elle pendant qu'il parcourait les monts Kamis , situés vis-à-vis de sa maison. M. Campbell observe que , quoique ce voyageur ait mêlé son récit de circonstances romanesques , c'est celui qui offre les remarques les plus exactes sur les mœurs et les usages des Hottentots.

Le 5 le thermomètre qui au lever du soleil était à 86° (24° 86), marqua 101° (30° 65) à midi à l'ombre ; heureusement un souffle de vent rendit cet excès de chaleur supportable ; les mouches étaient extrêmement nombreuses et incommodes. A trois heures et demie le thermomètre monta encore d'un degré ; l'eau devint tiède, le beurre fut converti en huile ; l'encre, quoique mêlée d'eau, s'épaissit en quelques minutes. Un morne silence régnait partout ; tout cherchait à se préserver des rayons brûlans du soleil ; les corneilles se prome-

naient autour des chariots , comme si les hommes étaient morts. On était dans une position élevée ; si l'on eût été plus bas , la chaleur eût été plus forte. Quand les Hottentots s'apercevaient qu'elle augmentait , ils creusaient la terre jusqu'à ce qu'ils la trouvassent fraîche , et s'en frottaient le corps pour se procurer un soulagement momentané. Plusieurs fois le thermomètre s'éleva aussi haut.

Le 10 on traversa l'Oliphants-Rivier ; le 31 on rentra dans la ville du Cap après une absence de neuf mois.



## SECOND VOYAGE

DE M. CAMPBELL.

(1818—1821.)

LA société missionnaire ayant chargé une seconde fois M. Campbell d'aller inspecter ses établissemens de l'Afrique méridionale, il partit de Liverpool avec M. Philip, son confrère, le 18 novembre 1818. Le 26 février 1819, ils débarquèrent au Cap. Ils commencèrent leur visite par la partie orientale de la colonie que M. Campbell avait vue et décrite dans son premier voyage; la guerre avec les Cafres les empêcha d'aller plus loin.

Revenu au Cap avec ses confrères, M. Campbell y resta jusqu'en 1820. Le 18 janvier il se mit en route avec M. Moffat et sa femme. Ils étaient accompagnés de Hottentots, et se dirigeaient vers Litakou. Le 7 mars on arriva sur les bords de l'Oranje-Revier, et quelques jours après à Griqua Town. En approchant de Litakou, M. Campbell rencontra des Betjouanas qui se souvenaient de l'avoir vu. Ils allaient à une foire qui devait se tenir

à Beaufort, village nouvellement fondé près des frontières de la colonie, ils portaient des peaux, des zagaïes, des couteaux, des boucliers et d'autres objets qu'ils comptaient échanger contre des verroteries. Il parut que leurs provisions pour ce long voyage, dans lequel ils devaient traverser un pays désert, consistaient en quelques outres de lait caillé qui avait le goût du vinaigre.

Le 25 mars, dès que l'on fut entré à Litakou, le roi Mètibi, Kossi, roi de Machou et d'autres grands personnages, vinrent rendre visite à M. Campbell. Celui-ci n'eut qu'à s'applaudir de l'état prospère de la mission établie dans cette ville.

Parmi les présens offerts à Mètibi, se trouvait un kaleïdoscope qui n'attira que faiblement l'attention du monarque africain; il pris beaucoup plus une scie, ce qui est une preuve de son bon sens. On fit aussi des présens au roi de Machou qui était un homme jeune et de petite taille; mais d'une figure douce et intéressante.

Les missionnaires faisaient usage d'un cornet pour appeler les fidèles au service divin; le son de cet instrument ne pouvant s'étendre très-loin, plusieurs alléguèrent ce motif pour s'excuser de leur négligence. M. Campbell qui était instruit de cet inconvénient, avait apporté une cloche. Elle fut mise en place et on la fit sonner; il fut surpris du peu de curiosité que cette nouveauté excita;



il ne vint pas plus d'une cinquantaine de Betjouanas pour la voir.

Métibi, Machou ainsi que plusieurs autres chefs assistèrent à un sermon de M. Campbell. Comme Machou allait bientôt retourner dans son pays, le missionnaire pria Métibi de dire s'il lui conviendrait qu'on allât prêcher à Kossi; il y consentit, en l'engageant à ne pas aller plus loin, parce qu'il y courrait des risques. Il ajouta qu'il avait donné le même avis au docteur Cowan, et que celui-ci s'était mal trouvé de ne pas le suivre. Kossi confirma le discours de Métibi; « si vous allez chez quelqu'une de ces nations, dit-il, n'ayez jamais affaire au peuple seul, adressez-vous toujours aux rois, consultez-les, ils vous instruiront de ce que vous devez faire. » Il observa que sur la route l'eau était rare.

Quoique le roi eût fait bon accueil aux missionnaires et vint même écouter leurs sermons, son instruction religieuse et celle de son peuple faisait peu de progrès; les prédicateurs étaient plus écoutés que compris; les enfans fréquentaient peu les écoles, parce qu'ils étaient occupés à garder le bétail. Les missionnaires convenaient qu'ils auraient beaucoup de disciples parmi la jeunesse, s'ils pouvaient les nourrir et leur donner chaque jour de la verroterie. Les Betjouanas regardent comme une faveur faite aux missionnaires,

la présence des enfans à l'école et celle des adultes au service divin. Quand un capitaine qui auparavant n'y assistait pas, y a été assidu pendant quelque temps, les missionnaires sont sûrs qu'il ne tardera pas à leur demander à faire usage de leur chariot et de leurs bœufs, ou de leur charue, ou de quelque autre chose. Ce sont les plus hardis mendians que l'on puisse imaginer.

Les missionnaires avaient effectué un travail bien utile; aidés du petit nombre de Hottentots attachés à leur service, ils avaient creusé à trois milles de Litakou, un canal par lequel ils ont dérivé l'eau du Kourouhman dans les champs et les jardins; cet ouvrage rendait les récoltes moins précieuses; cependant la paresse des habitans les empêcha de tirer un parti avantageux de ce bienfait: M. Campbell en vit deux très-robustes qui, après avoir aidé pendant dix minutes un des missionnaires à cueillir des haricots, laissèrent là cette besogne en se plaignant qu'ils avaient les bras cassés.

Le fruit le plus réel du séjour des missionnaires chez les Betjouanas, avait été de leur faire perdre l'habitude des expéditions pour piller du bétail chez leurs voisins. En revanche ils saisissaient avec avidité l'occasion de poursuivre les Boschimen qui commettaient des déprédations sur leur territoire. Quelque temps auparavant des Boschimen avaient



assassiné un frère de Mëtibi, on envoya contre eux un détachement qui tua tous ceux de ce peuple misérable qu'il rencontra; il y en eut plus de deux cents massacrés, hommes, femmes, enfans.

Les pays situés au nord de Litakou étant en paix, M. Campbell jugea cette occasion très-favorable pour y faire le voyage qu'il avait projeté depuis long-temps. Il partit en conséquence le 11 avril avec son confrère M. Read, qu'un long séjour à Litakou avait mis à même de connaître les mœurs et les usages des Betjouanas, et qui d'ailleurs avait vu plusieurs habitans des contrées que l'on allait visiter; par ses témoignages d'amitié, il avait gagné leur affection. M. Campbell avait avec lui plusieurs Betjouanas, entre autres Menamit, oncle du roi, il n'avait jamais voyagé dans un chariot; ne se prêtant pas aux mouvemens de la voiture, il souffrait extrêmement des cahots; aussi, disait-il, que s'il n'avait pas été malade, il aurait mieux aimé aller à pied.

Le 15 avril on atteignit le vieux Litakou, situé au nord-est du nouveau Litakou, dans une large vallée arrosée par une rivière de même nom, bornée au nord par des collines et parsemée de mimosa. Cette ville parut aussi grande et aussi peuplée que celle d'où l'on sortait. Toute la population vint au-devant des voyageurs. Les missionnaires trouvèrent Mahoumou Pelou, le chef

principal, assis au milieu de la grande place avec quelques-uns des premiers capitaines. Il était occupé à coudre un bonnet de cuir; deux femmes, debout près de lui, faisaient des bonnets de forme circulaire; leur travail était délicat. Dès que l'on se fut touché la main en signe d'amitié, les capitaines demandèrent du tabac.

Le vieux Litakou est à six milles à l'ouest de l'emplacement occupé par la ville que M. Campbell avait visitée en 1813; ce voyageur alla le reconnaître et retrouva diverses indications qui lui rappelèrent son premier séjour.

Ayant obtenu le consentement de Mahoumou Pelou pour lui envoyer un missionnaire, M. Campbell et son compagnon quittèrent Litakou le 15 avril et firent route au nord-est. Arrivés au sommet d'une coline au nord de la rivière, les missionnaires jouirent d'un coup-d'œil nouveau pour eux. Depuis leur départ du Cap, ils n'avaient rencontré, à l'exception du bord des rivières, que des terrains nus; ici au contraire, un pays couvert de bois épars, s'étendait à perte de vue de tous les côtés. Une herbe touffue tapissait le sol dans les endroits où il n'était pas ombragé par les arbres. On ne distinguait plus de traces de chariots; la surface du pays n'offrait que des sentiers larges de dix-huit pouces, frayés par les Betjouanas qui vont porter du lait à la ville. Pendant le voyage,



un des bœufs de la caravane qui s'était égaré, fut dévoré par deux lions; souvent on entendait pendant la nuit les rugissemens de ces animaux.

On reçut la visite d'une horde de Boschismen métis qui sont désignés par le nom de Beljouanas-Boschismen. Ils habitent de petits kraals épars dans cette contrée; ils sont sujets de Mëtibi, et obligés de lui apporter toutes les peaux de chacals qu'ils tuent; ils font ce qu'ils veulent des autres animaux.

On passa le 20 et le jour suivant près de plusieurs lacs; la vue de troupeaux qui paissaient au milieu des bois, annonça l'approche de Meribovhey, ville principale des Thammatjas. Quand la caravane fut hors des bois, les voyageurs aperçurent une foule de femmes et d'enfans qui accouraient pour contempler des chariots trainés par des bœufs, chose qu'ils n'avaient jamais vue; cependant ils s'en tinrent à une distance respectueuse, à l'exception de quelques petits garçons qui eurent la hardiesse de s'en approcher à vingt pas. Le mouvement des roues leur parassait miraculeux.

Une troupe nombreuse d'habitans sortit en armes; quoique leur apparence fut formidable, ils venaient comme amis; après des démonstrations réciproques de bienveillance, tout le monde marcha ensemble vers la ville.

Meribovhey a deux chefs, Libé et Mahalale-

vhey; chacun commande dans une partie de la ville. Consultés s'ils désiraient que des missionnaires s'établissent parmi eux, Mahalalevhey répondit affirmativement, et Libé, après s'être plaint des Corannas de Malepitz qui lui avaient fait du tort, dit qu'il verrait avec plaisir des missionnaires, parce qu'ils tueraient du gibier. Les présens qu'on leur fit les ravirent de joie et d'admiration.

Un jour le roi amena ses deux femmes dans la tente des missionnaires; c'était principalement pour qu'elles vissent la théyère dont la renommée était parvenue jusqu'à elles; quand elles l'eurent examinée avec une attention infinie, elles manifestèrent leur étonnement en levant les mains.

Le 24 on partit pour Machou; l'on y arriva le même jour à cinq heures du soir. Cette ville est située sur une éminence couverte de champs bien cultivés, mais dénuée d'arbres. Le roi et son oncle prirent amicalement la main aux missionnaires. Lorsqu'il fut question de l'établissement des missionnaires à Machou, la proposition fut acceptée unanimement.

Quelques jours après un messenger vint de la part du roi, dire aux gens qui se trouvaient dans la place, près des chariots, qu'il priait quelques personnes de venir l'aider à punir un criminel; plusieurs coururent à l'instant pour lui prêter leur secours. « Nous les suivîmes dans un enclos



voisin, dit M. Campbell. Le coupable, c'était un jeune homme, était étendu à terre; quatre hommes lui tenaient les bras et les jambes; le roi placé à la tête, un domestique aux pieds; tous deux armés d'un grand fouet de peau de rhinocéros, en forme de cravache, et deux fois aussi long, frappèrent avec force le dos du patient; quand il eut été bien battu, on dit au roi que c'était assez; le monarque s'arrêta, et ordonna au domestique de faire de même. Le jeune homme, en se relevant, proféra quelques paroles, sans doute pour se justifier; un de ceux qui avaient aidé à le punir, le battit aussitôt, il voulut encore parler, les coups recommencèrent; alors il mit son manteau sur son dos, et s'en alla en silence. Pendant tout ce temps le roi conserva son air tranquille, il semblait exercer simplement un acte de justice. Le criminel avait volé une chèvre. L'affaire avait été prompte, car le roi se trouvait près de nos chariots un instant avant qu'elle arrivât; en quelques minutes il avait écouté la plainte, rendu le jugement, et infligé lui-même le châtement au coupable.

Quand les missionnaires furent près de leur départ, le roi leur dit qu'il les aurait volontiers accompagnés jusqu'aux frontières du pays voisin; mais une de ses femmes étant en couches, la loi ne lui permettait pas de s'éloigner d'elle. Il ajouta

qu'il enverrait quelques-uns de ses domestiques avec des bœufs, pour suivre la caravane à une certaine distance, afin qu'ils rapportassent le gibier qui ne serait pas mangé par les voyageurs; car, dit-il, les vivres sont très-rares à Machou. « En effet, observe M. Campbell, plusieurs jeunes gens étaient de vrais squelettes, faute de nourriture suffisante. Je n'aurais pas été surpris que dans une situation semblable, ils nous eussent attaqués pour nous enlever tous nos bœufs. Ils mangent avec délices toutes sortes d'animaux, même dans un état de putridité complète; éléphants, rhinocéros, quaggas, sont pour eux des mets délicats. Le roi nous recommanda bien de ne pas oublier de lui envoyer de la viande. »

On quitta Machou le 27 avril; on vit sur la route des traces terribles des ravages de la grêle, les arbres étaient dépouillés de leurs feuilles, les branches de leur écorce, l'herbe était flétrie; cette dévastation s'étendait au loin. En sortant des bois, on entra dans un pays ouvert, où l'on n'apercevait pas un arbre, il n'y avait que quelques buissons épars. Cependant, les nombreuses inégalités du terrain empêchaient la vue de s'étendre au loin. ®

On se trouvait dans le pays des Barrolous ou Morolongs; le climat en diffère beaucoup de celui des parties plus intérieures de l'Afrique, ou de



celles qui sont plus éloignées de la mer des Indes et de l'Océan Atlantique. Dans ces dernières, les pluies d'orage durent rarement plus d'une heure ou deux heures; dans le pays des Morolongs et ceux qui sont rapprochés de la côte orientale, la pluie continue plusieurs jours de suite. « D'ailleurs, observe M. Campbell, il n'était pas surprenant qu'il en fut ainsi dans le chemin que nous suivions, car nous étions sur la portion la plus haute de cette région de l'Afrique. Les rivières que nous rencontrions coulaient à l'ouest, tandis que celles qui sont à une ou deux journées de distance à l'est, coulent soit à l'est, soit au sud-ouest. Notre élévation étant sur les rives du Maresâne, une de ces rivières, expliquait aussi le froid que nous éprouvions pendant la pluie. »

Les chariots ne roulaient plus que dans de véritables bourbiers. L'humidité produisait un fâcheux effet sur les Matchapins; aucun peuple n'en est plus promptement affecté, elle les abat et les décourage entièrement. Ce qui ajoutait à leur détresse, c'est qu'ils avaient déjà consommé toute la provision de viande, qui avec un peu plus de modération aurait certainement duré quatre à cinq jours de plus; mais ils mangent sans cesse, tant qu'ils en ont, sans songer où ils pourront se pourvoir à l'avenir. Ils gardaient un morne silence; du tabac en poudre que M. Campbell

leur distribua ne tarda pas à délier leurs langues.

Heureusement la cessation momentanée de la pluie procura la facilité de tuer quelques animaux; ils étaient en très-grand nombre dans ces campagnes immenses; toutefois il ne s'en présenta pas d'assez gros, dans les premiers jours, pour que l'on pût mettre de la viande de côté, de sorte que les domestiques de Kossi, roi de Machou, s'impatientèrent, et rebroussèrent chemin pour retourner vers leur maître sans rien remporter; s'ils eussent attendu deux jours de plus, ils eussent pu charger leurs bœufs d'une ample provision.

On rencontra sur la route des Betjouanas-Boschismen qui habitent cette contrée, et des Vanketchis qui voyageaient avec des bœufs; ces animaux sont les bêtes de somme de ces contrées.

Deux Hottentots de Litakou qui parlaient le betjouana, s'étant écartés à la recherche du gibier, virent un Betjouana-Boschisman qui les accosta, et leur demanda qui ils étaient et où ils allaient. Ils lui répondirent qu'ils allaient chez les Moutjouroutzis pour leur enseigner la parole de Dieu. Alors il les pria de s'asseoir et de lui dire ce que c'était; ils se conformèrent à ses désirs, et il eut l'air de les écouter avec un grand intérêt. Quand ils eurent fini, il s'écria: « Il y a long-temps que cette parole aurait dû être dans le pays. »



Le 5<sup>o</sup> un rhinocéros qui avait passé à peu près à deux cents pas des chariots, fut tué à quelque distance. La vue de cet énorme cadavre répandit la joie la plus vive dans la caravane; chacun courut à la curée; en moins d'une heure la bête fut dépecée, et sa chair fournit une ample provision aux Africains; ils avaient manqué de se battre pour le partage de cette proie immense.

La troupe qui voyageait avec les missionnaires s'était graduellement augmentée; différentes bandes de naturels du pays s'y étaient jointes, entre autres des Moutjouroutzis qui retournaient chez eux; leurs bœufs étaient chargés de peaux de toutes sortes d'animaux qu'ils avaient achetées des Thammatjas à Merihbovhey. Ils devaient aller les troquer contre des marchandises, chez des peuples qui habitent à l'est de leur pays, du côté des établissemens portugais.

Enfin le 7 mai on entra dans Korritchené, capitale des Moutjouroutzis. La foule s'assembla autour des missionnaires. Après qu'ils se furent reposés pendant quelques minutes, un messenger vint les inviter à le suivre; les rues où ils marchaient étaient remplies de monde, beaucoup d'habitans accouraient sur leurs portes pour voir passer les hommes blancs; leur vue excitait le rire de quelques-uns; les enfans au contraire étaient saisis de frayeur, et s'enfuyaient en criant vers un endroit où ils pussent se cacher.

On indiqua aux missionnaires un emplacement entouré d'un mur en pierres, où ils pouvaient placer leurs chariots. Si la vue des hommes blancs avait excité la surprise des Moutjouroutzis, celle des deux chevaux des missionnaires ne leur parut pas moins étrange; ils furent regardés avec autant de curiosité que le seraient deux éléphans marchant dans les rues d'une ville d'Europe.

M. Campbell et son compagnon furent, à leur demande, conduits sur une éminence d'où ils purent examiner la ville à leur aise; ils furent frappés de son étendue; elle est divisée en plusieurs quartiers qui semblent autant de villages; elle contient à peu près 16,000 habitans. Chaque maison est environnée, à une distance convenable, d'un bon mur circulaire en pierres; quelques-unes sont crépies extérieurement, et peintes en jaune. Le sol de la cour renfermée dans l'enclos de chaque maison, est revêtu d'argile bien battue et soigneusement balayée.

L'éminence sur la pente de laquelle s'élève Korritchené, est au milieu d'une plaine immense, bornée par des collines; on dit que les éléphans et les buffles y sont communs.

Le roi des Moutjouroutzis était âgé de seize ans. Son extrême jeunesse l'empêchant de tenir les rênes du gouvernement, elles étaient confiées à Liquiling un de ses oncles. Les propositions des mis-



sionnaires d'envoyer quelques-uns de leurs confrères s'établir à Korritchené, furent acceptées. Le régent leur dit : « Si vous revenez, apportez des vivres avec vous ; vous voyez que nous souffrons de la disette. » Par des vivres, il entendait des verroteries qui sont l'objet auquel ils attachent le plus de prix ; elles sont pour eux ce que les cauris sont pour les peuples de l'Afrique occidentale.

« Les Moutjouroutzis, dit M. Campbell, furent très-chagrins de ce que nous n'avions pas apporté des grains de verroterie pour échanger contre du bétail et des dents d'éléphants ; c'est la monnaie universelle de l'Afrique méridionale. Les Betjonanas et les Morolongs, semblables en ce point aux peuples civilisés, entassent leurs richesses dans des coffres, et attendent des occasions favorables pour faire des achats. Je crains que le plus grand danger que courent les voyageurs qui traversent ce pays, ne vienne de la crainte de ces nations que si on les laisse pénétrer dans l'intérieur, ils ne fassent baisser la valeur des verroteries par la quantité qu'ils en mettraient en circulation, parce que chaque pays par lequel cette marchandise passe tire du profit en le transmettant à celui qui est plus éloigné. Les grains dont le verre est trop mince, et qui par conséquent se cassent aisément, ne sont nullement estimés, quelle que soit d'ailleurs leur beauté. Les boutons de métal, notamment les blancs et

les couteaux qui se ferment, ont une valeur presque égale à celle des verroteries. Les mouchoirs rouges et les bonnets de laine de la même couleur, bien que reçus volontiers en présent, n'ont qu'un prix médiocre comme objets d'échange. »

Il n'est pas surprenant que d'après ces idées, et l'indifférence de ces peuples pour ce qui ne frappe pas leurs sens, ils n'aient dans le premier moment accueilli les missionnaires que dans l'espoir d'en obtenir de la verroterie. M. Campbell ayant entretenu le régent des ouvrages du Créateur, celui-ci, après lui avoir fait des reproches qui témoignaient le peu d'intérêt que ces discours lui inspiraient, entama une longue harangue sur la verroterie ; son peuple, disait-il, attendait avec impatience la vue de celle que les Européens avaient apportée pour faire des échanges ; il se plaignit de ce que plusieurs hommes de la suite des missionnaires avaient déjà troqué des grains de verroterie avec ses sujets contre divers objets, ce qui était une infraction aux lois ; tous les étrangers, ajouta-t-il, doivent d'abord étaler leurs verroteries devant lui comme chef du peuple ; et s'il ne peut leur fournir en échange des choses qui leur conviennent, ils ont alors la faculté de s'adresser à d'autres personnes.

M. Campbell essaya de faire comprendre au régent le vrai motif de son arrivée à Korritchené ;



Menamits le lui expliqua ensuite. Le régent répondit d'un air très-grave. D'autres chefs étrangers qui avaient accompagné les missionnaires, prirent la parole pour faire sentir au régent les avantages qu'il devait retirer du séjour des missionnaires dans ses états. Liqueling les écouta très-froidement; son visage ne se déridait que lorsqu'ils parlaient des verroteries qu'ils avaient obtenues par le moyen des blancs. Cependant il finit par dire qu'il était convaincu que l'objet de la venue des missionnaires dans ses états, était non de vendre de la verroterie, mais d'établir la paix entre les peuples. « Toutes les tribus voisines me reconnaissent pour leur supérieur, ajouta-t-il; au-delà, au contraire, il s'en trouve de très-méchantes; par exemple les Boquains. Si les prédicateurs viennent demeurer chez moi, ils pourront aller chez ces nations, et leur dire les mêmes choses que j'ai entendues de leur bouche, cela les rendrait pacifiques; mon peuple et moi nous serions heureux, parce que nous n'aimons pas la guerre. »

Quand on eut interprété ce discours à M. Campbell, il conçut une joie extrême de ce que les paisibles doctrines de la sainte écriture étaient appréciées par des païens ignorans. Il remercia beaucoup Liqueling du désir qu'il montrait de recevoir les missionnaires, et l'assura que de re-

tour dans sa patrie, il ne négligerait rien pour lui en procurer. « Je suis très-fâché, ajouta-t-il, de ce que vous et votre peuple avez été si contrariés de ce que nous n'avons pas apporté de la verroterie; dans mon pays nous n'en faisons pas un très-grand cas; nous regardons les choses que je vous ai données, à vous et à vos amis, comme bien plus précieuses; je pense que les Matchapins et les Griquas qui sont allés à la colonie européenne, ne tarderont pas à vous en procurer. »

Ce discours produisit un très-bon effet sur le régent. M. Campbell de son côté était édifié de voir sa tente remplie de rois et de chefs africains qui s'agenouillaient volontairement et se prosternaient la face contre terre comme les missionnaires.

Cependant il s'apercevait que depuis quelques jours ses Hottentots avaient l'air triste; il en attribuait la cause au froid; il remarquait aussi que le soir, assis autour de leur feu, ils ne chantaient plus comme ils avaient fait pendant tout le voyage. Etant allé aux informations, il apprit que leur abattement était occasioné par la crainte qu'ils avaient d'aller plus avant dans l'intérieur du pays, et par le soupçon qu'on ne leur permettrait pas de partir de Korritchéné. « Je n'avais pas le dessein d'aller plus loin, dit M. Campbell; aucune raison importante ne m'y engageait; j'aurais pu courir le



risque de perdre les renseignemens importans que j'avais déjà obtenus. Je venais d'ouvrir à la société un champ assez vaste pour l'occuper pendant quelque temps. Je devais naturellement désirer avant d'aller plus loin que les circonstances de ma visite à Korritchené fussent connues aux nations voisines, afin que la pureté de nos motifs et le bien que nous opérions, fussent bien compris et nous préparassent un accueil favorable. J'appris que d'autres nations au-delà de Korritchené sont très-hospitalières; mais le seraient-elles envers les blancs entre les mains desquels elles verraient tant de choses capables d'exciter leur cupidité?

« Un homme que l'on disait être le principal messenger de Makkabba, roi des Vanketchis, et qui malgré son teint très-noir avait un air très-respectable, étant arrivé à Korritchené, nous invita de la part de son maître à lui aller rendre visite. La prudence ordonnait de consulter Menamits et Liqueling. Le premier nous dit que nous pouvions y aller; mais que par aucun motif il ne nous accompagnerait; le second jugea que si nous acceptions l'offre de Makkabba, nous devions nous préparer à l'accompagner dans une expédition de pillage contre quelque peuple voisin, puisque ce n'était que pour cela qu'il nous engageait à nous rendre auprès de lui. Nous conclûmes d'après les

discours de ces deux chefs que le dessein de Makkabba, en nous envoyant chercher, était, soit d'obtenir de nous de la verroterie, soit de nous emmener dans une course de brigandage; nous n'avions pas les marchandises que ce roi désirait, nous ne voulions pas le satisfaire sur le second point; en conséquence nous dûmes à son messenger que nous étions partis de Litakou uniquement pour venir chez les Moutjouroutzis, et que nous ne pouvions pour le moment changer notre plan; mais que lorsque des missionnaires se seraient établis chez les Thammatjas, les Machous et les Moutjouroutzis, nous ne doutions pas qu'ils ne fissent aussi une visite à Makkabba. Nous lui fîmes des présens, et il s'en alla l'air très-peu satisfait. J'observai cinq estafilades sur son côté gauche, ce qui indiquait qu'il avait tué cinq hommes; son manteau m'empêcha de voir combien il en avait au côté droit. Ces cicatrices sont des marques de distinction comme les plaques des différens ordres en Europe; on s'en glorifie et on en tire vanité. « Ce Makkabba avait, dit-on, fait assassiner son père pour régner à sa place, et craignant qu'il ne prit fantaisie à ses fils d'imiter sa conduite, il les avait fait égorger tous à l'exception d'un seul. Celui-ci se tenait soigneusement sur ses gardes.

Les Moutjouroutzis passent chez les peuples voisins pour savoir fondre le cuivre; ils le disent



eux-mêmes, et l'on trouve chez eux plus que chez les autres des objets faits de ce métal. Ils assurèrent aux missionnaires que les fourneaux pour fondre ce métal étaient derrière des maisons, que ceux-ci ne purent jamais se faire montrer. Les Moutjouroutzis, sans refuser positivement, remirent la visite d'un jour à un autre. Peut-être, observe M. Campbell, ils agirent dans cette occasion d'après le principe des manufacturiers de Birmingham et de Sheffield, qui était la crainte que des étrangers ne fussent instruits de leurs procédés.

Les Moutjouroutzis fabriquent plusieurs outils et même des objets de parure en fer, ils en font d'autres en ivoire, en cuivre et en bois; c'est avec cette dernière substance qu'ils façonnent des plats et des cuillers pour prendre leurs repas. Leurs pipes sont en pierre, le tuyau est en roseau. Ils savent sculpter, grossièrement à la vérité, des figures en pierre, en bois, en argile, ils font des vases de terre de différentes formes, et y appliquent une espèce de vernis.

Les mœurs et les usages de tous les indigènes de Litakou à Korritchené sont à peu près les mêmes. Les chefs conservent sur le haut de la tête une touffe de cheveux, entourée d'un cercle d'environ un pouce de largeur, où ils sont coupés de fort près; vient ensuite un autre cercle de cheveux, et le reste est pareillement coupé. Ces

cheveux sont laineux comme ceux des nègres; souvent ils les couvrent de poudre minérale bleuâtre, cimentée avec de la graisse: ils se barbouillent le corps en rouge. Les femmes portent des colliers de verroterie. On vit à Korritchené une jeune fille qui en avait quinze rangs autour du cou, et en portait aussi plusieurs rangs aux poignets, aux bras, aux chevilles et aux genoux. Les deux sexes se parent d'un grand nombre de pendants d'oreille.

Ils pratiquent la circoncision; l'inoculation de la petite-vérole est en usage chez eux. Elle se fait toujours entre les sourcils. Ils tiennent, dit-il, cet usage d'une nation demeurant à l'est, qui sans doute le tenait elle-même des Portugais. L'enfant né avant la circoncision de son père ne peut en hériter. Le frère qui survit à son frère doit en épouser la veuve, les enfans qu'il en a sont censés appartenir au défunt. Le fils peut épouser une des veuves de son père. A Korritchené ce n'est pas le fils aîné du roi qui lui succède, c'est l'aîné des fils de la plus ancienne de ses femmes, peut-être parce que les autres ne sont regardées que comme des concubines; et de plus, il faut qu'il soit né après la circoncision de son père. Il est défendu dans cette ville de siffler pendant la nuit, parce que c'est ainsi que l'on donne l'alarme, quand l'ennemi se montre dans les environs.



Le 12 mai les missionnaires quittèrent Korritchené pour revenir à Litakou. Un jour M. Campbell, causant dans sa tente avec les chefs qui l'accompagnaient, la conversation tomba sur Makkabba; ces Africains citèrent comme un trait extraordinaire de son caractère qu'il ne dormait jamais pendant le jour. Alors M. Campbell leur ayant dit que ses compatriotes ne dormaient pas non plus pendant ce temps, ils éclatèrent de rire, en lui rappelant qu'à Korritchené ils l'avaient souvent vu se retirer dans son chariot; ils supposaient que c'était pour dormir. « Mon but, dit le missionnaire, en agissant ainsi, était d'échapper au bruit pour écrire mon journal; je me renfermais le plus que je pouvais, afin de n'être pas interrompu par les nombreux spectateurs qui entouraient sans cesse les voitures. Tout le monde croyait que je me cachais ainsi pour dormir, et c'est à cette méprise que je devais le repos dont je jouissais dans cette occasion. »

Les voyageurs furent très-bien reçus à leur retour à Machou. Pendant leur absence, deux rhinocéros étant entrés dans la ville, les habitans se réunirent et les tuèrent; c'était une ample provision, à laquelle les missionnaires ajoutèrent la chair d'un autre de ces énormes animaux tués par leurs chasseurs la veille de leur arrivée.

Ils ne restèrent qu'un jour à Machou, ils en

repartirent le 21, et arrivèrent le même jour à Meribovhey qu'ils quittèrent le lendemain. Au lieu de retourner directement à Litakou, ils prirent leur route droit au sud à travers un pays ouvert, entrecoupé de quelques bouquets de bois, de petits étangs et de vallées; on passa par Mébiti, bourgade de Corannas. Le Hottentot Cupidon prêchait l'évangile à ces peuples. Il n'avait pas entièrement perdu ses peines, puisque ce peuple avait renoncé à ses habitudes de faire des incursions chez ses voisins pour voler du bétail.

On arriva le 1<sup>er</sup> juin au kraal de Makoun. Ce chef, après avoir regardé M. Campbell pendant quelque temps, se souvint bien de l'avoir vu quelques années auparavant. M. Campbell lui fit des présens qui le comblèrent de joie. Les voyageurs se dirigèrent ensuite vers Litakou. Ils entrèrent dans cette ville le 8, après une absence de huit semaines et deux jours.

Pendant ce temps, les Boschismen avaient enlevé vingt bœufs appartenant aux sujets de Mébiti. Aussitôt une expédition était partie à la poursuite des voleurs; elle les avait atteints dans la plaine, les Matchapins tuèrent dix hommes, cinq femmes et cinq enfans. En revenant de cette boucherie, on tint un pitso ou grand conseil, toutes les circonstances du fait furent racontées dans le plus grand détail. Le récit terminé, les hommes et les



femmes se dispersèrent dans toute la ville en imitant les cris des malheureux qui avaient été massacrés, répétant les expressions de leur terreur, et représentant leurs gestes quand ils demandaient grâce pour leur vie. Les femmes de Litakou dévoilèrent en cette occasion un caractère plus cruel même que celui des hommes, elles contrefirent, avec un plaisir apparent, les cris des Boschismen, quand ils furent mis à mort par les Matchapins. « Hélas, s'écrie M. Campbell, avec quelle vérité l'écriture représente les lieux ténébreux de la terre comme le séjour de la cruauté! »

La frivolité de ce peuple, dit-il ailleurs, rend extrêmement difficile la tâche d'exciter leur intérêt pour les vérités religieuses, et de lui en faire sentir l'importance. Les missionnaires ne produiront probablement que peu d'effet sur l'esprit de ces hommes, tant qu'ils ne pourront pas s'adresser à eux sans le secours d'un interprète. Jeunes et vieux attachent un prix infini à des bagatelles; ils n'estiment que médiocrement, ou ne regardent qu'avec indifférence, peut-être même avec dégoût, tout ce qui tient à leur amélioration morale.

Un certain respect humain les empêche de prendre des habitudes qui tendraient graduellement à leur inspirer le sentiment de convenances auxquelles ils sont étrangers. Un jour M. Camp-

bell vit le fils aîné du roi portant un pantalon qu'il avait emprunté; deux à trois autres Matchapins avaient commencé à faire usage de ce vêtement. Les jeunes gens seraient assez disposés à se servir de vêtements européens; mais ils sont retenus par la crainte des plaisanteries des vieillards qui se moquent d'eux en les voyant ainsi habillés. Quelquefois une jeune Matchapine venait au sermon avec une jupe appartenant à une Hottentote; elle ne pouvait souffrir que personne s'en aperçût; toutes aiment ce vêtement, cependant elles sont honteuses qu'on les en voie affublées, la plupart préfèrent leurs tabliers de cuir. Néanmoins les usages européens gagnent insensiblement.

Il n'est pas surprenant que malgré la bonne qualité des terres de leur pays, et la douceur de la température, ces peuples africains soient exposés à manquer de vivres; ils ne cultivent que le terrain qui entoure leurs villes ou leurs kraals, quoiqu'ils aient des parcs pour leurs bestiaux à un et deux jours de route de distance; M. Campbell n'a pas observé que le sorgho fût semé dans ces endroits-là. Ainsi tant que leur système actuel n'éprouvera par une révolution complète, ces peuples n'auront jamais du grain en abondance, et jamais cette denrée ne deviendra un objet de commerce. Le terrain que chacune de ces nations



peut réclamer comme sa propriété légitime, suffit pour nourrir une population vingt fois plus nombreuse si on le met en culture, ce qui ne serait pas très-pénible.

Voulant connaître les sentimens des Betjouanas qui habitent sur les bords du Kourouhman à l'ouest de Litakou, et savoir s'il leur conviendrait que des missionnaires vissent s'établir chez eux, M. Campbell et ses confrères partirent pour aller chez ces peuples. Le pays qu'ils parcoururent était très-beau, les espaces que les mimosa n'occupaient point, étaient tapissés d'herbe émaillée de fleurs charmantes. Quelquefois on passait dans des prairies que les eaux du Kourouhman rendaient presque marécageuses; avec un travail léger, on les mettrait en état de produire abondamment du grain.

On passa par plusieurs kraals et quelques villes habités par des Matchapins, dont les chefs sont soumis à Mètibi. Le 19 juin on entra dans Patanni. Cette ville et quelques kraals du voisinage sont gouvernés par Lintoua; ce chef regarde comme son supérieur son frère Laheisey qui habite à quarante milles plus à l'ouest, et celui-ci reconnaît la suprématie de Mètibi. Toutes les affaires qu'ils ne peuvent arranger entre eux sont portées à la décision du roi de Litakou, dont les ordres sont exécutés ponctuellement.

Menamits, oncle de Mètibi, accompagnait M. Campbell. Le lendemain de son arrivée celui-ci eut, devant sa tente un entretien avec Lintoua et ses capitaines. Il lui dit que quelques années auparavant, il était venu voir Mètibi pour lui demander s'il désirait que des hommes blancs vissent s'établir parmi son peuple pour leur enseigner les vérités divines. Mètibi avait consenti à les recevoir et à les protéger. Depuis qu'ils demeuraient à Litakou, ainsi que Lintoua le savait, Mètibi en avait éprouvé beaucoup de satisfaction.

« Je sais, répondit Lintoua, que Mètibi est l'ami des prédicateurs; mon peuple et moi nous nous regardons comme les serviteurs de Mètibi, car tout le pays d'alentour est à lui; le Kourouhman dont nous habitons les rives est à Mètibi; l'eau de cette rivière que nous buvons vient de la terre du roi; ainsi l'eau dont nous faisons usage est à lui; par conséquent nous désirons de suivre l'exemple de Mètibi, et nous serons très-contens que des missionnaires viennent demeurer parmi nous. »

Lintoua prouva par cette réponse qu'il était un fin politique. L'oncle de Mètibi était présent; il savait que tous ses discours seraient rapportés au roi, et que si ses flatteries lui plaisaient, il y gagnerait, puisqu'au lieu de lui envoyer des présens de peaux et de manteaux, il n'aurait que la



peine d'ouvrir la bouche et de proférer des sons.

Seretz, un des capitaines de Lintoua, était allé plusieurs fois à Litakou et à Griqua-Town. Cet homme, doué d'une intelligence rare, n'avait pas tardé à comprendre de quel avantage il serait pour ses compatriotes d'imiter les usages des hommes civilisés. De plus il était fort adroit. Il portait une veste et un pantalon qu'il avait façonnés avec de la peau de mouton; il s'était procuré un chapeau chez les Griquas, et l'avait orné d'une plume d'autruche sur le côté. Il avait une maison à la manière du pays; derrière celle-là il en avait construit une autre à l'européenne, d'après le plan de celles des missionnaires à Litakou. M. Campbell lui fit présent de deux scies, de deux ciseaux et de deux vrilles; on conçoit que ces objets lui causèrent une joie extrême. Toutes les personnes de la famille de Seretz paraissaient heureuses. Ce chef était le plus assidu aux instructions des missionnaires, il les écoutait avec la plus grande attention. Les Betjouanas qui habitaient son canton suivaient son exemple.

Patanni est situé dans un pays nu et triste, à plusieurs milles de distance ce n'est que du sable rouge; on est surpris que les habitans aient choisi ce lieu; mais la raison qui les y a déterminés, est cette même nudité du terrain qui leur permet de découvrir au loin l'approche de l'ennemi, tandis que

s'il était couvert de bois, ils la leur cacheraient.

Le 21 juin on partit de Patanni, on traversa le Kourouhman, puis le Méklarine, à peu de distance de son confluent avec l'autre rivière. « Nous examinâmes des sources sur le flanc d'une colline baignée par le Méklarine, Seretz nous ayant parlé de cette position comme favorable pour l'établissement d'une mission, dit M. Campbell. Ce chef et quelques autres que nous avons vus à Patanni nous dirent qu'ils se fixeraient dans ce lieu, si un missionnaire venait y demeurer. Seretz désire, aussi vivement que le czar Pierre-le-Grand, l'introduction des arts parmi ses compatriotes, et leur instruction dans tous les genres. Il observait avec un œil d'aigle tout ce que nous faisons, qui était nouveau pour lui. Seretz cultive, près de la source où nous étions, du sorgho et du tabac, quoique ce soit contraire aux usages de ses compatriotes qui laissent ce travail aux femmes; mais peu lui importe de ne pas s'y conformer, s'ils sont opposés à ce qui lui paraît bon et utile.

Lettaka, où l'on arriva ensuite, est un kraal situé sur les limites de l'immense désert qui au sud commence aux rives de l'Oranje-Revier, et s'avance au nord peut-être jusqu'à l'équateur; à l'ouest, il s'étend jusqu'au pays des Namaquas et des Damaras, baigné par l'océan Atlantique. Les missionnaires, après avoir informé le chef de Let-



taka du consentement donné par Lintoua, son supérieur, à l'établissement d'un prédicateur blanc dans son territoire, entrèrent dans le grand désert.

L'eau n'y était pas très-commune; cependant on trouva quelques puits; dans les uns elle était bourbeuse, dans d'autres verdâtre. On rencontra un kraal de Corannas abandonné, un autre était habité. La manière de tirer l'eau d'un puits voisin creusé dans un roc calcaire à dix-neuf pieds de profondeur, était assez singulière; on y descendait par une espèce d'escalier; ce sont des entailles pratiquées dans les parois du rocher. Un homme qui était au fond, puisait l'eau dans un vase qu'il remettait à un autre placé au-dessus de lui; celui-ci le passe de même à un troisième qui vide l'eau dans un réservoir où le bétail vient s'abreuver; le vase retourne ensuite à l'homme qui est au fond. La vitesse avec laquelle cette opération s'effectuait surprit beaucoup les voyageurs; le vaisseau de bois allait et revenait trois fois dans une minute. Quoique ces Betjouanas passent à ce travail la plus grande partie de la journée, ils ne peuvent pas fournir à chaque animal, dans vingt-quatre heures, une quantité d'eau suffisante pour le désalterer. On laisse approcher quatre bêtes à la fois pour boire dans le petit réservoir. Dès qu'une vache lève la tête, on

suppose qu'il n'a plus soif, et on ne lui permet plus de la baisser; on le frappe pour le chasser: une vingtaine d'animaux sont amenés à la fois près du réservoir; ils y attendent leur tour avec impatience; quand ils ont bu, ils s'en vont pour faire place aux autres. Ce sont les hommes qui, chacun à leur tour, font cette opération fatigante. Comme toute espèce de travail, elle influe avantageusement sur leur caractère; ils sont plus vifs et plus gais que leurs compatriotes qui passant la plus grande partie de leur temps à dormir, ont un air indolent et ennuyé. La nécessité est la mère de l'industrie et des inventions, et l'industrie est nécessaire à la civilisation et au bonheur; ces Corannas en sont plus près que les autres habitans de ces contrées qui ne sont pas obligés de travailler autant pour subvenir à leurs besoins. Comme dans cette partie du pays on ne craint ni les attaques des lions, ni les déprédations des Boschismen, on laisse le bétail pâturer la nuit comme le jour.

L'on était alors au milieu de l'hiver de ces contrées. Le 23 au point du jour, M. Campbell vit la surface de l'eau gelée. Au lever du soleil le thermomètre était à  $54^{\circ}$  ( $0^{\circ} 89$ ), à midi à  $55^{\circ}$  ( $10^{\circ} 21$ ).

Le fils aîné du chef de ce kraal devait bientôt être circoncis. On commence par enduire le jeune



homme de bouze de vache de la tête aux pieds, à l'exception de la bouche et des yeux; ensuite on l'enferme seul dans une maison, où il tremble de peur de ce qui doit suivre, parce qu'on le lui laisse ignorer. On le tire de sa retraite, on le lave, on le barbouille de raies blanches, de sorte qu'il ressemble à un zèbre, puis on l'enferme une seconde fois.

A une certaine distance de ce kraal on rencontra un petit lac dans une ravine; l'eau en était excellente. Turrihey fut le dernier kraal que l'on vit en allant à l'ouest; c'est la résidence de Laheisey, vieillard d'une figure respectable. Mëtibi a beaucoup de considération pour lui, et l'appelle son père. Lorsqu'on lui eut dit que l'objet de la visite des missionnaires était de savoir s'il voulait que la parole de Dieu lui fût enseignée ainsi qu'à son peuple: « J'entends, répondit-il, la parole de Dieu est bonne; c'est une parole paisible; je l'aimerais beaucoup, si elle disait que les hommes ne doivent pas mourir; ou comment les vieillards pourraient rajeunir; j'ai entendu dire qu'elle défend aux gens, si on leur enlève leur bien, de poursuivre les ravisseurs. Voilà ce que je n'aime pas. Je ne suis nullement partisan des expéditions de pillage, je n'en ai jamais fait de mon gré; celles auxquelles j'ai pris part ont été entreprises sur l'invitation pressante des Matchapins. Dans la der-

nière que Mëtibi a effectuée, plusieurs de mes gens ont été tués. Je suis un homme valétudinaire, jamais je ne serai en état d'apprendre vos chants. J'aime la parole de Dieu depuis qu'elle est arrivée chez les Griquas; car dès ce moment les Corannas ont cessé de voler mon bétail, ainsi je ne puis la refuser.

Jamais on n'avait vu des hommes blancs à Torrihey; leur aspect répandait la consternation parmi les femmes et les enfans, à un tel point que les uns et les autres prenaient la fuite quand les missionnaires passaient.

Torrihey est, comme une Oasis, entourée par le désert. M. Campbell ayant gravi sur une haute montagne qui en est à peu de distance, ses yeux embrassèrent l'étendue visible de ce Sahara du midi de l'Afrique. C'était une plaine parfaitement unie, et bornée uniquement par l'horizon; des arbres étaient épars au milieu des sables. On distinguait des colonnes de fumée qui s'élevaient à des distances considérables; elles provenaient vraisemblablement d'herbes desséchées auxquelles les Boschismen avaient mis le feu; ils jouissent sans contestation de la souveraineté de cette immense solitude qui se prolonge à plus de mille milles au nord, et à près de cinq cents milles à l'ouest. Les Boschismen sauvages qui l'habitent, sont obligés de creuser pour se procurer de l'eau. Ils



connaissent sept endroits où il s'en trouve un peu, et qui sont placés dans la direction du sud-ouest en allant vers le pays des Namaaquas. Ces puits creusés par les Boschismen sont distingués chacun par un nom particulier. Le sixième est éloigné de cinq journées de marche du dernier, et de celui-ci au pays des Namaaquas on compte deux jours de marche. Les bœufs et les chiens qui appartiennent aux voyageurs ont souvent péri dans la traversée du désert. En conséquence on va droit au sud jusqu'à l'Oranje-Revier, puis l'on suit sa rive droite vers l'ouest, jusqu'à ce que l'on arrive dans le pays des grands Namaaquas. On ne voit dans le désert aucun terrain haut; on y aperçoit seulement des collines de sable; cependant, à l'exception des rhinocéros et des buffles, on y rencontre toute espèce de gibier. Sans doute il se forme, pendant la saison des pluies, des étangs que les animaux fréquentent, et que les Boschismen seuls connaissent; ce peuple a beaucoup de répugnance à donner des indications relatives à l'eau, dans le pays qu'il habite. Les Betjouanas disent que le Kourouhman coulait autrefois dans le désert, de même que l'Oranje-Revier, et passait vis-à-vis de Torrihey.

Tels furent les renseignemens que les habitans les plus âgés de ce kraal communiquèrent à M. Campbell; ils lui dirent de plus qu'à trois

journées à l'est du grand désert, au nord de Torrihey, on rencontre Quisé, ville des Matslarous; Moraï, capitaine de ce lieu, est frère cadet de Laheisey; elle est située dans l'ancien lit du Melopo; les habitans sont soumis à Laheisey, et de même que lui, reconnaissent Mêtibi pour leur supérieur. Autrefois les Matslarous faisaient partie de la nation des Moutjouroutzis; ayant désiré de s'en séparer, ils annoncèrent qu'ils allaient à la chasse des chacals; depuis ils ne sont jamais revenus. A cette époque ils n'étaient pas soumis aux ancêtres de Mêtibi, ni aux Matchapins; mais s'étant établis dans le pays arrosé par le Kourouhman, qui de temps immémorial avait été regardé comme appartenant au roi des Matchapins, ils lui ont fait des présens en guise de tribut. On dit que Quisé est une ville presque aussi peuplée que Litakou, quoique les habitans n'aient d'autre ressource pour l'eau que celle qu'ils tirent des trois petits étangs.

En partant de Torrihey on fit route au sud-est, on arriva le 1<sup>er</sup> juillet à Tchopo, ville située sur le Nokaunan, rivière qui, de même que le Kourouhman, était alors à sec; on se procure de l'eau dans l'une et dans l'autre, en creusant des puits. Quel bienfait inappréciable pour ces pays, si l'on y introduisait l'usage de machines simples, mais puissantes pour élever l'eau; la difficulté que les



habitans éprouvent à s'en procurer, sera un obstacle très-grand pour les progrès de la population et de l'agriculture.

Les voyageurs n'ayant pu se procurer à Tchopo de l'eau pour leur bétail, se hâtèrent d'en sortir, on traversa le désert en faisant route à l'est, on traversa quelques kraals; le 5 on rentra dans Litakou.

Tous les habitans de cette ville, qui quatre mois auparavant s'étaient mis en route pour aller à la foire à Beaufort sur les confins de la colonie européenne, étaient de retour depuis peu de temps, à l'exception de trois d'entre eux, qui s'étaient noyés en traversant l'Oranje-Revier sur un radeau; on avait fait de grandes lamentations à Litakou sur leur triste sort; les hommes blancs avaient été blâmés pour les avoir engagés à faire le voyage qui devait leur procurer de la verroterie, tandis qu'ils n'avaient pas pu en trouver un seul grain. D'ailleurs tous faisaient l'éloge du roi de cette ville, c'était le titre qu'ils donnaient au landdrost de Graaf-Reynet. Il avait lui-même surveillé le marché, leur avait témoigné une bonté extrême, et ils s'en montraient reconnaissans; ils se plaignaient de quelques fermiers qui les avaient ou tournés en ridicule, ou traités rudement. Du reste le chagrin de ces Matchapins n'était pas bien grand, car le landdrost leur avait dit de venir l'instruire des mauvais procédés que l'on aurait

pour eux. Les Griques avaient également été déçus dans leur espoir, n'ayant pas trouvé à la foire les outils, les charrues, le goudron pour leurs chariots, et d'autres objets dont ils avaient besoin. Le marché n'était bien fourni qu'en habillemens. Le contre-temps que les Matchapins éprouvèrent dans cette occasion, les empêchera probablement de retourner à la foire de Beaufort.

Pendant le troisième séjour des missionnaires à Litakou, ils entendirent le cri d'alarme causé par la nouvelle que les Boschismen avaient volé du bétail. Le roi et un grand nombre d'habitans se mirent à la poursuite des larrons. Cet incident répandit une tristesse générale; après le coucher du soleil on n'entendit pas le moindre chuchotement dans toute la ville, personne ne remuait; tout était parfaitement tranquille: le chagrin des Matchapins dans ces occasions ne doit pas surprendre, le bétail leur fournissant leur principal moyen d'existence; ils ne peuvent guère compter sur le produit de leurs champs, les sécheresses fréquentes leur enlevant tout espoir de provisions de ce côté.

Les missionnaires pensaient que tuer les Boschismen que l'on rencontrait après ces vols, n'effraye pas assez ceux qui leur survivent pour les empêcher de profiter de la première occasion qui s'offre d'enlever du bétail, ces hommes comptant



la mort pour peu de chose. Saisir les coupables , les fustiger sévèrement , les tenir quelque temps en prison , puis les mettre en liberté , serait un moyen plus efficace ; ceux que l'on aurait punis de cette manière , ne seraient probablement pas tentés de voler une seconde fois. De plus , les traces du châtement rigoureux qu'ils auraient éprouvé , et qui seraient encore visibles quand ils reviendraient dans leurs kraals , pourraient détourner les autres de se livrer à des déprédations semblables. Jan Hendric , Griqua converti , avait fait avec succès l'essai de cette méthode.

Cette fois les Boschismen se voyant poursuivis par des hommes à cheval , blessèrent les bœufs , et se cachèrent dans des ruisseaux et des trous ; la crainte de leurs flèches empoisonnées , empêcha de les y chercher. Les Matchapins ramenèrent leurs bœufs. Généralement les Boschismen tuent à l'instant les bestiaux qu'ils enlèvent , alors les Matchapins qui se mettent à leur trousses s'arrêtent dès qu'ils trouvent les animaux morts , allument du feu , et profitent de cette occasion de satisfaire leur glotonnerie.

Les Matchapins ont , comme les Cafres , des faiseurs de pluie ; ils ont beaucoup de considération pour eux ; mais nul n'est prophète en son pays ; chaque nation tire le sien d'une peuplade voisine. Quand ces imposteurs , impatientement sol-

licités , de faire pleuvoir , voient que le temps s'y refuse , ils demandent quelque objet qu'il n'est pas aisé de leur fournir , par exemple un animal vivant presque impossible à prendre ; pendant que l'on s'occupe à les satisfaire , la pluie arrive naturellement , et l'on en fait honneur à leur savoir.

La préparation des enfans à la circoncision , est plus cruelle à Litakou que dans le kraal le plus voisin du désert. Ils sont soumis à de fréquentes flagellations , c'est , dit-on , pour leur enseigner à être hommes : ils doivent la supporter sans se plaindre ; le jour de la circoncision , la flagellation devient générale. Ceux qui ont été circoncis l'année précédente , flagellent ceux qui vont l'être , et le sont à leur tour par ceux qui l'ont été un an avant eux. Les verges passent ainsi de main en main jusqu'à ce qu'elles arrivent à des vieillards que personne n'a le droit de battre.

Les Matchapins ont plusieurs coutumes superstitieuses , les unes innocentes , les autres cruelles. Quand quelqu'un meurt dans un kraal , personne n'a le droit d'en sortir de la journée. Il n'est pas permis d'abattre certains arbres tant que la moisson est sur pieds. En revenant de voyage , ils se purifient en se rasant la tête , de crainte d'avoir contracté , en communiquant avec les étrangers , quelque mal par des sortilèges. Quand une femme



accouche de deux jumeaux, on en met un à mort; si une vache met bas deux veaux, la même superstition ordonne que l'on en tue un ou qu'on le chasse hors du kraal.

M. Campbell et son compagnon partirent de Litakou le 24 juillet et se dirigèrent à l'est de la route qu'ils avaient suivie en venant de Griqua Town; ils visiterent chemin faisant une grande caverne dans laquelle les Boschismen se réfugient quand ils sont poursuivis, les Matchapins n'osent jamais s'engager dans cet antre; on trouva au fond un étang d'eau excellente.

On rencontra un petit kraal formé par Jan Kars, Griqua, sur les bords d'un ruisseau. Ce petit établissement prouve les bons effets des travaux des missionnaires pour la civilisation de ces contrées. Ce Griqua, aidé par des Boschismen qu'il a réunis autour de lui, a creusé un canal par lequel il peut dériver du ruisseau une quantité d'eau suffisante pour arroser les champs dans lesquels il cultive du sorgho; tous les soirs la ration de grain est distribuée aux Boschismen. Par malheur les compatriotes de ceux-ci contrarient les efforts louables du Griqua; car Jan Kars s'étant absenté, ils lui volèrent douze bœufs. Lorsque cet accident arrive, le capitaine des Boschismen établis près de Jan Kars, poursuit les voleurs, et ne néglige rien pour les découvrir.

Après un court séjour à Griqua Town et à Campbellsdorp, établissement nouveau, les voyageurs entrèrent dans le désert des Boschismen. Les Corannas en occupent une portion dans le nord. C'est le peuple de l'Afrique méridionale qui a montré le plus d'indifférence pour l'instruction; Quand un missionnaire arrive dans leurs kraals, peu leur importe qu'il y reste ou qu'il s'en aille. On ne peut se faire une idée du caractère apathique de ce peuple. Que l'on demande par exemple à un Coranna combien il a d'enfans, il a l'air de réfléchir un instant, et regarde la terre; ensuite il lève la main comme s'il comptait avec ses doigts. Cependant il s'adresse à d'autres pour résoudre la difficulté; puis il compte de nouveau sur ses doigts, et finit par dire qu'il en a trois.

Ils ont un singulier usage; on laisse à peine sortir le fils d'un chef pendant sa jeunesse; on le tient constamment dans sa cabane à ne rien faire, et on le force à boire fréquemment du lait, afin qu'il devienne un homme robuste. Il ne se sert pas lui-même; on lui présente le lait. Quand son père juge qu'il est arrivé à l'âge viril, il remet à son fils un bâton garni d'une boule à chaque extrémité, en prend un autre et lutte avec lui; le combat se répète de temps en temps. Si le père est terrassé, il fait l'éloge de son fils en se relevant, et lui cède le commandement du kraal.



Dans le désert des Boschismen, on passa le long d'un lac salé qui était à sec, mais couvert d'une croûte de sel; les voyageurs ayant mis pied à terre, marchèrent sur sa surface qui ressemblait à un champ couvert de neige sur lequel il serait tombé de la pluie qui ensuite aurait gelé. On la creusa en différens endroits; l'épaisseur du sel était de trois à quatre pouces; au-dessous on trouva de la boue et de l'eau. Les Boschismen n'attachent aucun prix à ce lac; ils le vendraient probablement pour un bœuf; mais que la population s'accroisse, il deviendra plus précieux qu'une mine d'or ou d'argent. A l'extrémité méridionale du lac coule une petite source d'eau douce.

On visita sur la route quelques nouveaux établissemens formés le long du Cradoek ou Nougari; cette rivière et les ruisseaux qui s'y jettent, servent à arroser les champs; on y cultive du tabac, des melons d'eau, des ognons et d'autres plantes potagères. Ainsi la culture fait peu à peu des progrès dans ces contrées si long-temps désertes. La civilisation en sera la suite, et les peuples sauvages de ces régions seront plus heureux qu'ils ne le sont aujourd'hui.

« Que ceux qui préconisent l'innocence et le bonheur de l'état de nature, s'écrie M. Campbell, viennent dans l'Afrique méridionale, et contemplent l'existence des peuples qui vivent sur sa sur-

face. Il suffit de connaître même superficiellement la vie des sauvages pour être convaincu que quels que soient les maux de la société civilisée, ses bienfaits l'emportent de beaucoup sur les prétendus avantages de la vie des hommes de la nature. »

Au mois de septembre, on entra dans le Sneeuwberg, où le froid était très-sensible. En sortant de ces montagnes nues, on revit avec plaisir la plaine et les arbres. Le 15 on atteignit Graaf-Reynet; M. Campbell trouva cette ville agrandie du double depuis sept ans; on en partit le 27; on passa par Beaufort, et l'on arriva au Cap le 10 novembre. M. Campbell s'embarqua le 15 février 1821, le 1<sup>er</sup> mars on laissa tomber l'ancre devant Sainte-Hélène. M. Campbell fut très-bien accueilli par l'amiral Lambert, commandant de la station, auquel il avait envoyé des lettres de recommandation du gouverneur et des commissaires de la marine du Cap. Il lui montra diverses curiosités qu'il avait apportées d'Afrique, et le pria d'accepter divers échantillons de roches qu'il avait recueillis au-delà de l'Oranje-Revier. Il lui en laissa aussi pour le gouverneur sir H. Lowe et pour Napoléon. L'amiral lui promit très-poliment de faire parvenir à M. de Montholon ceux qui étaient destinés pour l'ex-empereur.

Le 2 avril on coupa le tropique du cancer; le



8 mai M. Campbell débarqua dans le port de Portsmouth.

M. Burchell, naturaliste anglais, voyageait en même temps que M. Campbell dans les régions contiguës à la colonie du cap de Bonne-Espérance. Après avoir traversé l'Oranje-Revier, il remarqua un changement brusque dans l'aspect et les productions de la nature. Il observa un grand nombre de mammifères, d'oiseaux et de reptiles nouveaux. La botanique n'ouvrit pas un champ moins vaste à ses recherches. Le pays généralement plat offrait souvent à ses regards des plaines sans bornes. Dans une de ces plaines il rencontra une immense forêt de mimosa dont les habitans de cette contrée ne connaissaient pas eux-mêmes le terme. Il pénétra un degré au nord-ouest de Litakou, sur la limite du Karrikari; il voulait y entrer; ses guides et son escorte refusèrent de le suivre plus loin.

D'accord avec M. Campbell, M. Burchell dépeint les Betjouanas comme étant d'une voracité excessive. Quand ils ont la bonne fortune de tuer un hippopotame, ne pouvant transporter cet énorme animal chez eux, ils viennent s'établir près de son cadavre, et y restent jusqu'à ce qu'ils l'aient dévoré. S'ils font sécher une partie de sa chair, ce n'est nullement par prévoyance; c'est uniquement

de crainte qu'elle ne se corrompe avant qu'ils aient pu la manger.

Un des objets qui frappe le plus le voyageur européen dans ces contrées lointaines, est la vue de ces immenses nids construits par les termès; ces insectes sont d'une espèce différente de ceux que l'on voit dans la Guinée; et leurs édifices n'ont généralement que trois pieds de hauteur.

FIN DU ONZIÈME VOLUME.





TABLE DES VOYAGES

CONTENUS

DANS CE VOLUME.

|                                                                       |     |
|-----------------------------------------------------------------------|-----|
| VOYAGE de Mungo Park dans l'intérieur de l'Afrique. Page              | 1   |
| VOYAGE de M. Mollien aux sources du Sénégal et de la Gambie, en 1818. | 116 |
| DESCRIPTION de la Côte-d'Or par Henri Meredith.                       | 157 |
| VOYAGE de M. Bowdich dans le pays d'Achanti, en 1817.                 | 214 |
| VOYAGE de M. Hutton en Achanti, en 1820.                              | 261 |
| VOYAGE de Tuckey au Zaïre ou fleuve du Congo, en 1816.                | 278 |
| VOYAGES au cap de Bonne-Espérance.—M. Barrow, en 1795.                | 306 |
| VOYAGE de Truter et Somerville au pays des Betsjouanas, en 1801.      | 358 |
| VOYAGE de M. Lichtenstein. (1803—1806.)                               | 350 |
| VOYAGE de Latrobe, 1805.                                              | 359 |
| PREMIER VOYAGE de M. Campbell. (1812—1814.)                           | 377 |
| SECOND VOYAGE de M. Campbell. (1818—1821.)                            | 454 |

UNIVERSIDAD AUTÓNOMA DE NUEVO LEÓN

DIRECCIÓN GENERAL DE BIBLIOTECAS



